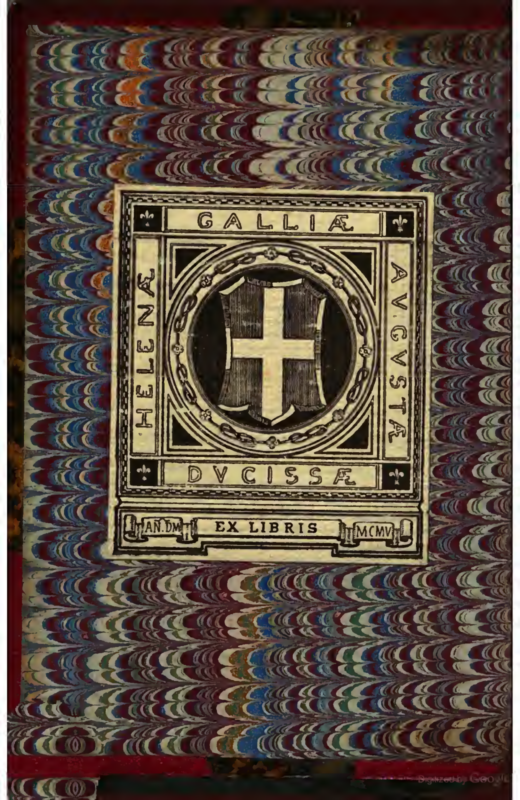
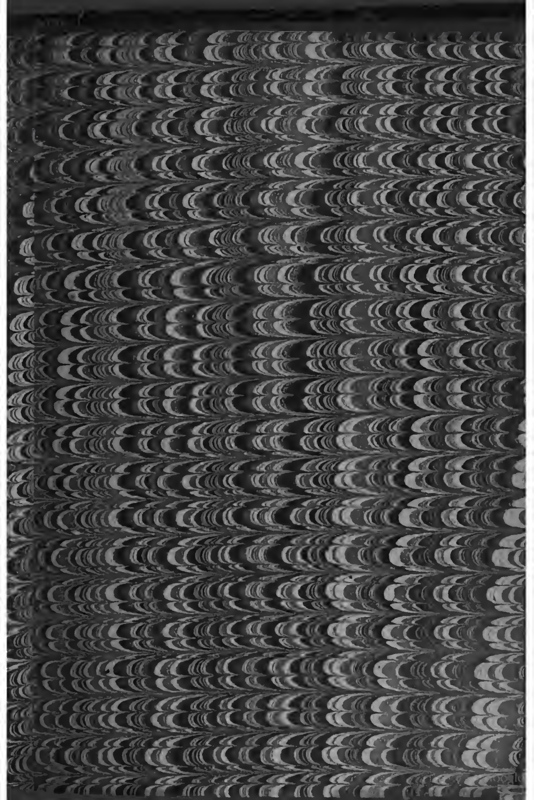

VITT. EM. III


GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AÑ.DM
EX LIBRIS
MCMV





CLASSIQUES FRANÇOIS.

COLLECTION

DU

PRINCE IMPÉRIAL

DÉDIÉE

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

AVEC

L'AUTORISATION DE L'EMPEREUR.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
RUE GARANCIÈRE, 8.

OEUVRES COMPLÈTES

ET POSTHUMES

DE J. RACINE.

TOME SEPTIÈME.





PARIS,

HENRI PLON, ÉDITEUR,
10, RUE GARANCIÈRE.

BRIÈRE, BIBLIOPHILE

MDCCCLXXI

ÉTUDES

SUR LES DIX PREMIERS LIVRES

DE L'ODYSSÉE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

« J'ai eu la curiosité, dit M. l'abbé d'Olivet[1], « de parcourir ce qui reste des papiers de « Racine dans sa famille; *il n'y a rien qui* « *puisse être publié*. Ce sont des collections « d'Homère et de Sophocle, avec de petites « notes à son usage. C'est une traduction du « *Banquet de Platon*, mais il en manque la « moitié. Ce sont trente ou quarante lettres « qu'il écrivait d'Uzès à ses amis de Paris, en « 1661 et 1662. Je ne vous dirai pas que ces « lettres sont pleines d'esprit, vous le devinez « aisément[2]. »

Voilà ce que l'historien de l'Académie française écrivait en 1729 à M. de Valincourt! Et cependant Jean-Baptiste Racine, dans les notes

[1] *Histoire de l'Académie françoise*, par Pelisson et d'Olivet, Paris, 1729, 2 vol. in-4°; tome II, p. 339.

[2] Ces lettres ont été publiées en 1747 par Louis Racine, qui en altéra le texte. Il a été rétabli depuis sur les autographes déposés à la Bibliothèque impériale.

manuscrites sur la vie de son père, laissées à son frère Louis pour la rédaction de ses *Mémoires*, déclare que, trois ans après avoir ainsi parlé (en 1732), l'abbé d'Olivet étant venu le trouver, mit la main dans ses tiroirs, s'empara du manuscrit du *Banquet de Platon*, et, sans son aveu, le porta chez le libraire Gandouin, qui le fit aussitôt imprimer.

Nous avons raconté ailleurs[1] les petites ruses, les précautions minutieuses que l'abbé d'Olivet mit en usage pour donner le change à l'opinion publique et pour éloigner de sa personne tout soupçon de complicité dans la publication du manuscrit dérobé.

Quoi qu'il en soit, le trouble que le Révérend Père[2] dut éprouver en s'appropriant ce manuscrit nous paraît suffire à expliquer comment, dans l'examen qu'il fit alors des papiers de Racine, il laissa passer sans les signaler deux ouvrages que nous plaçons au commencement

[1] Dans la notice qui précède notre édition spéciale du *Banquet de Platon*.

[2] L'abbé d'Olivet, né à Salins en 1682, est mort à Paris le 8 octobre 1768. Au sortir du collége, il entra dans la Compagnie de Jésus. Tant qu'il resta chez les Jésuites, il y fut désigné sous le nom de *Père Thoulier*, qu'il avait adopté à la demande d'un oncle maternel.

de ce volume : 1° une étude sur les dix premiers livres de l'*Odyssée*, et 2° une étude du même genre sur les *Olympiques* de Pindare. Ce sont pourtant là d'intéressants essais du plus grand poëte de la France, alors âgé de vingt-deux ans[1], sur les deux plus grands poëtes de l'antiquité. Ils nous ouvrent, a dit M. Aimé Martin, la source où Racine puisa ses premières inspirations, et à ce titre ils méritent d'être offerts au public comme un modèle des plus excellentes études[2]. Nous les publions à notre tour; ils sont devenus inséparables de toute édition complète des œuvres de Racine.

[1] Racine les écrivit en 1661, durant son séjour à Uzès, où, par complaisance pour son oncle Sconin qui voulait lui résigner un bénéfice, il étudiait en théologie.

[2] M. Aimé Martin en a donné la première édition en 1844.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE[1].

Avril 1662.

Horace loue le commencement de ce poëme dans son *Art poétique*, et dit qu'Homère est bien éloigné de la conduite de ces poëtes qui font de grandes promesses à l'entrée de leur ouvrage, et qui donnent après cela du nez en terre : au lieu qu'Homère commence modestement, et montre ensuite de grandes choses.

Homère laisse Ulysse dans l'île de Calypso durant

[1] Au revers du premier feuillet, on trouve ces vers de l'*Art poétique* d'Horace, écrits de la main de Racine :

Quanto rectius hic qui nil molitur inepto:
Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat;
Antiphaten Scyllamque et cum Cyclope Charybdin.
Semper ad eventum festinat; et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit. et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

tous les quatre premiers livres, et il ne le fait paroître qu'au cinquième. Cependant il parle de ce qui se passoit entre les dieux au sujet d'Ulysse, et décrit l'état où étoit sa maison à Ithaque.

Ulysse est toujours persécuté de Neptune, et toujours sous la protection de Pallas, et il n'y a que ces deux divinités qui soient opposées l'une à l'autre dans l'*Odyssée*, au lieu que dans l'*Iliade* tous les dieux sont divisés en deux partis. Et l'on voit même que tout se passe fort doucement entre Neptune et Pallas, qui n'ose pas ouvertement résister aux desseins de son oncle, comme on voit au livre XIII, où elle le dit en propres termes à Ulysse, qui se plaignoit qu'elle l'avoit abandonné depuis la prise de Troie.

LIVRE PREMIER.

Les dieux s'assemblent. Jupiter prend sujet de parler de la mort d'Égisthe, qu'Oreste venoit de tuer pour venger la mort d'Agamemnon son père; et il dit ces belles paroles :

> Ὢ πόποι, οἷον δή νυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται!
> Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
> Σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπέρμορον ἄλγε' ἔχουσιν.
>
> Α, 33.

Car, dit-il, n'avions-nous pas envoyé Mercure à Égisthe pour lui dire de ne point épouser Clytemnestre, et de ne point tuer Agamemnon, s'il ne vou-

loit être tué lui-même? Et cependant il s'est attiré tout cela, en dépit même du destin, c'est-à-dire de nos volontés.

> Ὣς ἔφαθ' Ἑρμείας· ἀλλ' οὐ φρένας Αἰγίσθοιο
> Πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέων· νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀπέτισεν.
>
> A, 43.

Pallas prend occasion de plaindre Ulysse, qui est malheureux, dit-elle, sans l'avoir mérité; car Calypso le retient et veut qu'il l'épouse, l'amusant par des paroles douces et amoureuses, pour lui faire oublier son pays.

> Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς,
> Ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
> Ἧς γαίης, θανέειν ἱμείρεται.
>
> A, 58.

Il exprime par là combien est puissant l'amour du pays, puisqu'un héros et un esprit aussi fort qu'Ulysse ne souhaite autre chose que de voir seulement la fumée de son pays, et puis mourir, quoiqu'il fût dans une île si belle, comme nous verrons au cinquième livre. Virgile a imité en la personne de Vénus la harangue de Pallas, I, *Énéide.*

> Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
>
> A, 64.

Homère se sert souvent de cette façon de parler, qui est belle, et qui marque bien qu'une parole lâchée ne se peut plus rappeler.

Pallas prie Jupiter d'envoyer Mercure à Calypso,

et cependant elle s'en vient à Ithaque, où elle trouve tous les amants de Pénélope qui jouoient aux dés devant la porte, tandis que leurs valets apprêtoient le souper. Télémaque, au contraire, étoit dans la maison triste et affligé, ayant toujours son père dans l'esprit, et soupirant après son retour. Il voit Pallas sous la figure d'un étranger, et se fâche qu'on la fasse si longtemps attendre à la porte. Il va au-devant d'elle, et la prend par la main. C'est ce qu'on voit bien au long au livre VII, dans l'île des Phéaques, où Ulysse est reçu comme un roi, sans qu'on le connût; et au livre XIV, où il est reçu par son fermier, sous la figure d'un pauvre vieil homme. Et lorsqu'il remercie son fermier du bon traitement qu'il lui fait, voilà ce que répond Eumeüs :

> Ξεῖν', οὔ μοι θέμις ἔστ', οὐδ' εἰ κακίων σέθεν ἔλθοι,
> Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
> Ξεῖνοί τε πτωχοί τε.
>
> Ξ, 57.

Peut-être Homère, étant errant comme il étoit, et n'ayant point de pays certain, a voulu être bien reçu dans les pays étrangers. Et la première chose qu'on dit à un étranger lorsqu'il entre dans un logis, c'est qu'on le prie de manger, et qu'on l'écoutera après. C'est ce que fait ici Télémaque : il prend ses armes, et les serre avec celles de son père; il le fait asseoir auprès de lui, lui fait laver les mains, et le fait mettre à table. Voilà l'ordre de tous les

festins d'Homère : après que tout est préparé, une servante vient, qui donne à laver avec une aiguière dorée, tenant dessous un grand bassin d'argent; après on se met à table. Celle qui a soin de la dépense sert toutes sortes de pains et de fruits sur la table :

> Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
> Εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων.
>
> Α, 140.

Ce mot d'αἰδοίη fait voir que c'étoit quelque femme âgée. Le cuisinier met après les viandes,

> Δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
> Παντοίων·

et met en même temps des coupes d'or auprès de chacun. Il semble qu'Homère fait couvrir ses tables de viandes toujours grossières. (Voyez *Apol. pour Hérodote,* seconde partie.) Ainsi, dans l'*Iliade,* au deuxième livre, Agamemnon sert un bœuf aux chefs de l'armée; Achille sert un mouton aux principaux d'entre eux qui le vont voir, et à Priam tout de même. Et l'on ne voit guère d'autres viandes que des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs et des agneaux. Mais ce mot παντοίων marque ici qu'il y en avoit de plusieurs sortes. Enfin il leur fait verser à boire par un héraut : c'étoit sans doute quelque sorte de valet de pied, ou bien des gens dont on se servoit pour faire des messages, ou des gens qui portoient quelque marque particulière

comme des hérants, à cause qu'on fait comme une espèce de société et d'alliance quand on boit ensemble.

> Κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν θάμ' ἐπῴχετο οἰνοχοεύων.

Ce n'est pas qu'il y admet encore d'autres valets, comme on voit par ce vers :

> Κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο.
> A, 149.

Ils couronnoient de vin les coupes, c'est-à-dire qu'ils les remplissoient. La première chose qu'on faisoit, c'étoit de boire en l'honneur des dieux, comme de Jupiter l'Hospitalier et de quelques autres dieux, et même de ses meilleurs amis, lorsqu'ils étoient morts ou absents, comme on voit partout dans Homère et dans d'autres auteurs. Ainsi dans Héliodore, Calasiris, devant que souper avec Cnémon, boit en l'honneur des dieux, et aussi, dit-il, en l'honneur de Théagène et de Chariclée, qui méritent bien cet honneur. Cette cérémonie consistoit à répandre quelques gouttes de vin, et puis après d'en boire un peu; c'est ce que les Grecs appellent λείβω, et les Latins *libo*, c'est-à-dire *leviter degusto*. Cela s'observoit inviolablement au commencement des festins; et si Homère l'omet ici, il faut attribuer cela à l'importunité de tous ces amoureux qui mettoient le trouble partout. Sur la fin du festin, un musicien chantoit. Après qu'on

avoit levé les tables, on chantoit encore, ou bien on dansoit : c'est ce que font ici tous ces importuns :

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο
Μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,
Μολπή τ' ὀρχηστύς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός.
A, 151.

Car ce sont là, dit-il, les embellissements d'un festin. Pour Télémaque, il avoit d'autres choses à songer; et, pendant que le musicien touche son luth, il entretient Pallas, et il lui dit que ces gens-là ont bon temps, parce qu'ils se divertissent aux dépens d'autrui.

Τούτοισιν μὲν ταῦτα μέλει, κίθαρις καὶ ἀοιδή,
Ῥεῖ', ἐπεὶ ἀλλότριον βίοτον νήποινον ἔδουσιν.
A, 161.

Puis il lui demande ce qu'on demandoit d'abord à un étranger :

Τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις, ἠδὲ τοκῆες;
Ὁπποίης δ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο;
A, 171.

Après il demande si elle est des anciens amis de la maison, parce qu'on avoit encore plus d'égard à eux ; et il dit ces belles paroles à la louange d'Ulysse :

Ἠὲ νέον μεθέπεις, ἦ καὶ πατρώϊός ἐσσι
Ξεῖνος; ἐπεὶ πολλοὶ ἴσαν ἀνέρες ἡμέτερον δῶ
Ἄλλοι, ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων.
A, 177.

Il faisoit du bien aux hommes, c'est-à-dire qu'il les traitoit toujours bien. Pallas lui répond qu'elle s'appelle Mentes, de Taphe; et que lui et Ulysse sont amis de père. Elle l'assure qu'Ulysse n'est pas mort, et qu'il reviendra assurément à Ithaque. Et puis elle dit à Télémaque, pour lui donner du courage, qu'il ressemble tout à fait à Ulysse :

> Αἰνῶς γὰρ κεφαλήν τε καὶ ὄμματα καλὰ ἔοικας
> Κείνῳ.
>
> A, 209.

Après, Homère décrit parfaitement le caractère d'un jeune homme, en la personne de Télémaque, qui souhaiteroit d'être plutôt le fils de quelque homme riche, qui lui eût laissé beaucoup de biens, que non pas d'Ulysse, qui lui a laissé une maison qui s'en va en ruine à cause de l'insolence des amants de Pénélope.

> Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον μάκαρός νύ τευ ἔμμεναι υἱὸς
> Ἀνέρος, ὃν κτέατεσσιν ἑοῖς ἔπι γῆρας ἔτετμεν·
> Νῦν δ' ὃς ἀποτμότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων.
>
> A, 219.

Pallas le console, et lui demande qui sont tous ces gens-là qui font tant d'insolences chez lui; et elle lui fait cette demande afin de l'irriter davantage. Télémaque dit qu'Ulysse avoit fait une fort bonne maison tandis qu'il demeuroit à Ithaque, mais qu'à présent on ne savoit ce qu'il étoit devenu, et qu'il étoit mort sans faire parler de lui. Il vaudroit

bien mieux, dit-il, qu'il fût mort glorieusement devant Troie; les Grecs lui auroient dressé un tombeau, et la gloire en seroit revenue à son fils. Après, il parle de tous les rivaux qui font ensemble l'amour à sa mère.

> Ἡ δ' οὔτ' ἀρνεῖται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτὴν
> Ποιῆσαι δύναται · τοὶ δὲ φθινύθουσιν ἔδοντες
> Οἶκον ἐμόν. Τάχα δή με διαῤῥαίσουσι καὶ αὐτόν.
>
> Α, 251.

Il fait voir là la prudence de Pénélope, qui, ayant ce mariage en horreur, ne les rebute pas pourtant tout à fait, de peur qu'ils ne s'emportent aux dernières extrémités. Pallas répond que si Ulysse revenoit au logis au terrible état où elle l'a vu quelquefois, il leur feroit d'étranges noces.

> Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται.
>
> Α, 269.

Ce vers est assez fréquent dans Homère, pour marquer la providence de Dieu, de qui dépendent toutes choses. Après, elle conseille à Télémaque d'assembler le lendemain tous ses rivaux, et de leur dire hardiment que chacun s'en aille chez soi, et qu'il dise à sa mère que si elle se veut marier, elle s'en aille chez ses parents, qui lui feront tel avantage qu'ils voudront; qu'après cela il aille chercher qui lui donne des nouvelles de son père : si on lui dit qu'il vit encore, qu'il ait patience; que s'il est mort, il lui fasse des funérailles, et qu'il tâche après

de se défaire de tous ces importuns, *sive dolo, sive palam.* Car vous n'êtes plus enfant, dit-elle,

> Οὐδέ τί σε χρὴ
> Νηπιέας ὀχέειν, ἐπεὶ οὐκέτι τηλίκος ἐσσί.
>
> A, 297.

Ne voyez-vous pas, dit-elle, quelle gloire s'est acquise Oreste en vengeant la mort de son père?

> Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε)
> Ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.
>
> A, 303.

Télémaque la remercie de ses conseils, et lui veut faire un présent avant qu'elle s'en aille; mais elle remet cela à une autre fois : car jamais Homère ne laisse sortir un étranger qu'il ne lui donne un présent, afin qu'il se souvienne de celui qui l'a reçu à sa maison, et que ce soit à l'avenir une marque de leur amitié. Aussitôt Pallas s'envole comme un oiseau, lui inspirant dans l'ame de la hardiesse et du courage.

> Ὑπέμνησέν τέ ἑ πατρὸς
> Μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν.
>
> A, 322.

Et lui s'aperçoit bien que c'est une divinité, et il va trouver les rivaux.

> Τοῖσι δ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτὸς, οἱ δὲ σιωπῇ
> Εἵατ' ἀκούοντες.
>
> A, 326.

Ce vers exprime bien l'attention qu'on a dans une grande assemblée lorsque quelque musicien chante. Celui-ci chantoit le retour des Grecs après la prise de Troie. Là-dessus vient Pénélope, qui descend de sa chambre; car elle demeure toujours dans une chambre d'en haut, toute seule avec ses servantes, et n'a point de communication avec ses amants, si ce n'est qu'elle descend quelquefois pour voir ce qui se passe dans le logis, comme présentement pour entendre ce musicien; et elle n'entre jamais dans la salle, mais se tient toujours à l'entrée, ayant deux servantes à ses côtés, telle qu'elle est dépeinte en cet endroit :

> Κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεϐήσατο οἷο δόμοιο,
> Οὐκ οἴη, ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἕποντο.
> Ἡ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο δῖα γυναικῶν,
> Στῆ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
> Ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·
> Ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἑκάτερθε παρέστη.
>
> A, 335.

Homère lui fait toujours tenir un voile ou un mouchoir devant ses joues, pour montrer qu'elle pleuroit presque toujours son mari. Elle dit en pleurant à ce musicien qu'il prenne un autre sujet, parce que celui-là est trop douloureux pour elle. Mais Télémaque, qui veut commencer à prendre quelque autorité dans la maison, et qui est bien aise même qu'on chante la gloire de son père, afin d'entretenir le deuil et l'affliction de Pénélope pour son mari, dit qu'elle laisse faire ce musicien. Car,

dit-il, ce n'est pas sa faute si vous pleurez; mais il s'en faut prendre aux dieux qui font les faveurs qu'il leur plaît aux hommes d'esprit, en les inspirant. Outre cela, dit-il, les hommes n'aiment rien plus qu'une nouvelle chanson :

> Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,
> Ἥτις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.
>
> A, 352.

C'est-à-dire qu'en matière de poésie les plus nouvelles sont toujours les plus estimées. Mais, poursuit Télémaque, remontez à votre appartement, ayez soin de votre ménage, et laissez l'entretien aux hommes, et à moi surtout, qui suis le maître du logis:

> Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,
> Ἱστόν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
> Ἔργον ἐποίχεσθαι· μῦθος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.
>
> A, 358.

Ce qu'elle fait; et elle s'en va avec ses femmes, où elle pleure continuellement son mari, jusqu'à ce que Minerve lui envoie un peu de sommeil.

Cependant ses amants font grand bruit, et chacun voudroit bien coucher auprès d'elle. Télémaque leur dit qu'ils se taisent, et qu'ils écoutent ce musicien, qu'il appelle

> Θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν.
>
> A, 371.

Et il leur dit que le lendemain ils s'assemblent,

afin qu'il leur déclare sa volonté, et qu'ils s'en aillent tous chacun chez soi; sinon qu'il implorera la vengeance des dieux. Ils se mordent tous les lèvres de rage, admirant la hardiesse de Télémaque. Antinoüs lui dit qu'il est un hardi discoureur, ὑψαγόρην, et qu'il seroit bien marri qu'un homme comme lui fût roi d'Ithaque, comme l'a été son père. Télémaque répond : Je le voudrois bien être, moi, si les dieux m'en faisoient la grace : croyez-vous qu'il y ait du mal à l'être? Au contraire, dès qu'on est roi, on fait une maison riche, et on se fait honorer; mais le soit qui voudra : au moins je le veux être de ma maison et de la famille qu'Ulysse m'a laissée. Eurymachus répond que cela est en la disposition des dieux de faire un roi; puis il lui demande quel étoit cet étranger. Télémaque répond que c'étoit Mentes, prince des Taphiens.

> Ὣς φάτο Τηλέμαχος, φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω.
> A, 420.

Après, ils se mettent tous à danser et à chanter jusqu'à la nuit, et alors chacun s'en retourne coucher chez soi. Télémaque se retire en haut à son appartement, où il avoit aussi une fort belle chambre.

La gouvernante Euryclée porte un flambeau devant lui. C'étoit une vieille fille que Laërte avoit achetée fort jeune, et qu'il aimoit beaucoup, et comme sa femme:

Εὐνῇ δ' οὔποτ' ἔμικτο· χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός.
A, 4[illegible]5.

Elle avoit nourri Télémaque tout petit, et elle l'aimoit plus que toutes les autres femmes. Elle ouvre donc la porte de sa chambre. Il s'assit, et se déshabille, et donne ses habits à Euryclée, qui les plie, et les pend à un portemanteau tout près de son lit. Ensuite elle s'en va, et ferme la porte; et Télémaque demeure seul dans son lit, et songe toute la nuit à exécuter tout ce que lui a dit Pallas. Ainsi Homère décrit les moindres particularités.

LIVRE II.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.
B, 1.

C'est le vers qui est le plus fréquent dans Homère, et il exprime admirablement le lever de l'Aurore. Héliodore l'applique à Chariclée.

Βῆ δ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο θεῷ ἐναλίγκιος ἄντην.
B, 5.

Il décrit Télémaque, qui sort de sa chambre aussitôt qu'il est habillé. Il appelle les Grecs à l'assemblée, et il vient lui-même, ayant un javelot à la main,

Οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε κύνες πόδας ἀργοὶ ἕποντο.
B, 11.

Pour montrer sans doute qu'il étoit en équipage de chasseur; et aussitôt il dit que Pallas lui donna une grace tout à fait haute :

Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.
B, 12.

Tout le monde l'admiroit, dit-il; et il s'alla seoir à la place de son père, et les vieillards se levèrent devant lui, parce que les vieillards étant plus sages que les jeunes, le reconnoissoient pour le successeur de son père. Un vieillard nommé Égyptius,

Ὃς δὴ γήραϊ κυφὸς ἔην καὶ μυρία ᾔδη,
B, 16.

et de plus dont l'un de ses enfants avoit suivi Ulysse et avoit été dévoré par Polyphème, et dont l'autre faisoit l'amour à Pénélope, commence à parler, et demande qui est-ce et à quel dessein on a convoqué l'assemblée : car, dit-il, depuis le départ d'Ulysse nous ne nous sommes point assemblés; mais qu'on dise librement pourquoi nous sommes assemblés à présent. Télémaque répond, et auparavant un héraut lui donne un sceptre à la main. Homère a cette coutume de mettre toujours un sceptre à la main des princes qu'il fait haranguer, sans doute que cela donnoit plus de grace et plus de majesté. Ainsi dans le second livre de l'*Iliade,* parlant d'une assemblée, il appelle les princes σκηπτοῦχοι βασιλῆες; et il dit qu'Agamemnon se leva pour parler ayant un sceptre à la main :

Ἀνὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
Ἔστη, σκῆπτρον ἔχων.

Ἰλιάδ., B, 101.

Et il parle de la dignité de ce sceptre, disant que Vulcain l'avoit fait pour Jupiter, lequel l'avoit donné à Mercure, et Mercure aux ancêtres d'Agamemnon.

Τῷ ὅγ' ἐρεισάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα.

Ἰλ., B, 110.

Et dans le troisième livre de l'*Iliade*, Antenor parlant d'Ulysse lorsqu'il vint à Troie en ambassade avec Ménélas : Lorsqu'il se leva, dit-il, pour haranguer, il avoit les yeux fichés contre terre, et tenoit son sceptre immobile sans le remuer, ni par devant, ni derrière lui, comme feroit un ignorant; mais, etc.

Σκῆπτρον δ' οὔτ' ὀπίσω οὔτε προπρηνὲς ἐνώμα,
Ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκεν ἀΐδρεϊ φωτὶ ἐοικώς·
Φαίης κε ζάκοτόν τινα ἔμμεναι, ἄφρονά θ' αὔτως.

Ἰλ., Γ, 218.

Télémaque donc répond, et décrit bien au long l'insolence de ces jeunes gens qui mangent tout son bien, et les conjure par les dieux d'avoir égard à ce que diront les peuples voisins, et de craindre la colère des dieux mêmes, de peur qu'ils ne les abandonnent à cause de leurs méchantes actions.

Λίσσομαι ἠμὲν Ζηνὸς ὀλυμπίου ἠδὲ Θέμιστος,
Ἥτ' ἀνδρῶν ἀγορὰς ἠμὲν λύει ἠδὲ καθίζει.

Οδ., B, 68.

La justice, dit-il, convoque et termine les assemblées, c'est-à-dire qu'elle autorise tout ce qui s'y passe, à cause qu'un corps a toujours plus d'égard à la justice que des particuliers. Enfin il leur dit qu'il aimeroit mieux que ce fût eux qui mangeassent tout chez lui, et que peut-être ils lui rendroient tout un jour; mais que c'étoient des jeunes gens et des étrangers dont on ne pourroit jamais avoir raison.

> Ὣς φάτο χωόμενος, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ,
> Δάκρυ' ἀναπρήσας· οἶκτος δ' ἕλε λαὸν ἅπαντα.
> B, 81.

C'étoit une marque d'affliction ou de colère de jeter son sceptre à terre, après avoir parlé, au lieu de le rendre aux hérauts. Ainsi, au premier livre de l'*Iliade,* après qu'Achille a parlé contre Agamemnon, il jette encore son sceptre par terre.

> Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
> Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, ἕζετο δ' αὐτός.
> Il., A, 245.

Et c'étoit comme une marque qu'on ne vouloit pas parler davantage. Ici tout le monde demeure muet:

> Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν, οὔτέ τις ἔτλη
> Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν.
> Οδ., B, 83.

Il n'y a qu'Antinoüs qui étoit le plus insolent, à cause qu'il étoit d'une des meilleures maisons et qu'il aspiroit à la royauté, comme on voit dans la

suite. Il dit donc à Télémaque que ce n'est pas leur faute, mais celle de sa mère, qui les tient toujours en baleine, et qui est, dit-il, la plus adroite femme qu'on ait jamais vue; qu'elle les a amusés longtemps en leur disant qu'elle vouloit faire un grand voile pour Laërte le père d'Ulysse, afin de l'ensevelir.

Μήτις μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιϊάδων νεμεσήσῃ,
Αἴ κεν ἄτερ σπείρου κεῖται, πολλὰ κτεατίσσας.

B, 102.

Sans doute que le voile de la sépulture étoit toujours donné au père par ses enfants. Antinoüs dit donc qu'ils attendoient qu'elle eût fait; qu'elle y travailloit en effet le jour, mais qu'elle défaisoit toute la nuit : ce qu'ils reconnurent ensuite. Et ils lui firent achever ce voile malgré elle. Il dit donc à Télémaque qu'il la renvoie chez son père, et qu'il lui ordonne de se marier, au lieu d'employer tous ces artifices pour nous tromper.

Τὰ φρονέουσ' ἀνὰ θυμὸν ἅ οἱ πέρι δῶκεν Ἀθήνη,
Ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικάλλεα καὶ φρένας ἐσθλὰς
Κέρδεά θ' οἷ' οὔπω τίν' ἀκούομεν οὐδὲ παλαιῶν
Τάων, αἳ πάρος ἦσαν ἐϋπλοκαμῖδες Ἀχαιαί,
Τύρω τ' Ἀλκμήνη τε, ἐϋπλόκαμός τε Μυκήνη·
Τάων οὔτις ὁμοῖα νοήματα Πηνελοπείῃ
Ἤδη.

B, 116.

On voit qu'Homère a voulu donner à Pénélope le caractère d'une femme tout à fait sage, aussi bien

que d'un homme parfaitement adroit à Ulysse. Mais, dit Antinoüs, elle ne considère pas que nous nous ruinons pendant qu'elle nous amuse de la sorte.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ
Ποιεῖτ', αὐτὰρ σοί γε ποθὴν πολέος βιότοιο.
B, 126.

Car nous ne sortirons point de votre logis jusqu'à ce que quelqu'un de nous l'emmène pour son épouse. Télémaque répond à cela qu'il n'a garde de faire sortir du logis celle qui l'a mis au monde et qui l'a nourri :

'Αντινο', οὔπως ἐστὶ δόμων ἀέκουσαν ἀπῶσαι,
Ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε.
B, 131.

Car d'un côté, dit-il, mon père vit peut-être encore :

Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς κακὰ πείσομαι, ἄλλα δὲ δαίμων
Δώσει, ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσετ' Ἐριννῦς,
Οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων
Ἔσσεται.
B, 135.

On voit là un bel exemple du respect que les enfants doivent avoir pour leur mère : car qu'y avoit-il de plus juste, ce semble, que de faire sortir Pénélope de la maison d'Ulysse, qu'on croyoit mort, afin qu'elle se mariât, et qu'elle n'achevât pas la ruine de sa maison? Cependant Télémaque dit que cette parole ne sortira jamais de sa bouche. Mais vous-même, dit-il, sortez de ma maison, et allez

faire bonne chère ailleurs; sinon, et si vous aimez mieux manger tout mon bien, mangez. Pour moi, j'invoquerai la vengeance des dieux, comme dans la dernière extrémité :

> Κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἐόντας
> Αἴ κέ ποτε Ζεὺς δῷσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι.
> B, 143.

Telle étoit la confiance qu'on avoit aux dieux. En effet, Jupiter lui envoie un bon augure de deux aigles qui se battent au milieu de leur assemblée. Un bon vieillard nommé Alitherses Mastorides enseigne ce que cet augure veut dire, et intimide tous ces jeunes gens; car, dit-il, tous oiseaux ne sont point augure :

> Ὄρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο
> Φοιτῶσ', οὐδέ τε πάντες ἐναίσιμοι.
> B, 182.

Il lui dit donc de se taire, et Télémaque aussi, tout grand discoureur qu'il est, μάλα περ πολύμυθον ἐόντα; et qu'il songe seulement à renvoyer Pénélope chez son père, ou à voir manger tout son bien jusqu'à ce qu'elle se marie :

> Ἡμεῖς δ' αὖ ποτιδέγμενοι ἤματα πάντα,
> Εἵνεκα τῆς ἀρετῆς ἐριδαίνομεν, οὐδὲ μετ' ἄλλας
> Ἐρχόμεθ', ἃς ἐπιεικὲς ὀπυιέμεν ἐστὶν ἑκάστῳ,
> B, 206.

Eh bien, dit Télémaque, n'en parlons plus; mais au moins faites-moi donner un vaisseau, afin que

j'aille chercher des nouvelles de mon père, afin que je puisse prendre mes mesures là-dessus. Alors Mentor, le plus fidèle des amis d'Ulysse, dit ces belles paroles : Il ne faut plus qu'un roi traite ses peuples avec douceur, puisqu'on ne se souvient plus d'Ulysse, et que tant de gens qui sont ici ne détournent pas seulement de paroles tous ces jeunes gens de leur dessein.

> Μή τις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἤπιος ἔστω
> Σκηπτοῦχος βασιλεὺς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδὼς,
> Ἀλλ' αἰεὶ χαλεπός τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι;
> Ὡς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσῆος θείοιο
> Λαῶν οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν.
>
> B, 231.

Mais Liocritus, un des jeunes gens, lui dit des injures, et se moque de tout cela et d'Ulysse, même quand il seroit de retour. Ainsi l'assemblée est rompue, et chacun s'en va de côté et d'autre. Mais Télémaque va sur le bord de la mer, et, se lavant les mains, invoque Pallas :

> Κλῦθί μοι ὁ χθιζὸς θεὸς ἤλυθες ἡμέτερον δῶ.
>
> B, 263.

Pallas vient à lui sous la figure de Mentor, et elle l'excite par les louanges de son père :

> Τηλέμαχ', οὐδ' ὄπιθεν κακὸς ἔσσεαι, οὐδ' ἀνοήμων,
> Εἰ δή τοι σοῦ πατρὸς ἐνέστακται μένος ἠΰ,
> Οἷος ἐκεῖνος ἔην τελέσαι ἔργον τε ἔπος τε.
>
> B, 271.

Mais si vous n'êtes pas son fils, c'est-à-dire si vous ne lui ressemblez pas, vous ne viendrez pas à bout de votre entreprise.

> Παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται·
> Οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.
>
> B, 277.

Mais je vous connois, dit-elle, et espérez tout, principalement avec un ami paternel comme moi, qui vous suivra partout. En effet, Pallas protégea toujours Ulysse.

> Τοῖος γάρ τοι ἑταῖρος ἐγὼ πατρώϊός εἰμι.
>
> B, 287.

Mais allez; faites provision de vivres, et moi je vous trouverai un vaisseau et des compagnons.

Télémaque s'en va chez lui, et y trouve tous les jeunes gens qui s'apprêtoient à souper. Antinoüs le prend par la main, et le prie de souper avec eux. Télémaque dit qu'il songe plutôt à se venger d'eux, et arrache sa main de celle d'Antinoüs. Les autres se moquent de lui, et lui monte en haut, en une chambre où étoient toutes les provisions du logis, comme de l'or et de l'airain, des habits, ἅλις τ' εὐῶδες ἔλαιον, et de l'excellent vin qu'on gardoit depuis longtemps pour le retour d'Ulysse.

> Ἐν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο
> Ἕστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντὸς ἔχοντες
> Ἑξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες, εἴποτ' Ὀδυσσεὺς
> Οἴκαδε νοστήσειε καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας.
>
> B, 341.

Tout cela étoit à la garde d'Euryclée, à qui Télémaque demande tout ce qu'il lui faut, et le meilleur vin, dit-il, après celui qu'on garde pour mon père. Elle pleure; mais il lui ordonne d'apprêter tout, et de ne point dire son départ devant onze ou douze jours, à moins qu'elle ne l'apprenne d'ailleurs.

> Ὡς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χρόα καλὸν ἰάπτῃ.
>
> B, 367.

Ce qu'elle lui promet, et elle prépare tout; et lui s'en retourne avec tous ces jeunes gens pour couvrir son dessein. Pallas cependant, sous la figure de Télémaque, amasse des gens et trouve un vaisseau.

> Δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.
>
> B, 389.

Homère décrit ainsi le soleil couché dans les villes, disant que les rues étoient devenues obscures; et il le fait justement coucher, afin qu'on ne voie point Pallas, qui monte son vaisseau en mer, et l'équipage. Après elle endort tous les jeunes gens, qui s'en vont chacun chez soi; elle avertit Télémaque que tout est prêt. Il la suit, et fait apporter ses provisions : ils s'embarquent. Pallas fait venir un vent favorable; le vaisseau s'avance en pleine mer : et tous ceux qui étoient dedans boivent en l'honneur des dieux, et surtout de Pallas.

> Ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Διὸς γλαυκώπιδι κούρῃ.
>
> B, 434.

C'est là l'épithète ordinaire de Minerve; et, comme

disoient nos vieux traducteurs, Minerve aux yeux pers : c'est entre le bleu et le vert, car ce n'est pas bleu tout à fait, comme on voit par ce passage de Cicéron, I, *De nat. Deorum : Cæsios oculos Minervæ, cæruleos Neptuni*. On voit cette couleur dans les yeux de chat, d'où vient que quelques-uns l'ont appelée *felineus color;* mais beaucoup mieux dans ceux d'un lion : de là vient que les poëtes ont donné ces yeux-là à Minerve, qui étoit une guerrière. En un mot, ce sont des yeux entre le bleu et le vert, mais des yeux fort reluisants et perçants. Et souvent on n'appelle Minerve que de ce nom-là, γλαυκῶπις, comme d'un nom honorable. Ainsi elle le témoigne lorsqu'elle dit à Junon, tandis que Jupiter étoit en colère contre elle, au huitième livre de l'*Iliade* :

Ἔσται μὰν ὅτ' ἂν αὖτε φίλην γλαυκώπιδα εἴπῃ.
Ἰλ., Θ, 374.

Junon au contraire, qui étoit d'une humeur plus posée et plus majestueuse, est appelée βοῶπις, aux yeux de bœuf. Ce sont de grands yeux bleus qui ont beaucoup de majesté : aussi Homère ajoute toujours βοῶπις πότνια Ἥρη. Enfin Vénus, qui n'étoit point guerrière et qui ne tenoit pas tant sa gravité, mais qui au contraire étoit d'une humeur gaie et tout amoureuse, est appelée ἑλικῶπις, ou ἑλικοβλέφαρος, aux yeux ou aux prunelles noires, ou, si l'on veut, aux yeux petillants, et, comme a dit Homère, ὄμματα μαρμαίροντα : ce qui exprime admirable-

ment de certains yeux qui ne peuvent se tenir en place, et qui ont toujours un mouvement adroit et lascif. Catulle appelle cela *ebrios ocellos*, et nous disons quelquefois des yeux fripons : *Atque ipsa in medio sedet voluptas*, dit une ancienne épigramme[1]. Mais, pour revenir à la couleur des yeux de Vénus, Homère les fait noirs, et tous les anciens aussi; et on voit que la plupart des beautés de l'antiquité ont été ainsi qualifiées.

LIVRE III.

Ἠέλιος δ' ἀνόρουσε, λιπὼν περικαλλέα λίμνην,
Οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον, ἵν' ἀθανάτοισι φανείη,
Καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

Γ, 1.

Ce marais ne peut être autre chose que la mer, qui est en effet un assez beau marais. Au cinquième livre, ἀνεδύσατο λίμνης : partant d'Ino, ils arrivent à Pyle, et sacrifient aux dieux en prenant terre. Pallas dit à Télémaque qu'il ne doit point être honteux, mais demander librement à Nestor des nouvelles de son père.

Ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.

Γ, 20.

[1] Qui commence, *O blandos* oculos *et* INQUIETOS; ce qui revient au grec. (R.)

Il ne vous dira point de fausseté, dit-elle, car il est fort sage. Télémaque lui demande conseil.

> Μέντορ, πῶς τ' ἄρ' ἴω, πῶς τ' ἂρ προσπτύξομαι αὐτόν;
>
> Γ, 22.

Cicéron rapporte ce vers-là, lib. IX, ep. 7, ad Attic. : *Hic ego vellem habere Homeri illam Minervam simulata Mentori, cui dicerem,* Μέντορ, etc., et la raison pourquoi Télémaque demande conseil.

> Οὐδέ τί πω μύθοισι πεπείρημαι πυκινοῖσιν·
> Αἰδὼς δ' αὖ, νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.
>
> Γ, 23.

Je n'ai pas, dit-il, encore assez d'expérience pour parler. Homère nous apprend par là qu'un jeune homme ne doit pas s'ingérer de parler, puisque Télémaque, qui étoit un prince si bien né, appréhende de parler; et, dit-il, ce n'est pas honnête à un jeune homme d'interroger un vieillard. Mais Pallas le rassure par ces belles paroles :

> Τηλέμαχ', ἀλλὰ μὲν αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶ σῇσι νοήσεις.
> Ἀλλὰ δὲ καὶ δαίμων ὑποθήσεται. Οὐ γὰρ ὀΐω
> Οὔ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.
>
> Γ, 27.

Dites, dit-elle, ce qui vous viendra dans la pensée, et quelque bon démon vous inspirera le reste. Commencez, et Dieu achèvera; car vous ne lui êtes pas indifférent.

Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
Καρπαλίμως, ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.
Γ, 30.

Pallas lui montra le chemin, et lui marchoit sur les pas de cette déesse. Ils viennent trouver Nestor à une assemblée :

Ἔνθ' ἄρα Νέστωρ ἧστο σὺν υἱάσιν. Ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
Δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὤπτων, ἄλλα τ' ἔπειρον.
Γ, 33.

Il étoit assis avec ses enfants, et ses domestiques ou ses amis préparoient le souper. D'abord qu'ils virent ces étrangers, ils vinrent tous en foule à eux, les prirent par les mains et les firent asseoir, après les avoir salués :

Οἱ δ' ὡς οὖν ξείνους ἴδον, ἀθρόοι ἦλθον ἅπαντες,
Χερσίν τ' ἠσπάζοντο καὶ ἑδριάασθαι ἄνωγον.
Γ, 35.

Et surtout Pisistrate, l'aîné des enfants de Nestor, qui les prend et les fait mettre à table. Homère fait paroître tous les enfants de Nestor fort bien nourris, pour montrer qu'un père sage instruit bien ses enfants. Ainsi, dans l'*Iliade*, Antilochus, son fils, étoit un des plus braves, et grand ami d'Achille : aussi y mourut-il. Pisistrate donc leur présente à boire, et les avertit de boire en l'honneur de Neptune ; car ce festin est à son honneur : et il dit un peu devant que c'étoit sur le bord de la mer.

Πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι.
Γ, 49.

Tout le monde, dit Pisistrate, a besoin des dieux, et par conséquent doit les honorer. Mais il donne la coupe à Pallas la première, parce, dit-il, étranger, que vous paroissez le plus âgé, l'autre étant de mon âge. Pallas fait une prière à Neptune, et puis après donne la coupe à Télémaque.

> Ὣς ἄρ' ἔπειτ' ἠρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα.
> Γ, 63.

Elle pria ainsi, dit-il, et elle-même accomplit tout ce qu'elle demandoit à Neptune, ou bien elle accomplit toute la cérémonie des libations. Ils soupent, et après Nestor leur demande qui ils sont. Télémaque lui répond, et avec assurance, car Pallas lui en inspiroit :

> Θαρσήσας· αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη
> Θῆχ', ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο·
> Ἠδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν.
> Γ, 77.

Il lui demande des nouvelles de son père, et l'en conjure par son père même, s'il en a jamais reçu quelque service à la guerre de Troie :

> Λίσσομαι, εἴποτέ τοί τι πατὴρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεὺς,
> Ἢ ἔπος ἠέ τι ἐργὸν ὑποστὰς ἐξετέλεσσε
> Δήμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πήματ' Ἀχαιοί.
> Γ, 99.

Car rien ne lie si bien l'amitié que d'avoir enduré de la misère ensemble. En effet, Nestor commence à lui parler de la guerre de Troie, et dit qu'ils y

ont tant souffert de maux que, quand il seroit cinq ans entiers à en parler toujours, il ne pourroit pas tout dire. Il lui raconte ce qui se passa au retour des Grecs, et comme ils se séparèrent les uns des autres. C'est là le caractère qu'Homère donne à Nestor, de parler beaucoup, et de rapporter des histoires de son vieux temps. Nous voyons dans l'*Iliade* que, quand il y a quelque différend, Nestor se produit toujours, et leur dit qu'ils se taisent tous, et qu'il est plus expérimenté qu'eux : aussi avoit-il vu trois siècles. Homère a pratiqué encore cela dans quelques autres vieillards, comme dans Phénix, au neuvième livre de l'*Iliade;* dans le fermier d'Ulysse, à la fin de l'*Odyssée*, etc. Nestor dit que jamais ils ne furent d'avis différents lui et Ulysse :

> Ἔνθ' ἤτοι εἷως μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς
> Οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν, οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,
> Φραζόμεθ', Ἀργείοισιν ὅπως ὄχ' ἄριστα γένοιτο,
>
> Γ, 127.

Cela montre que deux hommes sages discordent rarement quand il s'agit du bien public.

> Οἱ δ' ἦλθον οἴνῳ βεβαρηότες υἷες Ἀχαιῶν.
>
> Γ, 140.

Il parle d'une assemblée des Grecs, où tout se passa fort mal et avec désordre, et dit que les Grecs étoient chargés de vin.

> Νήπιος· οὐδὲ τὸ ᾔδη ὃ οὐ πείσεσθαι ἔμελλεν.
> Οὐ γάρ τ' αἶψα θεῶν τρέπεται νόος αἰὲν ἐόντων.
>
> Γ, 147.

Agamemnon vouloit persuader aux Grecs de demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent fait des sacrifices à Pallas. Mais, dit-il, il ne savoit pas qu'il ne leur persuaderoit jamais cela, les dieux ne le voulant pas permettre, parce qu'ils étaient irrités contre eux ; et l'esprit des dieux ne se change pas si aisément.

Νύκτα μὲν ἀέσαμεν χαλεπὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντες
Ἀλλήλοις. Ἐπὶ γὰρ Ζεὺς ἤρτυε πῆμα κακοῖο.

Γ, 152.

Nous passâmes la nuit en dormant, nous voulant du mal les uns aux autres, car Jupiter préparoit aux Grecs un grand orage de malheurs.

Ἐστόρεσεν δὲ θεὸς μεγακήτεα πόντον.

Γ, 159.

Ce vers exprime bien le calme et la tranquillité de la mer. Il dit donc que quelques-uns du nombre desquels il étoit s'embarquèrent, et qu'ils eurent un retour assez heureux; mais que les autres avec Agamemnon et Ulysse demeurèrent. Les autres revinrent enfin, à ce que j'ai ouï dire, et Agamemnon même, qui a été tué et vengé après par son fils.

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι
Ἀνδρός

Γ, 197.

Tant il est bon de laisser un fils après soi; et vous, mon enfant, qui êtes beau et grand, ayez du courage, afin que la postérité parle bien de vous.

Καὶ σὺ, φίλος, μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε,
Ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.
Γ, 200.

Télémaque dit qu'il voudroit bien faire parler de lui, mais qu'il est trop foible, étant seul contre tant d'hommes. Ah! dit Nestor, ils seroient tous bien punis si Pallas vous aimoit autant que votre père; car je n'ai jamais vu les dieux aimer si ouvertement un homme :

Οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας
Ὡς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.
Γ, 222.

Télémaque dit que cela n'est pas aisé, quand les dieux mêmes s'en méleroient; et aussitôt Pallas prend la parole : Qu'osez-vous dire, Télémaque?

Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαώσαι.
Γ, 232.

Il est aisé à un dieu de sauver un homme, en quelque endroit qu'il soit :

Ἀλλ' ἤτοι θάνατον μὲν ὁμοΐιον οὐδὲ θεοί περ
Καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλκέμεν.
Γ, 237.

Ce n'est pas, dit-elle, que les dieux puissent sauver un homme de la mort, lorsque son heure est venue une fois.

Télémaque change de discours, et dit qu'il veut demander autre chose à Nestor, puisqu'il passe

tous les hommes en science et en sagesse; car il a vu trois générations d'hommes.

> Ὥστε μοι ἀθάνατος ἰνδάλλεται εἰσοράασθαι.
>
> Γ, 247.

De sorte que je le respecte et que je le regarde comme un dieu : cela montre le respect que l'on doit avoir pour les vieillards. Il lui demande donc comment s'est passée la mort d'Agamemnon. Ainsi Homère décrit ce qui s'est passé après la mort d'Achille, où finit son *Iliade*, tantôt par la bouche de Nestor, tantôt par celle de Ménélas, et par celle d'Ulysse même.

Nestor décrit comme Égisthe, étant amoureux de Clytemnestre, tâchoit de la corrompre; mais cette femme refusoit d'abord une action si déshonnête, car elle étoit d'abord bien conseillée, φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῆσι, ayant auprès d'elle un musicien, ἀοιδὸς ἀνήρ, à qui Agamemnon l'avoit fort recommandée. Mais Égisthe emmena ce musicien dans une île déserte, où il le laissa en proie aux oiseaux; et alors cette femme se laissa aller.

> Τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὅνδε δόμονδε,
> Πολλὰ δὲ μηρί' ἔκηε θεῶν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς —
> Πολλὰ δ' ἀγάλματ' ἀνῆψεν ὑφάσματά τε χρυσόν τε
> Ἐκτελέσας μέγα ἔργον, ὃ οὔποτε ἔλπετο θυμῷ.
>
> Γ, 273.

Et il fit bien des sacrifices aux dieux, mit des cornes sur leurs statues, et leur fit plusieurs autres

dons, étant venu à bout d'une chose qu'il n'espéroit pas pouvoir jamais faire : cela montre le transport d'un homme amoureux. Cependant, dit-il, je revenois avec Agamemnon et Ménélas, son frère; mais Apollon ayant tué de ses flèches Phrontis, le pilote de Ménélas, qui étoit le plus habile de tous les hommes à gouverner un vaisseau quand la tempête étoit violente, Ménélas demeura derrière, et fut emporté en Égypte : et ainsi Égisthe eut la commodité de tuer Agamemnon; ce qui est plus amplement décrit au onzième livre. Égisthe régna sept ans durant, après quoi il fut tué par Oreste. J'ai remarqué qu'Homère ne dit jamais expressément qu'Oreste ait tué sa mère, et qu'il évite cela comme une chose odieuse; mais il le dit couvertement ici :

Ἤτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισιν
Μητρός τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγίσθοιο.
Γ, 310.

Il fit un banquet pour la sépulture de sa mère et du lâche Égisthe. Oreste étant jeune avoit été envoyé par sa sœur Électre dans la Phocide, afin qu'il ne fût pas tué par Égisthe. Il n'en revint que douze ans après, selon quelques-uns, et sept, selon Homère.

Nestor conseille à Télémaque de n'être pas longtemps hors de son logis :

Καὶ σὺ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἀπὸ τῆλ' ἀλάλησο,
Κτήματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισι
Οὕτω ὑπερφίαλους, μήτοι κατὰ πάντα φάγωσι.
Γ, 314.

Mais il dit qu'il aille voir auparavant Ménélas, lequel est nouvellement revenu de bien loin, et d'une mer dont les oiseaux mêmes ne pourroient pas revenir en un an, car elle est vaste et horrible à voir. Ce n'est pourtant que la Méditerranée : car Ménélas n'avoit été qu'en Égypte, et les héros d'Homère n'ont jamais vu l'Océan, ni même les Romains devant César, qui y monta le premier pour passer en Angleterre. Alors ils se mettent à table, et font des libations à Neptune et aux autres dieux. Pallas leur dit qu'ils se hâtent, et qu'il ne faut pas être trop longtemps à table quand on y est pour faire des libations, parce que ces choses-là sans doute se devoient faire avec révérence. Nestor les retient à coucher, et dit que tant qu'il vivra il ne souffrira pas que le fils d'un tel homme qu'Ulysse couche sur le plancher d'un vaisseau. Après moi, mes enfants auront encore soin de bien traiter les hôtes :

> Ἔπειτα δὲ παῖδες ἐνὶ μεγάροισι λίπωνται
> Ξείνους ξεινίζειν ὅστις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται.
>
> Γ, 356.

Pallas lui dit qu'elle lui sait bon gré; mais, pour éviter de coucher au logis de Nestor, elle dit qu'ayant le plus d'autorité parmi les compagnons de Télémaque, il faut qu'elle les aille trouver, et que dès le matin elle ira chez les Ceucons, où on lui doit une dette qui n'est pas nouvelle ni petite : car les vieilles dettes sont les meilleures.

Ἔνθα χρεῖος μοι ὀφέλλεται, οὔτι νέον γε
Οὐδ' ὀλίγον.

Γ, 367.

Puis elle recommande Télémaque, et s'en va pareille à un aigle, c'est-à-dire terrible comme un aigle.

Φήνῃ εἰδομένη. Θάμβος δ' ἕλε πάντας ἰδόντας.

Γ 372.

Les Latins traduisent *ossifraga* : c'est une espèce d'aigle qui est carnassier et qui brise les os; car Pline en rapporte de six espèces, liv. I, c. III.

Aussitôt Nestor prend Télémaque par la main, et dit qu'il doit être un jour quelque chose de grand, puisque les dieux l'accompagnent si visiblement :

Εἰ δή τοι νέῳ ὧδε θεοὶ πομπῆες ἕπονται.

Γ, 377.

Car assurément, dit-il, c'est là la fille de Jupiter, Pallas. Nestor lui fait un vœu de lui sacrifier une génisse bien saine, large de front, et qui n'est pas encore domptée, et de lui verser de l'or entre les cornes : c'étoit là un des plus augustes sacrifices. Pallas l'écouta. Après, Nestor ramène tous ses gendres et ses enfants à son logis, les fait asseoir chacun selon son rang, et puis il remplit une coupe de vin qu'on gardoit depuis onze ans; et ils en boivent tous en l'honneur de Pallas.

Après quoi ils se vont tous coucher. Nestor retient Télémaque, et fait coucher son fils Pisistrate auprès de lui, car il n'étoit pas encore marié; et lui couche dans un appartement d'en haut avec sa femme. Dès le matin il se lève, et se vient seoir sur de belles pierres blanches et reluisantes qui étoient devant sa porte. Là s'étoit assis Néleüs, son père; et Nestor s'y asseyoit présentement, portant un sceptre à la main; et autour de lui s'arrangeoient tous ses enfants, dont Homère nomme six.

Télémaque y vient aussi avec Pisistrate, qui fait le sixième. Nestor commande à ses enfants d'aller, les uns querir une génisse à la campagne, les autres querir les compagnons de Télémaque, les autres d'aller querir l'orfévre afin de faire le sacrifice, et aux autres enfin de donner ordre au dîner.

> Ὡς ἔφατ'. Οἱ δ' ἄρα πάντες ἐποίπνυον.
>
> Γ, 431.

Il est aussitôt obéi. La génisse vient, les compagnons de Télémaque, et l'orfévre

> Ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης,
> Ἄκμονά τε σφύραν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην.
>
> Γ, 434.

ayant dans les mains ses instruments, son enclume, son marteau et ses tenailles. Il ne se peut rien voir de mieux réglé que toute la famille de Nestor. On voit que chacun fait son office : l'un tient la cognée, l'autre le vase pour recevoir le sang,

Nestor tient une aiguière ; il invoque Minerve, coupe du poil dessus la tête de la génisse, et puis le jette dans le feu avec de la farine salée que les Latins appellent *mola,* d'où vient *immolo;* les Grecs, οὐλοχύτης.

Aussitôt Thrasymède, son fils, lui donne un grand coup de hache sur le cou, et la tue ; les filles et les femmes font un grand cri, ὀλόλυξαν. Héliodore dit la même chose en un sacrifice de cent bœufs. Aussitôt, dit-il, qu'on donna les coups de hache, ὠλόλυξαν αἱ γυναῖκες, ἠλάλαξαν οἱ ἄνδρες. La femme de Nestor s'appeloit Eurydice, fille de Clymenus. On fait cuire les viandes, c'est-à-dire les membres de cette génisse découpés; on couvroit les cuisses de la coiffe, c'est-à-dire de la peau qui couvre les intestins, *omentum.* Cependant la belle Polycaste, la dernière des filles de Nestor, lave Télémaque ; après quoi il reprend ses habillements.

Ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος.
Γ, 469.

Après le dîner, Nestor commande à ses enfants d'accommoder un chariot pour Télémaque, ce qu'ils font. Télémaque y monte, et Pisistrate aussi, qui prend les rênes à la main. Ils fouettent les chevaux et partent ; ils vont coucher à Phères, où Dioclès, fils d'Alphée, les reçoit ; et le lendemain, à soleil couchant, ils arrivent à Lacédémone.

Μάστιξεν δ' ἐλάαν. Τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.
Γ, 494.

Ce vers exprime bien des chevaux qui vont légèrement, et il est fréquent dans Homère.

Les livres de l'*Odyssée* vont toujours de plus beau en plus beau, comme il est aisé de reconnoître, parce que les premiers ne sont que comme pour disposer aux suivants, mais ils n'ont pas paru tous admirables et divertissants.

LIVRE IV.

Ils descendent chez Ménélas, lequel étoit occupé à faire les noces de son fils et de sa fille, dont l'une était Hermione, fille d'Hélène; car Hélène, dit Homère, n'eut plus d'enfant après la belle Hermione.

> Ἑλένῃ δὲ θεοὶ γόνον οὐκέτ' ἔφαινον,
> Ἐπειδὴ τὸ πρῶτον ἐγείνατο παῖδ' ἐρατεινὴν
> Ἑρμιόνην, ἣ εἶδος ἔχε χρυσέης Ἀφροδίτης.
>
> Δ, 12.

Ménélas l'avait promise à Pyrrhus, fils d'Achille, lorsqu'ils étoient devant Troie, quoiqu'elle eût déja été accordée à Oreste, qui s'en vengea depuis, et tua Pyrrhus dans le temple d'Apollon; après quoi il la reprit pour son épouse. Mais Homère ne parle point qu'Oreste y fût intéressé. Il dit donc que Ménélas envoyoit sa fille à Pyrrhus. Et il marioit à une fille de Sparte son fils Mégapenthes, qui lui

étoit né d'une concubine. Il étoit donc en festin où jouoient deux musiciens, tandis que deux danseurs dansoient à la cadence. Dans ce temps-là, ces deux jeunes princes parurent à sa porte. Un des domestiques de Ménélas lui vient demander s'il les fera entrer, ou s'il les enverra chez quelque autre.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος.
Δ, 31.

Comme s'il se fâchoit qu'on lui fît cette demande. En effet, il répond : Je vous ai toujours vu assez sage jusqu'ici; mais, à ce je que vois, vous ne savez ce que vous dites. Moi qui ai été reçu si favorablement dans tous les pays étrangers, je refuserois ma maison à personne! mais détachez leurs chevaux, et faites-les venir, afin qu'ils soupent. Ce qu'on fait, et on observe toutes les cérémonies ordinaires dans Homère. Il faut, leur dit Ménélas, que vous soyez nés de quelques princes :

Ἐπεὶ οὔ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν.
Δ, 65.

Sur la fin du souper, Télémaque dit tout bas au fils de Nestor qu'il considère la maison de Ménélas, combien elle est riche, étant toute brillante d'airain, d'or, d'ambre, d'argent et d'ivoire, et comme il est dit un peu devant :

Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης.
Δ, 46.

Mais Télémaque va plus loin, et dit qu'on la prendroit pour le palais de Jupiter :

Ζηνός που τοιήδε γ' Ὀλυμπίου ἔνδοθεν αὐλή.
Δ, 75.

Ménélas l'entend bien, et lui dit qu'il n'y a point de comparaison avec l'éternelle demeure de Jupiter :

. . . . Ἦτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι.
Δ, 79.

Mais, dit-il, je voudrois n'en avoir pas la troisième partie, et n'avoir pas perdu tant d'amis, surtout Ulysse. Il dit qu'il a erré en Chypre, dans la Phénicie, l'Égypte, l'Éthiopie, et la Libye, où les agneaux naissent avec des cornes, et où les brebis portent trois fois l'an; si bien que ni roi ni pâtre ne manquent jamais de lait, ni de fromage, ni de chair :

Ἔνθα μὲν οὔτε ἄναξ ἐπιδευὴς οὔτε τι ποίμην
Τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος.
Δ, 88.

Il dit, en un mot, ce qui s'est passé chez lui durant cela; et ainsi, dit-il, je ne fais plus autre chose que de pleurer tous mes amis, mais surtout Ulysse, que j'aimois principalement. Il dit cela à cause de la ressemblance qu'il trouvoit dans son fils avec lui : cela tire les larmes des yeux de Télémaque, qui se cache de son manteau, ce que Ménélas aperçoit bien. Télémaque songe s'il lui parlera de son

père, ou s'il l'en laissera parler le premier. Cependant Hélène descend de son appartement: Homère décrit admirablement son arrivée; et, sans mentir, c'est un plaisir de voir comme il s'entend à faire une description. Il remarque les plus petites choses, et les fait toutes paroître devant les yeux; ainsi on croit voir arriver Pénélope avec toute sa modestie, quand il décrit qu'elle vient; tout de même quand Télémaque va se coucher. Et ici on voit Hélène paroître avec éclat et majesté, quoiqu'il la décrive en ménagère :

> Ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑψορόφοιο
> Ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα·
>
> Δ, 121.

Parce qu'elle vient à la négligence, il la compare à Diane. Une de ses femmes, nommée Adreste, lui apporte un siége; l'autre, nommée Alcippe, met un carreau dessus :

> . . . . Τάπητα φέρε μαλακοῦ ἐρίοιο.
>
> Δ, 125.

Phylo, l'autre, apporte devant elle un vase d'argent pour tenir la laine, en grec τάλαρον; d'où, selon Plutarque, les Romains ont pris le nom de *talassio*, chanson nuptiale, comme pour avertir les femmes d'avoir soin du ménage. Ce vase lui avoit été donné avec beaucoup d'autres par Alcandra, dame égyptienne, et il étoit bordé d'or. Phylo le met donc aux pieds de sa maîtresse, tout rem-

pli de laine, et dessus étoit étendue sa quenouille garnie d'une laine violette. Hélène s'asseoit sur son siége, où il y avoit aussi un marchepied : car Homère décrit toujours tous les siéges avec un marchepied, quand c'étoient des siéges honorables, comme Junon en promet un au Sommeil, ayant besoin de lui afin qu'il endorme Jupiter. Je te donnerai, dit-elle, un beau siége d'or qui sera incorruptible, et fait des mains de Vulcain; mais comme si ce n'étoit pas assez, elle ajoute :

Ὑπὸ δὲ θρῆνυν ποσὶν ἥσει
Τῷ κεν ἐπισχοίης λιπαροὺς πόδας εἰλαπινάζων,

afin que vous y mettiez vos pieds délicats tout à votre aise. En cet état, Hélène parle à son mari. On voit bien qu'autrefois les dames ne faisoient pas tant de façons qu'elles en font à présent. Et elles vivoient assez familièrement, comme Hélène qui fait apporter avec elle tout son ouvrage, devant des jeunes hommes qu'elle n'avoit jamais vus. Néanmoins elle dit à son mari qu'elle se trompe fort si ce n'est Télémaque, tant il lui ressemble; sans doute que c'est à cause qu'il ressembloit à son père. Et si Hélène le devine devant son mari, c'est que les femmes font plus de réflexion et examinent les nouveaux venus avec curiosité, car c'est leur coutume. Ménélas avoue qu'elle a raison.

Κείνου γὰρ τοιοίδε πόδες, τοιαίδε τε χεῖρες,
Ὀφθαλμῶν τε βολαὶ, κεφαλή τ', ἐφύπερθέ τε χαῖται.
Δ, 150.

Virgile dit : *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat*. Mais Homère est plus particulier, et ce tour des yeux ὀφθαλμῶν βολαὶ est tout à fait expressif. Aussi, dit Ménélas, cela m'a fait souvenir et parler d'Ulysse, et j'ai remarqué que cela l'a fait pleurer. Le fils de Nestor répond pour lui, parce qu'il est mieux séant qu'un tiers dise qui il est. Il est vrai que c'est lui, dit-il ; mais il est sage, et ne veut pas se vanter devant vous, que nous écoutons comme un dieu :

Νεμεσσᾶται δ' ἐνὶ θυμῷ,
Ὧδ' ἐλθὼν τὸ πρῶτον, ἐπεσϐολίας ἀναφαίνειν
Ἄντα σέθεν. Δ, 159.

Et Nestor m'a envoyé pour vous demander des nouvelles de son père, dont l'absence lui est insupportable, et le fait souffrir beaucoup. Ménélas s'écrie aussitôt :

Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ φίλου ἀνέρος υἱὸς ἐμὸν δῶ
Ἵκεθ', ὃς εἵνεκ' ἐμεῖο πολέας ἐμόγησεν ἀέθλους.
Δ, 170.

La reconnoissance de Ménélas paroît par ces paroles. J'avois résolu, dit-il, de l'aimer plus que personne, et de l'emmener hors d'Ithaque, lui et sa famille, et son peuple, et lui donner une de mes villes, afin que nous vécussions ensemble :

. . . . Οὐ δέ κεν ἡμέας
Ἄλλο διέκρινε φιλέοντέ τε τερπομένω τε,
Πρίν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.
Δ, 179.

Mais quelque dieu nous a envié ce bien-là, et l'a privé de son retour. Ces paroles tendres les font pleurer tous quatre :

> Ὣς φάτο. Τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο.
> Κλαῖε μὲν Ἀργείη Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα,
> Κλαῖε δὲ Τηλέμαχός τε καὶ Ἀτρείδης Μενέλαος,
> Οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτω ἔχεν ὄσσε.
> Δ, 184.

Car il se souvenoit de son frère Antilochus, et il dit à Ménélas : Croyez-moi, changeons de discours; car je n'aime pas de pleurer après ou durant le souper,

> Οὐ γὰρ ἔγωγε
> Τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδόρπιος.
> Δ, 194.

mais demain au matin, tant que vous voudrez; car je n'empêche point qu'on pleure les morts, vu que c'est là leur récompense :

> Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον ὀϊζυροῖσι βροτοῖσι
> Κείρασθαι τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν.
> Δ, 198.

Ménélas loue son discours, et dit ces belles paroles :

> Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτος γόνος ἀνέρος, ᾧτε Κρονίων
> Ὄλβον ἐπικλώσῃ γαμέοντί τε γεινομένῳ τε.
> Δ, 208.

Tel qu'est Nestor, à qui Dieu a fait la grace de

vieillir longtemps et agréablement dans sa maison, et d'avoir des enfants également sages et vaillants. Ainsi ils se lavent les mains et soupent; et, pour leur faire oublier leur affliction, Hélène jette dans leur vin une drogue d'une herbe qui ôte toute la douleur et la colère :

Νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.
Δ, 222.

De sorte qu'après cela un homme auroit passé tout le jour sans pleurer, quand il verroit mourir ou sa mère, et qu'on tueroit cruellement son frère, ou même ses fils à ses yeux. Quelques-uns croient que cette herbe, qui a été appelée népenthes, n'est autre que la buglosse; au moins Pline dit qu'elle a les mêmes qualités, l. XXV, c. III, où il la décrit : *Homerus quidem primus doctrinarum et antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum Egypto tribuit;* et un peu après : *Nobile illud nepenthes oblivionem tristitiæ veniamque afferens, et ab Helena utique omnibus mortalibus propinandum;* il en parle encore l. XXI, c. XXI. Homère dit donc que cette herbe, avec plusieurs autres, avoit été donnée à Hélène par Polydamne, princesse égyptienne.

. . . . . . Τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
Φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά.
Δ, 230.

Plutarque applique ce passage à la lecture des

poëtes, où il y a beaucoup de bonnes choses à prendre, et beaucoup de mauvaises. Homère dit qu'en Égypte chacun y est fort habile médecin, car ils descendent tous de Pæon. Aussi les Égyptiens passoient partout pour des devins et des enchanteurs, comme on le voit dans le Calasiris d'Héliodore; cet auteur assure qu'Homère étoit Égyptien, et le prouve.

Puis elle leur parle, et leur dit ces mots, qui sont fréquents dans Homère :

> Ἀνδρῶν ἐσθλῶν παῖδες (ἀτὰρ θεὸς ἄλλοτε ἄλλῳ
> Ζεὺς ἀγαθόν τε κακόν τε διδοῖ. Δύναται γὰρ ἅπαντα).
> Δ, 237.

Pour montrer que la misère et le bonheur n'ôtent et n'ajoutent rien à la vertu d'un homme, puisque ce sont des choses que Dieu donne à qui il veut, Hélène loue Ulysse, et surtout lorsqu'il se lacéra lui-même, et que, déguisé en gueux, δέκτῃ, il entra dans Troie, où il fit grand ravage.

Et elle dit qu'elle s'en réjouissoit, desirant alors de revenir avec son premier mari, et déplorant le jour que Vénus l'avoit emmenée à Troie; car elle fait l'honnête femme, et veut dire qu'elle avoit été enlevée par force. Ménélas dit que ce fut bien autre chose lorsqu'ils étoient enfermés dans ce grand cheval de bois où il fermoit la bouche à tous ceux qui vouloient répondre à Hélène, qui, par je ne sais quel instinct, les appeloit tous, en contrefaisant la voix de leurs femmes. Télémaque dit alors :

Et le pis, c'est que tout cela ne lui a servi de rien.

> Ἄλγιον, οὐ γάρ οἵ τι τάγ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον.
>
> Δ, 293.

Après ils se vont tous coucher. Du matin Ménélas se lève, et vient demander à Télémaque le sujet de son voyage. Il le lui conte tout au long comme à Nestor. Ménélas, indigné de l'impudence de tous ces beaux amoureux, dit :

> Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ κρατερόφρονος ἀνδρὸς ἐν εὐνῇ
> Ἤθελον εὐνηθῆναι ἀνάλκιδες αὐτοὶ ἐόντες.
>
> Δ, 334.

Ainsi, dit-il, lorsqu'une biche vient mettre ses petits dans la tanière d'un lion tandis qu'il en est dehors, le lion revient après, qui les maltraite et les tue, tant la mère que les petits :

> Ὡς δ', ὁπότ' ἐν ξυλόχῳ ἔλαφος κρατεροῖο λέοντος
> Νεβροὺς κοιμήσασα νεηγενέας γαλαθηνοὺς,
> Κνημοὺς ἐξερέῃσι καὶ ἄγκεα ποιήεντα
> Βοσκομένη, ὁ δ' ἔπειτα ἑὴν εἰσήλυθεν εὐνὴν,
> Ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν.
>
> Δ, 336.

Rien ne sauroit être mieux dit que cette comparaison, et cela vient bien à de certaines gens qui veulent débaucher des femmes dont les maris valent bien plus qu'eux.

Alors, pour venir à Ulysse, il raconte tous ses

voyages, et les maux qu'il endura pour n'avoir pas sacrifié aux dieux :

> Οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι ἐφετμέων.
> Δ, 354.

Il dit qu'il étoit dans une petite île à une journée de l'Égypte, qu'on appelle le Phare, et que là il alloit mourir de faim, lui et son monde, étant réduit à pêcher quelques poissons pour vivre; mais qu'Inothée, nymphe marine, fille de Protée, au moins, dit-elle, on le dit,

> Τόνδε τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι ἠδὲ τεκέσθαι.
> Δ, 388.

Elle lui dit qu'elle aille trouver ce Protée qui vient tous les jours dormir la méridienne, là auprès avec tous ses veaux marins. Enfin elle lui donne les mêmes avis que Cyrène en donne à son fils Aristée, au quatrième livre des *Géorgiques;* car Virgile a traduit cette fable mot pour mot; sinon que Virgile fait cacher Protée dans un coin; et ici Inothée donne trois peaux de ces gros poissons à Ménélas, afin qu'il se cache dessous avec deux de ses amis. Car Protée comptoit son troupeau chaque jour; et Ménélas dit qu'ils n'eussent pu durer, à cause de la puanteur de ces peaux. Mais Inothée leur bouche les narines d'ambroisie,

> Ἡδὺ μάλα πνείουσαν, ὄλεσσε δὲ κήτεος ὀδμήν.
> Δ, 447.

Protée lui demande enfin ce qu'il veut; il dit οἶσθα, γέρον, *scis, Proteu.* Protée donc lui dit la cause de ses malheurs, et dit qu'il faut qu'il retourne sacrifier sur le bord du Nil, διϊπετέος ποταμοῖο, qui coule de Jupiter, c'est-à-dire du ciel, à cause qu'on ignoroit sa source. Ménélas lui demande des nouvelles de ses amis, s'ils sont tous revenus en leur pays. Protée dit qu'il lui en dira, mais qu'il ne sera pas longtemps sans pleurer :

> Οὐδέ σέ φημι
> Δὴν ἄκλαυτον ἔσεσθαι, ἐπὴν εὖ πάντα πύθηαι.
> Δ, 494.

En effet, il dit qu'il y a deux des principaux chefs qui ont péri dans leur retour, et qu'il y en a encore un qui est vivant en un endroit de la mer. Le premier est Ajax, dont il décrit la mort, non pas selon Virgile, qui le fait tuer par Pallas; mais il dit que Neptune, irrité d'une parole impie d'Ajax qui s'étoit vanté d'échapper de la mer malgré tous les dieux, le jeta de son trident contre un rocher, où il périt. Après il conte Agamemnon qui revint à son pays, et baisa la terre natale :

> Καὶ κύνει ἁπτόμενος ἣν πατρίδα, πολλὰ δ' ἀπ' αὐτοῦ
> Δάκρυα θερμὰ χέοντ', ἐπεὶ ἀσπασίως ἴδε γαῖαν.
> Δ, 523.

Mais un espion d'Égisthe le vit, et le courut dire à son maître, qui, lui ayant fait un festin, le tua comme un bœuf à l'étable :

"Ως τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.
Δ, 536.

Alors Ménélas ne vouloit plus vivre, d'affliction, et se rouloit sur le sable en pleurant:

Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τ' ἐκορέσθην.
Δ, 542.

C'est une façon de parler fort ordinaire à Homère : après que je fus soûlé de pleurer. Ainsi Ménélas dit au commencement de ce livre :

'Αλλοτε μέν τε γόῳ φρένα τέρπομαι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Παύομαι. Αἰψηρὸς δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.
Δ, 103.

C'est une espèce de plaisir de pleurer, et Homère ne dit jamais autrement, sinon il pleura à cœur joie; mais, dit-il, on se soûle bientôt de ce plaisir-là. Protée raconte la vengeance d'Oreste, et enfin il lui dit qu'Ulysse est dans l'île de Calypso, et lui dit que pour lui il ne mourra point à Argos, à cause qu'il est mari d'Hélène et gendre de Jupiter :

'Αλλά σ' ἐς 'Ηλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
'Αθάνατοι πέμψουσιν, (ὅθι ξανθὸς 'Ραδάμανθυς,
Τῇ περ ῥηίστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·
Οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἂρ χειμὼν πολὺς, οὔτε πότ' ὄμβρος,
'Αλλ' αἰεὶ ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
'Ωκεανὸς ἀνίησιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους·)
Οὕνεκ' ἔχεις 'Ελένην, καὶ σφιν γαμβρὸς Διός ἐσσι.
Δ. 564.

Pindare décrit amplement les Champs-Élysiens, ode II, et dit la même chose qu'Homère : ἔνθα μακάρων νᾶσον ὠκεανίδες αὖραι περιπνέουσιν. Mais j'ai remarqué qu'Homère n'en bannit pas tout à fait l'hiver, mais il dit qu'il n'y en a guère, et il le dit avec raison, car l'hiver est absolument nécessaire pour faire cette diversité de saisons qui est beaucoup plus agréable qu'un printemps éternel, pourvu que le froid ou le chaud ne soit pas excessif.

Ὣς εἰπὼν, ὑπὸ πόντον ἐδύσατο κυμαίνοντα.
Δ, 571.

Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum,
Georg., lib. IV.

Ménélas achève son récit, et offre des présents à Télémaque et surtout trois chevaux; mais il le remercie de ses chevaux, et il dit qu'il les garde pour son plaisir (Horace, l. II, ep. 7) : Car vous régnez dans un pays où il y a abondance de souchet ou jonc, d'orge, de blé et d'avoine; mais à Ithaque il n'y a point de pré ni de lieu pour exercer les chevaux; elle n'est bonne qu'aux chèvres, et avec tout cela elle en est plus agréable :

Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.
Δ, 607.

Il dit cela par l'amour qu'on a pour la patrie. Aussi Ménélas en rit, et lui promet d'autres présents, et même une coupe, qui est le plus beau meuble de son logis. Télémaque dit qu'au reste il

demeureroit un an entier avec lui sans songer à son pays ni à ses parents, tant il se plaît à l'entendre; mais qu'il n'ose pas faire longtemps attendre sa compagnie, qui l'attend à Pyle.

Ménélas lui dit : .

> Αἵματος εἶς ἀγαθοῖο, φίλον τέκος.
>
> Δ, 612.

Homère laisse Télémaque chez Ménélas jusqu'au retour d'Ulysse, et il revient au logis d'Ulysse, et décrit l'étonnement qu'eurent tous ces jeunes gens quand ils surent que Télémaque étoit parti. Homère fait qu'ils l'apprennent fort naturellement d'un d'entre eux, qui lui avoit apprêté son vaisseau : c'est Noémon, fils de Phronius, qui demande à Antinoüs s'il ne sait point quand il reviendra; et il dit qu'il a vu monter avec lui un guide qui étoit ou un dieu ou Mentor,

> Μέντορα ἠὲ θεὸν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐῴκει.
>
> Δ, 655.

Mais, dit-il, ce qui m'étonne, c'est que j'ai vu hier Mentor ici. Ils sont tous fort surpris, et cela leur fait quitter tous leurs jeux, μνηστῆρες δ' ἄμυδις κάθισαν, καὶ παῦσαν ἀέθλων, surtout Antinoüs enrage, et Homère dit bien cela :

> μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι,
> Πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην.
>
> Δ, 662.

Il fait dessein d'aller au-devant et de le tuer, et

ils louent tous ce dessein; mais un héraut qui étoit avec eux, nommé Médon, le découvre à Pénélope. Elle lui demande d'abord qu'est-ce que veulent ces jeunes gens : N'iront-ils jamais ailleurs, dit-elle, et n'ont-ils point de honte de manger tout ce qu'il y a ici? N'avez-vous pas appris de vos pères quel a été Ulysse, et avec quelle douceur il les a gouvernés, sans jamais maltraiter personne, ni d'action, ni de parole en public? Cependant les rois peuvent aimer et haïr qui bon leur semble :

(ἥτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλήων·)
Ἄλλον κ' ἐχθαίρῃσι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίη.

Ce n'est pas tout, dit Médon, ils veulent tuer votre fils à son retour de Pyle.

Elle, qui ne savoit pas seulement qu'il fût parti, tombe en foiblesse, et s'afflige pitoyablement, se jetant par terre et ne voulant pas seoir sur des siéges, οἴκτρ' ὀλοφυρομένη. Toutes ses femmes pleuroient aussi, mais tout bas, μινύριζον, pour montrer que ce n'étoit pas par une simple complaisance. Alors Pénélope fait des plaintes fort touchantes sur le malheur de sa maison, qui lui a fait perdre son mari, bien plus et son fils. Elle veut envoyer Laërte, afin qu'il voie ce qu'il y a à faire; mais Euryclée lui dit qu'elle n'afflige pas à ce point ce bon vieillard, μηδὲ γέροντα κάκου κεκακωμένον. Et elle lui raconte ce qui s'est passé entre Télémaque et elle : cela la console; et se lavant les mains, et prenant une robe pure, καθαρὰ χροῒ εἵμαθ' ἑλοῦσα, elle fait une sup-

plication à Pallas, dont elle est exaucée. Cependant ces jeunes gens font bruit, et quelques-uns croient que Pénélope s'apprête à se marier; mais ils étoient bien loin de leur compte. Antinoüs leur dit qu'ils exécutent leur dessein sans bruit et sans discours.

Δαιμόνιοι, μύθους μὲν ὑπερφιάλους ἀλέασθε.

Aussi Sénèque dit : *Ira quæ tegitur nocet.* Ils préparent donc un vaisseau. Cependant Pénélope ne veut point manger, et songe toujours à son fils, tel qu'un lion songe dans une foule de gens, pour se garder d'être enfermé. Elle s'endort, et Pallas lui envoie l'idole d'Iphtime, son amie, pour la consoler. Cette idole lui dit de ne point craindre, et que son fils reviendra, οὐ μὲν γάρ τι θεοῖς ἀλιτήμενός ἐστιν. Pénélope lui répond à demi endormie, et rêvant à demi; ce qu'Homère dit fort bien : Dormant agréablement aux portes des songes : ἡδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείῃσι πύλῃσι. Comment, dit-elle, ne m'affliger point, n'ayant plus Ulysse, et voyant mon fils qui s'en est allé, οὔτε πόνων εὖ εἰδὼς, οὔτ' ἀγοράων? L'idole lui dit qu'elle se rassure, et qu'il a pour guide Pallas; mais elle ne lui dit pas si son mari vit encore ou non, κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν. Les autres vont attendre Télémaque à Asteris, petite île entre Ithaque et Samos.

DESCRIPTION DU CIEL, PAR HOMÈRE.

Plutarque dit à ce sujet, dans la vie de Périclès :

« Les poëtes mettent nos esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles-mêmes, attendu qu'ils appellent le ciel, où les dieux habitent, séjour très-assuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents, ni offusqué de nuées, ains est toujours doux et serein, et en tout temps également éclairé d'une lumière pure et nette, comme étant telle habitation propre et convenable à la nature souverainement heureuse et immortelle. Et puis ils les décrivent eux-mêmes pleins de dissensions et inimitiés, de courroux et autres passions, qui ne conviennent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. »

Il dit cela sur le nom d'Olympien, qui fut donné à Périclès à cause de son éloquence, et dit qu'il le méritoit bien mieux pour avoir toujours conservé ses mains pures de sang, ce qui lui fit dire en mourant qu'aucun Athénien n'avoit porté le deuil à son occasion; et ce sentiment de Plutarque est parfaitement beau.

LIVRE V.

19 avril.

Homère revient à Ulysse, et laisse là sa femme et son fils. Les dieux s'assemblent, et Pallas obtient son retour. Il commence par la description du matin :

> Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
> Ὤρνυθ',
>
> E, 1.

Pallas déplore la misère d'Ulysse, que Calypso tient captif. Jupiter envoie aussitôt Mercure dire à cette nymphe qu'elle le renvoie. Mercure part avec cet équipage qui lui est ordinaire. Voici comme Homère le dépeint :

> Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
> Ἀμβρόσια, χρύσεια· τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
> Ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.
> Εἵλετο δὲ ῥάβδον, τῇ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
> Ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει.
>
> E, 45.

Et voici comme Virgile l'a traduit mot à mot au quatrième livre de l'*Énéide* :

> Primum pedibus talaria nectit
> Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
> Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
> Tum virgam capit : hac animas ille evocat Orco
> Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit;
> Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat.

Virgile a encore traduit la suite, et raconte, aux mêmes termes qu'Homère, de la façon que Mercure part du ciel; ils le comparent tous deux à un plongeon; mais Virgile a ajouté cette belle fiction du mont Atlas où il le fait reposer :

> Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
> Constitit : hinc toto præceps se corpore ad undas
> Misit.

Il arrive dans l'île de Calypso,

> ἤπειρόνδε
> Ἤϊεν· ὄφρα μέγα σπέος ἵκετο, τῷ ἔνι νύμφη
> Ναῖεν ἐϋπλόκαμος.
>
> E, 57.

Cette île s'appelle autrement Ogygie; au moins Pline dit que plusieurs ont cru qu'Homère l'appeloit ainsi. *Calypso quam Ogygiam appellasse Homerus existimatur*. Elle est devers l'Italie, près des Locres, qui en font une province. Ce qu'Homère appelle ici du mot de caverne n'en étoit pas une sans doute, mais c'étoit quelque grande grotte que la nature avoit faite, et que Calypso avoit ornée pour en faire son palais. Ainsi les nymphes de la mer logeoient véritablement dans des grottes, mais ces grottes étoient riches et comme enchantées, comme on peut voir au quatrième livre des *Géorgiques*, où Virgile en fait la description. Celle de Calypso étoit bien agréable, si on croit Homère; car en voici la situation : Il y avoit, dit-il, tout autour une belle forêt pleine d'arbres verts, d'aunes, de peupliers

et de cyprès odoriférants; et là nichoient des oiseaux à grandes ailes, τανυσίπτεροι, ou qui volent les ailes étendues; il nomme des hiboux, des éperviers et des corneilles à la langue large, τανύγλωσσοί τε κορῶναι, et quelques oiseaux marins, ce qui montre que c'étoit un désert tout à fait retiré, et qui avoit quelque chose d'affreux. Ce qui est agréable sans doute, quand cela est adouci par quelques autres objets, comme de la vigne, des fontaines et des prairies qu'Homère y met encore :

> Ἡδ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
> Ἡμερὶς ἡβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῇσι.
> Κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,
> Πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἄλλυδις ἄλλη.
> Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου, ἠδὲ σελίνου,
> Θήλεον·
>
> E, 69.

Σέλινον est ce qu'on appelle en latin *apium*, du persil; c'est une herbe de jardin, et qui n'est pas champêtre; ainsi ces prés-là doivent s'entendre aussi pour des jardins. Et on peut dire que cette belle île étoit en partie inculte et sauvage, et en partie cultivée, ce qui fait un beau mélange. Aussi il ajoute qu'un dieu même l'auroit admirée avec plaisir :

> . . . . . . Ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν
> Θηήσαιτο ἰδὼν, καὶ τερφθείη φρεσὶν ᾗσιν.

C'est ce que fit Mercure, et après l'avoir admirée

tout son loisir, ἐπειδὴ πάντα ἑῷ θηήσατο θυμῷ, il entra dans la grotte de Calypso, et elle le reconnut aussitôt; car, dit-il, les dieux se connoissent bien les uns les autres, quand ils demeureroient dans des lieux fort éloignés. On peut appliquer cela aux personnes de condition, lesquelles ont d'ordinaire quelque marque avantageuse qui les fait reconnoître. Il ne *treuva* pas Ulysse, car il étoit allé pleurer tout seul sur le bord de la mer. Homère le décrit admirablement :

Οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα ἔνδον ἔτετμεν·
Ἀλλ' ὅγ' ἐπ' ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος· ἔνθα πάρος περ,
Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων,
Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων.
E, 82.

On ne peut pas mieux décrire un affligé. Il étoit assis, dit-il, sur le rivage de la mer, où il nourrissoit sa douleur de larmes, de gémissements et d'inquiétudes, versant des pleurs dans la mer, où il avoit les yeux toujours attachés. Il semble qu'on voit un homme qui cherche la solitude pour pleurer, et qui regarde la mer à cause de la passion qu'il a pour son retour. Ainsi Virgile dit des Troyennes, au cinquième livre de l'*Énéide* :

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

Cependant la nymphe Calypso interroge Mercure qui l'avoit trouvée travaillant à une toile, et

chantant avec une agréable voix; et il dit la même chose de Circé, livre X :

> Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπὶ καλῇ,
> Ἱστὸν ἐποιχομένης μέγαν, ἄμβροτον· οἷα θεάων
> Λεπτά τε, καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται·
>
> K, 221.

faisant, dit-il, une grande toile, et incorruptible, telle que sont les ouvrages des déesses, qui ne font rien que de délicat, d'agréable et d'éclatant. Il dit encore que de cette grotte sortoit une odeur de cèdre et de quelque autre bois odoriférant qui brûloient dedans. Virgile a compris tout cela en ces trois vers, parlant de Circé :

> Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
> Urit odoratum nocturna in lumina cedrum
> Arguto tenues percurrens pectine telas.

Mais Homère ne dit pas que ce fût pour éclairer; car il dit que ce bois brûloit au foyer : πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τῆλοθι δ' ὀδμή, etc. Il semble qu'Homère a voulu dire que cette île n'étoit habitée que de Calypso, car il ne parle point des habitants. Elle demande donc à Mercure ce qu'il veut; car, dit-elle, vous ne veniez pas souvent ici. Elle le fait manger, et puis après elle lui répond ainsi :

> Εἰρωτᾷς μ' ἐλθόντα, θεὰ, θεόν;
>
> E, 98.

Vous m'interrogez, dit-il, moi qui suis dieu et

vous déesse; c'est-à-dire, vous savez bien ce que j'ai dans l'esprit. Car, comme il a dit devant que les dieux se connoissent bien les uns les autres,

> Οὐ γάρ τ' ἀγνῶτές γε θεοὶ ἀλλήλοισι πέλονται,
> E, 80.

il veut dire ici qu'ils lisent chacun dans leurs pensées, c'est-à-dire vous m'interrogez, moi qui lis dans votre ame, et vous qui lisez dans la mienne, et qui savez aussi bien que moi tout ce qui se passe entre les dieux. Mais je vous le dirai pourtant, puisque Jupiter m'a donné cette commission bien malgré moi; car qui se plairoit à passer un si grand espace de mer où il n'y a point d'hommes qui fassent des sacrifices? On diroit que les temples fussent autant d'hôtelleries pour les dieux, et que pour cette raison c'est autant que si Mercure disoit qu'il n'a bu ni mangé depuis qu'il est parti du ciel. Mais, dit-il, il ne faut pas qu'aucun des dieux ait la pensée de désobéir à Jupiter. On voit en plusieurs endroits de l'*Iliade* combien Jupiter étoit absolu, et comme Junon et son frère l'appréhendoient. Et ainsi on peut dire que l'empire des dieux étoit monarchique.

Il lui dit donc que Jupiter veut qu'elle renvoie Ulysse. Cette parole la fait tressaillir, ῥίγησεν, ce qui marque qu'elle aimoit beaucoup Ulysse.

En effet, elle répond que les dieux sont inhumains et jaloux plus que personne, puisqu'ils ne veulent

jamais souffrir que les déesses aiment des hommes.

> Σχέτλιοί ἐστὲ, θεοὶ, ζηλήμονες ἔξοχον ἄλλων,
> Οἵτε θεαῖς ἀγάασθε, παρ' ἀνδράσιν εὐνάζεσθαι
> Ἀμφαδίην, ἥν τίς τε φίλον ποιήσετ' ἀκοίτην.
>
> E, 119.

Ainsi, dit-elle, quand l'Aurore prit Orion pour mari, vous lui portâtes envie, jusqu'à ce que la chaste Diane l'eût tué de ses flèches. Ainsi, quand Cérès aux beaux cheveux coucha avec Jason pour satisfaire son amour,

> Ὧ θυμῷ εἴξασα, μίγη φιλότητι καὶ εὐνῇ,
>
> E, 126.

Jupiter ne fut pas longtemps sans en être averti, et le tua d'un coup de foudre. Vous êtes fâchés tout de même que j'aie auprès de moi un homme que j'ai sauvé de la mort, lorsque Jupiter brûla son vaisseau, où tous ses compagnons périrent; car je l'ai recueilli ici, et l'ai nourri avec grand soin, et l'ai aimé :

> Τὸν μὲν ἐγὼ φιλεόν τε καὶ ἔτρεφον, ἠδὲ ἔφασκον
> Θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἤματα πάντα.
>
> E, 136.

Mais puisqu'il n'est pas permis aux dieux mêmes de désobéir à Jupiter, eh bien, qu'il s'en aille; car pour le renvoyer je n'ai point de vaisseau, mais je l'assisterai de mes conseils. Mercure dit qu'elle fait bien, et s'envole aussitôt. Elle va chercher Ulysse,

qu'elle trouve en cet état où il étoit, et qu'Homère décrit encore plus exactement:

> Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον· οὐδέ ποτ' ὄσσε
> Δακρύοφιν τέρσοντο· κατείβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν
> Νόστον ὀδυρομένῳ, ἐπεὶ οὐκέτι ἥνδανε νύμφη.
> Ἀλλ' ἤτοι νύκτας μὲν ἰαύεσκεν καὶ ἀνάγκῃ
> Ἐν σπέεσι γλαφυροῖσι παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ·
> Ἤματα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων,
>
> E, 152.

et le reste de ce qu'il a dit auparavant.

Ses yeux, dit-il, n'étoient jamais secs, et les plus beaux de ses jours se consumoient à soupirer pour son retour: car la nymphe ne lui pouvoit plaire, ou, comme je crois, la nymphe n'agréoit pas son retour. Mais il passoit les nuits avec elle, qui le vouloit, quoiqu'il ne le voulût pas, et il alloit pleurer tout le jour sur des rivages et sur des rochers. Calypso lui dit qu'il ne pleure plus, et qu'il se fasse un petit vaisseau de branches d'arbres, et qu'elle le pourvoira de tout ce qu'il lui faut. Ulysse tremble de peur, ῥίγησεν; car il croit qu'elle lui prépare quelque autre mauvais tour, et il veut qu'elle lui jure le contraire. Calypso sourit:

> Χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
> Ἦ δὴ ἀλιτρός γ' ἐσσί, καὶ οὐκ ἀποφώλια εἰδώς·
>
> E, 182.

Vous êtes un rusé, dit-elle, et il n'est pas aisé de vous tromper. Après elle le rassure, et jure même par le Styx, qui est, dit-elle, le plus grand et le

plus terrible jurement des dieux, qu'elle ne songe point à lui faire mal, mais qu'elle ne lui veut que ce qu'elle se voudroit à elle-même, si elle étoit dans une pareille extrémité :

> Καὶ γὰρ ἐμοὶ νόος ἐστὶν ἐναίσιμος, οὐδέ μοι αὐτῇ
> Θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων.
>
> E, 192.

Après elle le ramène à sa grotte, et le fait asseoir sur le même siége d'où Mercure venoit de se lever. Elle le fait servir à table de viandes telles qu'en mangent les hommes :

> . . . . νύμφη δ' ἐτίθει παρὰ πᾶσαν ἐδωδὴν,
> Ἔσθειν καὶ πίνειν, οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἔδουσιν.
>
> E, 197.

Elle s'assit vis-à-vis de lui, et ses servantes lui servent l'ambroisie et le nectar. Cela montre que l'ambroisie n'étoit pas une viande dont les hommes pussent manger, parce qu'ils n'étoient pas immortels, et que la nature des dieux étoit tout à fait différente de celle des hommes. C'est ce qu'on voit plus clairement dans ce bel endroit de la blessure de Vénus, au cinquième livre de l'*Iliade*. Car Homère dit qu'il n'en coula pas du sang, mais une certaine liqueur pareille au nectar, les dieux ne se nourrissant pas d'une nourriture commune aux hommes. Calypso lui dit alors : Ulysse, vous voulez donc vous en aller? Faites ce que vous voudrez, mais assurez-vous que vous aurez bien

à souffrir devant que d'arriver chez vous; au lieu que vous seriez ici à votre aise, et vous seriez immortel. Quoique vous ayez tant d'envie de revoir votre femme après qui vous soupirez tous les jours, toutefois je ne crois point lui céder en rien, soit pour le corps, soit pour l'esprit; car une femme mortelle ne disputeroit pas de la beauté et de la taille du corps avec des déesses. Je sais tout cela, répondit Ulysse, et que la sage Pénélope vous est beaucoup inférieure en beauté et en majesté ou en riche taille :

> Εἶδος ἀκιδνοτέρη, μέγεθός τ' εἴσαντα ἰδέσθαι·
> Ἡ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως.
>
> E, 218.

Avec tout cela, je souhaite passionnément de voir le jour de mon retour; et s'il faut que je souffre, je souffrirai, ayant l'ame assez patiente; car j'ai déja beaucoup souffert, et je veux bien encore souffrir cela :

> Τλήσομαι, ἐν στήθεσσιν ἔχων ταλαπενθέα θυμόν·
> Ἤδη γὰρ μάλα πόλλ' ἔπαθον, καὶ πόλλ' ἐμόγησα
> Κύμασι καὶ πολέμῳ· μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.
>
> E, 223.

On voit là un beau caractère d'un esprit fort et résolu qui ne craint point les traverses. Le soleil se couche, et alors se retirant tous deux au fond de la grotte,

> Τερπέσθην φιλότητι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.
>
> E, 228.

Dès le matin Ulysse s'habille, et Calypso lui met elle-même de fort beaux habits; puis elle lui donne une hache à manche d'olivier, une scie, et le mène en un endroit de l'île où il y avoit force arbres secs, qu'il coupe pour en faire son vaisseau. Calypso lui donne encore un vilebrequin et des clous, tant Homère est exact à décrire les moindres particularités; ce qui a bonne grace dans le grec, au lieu que le latin est beaucoup plus réservé, et ne s'amuse pas à de si petites choses. La langue sans doute est plus stérile, et n'a pas des mots qui expriment si heureusement les choses que la langue grecque. Car on diroit qu'il n'y a rien de bas dans le grec, et les plus viles choses y sont noblement exprimées. Il en va de même de notre langue que de la latine; elle fuit extrêmement de s'abaisser aux particularités, parce que les oreilles sont délicates et ne peuvent souffrir qu'on nomme des choses basses dans un discours sérieux, comme une cognée, une scie, un vilebrequin. L'italien au contraire ressemble au grec, et exprime tout, comme on peut voir dans l'Arioste, qui est en son genre un caractère tel que celui d'Homère.

Enfin Ulysse bâtit adroitement son vaisseau; et l'on apprend de là qu'il n'est point messéant à un grand homme de faire les plus petites choses, parce que la nécessité les rend souvent très-importantes, comme en cette occasion, où vraisemblablement Ulysse n'auroit pu sortir de cette île déserte, s'il n'eût su lui-même se faire un vaisseau aussi bien

que le plus habile charpentier du monde, comme dit Homère. Il travailla durant trois jours, et au quatrième tout fut fait, et le monta en mer avec des leviers, μοχλοῖσιν. Tout le bâtiment de ce vaisseau est décrit par le menu. Calypso le pourvoit de vivres et lui envoie un vent favorable; et il part et met les voiles au vent. Il s'assit sur la poupe, et gouverne adroitement le timon, sans souffrir que le sommeil lui fermât les yeux, observant les Pléiades et le Boote qui se couchent tard, et l'Ourse qu'on appelle Chariot, qui est là auprès, et qui regarde l'Orion, et qui est la seule qui ne se mouille point dans les eaux de l'Océan. Il navigua sept jours durant, et au huitième il aperçut la terre de Phéaque, qui paroissoit de loin sur cette mer obscure sous la forme d'un bouclier. Mais par malheur, comme Junon dans Virgile, Neptune le voit en revenant d'Éthiopie par terre sans doute, car il le vit de la montagne de Solyme.

Et comme il étoit fort irrité contre lui à cause qu'il avoit aveuglé Polyphème son fils, il se fâcha fort, et le veut persécuter devant qu'il arrive aux Phéaques, où le destin vouloit qu'il se sauvât. Aussitôt il amasse les nues et frappe la mer avec son trident, excitant toutes les tempêtes, et couvrant de nuages la mer et la terre :

ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ·
Σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἔπεσε, Ζέφυρός τε δυσαὴς,
Καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων.

E, 295.

Pline a remarqué qu'Homère n'admettoit que ces quatre vents, et que l'antiquité n'en connoissoit point davantage. Il dit que depuis quelques-uns en ajoutèrent huit; mais il dit que la meilleure opinion est celle qui les réduit au nombre de huit, dont voici les noms. Il y en a deux dans chacune des quatre parties du ciel. *Ab oriente æquinoctiali Subsolanus, ab oriente brumali Vulturnus : illum Apelioten, hunc Eurum Græci nominant. A meridie Auster seu Notus, et ab occasu brumali Africus. Ab occasu æquinoctiali Favonius sive Zephyrus, ab occasu solstitiali Corus. A septentrionibus Septentrio; interque eum et exortum solstitialem Aquilo, Aparctias dicti et Boreas.* Quoi qu'il en soit, Virgile a suivi Homère en cet endroit, liv. I de l'*Énéide* :

> Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
> Africus,

et nomme peu après le Zéphyre,

> Eurum ad se Zephyrumque vocat.

Il l'a aussi copié dans la suite :

> Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
> Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.
> E, 298.

> Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra;
> Ingemit.

Τρὶς μακάρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
E, 307.

O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere!

Car, dit-il, il faut que je meure maintenant d'une mort sans honneur :

Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.
E, 312.

Il dit qu'un vent le vint pousser avec violence, tandis qu'il faisoit ces plaintes :

Talia jactanti, etc.

Mais Ulysse tombe loin de sa frégate, et revient à grande peine dessus les eaux.

Mais quoiqu'il fût noyé d'eau, il n'oublia pas sa frégate,

Ἀλλ' οὐδ' ὣς σχεδίης ἐπελήθετο, τειρόμενός περ,
E, 325.

mais il remonta dessus, τέλος θανάτου ἀλεείνων. On fuit toujours tant qu'on peut le dernier passage de la mort, et on ne se rend qu'à l'extrémité.

Τὴν δ' ἐφόρει μέγα κῦμα κατὰ ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα.
E, 328.

Il décrit l'agitation de ce petit vaisseau, qu'il

compare à de petites ronces qu'un vent d'automne promène par les campagnes, et qui se roulent l'une avec l'autre. Ainsi, dit-il, les vents promenoient ce vaisseau :

> Ἄλλοτε μέν τε Νότος Βορέῃ προβάλεσκε φέρεσθαι,
> Ἄλλοτε δ' αὖτ' Εὖρος Ζεφύρῳ εἴξασκε διώκειν.
>
> E, 382.

On peut appliquer cela à une ville ou à une république agitée de plusieurs partis, comme a fait Horace dans l'ode qui commence, *O navis, referent in mare te novi fluctus.* Mais Ino Leucothoé, fille de Cadmus, καλλίσφυρος, aux beaux talons, eut pitié d'Ulysse, et mit la tête hors de l'eau, et même se vint asseoir dans son vaisseau. Elle lui dit de se mettre en nage jusqu'au port des Phéaques, et lui donne un ruban de sa tête pour se soutenir; elle rentre après dans la mer. Ulysse prend cela pour une tentation de quelque dieu ennemi, et se résout de demeurer dans son vaisseau tant qu'il pourra. Mais Neptune pousse contre un flot violent, horrible; et comme un grand vent dissipe un monceau de paille qu'il fait voler çà et là, ainsi tous les ais du vaisseau se dissipent. Alors Ulysse se dépouille, et étendant sous sa poitrine ce ruban, il se met à la nage, χεῖρε πέτασσαι. Neptune le voyant en cet état se croit assez vengé, et chasse ses chevaux vers Ægues, où il avoit un temple. Mais Pallas, qui craignoit la présence de son oncle, vient alors au secours d'Ulysse, bouche le chemin des

autres vents et les fait demeurer cois, et permet au seul Boréas de souffler et de fendre les flots, afin qu'Ulysse les puisse traverser. Il est deux jours entiers à nager et à voir toujours la mort devant les yeux :

. . . . . . πολλὰ δέ οἱ κραδίη προτιόσσετ' ὄλεθρον.
E, 390.

Au troisième livre il aperçoit la terre à grande peine, et en s'élevant de dessus les flots.

Ὡς δ' ὅταν ἀσπάσιος βίοτος παίδεσσι φανήῃ
Πατρὸς, ὃς ἐν νούσῳ κεῖται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
Δήρον τηκόμενος, στυγερὸς δέ οἱ ἔχραε δαίμων,
Ἀσπάσιον δ' ἄρα τόν γε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν·
Ὣς Ὀδυσῆ' ἀσπαστὸν ἐείσατο γαῖα καὶ ὕλη.
E, 395.

Cette comparaison est tout à fait belle et bien naturelle, car il n'est rien de plus doux que de voir revenir un père d'une longue maladie, où sa vie étoit désespérée, tout de même que de voir le port après la tempête. Aussi il se hâte tant qu'il peut de nager; mais quand il est un peu avancé, il entend un bruit impétueux et voit que c'est l'eau qui bat contre des rochers escarpés, au lieu du port qu'il pensoit trouver. Alors il perd courage et se plaint misérablement, reconnoissant bien que Neptune est irrité contre lui; et une vague l'alloit pousser contre ce rocher, où il eût été brisé sans doute, si Pallas ne lui eût mis dans l'esprit de se

prendre des mains à ce rocher, et de s'y tenir jusqu'à ce que la vague se fût brisée, ce qu'il fait, et Homère le dit admirablement :

> Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης,
> Τῆς ἔχετο στενάχων, εἵως μέγα κῦμα παρῆλθε.
>
> E, 429.

On diroit qu'on le voit attaché avec les ongles à ce rocher; mais le reflux de la vague l'arrache de là et l'emporte bien loin dans la mer. Toute la peau de ses mains s'en va en lambeaux, comme quand une poulpe est retirée de sa coquille; une infinité de petites pierres s'attachent à ses bras. C'est un poisson dont la peau est tendre et qui a plusieurs pieds : *polypus*. Et alors le pauvre Ulysse étoit perdu, si Pallas ne lui eût inspiré de sortir de l'eau où il étoit plongé et de suivre la vague qui se fendoit du côté du rivage. Et il arrive à l'embouchure d'un fleuve qui se déchargeoit dans la mer, et où on ne pouvoit prendre terre. Ulysse lui fait cette prière :

> Κλῦθι, ἄναξ, ὅτις ἐσσί· πολύλλιστον δέ σ' ἱκάνω,
> Φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς.
> Αἰδοῖος μέν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
> Ἀνδρῶν ὅστις ἵκηται ἀλώμενος,...
>
> E, 446.

C'est ce que Sénèque a traduit dans les vers qu'il fit durant son exil, en ces mots : *res est sacra miser*. Et ce sentiment est d'autant plus beau qu'il est imprimé dans les cœurs par la nature même. Ainsi,

dit Ulysse, je viens à vos eaux et à vos genoux; à vos eaux, σόν τε ῥόον, comme à un fleuve, σά τε γούνατ', comme à un dieu. Et ainsi on peut traiter les fleuves d'une et d'autre façon :

> Ἀλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ, ἱκέτης δέ τοι εὔχομαι εἶναι.
>
> E, 451.

On révéroit les suppliants et on ne permettoit pas qu'on les touchât. Cela se voit partout dans l'histoire, soit aux asiles, soit aux temples, soit aux palais, soit aux statues des princes. Aussi, dit Homère, ce fleuve arrêta son cours et retint ses flots, rendant tout paisible afin qu'il se poussât à bord, ce qu'il fait. Et alors il plie les deux genoux et laisse aller ses mains robustes :

> . . . . . . ἁλὶ γὰρ δέδμητο φίλον κῆρ,
> Ὤδεε δὲ χρόα πάντα·
>
> E, 455.

Et l'eau de la mer, θάλασσα πολλή, lui couloit par le nez et par la bouche :

> . . . . . . ὁ δ' ἄρ' ἄπνευστος καὶ ἄναυδος
> Κεῖτ' ὀλιγηπελέων· κάματος δέ μιν αἰνὸς ἵκανεν.

A la fin, il revient à lui et jette le ruban d'Ino dans le fleuve comme elle lui avoit commandé; le fleuve emporte ce ruban dans la mer, et la nymphe le vient reprendre. La fiction de ce ruban est tout à fait belle : car il est vraisemblable que ce ruban ou ce linge, qui couvroit la tête d'une déesse marine, pouvoit soutenir un homme sur l'eau, et cela

donne à Homère le moyen de faire paroître Ulysse dans toutes ces extrémités où on croit toujours qu'il va périr; ce qui suspend l'esprit et fait un fort bel effet. Aussi rien ne peut être mieux décrit qu'Ulysse flottant entre la vie et la mort, trois jours durant, comme il fait. Il ne sait ici s'il doit passer la nuit dans le fleuve, dont il craint la fraîcheur trop grande, ou dans un bois tout proche, où il a peur des bêtes farouches, qui pourroient le surprendre en dormant. Néanmoins il choisit le dernier et va dans ce bois, et trouve deux arbres, l'un d'olivier sauvage, et l'autre d'olivier, tous deux nés d'un même endroit, et si étroitement serrés qu'ils ne pouvoient être pénétrés ni par le souffle des vents, ni par le soleil, ni par la pluie :

> Τοὺς μὲν ἄρ' οὔτ' ἀνέμων διάει μένος ὑγρὸν ἀέντων,
> Οὐδέ ποτ' ἠέλιος φαέθων ἀκτῖσιν ἔβαλλεν,
> Οὔτ' ὄμβρος περάασκε διαμπερές· ὡς ἄρα πυκνοὶ
> Ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδίς·
>
> E, 478.

Là il dresse un lit de feuilles en grande abondance, et assez même pour couvrir trois hommes dans le plus grand froid de l'hiver. Il se couche dessus et se couvre avec quantité de ces feuilles, comme un tison caché sous la cendre en quelque maison écartée :

> Ὡς δ' ὅτε τις δαλὸν σποδιῇ ἐνέκρυψε μελαίνῃ,
> Ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, ᾧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι,
> Σπέρμα πυρὸς σώζων,.....
>
> E, 489.

Pallas l'endort :

. . . . ἵνα μιν παύσειε τάχιστα
Δυσπονέος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

LIVRE VI.

Tandis qu'il dort, Minerve s'en va à la ville des Phéaques. C'est une île autrement dite Corfou, Corcyra, sur la mer Ionie, entre l'Épire et la Calabre. Elle s'appeloit encore Schérie; mais les Phéaques, qui logeoient auparavant près des Cyclopes, dont ils étoient tourmentés, vinrent, sous la conduite de Nausithoüs, habiter cette île. Nausithoüs s'appeloit autrement Phéax et étoit fils d'une nymphe nommée Phéacie, fille d'Asope, que Neptune engrossit. Il avoit bâti une ville, dit Homère, dressé des temples aux dieux et divisé les terres à chacun. Après quoi il mourut; et son fils Alcinoüs régnoit présentement. Homère dit que ce peuple étoit loin des peuples ingénieux, ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων. Cependant il les représente pour les plus ingénieux hommes du monde. Ils ne recevoient point les étrangers chez eux que pour les renvoyer en leur pays quand l'orage les avoit jetés contre leurs côtes; ce qu'ils faisoient charitablement, comme ils firent à Ulysse; mais ils n'étoient adroits que de la main et pour les exercices du corps : car c'étoit un proverbe parmi les Grecs et dans Platon *Alcinoï apo-*

logus, pour des contes à perte de vue, à cause de ceux qu'Ulysse leur fait, se jouant d'eux comme d'hommes grossiers. Néanmoins il y a trois ou quatre personnages qui n'étoient pas bêtes de la manière qu'ils sont ici dépeints; tels qu'Alcinoüs, sa femme Arété, sa fille Nausicaa, un musicien et quelques vieillards. Minerve va donc chez Alcinoüs lorsque tout le monde étoit couché, et vient dans la chambre de Nausicaa,

> Βῆ δ' ἴμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ᾧ ἔνι κούρη
> Κοιμᾶτ', ἀθανάτῃσι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη,...
> Z, 15.

Et auprès d'elle deux servantes belles comme les Graces :

> Πὰρ δὲ δύ' ἀμφίπολοι, Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι,...

car les Graces étoient les servantes de Vénus. Elles étoient donc couchées contre la porte, qui étoit bien fermée; mais Minerve entra dedans comme le souffle du vent, et parut à Nausicaa sous la figure d'une de ses compagnes. Elle lui dit qu'elle est bien négligente de laisser là ses beaux habits sans les laver; cependant on vous mariera bientôt, et alors il faut que vous soyez bien vêtue, car cela est honorable et cela réjouit le père et la mère :

> Ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει
> Ἐσθλή· χαίρουσιν δὲ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.
> Z, 30.

Allez donc demain les laver et demandez un chariot à votre père, car les bains sont éloignés. Elle disoit cela pour faire en sorte qu'Ulysse, qui étoit tout nu, eût quelques habits, et parût honnêtement devant Alcinoüs; car elle lui dit de laver aussi les habits de ses frères qui la doivent mener aux noces. Aussitôt Minerve s'en retourne au ciel empyrée, qu'Homère décrit ainsi :

> . . . . ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
> Οὔλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
> Ἔμμεναι· οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
> Δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται· ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
> Πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη·
> Τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα.
>
> Z, 42.

Aussitôt l'Aurore paroît dans son beau char, εὔθρονος. Nausicaa admire son songe, et pour l'exécuter elle vient trouver sa mère et son père ; l'une étoit auprès du feu avec ses servantes, et l'autre s'en alloit à l'assemblée avec les principaux des Phéaciens. Dès qu'elle le voit, elle lui tient ce discours, qui est tout à fait naïf et propre à une jeune fille. Elle l'appelle son papa, quoiqu'elle fût déja à marier :

> Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δή μοι ἐφοπλίσσειας ἀπήνην
> Ὑψηλὴν, εὔκυκλον,...
>
> Z, 58.

Il semble qu'elle commande, mais il faut imputer cela à l'affection des pères pour leurs enfants. Elle

lui dit donc : Vous voulez que vos habits soient bien propres quand vous paroissez en public. Tout de même j'ai cinq frères qui sont bien aises quand ils vont au bal d'avoir des habits honnêtes ; j'ai soin de tout cela, dit-elle, car elle n'ose pas nommer le nom du mariage :

> Ὣς ἔφατ'· αἴδετο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι
> Πατρὶ φίλῳ· ὁ δὲ πάντα νόει...
>
> Z, 67.

Mais il se douta bien de tout, et commanda qu'on lui attelât un chariot, ce qui est exécuté, et sa mère lui met des viandes dans une corbeille et du vin dans une peau de chèvre, et lui donne aussi de l'huile dans une lampe d'or, afin qu'elle se frottât elle et ses servantes. Elle monte sur le chariot, prend les rênes et le fouet ; ses mulets courent aussitôt, et elle arrive aux bains, où ses servantes laissent paître les chevaux le long du rivage. Cependant elles lavent tous leurs habits dans le bain qui étoit de l'eau du fleuve, et après les étendent au soleil sur le gravier du rivage. Elles se lavent et se frottent d'huile, et dînent ensuite. Après elles jouent à la balle ; c'est comme aujourd'hui à la raquette : elle jetoit une balle, et c'étoit à qui la retiendroit. Cependant on chantoit, et il semble qu'on jouât à la cadence ; car il dit que Nausicaa commença la chanson, et il la compare à Diane. Telle qu'est Diane, dit-il, qui se plaît aux flèches sur une montagne, ou sur le haut Taygète

ou sur l'Érymanthe. Et autour d'elle les nymphes champêtres, filles de Jupiter, se jouent :

> Τῇ δέ θ' ἅμα Νύμφαι, κοῦραι Διὸς Αἰγιόχοιο
> Ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
> Πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
> Ῥεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δέ τε πᾶσαι.
> Z, 106.

Voilà la traduction de Virgile, au livre Ier de l'*Énéide* :

> Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi
> Exercet Diana choros ; quam mille secutæ
> Hinc atque hinc glomerantur Oreades ; illa pharetram
> Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes ;
> Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus ;
> Talis erat Dido.

Il faut que ce soit de cet endroit que parle Pline : . . . . . . *Apelles pinxit Dianam sacrificantium virginum choro mistam, quibus vicisse Homeri versus videtur idipsum scribentis.*

> Ὡς ἥγ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής.
> Z, 110.

Mais lorsqu'elles étoient prêtes à s'en aller, Minerve, voulant qu'Ulysse s'éveillât et qu'il vît cette belle fille, εὐώπιδα κούρην, afin qu'elle le conduisît à la ville, s'avisa de cette invention. La princesse jeta la balle à ses servantes; mais elle les manqua, et la balle tomba dans le fleuve. Ces filles firent un grand cri, et Ulysse s'éveilla. Il

songe d'abord en quel pays il est venu; il ne sait s'il est parmi des barbares et des insolents, ou des hommes civils aux étrangers et craignant Dieu. Il ne sait non plus s'il a ouï la voix des nymphes ou de quelques filles. Pour s'en éclaircir, il va droit à elles, et arrache quelques branches pour couvrir sa nudité.

Il s'en va vers elles comme un lion farouche, ὀρεσίτροφος, hardi, ἀλκὶ πεποιθώς, qui, après avoir enduré le vent et la pluie, s'en va tout furieux chercher à manger.

"Οστ' εἶσ' ὑόμενος καὶ ἀήμενος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
Δαίεται· αὐτὰρ ὁ βουσὶν ἐπέρχεται, ἢ ὀΐεσσιν,
Ἠὲ μετ' ἀγροτέρας ἐλάφους. Κέλεται δέ ἑ γαστὴρ,
Μήλων πειρήσοντα καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν.

Z, 132.

Ainsi vint Ulysse parmi ces filles tout nu qu'il étoit, car la nécessité l'y forçoit; mais il leur parut terrible, étant tout couvert de l'écume de la mer. Et elles s'enfuirent toutes, qui deçà, qui delà, le long de la rivière. La seule Nausicaa demeura ferme :

. . . . τῇ γὰρ Ἀθήνη
Θάρσος ἐνὶ φρεσὶ θῆκε, καὶ ἐκ δέος εἵλετο γυίων.
Στῆ δ' ἀντασχομένη.

Z, 140.

Car c'est une marque d'un esprit bien né de n'être point si timide. Et c'est ce que Barclay exprime fort bien en la personne du petit Polyar-

que, qui étoit avec une troupe d'enfants de son âge. J'ai oublié les paroles; c'est vers les derniers livres. Ainsi, au huitième livre de l'*Énéide*, Pallas, fils d'Évandre, vient hardiment, *audax*, au-devant d'Énée. Ulysse doute s'il doit embrasser ses genoux ou s'il lui fera de loin un discours flatteur et obligeant, afin qu'elle lui donne quelque habit. Ce dernier avis lui semble plus honnête, craignant que cette belle fille ne se fâchât s'il lui alloit embrasser les genoux.

Αὐτίκα μειλίχιον καὶ κερδαλέον φάτο μῦθον.
Z, 149.

En effet, cette harangue est une des plus belles pièces d'Homère et des plus galantes. Elle est tout à fait propre à un esprit délicat et adroit comme Ulysse, pour gagner quelque crédit auprès de cette belle inconnue.

La voici.

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις, ἦ βροτός ἐσσί;
Εἰ μέν τις θεός ἐσσὶ, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε, Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,
Εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἐΐσκω·
Z, 150.

Voici comme Virgile l'a imitée, *Énéide*, I.

O, quam te memorem? virgo; namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat : o dea certe;
An Phœbi soror, an nympharum sanguinis una?

Mais, comme il n'y avoit guère d'apparence que

ce fût une déesse, Ulysse se contente d'en douter, et la cajole comme fille; car il ne faut pas que les louanges soient excessives, et il vaut mieux dire à un homme qu'il est un grand homme que de lui dire qu'il est un dieu : car le dernier passe pour une pure flatterie :

> Εἰ δέ τίς ἐσσὶ βροτῶν, τοὶ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσι,
> Τρισμάκαρες μέν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
> Τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς
> Αἰὲν ἐϋφροσύνῃσιν ἰαίνεται, εἵνεκα σεῖο,
> Λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.
> Κεῖνος δ' αὖ περὶ κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
> Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.

Cette expression est tout à fait belle. Ah! dit-il, quelle joie pour vos parents, lorsqu'ils voient une si belle fille paroître dans la danse comme une fleur qui brille par-dessus *tous* les autres! car c'est là que la beauté éclate, chacune ayant soin de se parer. Mais plus heureux, dit-il, celui qui vous épousera en vous chargeant d'une dot immense; pour dire qu'elle méritoit beaucoup : car, dit-il, je n'ai encore rien vu de si beau, ni homme ni femme, et je suis saisi de vénération :

> . . . . σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.
> Z, 162.

Telle ai-je vu une jeune plante de laurier qui croissoit auprès de l'autel d'Apollon à Délos, il n'y a pas longtemps; car j'ai été là, et j'étois suivi de beaucoup de peuple dans ce voyage, qui m'a tant

coûté de maux. Il marque en passant qu'il est une personne de conséquence, afin qu'elle l'écoute mieux. J'admirai, dit-il, ce beau rejeton, et je le regardai longtemps, car je n'en avois point vu sortir de terre un si beau; et je vous admire tout de même, et n'ose pas m'approcher de vos genoux, quoique je sois fort affligé. Il lui conte ce qu'il a souffert sur la mer, et lui dit :

Ἀλλὰ, ἄνασσ', ἐλέαιρε, σὲ γὰρ κακὰ πολλὰ μογήσας
Ἐς πρώτην ἱκόμην·

Z, 176.

Car c'est comme une obligation plus forte d'assister un étranger qui s'est adressé à nous tous les premiers. Et voilà le vœu qu'il fait pour elle :

Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν, ὅσα φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς,
Ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὀπάσειαν
Ἐσθλήν· οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον
Ἢ ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον,
Ἀνὴρ ἠδὲ γυνή· πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσι,
Χάρματα δ' εὐμενέτῃσι· μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί.

Z, 181.

Je souhaite que les dieux vous donnent tout ce que vous desirez, un mari, une famille, et une bonne intelligence; car il n'y a rien de plus beau que quand une femme et un mari sont d'accord. Quand ils se haïssent, il leur arrive toute sorte de maux, et toute sorte de biens quand ils s'aiment; et ils le reconnoissent eux-mêmes fort bien, ou plutôt, comme je crois, les dieux mêmes les favo-

risent de plus en plus lorsqu'ils s'entendent bien l'un avec l'autre.

La princesse lui répond ces paroles obligeantes :

> Ξεῖν', (ἐπεὶ οὔτε κακῷ, οὔτ' ἄφρονι φωτὶ ἔοικας),
> Ζεὺς δ' αὐτὸς νέμει ὄλβον Ὀλύμπιος ἀνθρώποισιν,
> Ἐσθλοῖς ἠδὲ κακοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἑκάστῳ·
> Καί πού σοι τάγ' ἔδωκε, σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης.
> Z, 188.

Ces paroles sont belles et sont ordinaires dans Homère, pour ne pas mépriser un homme parce qu'il est en un pauvre état, parce que le bonheur et le malheur viennent à chacun selon que Dieu les distribue. Elle lui apprend en quel pays il est, et *qui elle* est elle-même. En même temps elle appelle ses servantes, et leur dit : Faut-il s'enfuir pour voir un homme? il n'y en a point d'assez hardi pour venir comme ennemi dans le pays des Phéaques; car ils sont trop aimés des dieux. Mais celui-ci est un malheureux qu'il faut bien traiter; car tous les étrangers et les pauvres viennent de la part de Jupiter, et il leur faut donner, pour peu que ce soit. Ces servantes s'approchent, et mènent Ulysse sur le bord du fleuve, sous un ombrage, et apportent de l'huile pour le frotter. Mais Ulysse leur dit de se retirer, parce qu'il aurait honte de paroître nu devant des filles; ce qu'elles font, et elles le redisent à leur maîtresse. Alors Ulysse se lave, et fait disparoître toute l'écume et toutes les ordures de la mer, dont son corps et sa tête étoient

couverts. Et après qu'il s'est bien lavé, et qu'il a mis sur son dos la casaque que la princesse lui avoit fait donner, Minerve répand autour de lui une nouvelle beauté, et le fait paroître plus grand et plus gros à proportion. Elle fait descendre sur ses épaules ses beaux cheveux noirs bouclés ; car il dit qu'ils étoient de la couleur d'hyacinthe, qui passe pour noire. Homère répète cette fiction en deux ou trois endroits, et Virgile l'a imitée au livre I[er] de l'*Énéide*. Voici comme ils parlent tous deux :

> Τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν Διὸς ἐκγεγαυῖα,
> Μείζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα· καδδὲ κάρητος
> Οὔλας ἧκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας.
> Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
> Ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
> Τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει·
> Ὣς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις.
> Ἕζετ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιὼν, ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,
> Κάλλεϊ καὶ χάρισι στίλβων· θηεῖτο δὲ κούρη.
>
> Z, 230.

> Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
> Os humerosque deo similis : namque ipsa decoram
> Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
> Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.
> Quale manus addunt ebori decus ; aut ubi flavo
> Argentum, Pariusve lapis, circumdatur auro.

Virgile est plus court, mais il paroît aussi plus délicat, et il met tout l'embellissement d'Énée aux cheveux, au teint du visage et à l'éclat des yeux, au lieu qu'Homère se contente de dire qu'Ulysse parut

plus grand et plus gros, et que ses cheveux descendirent sur sa tête. Il est vrai qu'il dit après : κάλλεϊ, καὶ χάρισι στίλβων. Virgile finit comme Homère,

Obstupuit primo aspectu Sidonia Dido.

Mais ici Nausicaa dit à ses servantes : Ce n'est point contre la volonté des dieux que cet étranger est venu ici. D'abord il paroissoit comme homme de néant, mais maintenant il est beau comme un dieu. Ah! plût à Dieu que j'eusse un mari comme lui! ou bien, plût à Dieu que je le pusse appeler mon mari, et qu'il voulût demeurer ici! mais donnez-lui à boire et à manger : ce qu'elles font, et Ulysse mange avec avidité, ἁρπαλέως; car il n'avoit pas mangé de longtemps. Cependant Nausicaa replie tous ses habits et se prépare à s'en aller. Elle monte à son chariot, et dit à Ulysse qu'il la suive. Tant que nous serons dans la campagne, venez derrière mon chariot avec mes femmes; mais lorsque nous arriverons près du port, où le peuple tient son assemblée sur de grandes pierres cavées exprès, et où l'on travaille à l'équipage des vaisseaux, car c'est là toute leur étude, et les Phéaques ne s'appliquent point à l'arc ni au carquois, mais seulement aux voiles et aux rames, j'appréhende leur médisance cruelle, car le peuple est insolent; et peut-être que quelqu'un d'eux diroit méchamment : Qui est ce bel et grand étranger qui suit Nausicaa? Où l'a-t-elle trouvé? Sans doute qu'il sera son mari. Ne l'a-t-elle point

sauvé de quelque naufrage? Ou bien, n'est-ce point quelque dieu qui lui sera venu du ciel durant qu'elle faisoit ses prières? Et elle l'aura toute sa vie pour mari : aussi bien méprise-t-elle tous ceux de ce pays qui la recherchent en grand nombre, et tous fort nobles. On voit là une peinture admirable des discours d'une populace qui s'ingère dans toutes les actions des grands.

Aussi Nausicaa dit-elle qu'elle fuit ces bruits-là; et ce me seroient des outrages, dit-elle, car je trouverois moi-même fort mauvais qu'une fille fréquentât des hommes sans le consentement de son père et de sa mère, devant qu'être mariée publiquement. C'est pourquoi nous trouverons sur notre chemin l'agréable bois de Pallas où est la métairie et les beaux jardins de mon père; demeurez-y jusqu'à ce que je sois arrivée dans la ville et au palais de mon père, et quand vous jugerez que nous y sommes, entrez dans la ville et demandez le logis de mon père : il est aisé à connoître, et un enfant vous y mèneroit, car il n'y en a point de pareil dans l'île des Phéaques. Quand vous serez entré, avancez-vous dans la salle, où vous trouverez ma mère assise près du feu contre un pilier où elle file des laines de pourpre avec ses femmes. Vous y verrez mon père qui est auprès d'elle dans son trône :

Τῷ ὅγε οἰνοποτάζει ἐφήμενος, ἀθάνατος ὥς.

Z, 310.

Mais passez-le, et allez embrasser les genoux de ma mère, et assurez-vous que si elle vous veut une fois du bien, vous reverrez vos amis et votre maison, si loin que vous en soyez. Cela dit, elle fouette ses mulets, qui courent et plient les jambes adroitement :

. . . . . . Εὖ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν.
Z, 319.

Mais elle les gouvernoit sagement, afin que ses femmes et Ulysse la pussent suivre, et les fouettoit avec art, νόῳ δ' ἐπέϐαλλεν ἱμάσθλην.

Le soleil se couche, et ils arrivent au bois sacré de Pallas, où Ulysse invoque la déesse et lui reproche de l'avoir abandonné :

Δός μ' ἐς Φαίηκας φίλον ἐλθεῖν, ἠδ' ἐλεεινόν.
Z, 328.

Elle l'exauce, mais elle n'ose pas se découvrir à lui, αἴδετο γάρ ῥα πατροκασίγνητον, qui étoit grandement irrité contre lui :

LIVRE VII.

Nausicaa arrive à la maison de son père, et ses frères viennent à l'entour d'elle et détachent ses mulets, et la nourrice lui allume du feu. Cependant Pallas a soin d'Ulysse, et afin que personne ne le

voie et ne l'importune par des injures ou par des interrogations hors de saison, elle répand autour de lui un nuage épais. C'est ce que Virgile a imité au livre Ier de l'*Énéide*, où Vénus en fait autant à Énée. Et il l'a encore imité en faisant venir Vénus au-devant d'Énée pour lui apprendre des nouvelles de Carthage, comme ici Homère fait que Pallas vient à la rencontre d'Ulysse sous la figure d'une jeune fille qui porte une cruche d'eau. Ulysse lui demande : Mon enfant, ne sauriez-vous m'enseigner la maison d'Alcinoüs? Oui, dit-elle, étranger, mon père, je vous la puis bien montrer, car le logis de mon père est tout contre. Il ne se peut rien de plus beau que la justesse et l'exactitude d'Homère : il fait parler tous ses personnages avec une certaine propriété qui ne se trouve point ailleurs, car on diroit qu'il diversifie son style à chaque endroit, tant il garde bien le caractère des gens. Ulysse, par exemple, parle simplement à cette jeune fille, et cette fille lui répond avec naïveté. En d'autres endroits, Ulysse et les autres parlent en héros, et ainsi du reste. Pallas lui dit donc qu'elle le mènera : Mais allez, dit-elle, sans rien dire à personne, et ne regardez personne non plus, car les Phéaques n'aiment pas volontiers les étrangers :

Οὐ γὰρ ξείνους οἵδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,
Οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.
H, 33.

Ils n'aiment que la marine, et Neptune leur en

a donné l'art, et leurs vaisseaux vont plus vite que l'aile d'un oiseau et que la pensée. C'est le naturel des hommes de ce métier d'être brutaux et de n'avoir point de civilité. Et cela tourne davantage à la louange d'Ulysse, qui a été si bien reçu de ces gens-là. Il marche derrière Pallas sans que personne le voie, à cause de ce nuage qui l'environnoit. Ulysse admire le port et les vaisseaux qui étoient en bel ordre; il admire les grands logis de ces héros et les plans et les murailles hautes et environnées de fossés.

> Miratur molem Æneas, magalia quondam;
> Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.

Enfin voilà, dit Pallas, la maison d'Alcinoüs; vous y trouverez ces rois ou ces princes divins, διοτρεφέας, qui sont à table; mais entrez et ne craignez rien.

Un homme hardi réussit toujours mieux dans toutes les occasions, fût-il étranger :

> . . . . Μηδέ τι θυμῷ
> Τάρβει· θαρσαλεός γὰρ ἀνὴρ ἐν πᾶσιν ἀμείνων
> Ἔργοισιν τελέθει, εἰ καὶ πόθεν ἄλλοθεν ἔλθοι.
>
> H, 51.

Vous y trouverez d'abord la reine Arété, qui est de la même race qu'Alcinoüs, car Neptune engendra premièrement Nausithoüs, de Péribée, la plus belle des femmes, laquelle étoit fille du brave

Eurymédon, qui commanda autrefois aux géants; mais il fit périr ce peuple farouche et se perdit lui-même.

> Ἀλλ' ὁ μὲν ὤλεσε λαὸν ἀτάσθαλον, ὤλετο δ' αὐτός.
>
> Η, 61.

Nausithoüs régna sur les Phéaques et eut deux fils : Rhexenor et Alcinoüs; mais le premier fut tué par Apollon, étant nouveau marié et sans enfants mâles, ἄκουρον ἐόντα; mais il laissa Arété, fille unique, qu'a épousée Alcinoüs, et qu'il honore plus que femme ne peut être honorée sur la terre. Voici l'idée d'une grande princesse qui est aimée et révérée de tout le monde :

> Καί μιν ἔτισ' ὡς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,
> Ὅσσαι νῦν γε γυναῖκες ὑπ' ἀνδράσιν οἶκον ἔχουσιν.
> Ὣς κείνη πέρι κῆρι τετίμεταί τε καὶ ἐστὶν
> Ἔκ τε φίλων παίδων, ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο,
> Καὶ λαῶν, οἵ μίν ῥα, θεὸν ὥς, εἰσορόωντες,
> Δειδέχαται μύθοισιν, ὅτε στείχῃσ' ἀνὰ ἄστυ.
> Οὐ μὲν γάρ τι νόου γε καὶ αὐτὴ δεύεται ἐσθλοῦ,
> Οἷσίν τ' εὖ φρονέῃσι, καὶ ἀνδράσι νείκεα λύει.
>
> Η, 68.

Que si elle vous veut du bien, espérez que vous reverrez bientôt votre pays. Aussitôt Minerve s'en alla à Athènes εὐρηάγυιαν, à la maison d'Érechthée, roi d'Athènes, dont les filles souffrirent la mort pour leur patrie, selon Cicéron. Ulysse arrive à la maison d'Alcinoüs, dont voici la description tout

entière, car elle mérite bien d'être copiée mot à mot :

. . . . Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Ἀλκινόου πρὸς δώματ' ἴε κλυτά· πολλὰ δέ οἱ κῆρ
Ὥρμαιν' ἱσταμένῳ, πρὶν χάλκεον οὐδὸν ἱκέσθαι·
Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν, ἠὲ σελήνης,
Δῶμα καθ' ὑψερεφὲς μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ· περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο·
Χρύσειαι δὲ θύραι πυκινὸν δόμον ἐντὸς ἔεργον·
Ἀργύρεοι δὲ σταθμοὶ ἐν χαλκέῳ ἕστασαν οὐδῷ,
Ἀργύρεον δ' ἐφ' ὑπερθύριον, χρυσέη δὲ κορώνη.
Χρύσειοι δ' ἑκάτερθε καὶ ἀργύρεοι κύνες ἦσαν,
Οὓς Ἥφαιστος ἔτευξεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν,
Δῶμα φυλασσέμεναι μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
Ἀθανάτους ὄντας καὶ ἀγήρως ἤματα πάντα.
Ἐν δὲ θρόνοι περὶ τοῖχον ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο διαμπερές: ἔνθ' ἐνὶ πέπλοι
Λεπτοὶ ἐΰννητοι βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν.
Ἔνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἑδριόωντο,
Πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχεσκον.
Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι ἐϋδμήτων ἐπὶ βωμῶν
Ἕστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
Φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.
Πεντήκοντα δέ οἱ δμωαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες,

H, 82.

dont les unes travailloient à moudre le blé, μήλοπα, couleur de pomme, les autres faisoient des toiles plus déliées que les feuilles d'un peuplier; et l'on voyoit dégoutter la teinture où l'on mouilloit ces voiles. Autant que les Phéaques excellent sur les autres hommes dans l'art de conduire leurs vais-

seaux, autant leurs femmes excellent-elles à faire des toiles,

. . . . πέρι γάρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη
Ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς.
H, 111.

Ensuite il vient à la description du jardin, qui est un des beaux endroits de l'*Odyssée*. Virgile n'en fait point lorsqu'il décrit la maison de Didon. On peut dire que c'est à cause que Didon étoit à Carthage depuis peu de temps, et qu'un jardin n'est pas sitôt dans sa perfection.

Mais les jardins d'Alcinoüs ont été fameux dans toute l'antiquité. Virgile, au l. II des *Géorgiques :*

Pomaque, et Alcinoi sylvæ.

Voici donc la description qu'en fait Homère, et que le Tasse a voulu imiter dans le palais d'Armide :

Ἔκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων
Τετράγυος· περὶ δ' ἕρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.
Ἔνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκει τηλεθόωντα,
Ὄγχναι, καὶ ῥοιαὶ, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
Συκαῖ τε γλυκεραὶ, καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι.
Τάων οὔποτε καρπὸς ἀπόλλυται, οὐδ' ἀπολείπει
Χείματος, οὐδὲ θέρευς, ἐπετήσιος· ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ
Ζεφυρίη πνείουσα, τὰ μὲν φύει, ἄλλα δὲ πέσσει.
Ὄγχνη ἐπ' ὄγχνῃ γηράσκει, μῆλον δ' ἐπὶ μήλῳ,
Αὐτὰρ ἐπὶ σταφυλῇ σταφυλὴ, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ.
Ἔνθα δέ οἱ πολύκαρπος ἀλωὴ ἐῤῥίζωται·
Τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ
Τέρσεται ἠελίῳ· ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγόωσιν,

Ἄλλας δὲ τραπέουσι· πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν,
Ἄνθος ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν.
Ἔνθα δὲ κοσμηταὶ πρασιαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
Παντοῖαι πεφύασιν, ἐπηετανὸν γανόωσαι.

C'est-à-dire des parterres ornés de fleurs continuelles, et il y avoit encore deux fontaines, dont l'une se répandoit par tout le jardin, et l'autre alloit par-dessous la cour du logis auprès de la porte, où toute la ville venoit puiser de l'eau.

Τοῖ' ἄρ ἐν Ἀλκινόοιο θεῶν ἔσαν ἀγλαὰ δῶρα.
H, 133.

Ulysse, après avoir tout admiré dans son ame, entre dans la salle, où les plus apparents des Phéaques étoient à table, et faisoient une libation en l'honneur de Mercure.

Ὧ πυμάτῳ σπένδεσκον, ὅτε μνησαίατο κοίτου.
H, 139.

La raison de cela étoit sans doute qu'il avoit le pouvoir d'endormir et de réveiller lorsqu'il vouloit avec sa verge, comme Homère le dit au commencement du cinquième livre et Virgile au quatrième :

Dat somnos, adimitque.

Ulysse entre donc toujours environné de cette obscurité qui le rendoit invisible; il va se jeter aux genoux d'Arété, et alors ce nuage miraculeux se dissipe, et tout le monde est effrayé de voir un homme devant eux. Ulysse fait sa prière à Arété,

la conjurant par le nom de son père, qu'il avoit fort bien retenu, de faire en sorte qu'on le renvoie chez lui; et, attendant sa réponse, il étoit dans la cendre pour la toucher davantage, jusqu'à ce que le vieillard Échenéus, qui étoit le plus ancien,

> Καὶ μύθοισι κέκαστο, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς,
> H, 158.

dit à Alcinoüs qu'il a tort de laisser un étranger à terre; faites-le asseoir, et commandez qu'on verse du vin en l'honneur de Jupiter, qui accompagne les suppliants, lesquels sont en vénération; et faites apporter à souper à cet étranger. Alcinoüs prend Ulysse par la main et le fait asseoir dans un beau siége, d'où il fait lever le jeune Laodamas son fils, qui étoit assis près de lui, et qu'il aimoit plus que tous les autres. Ulysse mange donc ce qu'on lui apporte; et cependant Alcinoüs dit à Pontonoüs, son héraut, qu'il donne du vin à tout le monde, afin qu'il boive en l'honneur de Jupiter; et après que chacun a bu autant qu'il a voulu, Alcinoüs dit que chacun s'en aille coucher chez lui, et que demain au matin ils viennent en bonne compagnie, afin que nous traitions, dit-il, cet étranger, et que nous donnions ordre pour son retour, afin qu'on le remène chez lui sans aucun danger, et qu'après cela il reçoive tout ce que les Parques lui ont destiné.

> . . . . ἔνθα δ' ἔπειτα
> Πείσεται ἅσσα οἱ Αἶσα Κατακλῶθές τε βαρεῖαι,
> Γεινομένῳ νήσατο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.
> H, 197.

Que si c'est quelqu'un des dieux qui soit descendu du ciel, il en arrivera ce qu'il leur plaira ; car d'ordinaire les dieux nous apparoissent visiblement quand nous leur faisons des hécatombes, et mangent avec nous : et quelquefois ils se déguisent en forme de voyageurs, et après se découvrent à nous, car nous sommes leurs alliés, aussi bien que les Cyclopes et les Géants. L'on diroit qu'Homère a pris ce beau sentiment dans les livres de Moïse, que les dieux prennent quelquefois la figure des voyageurs pour éprouver l'hospitalité de ceux qui les servent, et qui sont favorisés d'eux, comme on voit par l'histoire d'Abraham.

Ulysse rejette bien loin cette pensée d'Alcinoüs. Ayez d'autres sentiments, dit-il, car je ne suis point semblable aux immortels qui habitent le ciel, ni de corps, ni d'esprit,

ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν·
Οὕς τινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας ὀϊζὺν
'Ανθρώπων, τοῖσίν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην·
H, 212.

et je puis dire même que j'ai plus souffert que personne. Mais permettez-moi de souper à mon aise, tout affligé que je suis, car rien n'est plus impudent qu'un ventre affamé :

Οὐ γάρ τι στυγερῇ ἐπὶ γαστέρι κύντερον ἄλλο
Ἔπλετο, ἥτ' ἐκέλευσεν ἕο μνήσασθαι ἀνάγκῃ,
Κα μάλα τειρόμενον, καὶ ἐνὶ φρεσὶ πένθος ἔχοντα.
H, 217.

Notre langue ne souffriroit pas dans un poëme héroïque cette façon de parler, qui semble n'être propre qu'au burlesque ; elle est pourtant fort ordinaire dans Homère. En effet, nous voyons que dans nos poëmes, et même dans les romans, on ne parle non plus de manger que si les héros étoient des dieux qui ne fussent pas assujettis à la nourriture : au lieu qu'Homère fait fort bien manger les siens à chaque occasion, et les garnit toujours de vivres lorsqu'ils sont en voyage. Virgile en fait aussi mention, quoique plus rarement qu'Homère, et il ne le fait que dans des occasions importantes, comme au premier livre, après le naufrage, Énée tua des cerfs qu'il donna à ses gens, qui en avoient bien besoin ; ensuite le souper de Didon, où cette princesse devient amoureuse : et c'est ce qui lui fait dire au quatrième livre, pour éviter les répétitions :

> Nunc eadem, labente die, convivia quærit ;

au troisième, le dîner des Harpies ; au cinquième, en l'honneur d'Anchise ; au septième, pour accomplir la prophétie,

> Heus ! etiam mensas consumimus !

et au huitième, le sacrifice d'Évandre. Voilà, ce me semble, tous les endroits où il est parlé de manger dans Virgile. Mais dans Homère il en est fait mention presque partout, et plus encore dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, parce que Homère ne parle pres-

que que d'affaires domestiques, au lieu que l'*Iliade* est pour les actions publiques. En cet endroit, on recommence par trois fois à boire, à l'occasion d'Ulysse et des libations qu'on faisoit aux dieux; ensuite de quoi chacun se va coucher. Ulysse demeure seul, et Arété et Alcinoüs auprès de lui. Arété reconnoît le vêtement que sa fille lui avoit donné, et qu'elle-même avoit fait de ses mains. Elle lui demande donc qui le lui a donné : Ne dites-vous pas que vous avez été jeté par l'orage en ce pays-ci? Et Ulysse lui répond, et lui dit de quel pays il vient. Il y a assez loin d'ici une île qu'on appelle Ogygie, où demeure la nymphe Calypso, fille d'Atlas,

. . . . . . δεινὴ θεός· οὐδέ τις αὐτῇ
Μίσγεται, οὔτε θεῶν, οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἀλλ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐφέστιον ἤγαγε δαίμων
Οἶον...

H, 247.

Il conte de quelle manière il a vécu là sept ans durant, toujours en affliction,

. . . . εἵματα δ' αἰεὶ
Δάκρυσι δεύεσκον, τά μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.

H, 260.

Enfin, de quelle façon elle le renvoya, les périls étranges qu'il courut sur la mer, comme il arriva à leur île, comme il s'endormit toute une nuit, et jusqu'au soleil couchant du lendemain. Ce fut

alors que je vis votre fille, qui paroissoit comme une déesse parmi ses femmes,

> Τὴν ἱκέτευσ'· ἡ δ' οὔτι νοήματος ἤμβροτεν ἐσθλοῦ,
> Ὡς οὐκ ἂν ἔλποιο νεώτερον ἀντιάσαντα
> Ἐρξέμεν· αἰεὶ γάρ τε νεώτεροι ἀφραδίουσιν.
>
> H, 293.

Elle me traita plus charitablement que je n'eusse attendu d'une jeune personne; car les jeunes gens sont toujours légers d'esprit.

Alcinoüs dit qu'elle a eu tort néanmoins de ne le pas amener avec elle, vu qu'il s'étoit adressé à elle toute la première. Ulysse s'excuse, et dit qu'il n'a pas voulu venir avec elle, craignant, dit-il, que vous n'en eussiez quelque déplaisir.

> Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.
>
> H, 308.

Nous sommes, dit-il, naturellement jaloux, nous autres hommes; mais Alcinoüs lui répond qu'il n'est pas si prompt à se fâcher, et que l'honnêteté est toujours belle,

> . . . . ἀμείνω δ' αἴσιμα πάντα.
>
> H, 311.

Il entend, comme je crois, la civilité. Après tout, on voit, par cette action d'Ulysse, combien il faut éviter de donner aucun soupçon, et éviter plutôt la compagnie d'une femme que de mettre sa réputation en danger. Il est vrai que ce fut Nausicaa elle-

même qui donna ce sage conseil à Ulysse, et Ulysse le trouve si juste qu'il ne veut pas souffrir que son père lui impute pour cela le moindre reproche d'incivilité, parce que la civilité n'est pas préférable à l'honnêteté et au soin de la réputation. Aussi Alcinoüs, admirant la sagesse d'Ulysse : Bien loin, dit-il, d'avoir quelque ombrage de vous, je voudrois que vous voulussiez de ma fille tel que vous êtes,

> Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,
> Τοῖος ἐὼν, οἷος ἐσσὶ, τά τε φρονέων, ἅ τ' ἐγώ περ,
> Παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν, καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,
> Αὖθι μένων· οἶκον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην,

pourvu que vous y demeurassiez volontiers, car jamais personne ne vous retiendra ici malgré vous, Dieu m'en garde! Demain je donnerai ordre à votre retour, et vous serez remené en votre pays, si loin qu'il soit, quand il seroit plus éloigné que l'Eubée, qu'on dit être la plus éloignée de ce pays. Cependant nos vaisseaux y ont mené Rhadamante pour y voir le fils de la Terre Tityus, et l'ont ramené chez lui en un jour. Ulysse se réjouit à cette nouvelle; après, on lui dit que son lit est fait, et qu'il vienne coucher : ce qu'il fait, et tous les autres aussi.

LIVRE VIII.

Dès le matin Alcinoüs et Ulysse se lèvent, et s'en vont à l'assemblée; et Pallas, déguisée en héraut,

va appeler tout le monde par la ville, et leur inspire de bons sentiments pour Ulysse, et le fait paroître plus beau lui-même, et lui donne l'art de vaincre dans tous les jeux où les Phéaques l'éprouveroient. Alcinoüs ouvre l'assemblée, et exhorte le peuple à préparer un vaisseau et à élire cinquante-deux jeunes hommes pour reconduire Ulysse; et cependant il prie les principaux et les plus anciens, qu'il appelle σκηπτοῦχοι βασιλῆες, de venir à son logis, afin de festoyer cet étranger; et que personne n'y manque, dit-il. Faites aussi venir le divin chantre Démodocus, à qui Dieu a donné la grace de chanter agréablement tout ce qu'il veut.

. . . . . . τῷ γάρ ῥα θεὸς περὶ δῶκεν ἀοιδὴν
Τέρπειν, ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν ἀείδειν.
Θ, 45.

A l'heure même on va équiper le vaisseau, et puis tout le monde vient chez Alcinoüs, jeunes et vieux.

. . . . . . πολλοὶ δ' ἄρ' ἴσαν νέοι, ἠδὲ παλαιοί.
Θ, 59.

Alcinoüs fait tuer une douzaine de brebis, de sangliers, ou plutôt des porcs et deux bœufs. Le héraut amène le chantre. Il semble qu'Homère se soit voulu dépeindre sous la personne de ce chantre, s'il est vrai qu'il étoit aveugle, comme on dit : car les Muses, dit-il, l'aimoient uniquement, et lui avoient donné du bien et du mal. Elles l'avoient

privé de la vue, et lui avoient donné l'art de bien chanter :

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν, ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν·
Τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε·
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.
Θ, 63.

Le hérant lui donne un siége, θρόνον ἀργυρόηλον, au milieu de la salle, contre un pilier où étoit pendu un luth, qu'il lui met entre les mains, et met une table auprès de lui garnie de viandes et de vin, afin qu'il bût quand il voudroit. Sur la fin du dîner, il commence à chanter.

Μοῦσ' ἄρ' ἀοιδὸν ἀνῆκεν ἀειδέμεναι κλέα ἀνδρῶν,
Οἴμης, τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανε·
Νεῖκος Ὀδυσσῆος καὶ Πηλείδεω Ἀχιλῆος.
Θ, 74.

C'étoit la coutume de ce temps-là de toucher le luth, et de chanter tous ensemble, et les chansons ordinaires étoient la louange des belles actions. Ainsi, au neuvième livre de l'*Iliade*, Homère représente agréablement Achille, qui jouoit du luth lorsque les principaux des Grecs le vinrent voir dans sa tente. Il semble que les autres poëtes aient tenu cela au-dessus de leurs héros, car ils ne leur donnent jamais cette qualité, qui étoit néanmoins affectée des grands hommes, comme Cicéron remarque de Thémistocle, qui, ayant déclaré en bonne compagnie qu'il n'en savoit pas jouer, *habitus*

est indoctior. Cela convient fort bien à Achille pour le divertir durant tout le temps qu'il demeuroit seul dans son vaisseau :

> Τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,
> Καλῇ, δαιδαλέῃ, ἐπὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν·
> Τὴν ἄρετ' ἐξ ἐνάρων, πτόλιν Ἠετίωνος ὀλέσσας.
> Τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄειδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν.
> Πάτροκλος δέ οἱ οἶος ἐναντίος ἧστο σιωπῇ,
> Δέγμενος Αἰακίδην, ὁπότε λήξειεν ἀείδων.
>
> Ἰλιάδ., I, 187.

Et lorsqu'il vit entrer Ulysse et les autres chefs de l'armée grecque, il se leva, αὐτῇ σὺν φόρμιγγι.

Mais ici Homère, par un bel incident, et pour surprendre davantage l'esprit du lecteur, fait chanter la guerre de Troie, qui étoit une chanson, dit-il, dont la gloire montoit déja jusqu'au ciel. Il l'a déja fait chanter dans la maison d'Ulysse, mais c'est quelque chose de plus étonnant qu'on la chante parmi les Phéaques. Virgile, qui a voulu imiter cette invention, a mis des tableaux à Carthage où Énée voit la guerre de Troie :

> Quæ regio in terris nostri non plena laboris!

Le musicien chante la dispute d'Achille et d'Ulysse, Agamemnon se réjouissant de les voir ainsi aux mains, à cause que l'oracle lui avoit prédit que la ruine de Troie seroit proche alors :

> . . . . . τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πήματος ἀρχὴ
> Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλάς.
>
> Ὀδ., Θ, 82.

Cela fait venir les larmes aux yeux d'Ulysse, et il fait comme son fils faisoit chez Ménélas, il met sa robe devant ses yeux :

. . . . κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα·
Αἴδετο γὰρ Φαίηκας, ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λείβων.
Θ, 85.

Quand le musicien cesse de chanter, il se découvre le visage; et, prenant un verre, il boit en l'honneur des dieux; mais sitôt que le musicien recommençoit, car on se plaisoit à l'entendre, et on le faisoit recommencer souvent, Ulysse se cachoit encore pour pleurer. Personne n'y prenoit garde; mais Alcinoüs, qui étoit auprès de lui, s'en aperçoit et l'entend soupirer. Il fait donc cesser, et dit qu'il faut aller s'exercer aux jeux, afin que l'étranger puisse réciter à ses amis combien les Phéaques sont excellents à la lutte, au combat de main, à la danse et à la course. Tout le monde va donc pour voir les jeux; le héraut, prenant le chantre par la main, l'amène avec les autres. Toute la jeunesse, dont Homère compte les noms, s'apprête à combattre, et entre autres trois enfants d'Alcinoüs, Halius, Clytonéus, et le beau Laodamas, qui étoit le mieux fait de tout le peuple. On commence par la course,

Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· οἱ δ' ἅμα πάντες
Καρπαλίμως ἐπέτοντο κονίοντες πεδίοιο.
Θ, 121.

Clytonéus passe les autres de beaucoup. Ensuite on

joue aux trois autres jeux, et Laodamas est vainqueur aux poings, *pugilatu;* et il dit à ses amis qu'il faut demander à l'étranger s'il sait quelqu'un de ces jeux, y étant assez propre de son corps, soit pour les cuisses et les jambes, les mains et le cou robuste, et outre cela étant encore dans la force de la jeunesse, si ce n'est que ses travaux ne l'aient beaucoup affoibli. Car je ne crois pas, dit-il, que rien n'affoiblisse plus un homme que la mer, si fort qu'il soit. Euryalus le vaillant loue son dessein. Ainsi Laodamas vient prier Ulysse de montrer son adresse; car, dit-il, il n'y a point de plus grande gloire à un homme que d'être adroit des pieds et des mains : et en cela il parloit sans doute comme un jeune homme qui n'est jamais sorti de son pays. Aussi Ulysse lui répond qu'il le prie de l'excuser,

> Κήδεά μοι καὶ μᾶλλον ἐνὶ φρεσὶν, ἤπερ ἄεθλοι,
> Θ, 155.

Et maintenant que je suis ici pour obtenir le secours dont j'ai besoin, il me siéroit mal de me jouer et de combattre contre vous autres. Euryalus lui dit incivilement qu'il n'a point l'apparence d'un galant homme, mais que c'est sans doute quelque marchand qui ne sait que trafiquer sur mer, puisqu'il ne sait pas les exercices des honnêtes gens. Ulysse, se sentant piqué, lui répond qu'il parle un peu trop en étourdi :

> Οὕτως οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδῶσιν
> Ἀνδράσιν, οὔτε φυὴν, οὔτ' ἂρ φρένας, οὔτ' ἀγορητύν.

Ἄλλος μὲν γάρ τ' εἶδος ἀκιδνότερος πέλει ἀνὴρ,
Ἀλλὰ θεὸς μορφὴν ἔπεσι στέφει· οἱ δέ τ' ἐς αὐτὸν
Τερπόμενοι λεύσσουσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει
Αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν,
Ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστυ, θεὸν ὥς, εἰσορόωσιν·
Ἄλλος δ' αὖτ' εἶδος μὲν ἀλίγκιος ἀθανάτοισιν·
Ἀλλ' οὔ οἱ χάρις ἀμφιπεριστέφεται ἐπέεσσιν.

Θ, 168.

On voit bien que Dieu ne donne pas ses graces à tout le monde, ni le bon naturel, ni l'esprit, ni l'éloquence : car l'un n'aura point de beauté sur le visage, et Dieu en donne à ses discours; tout le monde l'écoute et le regarde avec plaisir, et lui parle avec assurance, et néanmoins avec une modestie charmante, et il fait ce qu'il veut de son assemblée; et, lorsqu'il va par la ville, on le regarde comme un dieu. Cet endroit est admirable sans mentir, et l'éloquence ne sauroit pas être mieux décrite, surtout cette belle pensée :

. . . . ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει
Αἰδοῖ μειλιχίῃ,...

Θ, 172.

qui montre bien qu'il faut toujours parler avec confiance, mais néanmoins avec une agréable modestie qui gagne les cœurs. Au contraire, d'autres ont fort bonne mine, mais ils n'ont point de graces dans leurs discours : vous êtes de ceux-là, dit-il; car vous êtes beau et bien fait, mais vous n'êtes pas assez sage, θυμοδακὴς γὰρ μῦθος, car vos discours sont offensants. Cependant je suis plus habile que

vous ne pensez, et, tout fatigué que je suis, je ne laisserai pas de vous le montrer. Disant cela, il prend un palet et le jette extrêmement loin. Pallas, déguisée en homme, y met une marque, afin qu'on le voie, et l'assure de la victoire. Ulysse s'en réjouit, étant bien aise d'avoir là trouvé un homme qui lui fût favorable.

Καὶ τότε κουφότερον μετεφώνεε Φαιήκεσσι·
Θ, 202.

Il dit qu'il combattra à toute sorte de jeux contre qui voudra, excepté contre Laodamas, parce qu'il est son hôte. Et qui voudroit, dit-il, se battre contre son ami! Ce seroit une sottise, et ce seroit brouiller toutes ses affaires. Pour les autres, il n'en refuse pas un, et croit être plus vaillant que pas un homme de son temps.

Ἀνδράσι δὲ προτέροισιν ἐριζέμεν οὐκ ἐθελήσω,
Θ, 224.

Cela montre le respect qu'on doit avoir pour les anciens. Et il ajoute qu'il ne voudroit pas disputer à la course, parce que la mer a affoibli ses genoux.

Alcinoüs prend la parole, et dit qu'on ne trouve point à redire à ce qu'il dit de lui-même, parce qu'il a été injustement attaqué, et qu'il se loue avec raison. Mais il lui dit de trouver bon que ces jeunes gens dansent devant lui, afin qu'il en puisse faire quelque jour le récit à ses amis : car nous autres,

dit-il, nous ne mettons pas toute notre étude aux combats et aux exercices pénibles :

Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη, κίθαρίς τε χοροί τε
Εἵματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.
'Αλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες, ὅσσοι ἄριστοι,
Παίσατε·

Θ, 249.

Alors on va querir un luth pour Démodocus, on élit neuf juges pour mettre l'ordre à la danse, on nettoie la place et on la fait spacieuse. Démodocus se met au milieu avec son luth; et les jeunes gens, πρωθῆϐαι, c'est-à-dire qui entroient en adolescence, se mettent autour de lui.

Πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν· αὐτὰρ 'Οδυσσεὺς
Μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.

Θ, 265.

Cependant le musicien chantoit les amours de Mars et de Vénus, qui ont été tant chantés par tous les poëtes. Lucrèce les a décrits en cinq ou six vers, au commencement de son poëme :

Belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris :
. . . .
Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus;
. . . .
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, etc.

Il y a apparence qu'Homère, que Pline appelle

le père de l'antiquité, *antiquitatis parens*, l'a été aussi de cette fable.

Le musicien chante donc :

Ἀμφ' Ἄρεος φιλότητος, ἐϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης,
Ὡς τὰ πρῶτα μίγησαν ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισι
Λάθρη· πολλὰ δ' ἔδωκε, λέχος δ' ᾔσχυνε καὶ εὐνὴν
Ἡφαίστοιο ἄνακτος.

Θ, 268.

Cela montre que c'est depuis longtemps que les femmes se laissent aller aux présents. Le Soleil, qui les avoit vus lorsqu'ils se divertissoient, en porte la nouvelle à Vulcain :

Ἥφαιστος δ' ὡς οὖν θυμαλγέα μῦθον ἄκουσε,
Βῆ ῥ' ἴμεν ἐς χαλκεῶνα, κακὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων·

Θ, 273.

Cela exprime bien la rage couverte d'un homme jaloux. Il vint dans sa boutique.

. . . . κόπτε δὲ δεσμοὺς
Ἀῤῥήκτους, ἀλύτους, ὄφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν.

Après qu'il eut forgé cette machine, il alla dans la chambre où étoit son lit, et répandit ces filets par tout le lit, les attachant aux quatre piliers, et il en attache encore plusieurs au ciel du lit.

Ἠΰτ' ἀράχνια λεπτά, τά γ' οὔ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο,
Οὐδὲ θεῶν μακάρων· πέρι γὰρ δολόεντα τέτυκτο.

Θ, 281.

Ensuite il feignit d'aller à Lemnos, qui étoit la

ville où il se plaisoit le plus; et Mars ne fut pas endormi :

> Οὐδ' ἀλαοσκοπιὴν εἶχε χρυσήνιος Ἄρης.
>
> Θ, 286.

Mais sitôt qu'il crut Vulcain parti, il vint à son logis, ἰσχανόων φιλότητος ἐϋστεφάνου Κυθερείης. Elle ne faisoit que de revenir de chez Jupiter, son père; et elle étoit assise lorsque Mars entra.

> Ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ', ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζε·
> « Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε.
> « Οὐ γάρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλά που ἤδη
> « Οἴχεται ἐς Λῆμνον, μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους. »
> Ὣς φάτο. Τῇ δ' ἀσπαστὸν ἐείσατο κοιμηθῆναι.
> Τὼ δ' ἐς δέμνια βάντε κατέδραθον·
>
> Θ, 292.

Ce mot ne signifie pas là dormir, comme il y a dans la version, car ils n'en eurent pas le loisir; mais il veut dire se coucher.

> . . . . ἀμφὶ δὲ δεσμοὶ
> Τεχνήεντες ἔχυντο πολύφρονος Ἡφαίστοιο·
> Οὐδέ τι κινῆσαι μελέων ἦν, οὐδ' ἀναεῖραι.
> Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, ὅτ' οὐκέτι φυκτὰ πέλοντο.

Vulcain ne tarda guère à venir, car le Soleil avoit fait sentinelle pour lui, et l'avoit averti. Il vint dans la chambre; et cette vue le fâcha fort :

> Ἔστη δ' ἐν προθύροισι, χόλος δέ μιν ἄγριος ᾕρει·
> Σμερδαλέον δ' ἐβόησε, γέγωνέ τε πᾶσι θεοῖσιν·
>
> Θ, 305.

Venez, ô Jupiter! et vous autres, dieux immor-

tels, venez voir des choses honteuses et qui ne sont pas supportables. C'est ainsi que Vénus m'outrage à cause que je suis boiteux, et qu'elle aime le cruel Mars,

Οὕνεχ' ὁ μὲν καλός τε καὶ ἀρτίπος, αὐτὰρ ἔγωγε
Ἠπεδανὸς γενόμην· ἀτὰρ οὔτι μοι αἴτιος ἄλλος,
Ἀλλὰ τοκῆε δύω.

Θ, 311.

Je voudrois qu'ils ne m'eussent point mis au monde. Je ne crois pas qu'ils puissent aisément dormir ensemble, quelque amour qu'ils aient, et peut-être ne voudront plus y revenir; mais je les tiendrai renfermés jusqu'à ce que Jupiter me rende tout le douaire de sa fille :

Ὅσσα οἱ ἐγγυάλιξα, κυνώπιδος εἵνεκα κούρης,
Οὕνεκά οἱ καλὴ θυγάτηρ· ἀτὰρ οὐκ ἐχέθυμος.

Θ, 320.

Ainsi parla-t-il ; et tous les dieux accoururent à sa maison. Neptune y vint; et l'agréable Mercure, et l'adroit Apollon y vint aussi.

Θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῖ οἴκοι ἑκάστη.

Θ, 325.

Les dieux vinrent donc à la porte de la chambre :

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοὶ, δωτῆρες ἐάων·
Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσι,
Τέχνας εἰσορόωσι πολύφρονος Ἡφαίστοιο.

Et chacun disoit à son voisin : Les mauvaises

actions ne réussissent point bien, et quelquefois le foible attrape le plus fort.

« Οὐκ ἀρετᾷ κακὰ ἔργα. Κιχάνει τοι βραδὺς ὠκύν·
« Ὡς καὶ νῦν Ἥφαιστος ἐὼν βραδὺς εἷλεν Ἄρηα,
« Ὠκύτατόν περ ἐόντα θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσι,
« Χωλὸς ἐών, τέχνῃσι. Τὸ καὶ μοιχάγρι' ὀφέλλει. »
Θ, 330.

C'est-à-dire qu'il est coupable d'adultère manifeste, ayant été pris en flagrant délit. Ainsi se parloient-ils les uns aux autres; et Apollon interrogea Mercure :

Ἑρμεία, Διὸς υἱὲ, διάκτορε, δῶτορ ἐάων,
Ἦ ῥά κεν ἐν δεσμοῖς ἐθέλοις κρατεροῖσι πιεσθεὶς
Εὕδειν ἐν λέκτροισι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ;
Θ, 336.

Et Mercure lui répondit :

Αἲ γὰρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἄπολλον·
Δεσμοὶ μὲν τρὶς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν,
Ὑμεῖς δ' εἰσορόωτε θεοὶ, πᾶσαί τε θέαιναι·
Αὐτὰρ ἐγὼν εὕδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.
Θ, 340.

Tous les dieux se prirent à rire; mais Neptune n'en rit point du tout : au contraire, il prioit toujours Vulcain de les délier, et s'engageoit à lui payer tout ce qu'il faudroit. Mais Vulcain le prioit de ne lui en parler point, et qu'il n'étoit pas meilleur que les autres.

Δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.
Θ, 352.

Et comment vous pourrois-je attraper dans mes filets, si Mars s'en étoit une fois fui sans rien payer?

Mais Neptune l'en pressa tellement, et en répondit de telle façon, que Vulcain les délia. Mais pourquoi Neptune est-il le seul qui s'empresse pour leur délivrance, vu que Jupiter, le père de l'un et de l'autre, n'en dit pas un mot? Je crois que c'est à cause que Neptune étoit le plus sérieux d'entre les dieux, et le moins enjoué; c'est ce que Lucien fait dire à Momus dans le *Jupiter tragique*: O Dieu! dit-il, Neptune, que vous êtes *ruste* et grossier! Aussi l'on voit qu'il n'y a rien de plus *ruste* que ces sortes de gens qui sont toujours sur la mer,

> Stetitque in limine barbis horrentibus nauta;
>
> PETR.

outre que la mer est le plus farouche de tous les éléments. Enfin ils sortent de ces filets:

> Τὼ δ' ἐπεὶ ἐκ δεσμοῖο λύθεν, κρατεροῦ περ ἐόντος,
> Αὐτίκ' ἀναΐξαντε, ὁ μὲν Θρήκηνδε βεβήκει,
> Ἡ δ' ἄρα Κύπρον ἵκανε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη,
> Ἐς Πάφον. Ἔνθα δέ οἱ τέμενος, βωμός τε θυήεις·
> Ἔνθα δέ μιν Χάριτες λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ
> Ἀμβρότῳ, οἷα θεοὺς ἐπενήνοθεν αἰὲν ἐόντας.
> Ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσαν ἐπήρατα, θαῦμα ἰδέσθαι.
>
> Θ, 361.

Après cela, Alcinoüs fit danser deux de ses enfants, qui excelloient sur tous les autres. L'un jetoit une balle bien haut en l'air, et l'autre, s'élevant de la terre, la prenoit avant que de retomber.

Après, ils dansèrent, et tout le monde leur applaudissoit. Ulysse prend occasion de flatter Alcinoüs, et lui dit qu'il avoit raison de flatter leurs danseurs, et qu'il étoit tout étonné de les voir.

Ὣς φάτο · γήθησεν δ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.
Θ, 386.

Ce mot de μένος est d'ordinaire dans Homère pour dire la personne, ou l'esprit, ou le courage. Il met ici ἱερὸν μένος, parce que les rois sont des personnes sacrées. Alcinoüs exhorte les douze principaux d'entre eux de lui donner chacun un talent et quelque vêtement riche, et de l'apporter chez lui, et dit à Euryalus de se réconcilier avec lui de paroles et par présents. Chacun loue le discours d'Alcinoüs, et envoie son présent par un héraut.

Euryalus fait présent à Ulysse de son épée, en lui disant :

Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε · ἔπος δ' εἴπερ τι βέβακται
Δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.
Θ, 409.

Ulysse lui répond généreusement :

Καὶ σὺ φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ὄλβια δοῖεν !
Μηδέ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο...
Θ, 414.

Cette forme de réconciliation est fort belle et fort honnête; et il semble qu'Homère a voulu donner

des exemples de toutes les actions civiles dans l'*Odyssée*, comme de militaires dans l'*Iliade* : car la querelle d'Achille et d'Agamemnon, et leur réconciliation, est une idée des querelles des grands; et celle-ci, des particuliers, qui sont bien plus faciles à terminer. On porte les présents chez Alcinoüs, lequel dit à sa femme de lui faire aussi le sien comme les autres, et de mener Ulysse au bain, afin qu'il en soupe de meilleur cœur; et il lui donne aussi sa coupe d'or, afin qu'il se souvienne de lui lorsqu'il fera des libations en l'honneur des dieux. Aussitôt Arété, sa femme, commande à ses femmes de mettre de l'eau sur le feu, ce qu'il exprime ainsi :

> Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.
> Θ, 438.

Cependant elle fait apporter une belle cassette, où elle enferme tous les présents qu'on a faits à Ulysse, et lui dit de la bien fermer lui-même, afin qu'on ne lui dérobe rien dans le vaisseau tandis qu'il dormira. Alors Ulysse ferme le couvercle, et y fait un nœud difficile, ποικίλον, que Circé lui avoit appris. Ensuite il va au bain, et on a soin de lui comme d'un dieu,

> Τόφρα δὲ οἱ κομιδή γε, θεῷ ὥς, ἔμπεδος ἦεν.

Lorsqu'il revient dans la salle, ἄνδρας μέτα οἰνοποτῆρας, la belle Nausicaa l'arrête à l'entrée, et lui dit : Bonjour, étranger; souvenez-vous de

moi quand vous serez de retour chez vous, puisque je vous ai sauvé la vie,

> . . . . ὅτι μοι πρώτῃ ζωάγρι' ὀφέλλεις.
>
> Θ, 463.

Ulysse lui répond fort civilement; et puis il s'en va seoir auprès du roi, et se met à table. Le héraut amène l'aimable musicien Démodocus, qui étoit honoré des peuples, et le fait asseoir au milieu de tous les conviés. Ulysse lui envoie un grand quartier de fesse de porc, c'est-à-dire, ce me semble, d'un cochon de lait, et force sauce autour, θαλερὴ δ' ἦν ἀμφὶς ἀλοιφή. Donnez cela, dit-il, à Démodocus, et dites-lui que je[1] , tout triste que je suis.

> Πᾶσι γὰρ ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισιν ἀοιδοὶ
> Τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, οὕνεκ' ἄρα σφέας
> Οἴμας Μοῦσ' ἐδίδαξε · φίλησε δὲ φῦλον ἀοιδῶν.
>
> Θ, 480.

Démodocus est fort réjoui de la bonne volonté d'Ulysse; et, sur la fin du souper, Ulysse lui dit :

> Δημόδοκ', ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων ·
> Ἢ σέ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς παῖς, ἢ σέ γ' Ἀπόλλων ·
> Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις,
>
> Θ, 488.

Mais, dit-il, poursuivez et chantez ce qu'ils firent dans ce cheval de bois qu'Ulysse amena dans le au monde, bon ou mauvais, qui n'ait son nom, vu

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

château de Troie. Si vous chantez cela comme il faut, je dirai à tout le monde :

> Ὡς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὤπασε θέσπιν ἀοιδήν.
>
> Θ, 499.

Ainsi parla Ulysse, ὁ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο : ce qu'il chante fort bien, et loue principalement Ulysse d'avoir combattu comme un Mars, et d'avoir vaincu par l'assistance de Pallas; ainsi chantoit-il excellemment :

> . . . . Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
> Τήκετο · δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.
>
> Θ, 521.

Et il ajoute cette belle comparaison, qui est sans doute un des endroits les plus achevés d'Homère :

> Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπεσοῦσα,
> Ὅς τε ἑῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,
> Ἄστεϊ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ·
> Ἡ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα,
> Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη, λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὄπισθεν
> Κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμους,
> Εἴρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζύν·
> Τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί.

Le roi s'aperçoit des larmes d'Ulysse, et ayant peur que le chant ne lui plaise point, il le fait cesser : Car, dit-il, nous ne nous réjouissons ici que pour divertir l'étranger; car un étranger tient lieu de frère à un homme sage. Il prie Ulysse de lui dire son nom, car, dit-il, il n'y a point d'homme

que les pères et mères en donnent toujours un à leurs enfants d'abord qu'ils sont nés. Dites-nous aussi votre pays, afin que nos navires le sachant, elles[1] vous y mènent; car elles n'ont point besoin de matelots, et n'ont point de gouvernail comme les autres; car elles savent elles-mêmes l'intention des hommes, et connoissent tous les pays et toutes les villes, et passent fort vite les eaux de la mer, sans qu'il leur arrive jamais aucun danger, car elles sont couvertes de nuages et d'obscurité: de quoi Neptune étant jaloux, a prédit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire quelqu'un se changeroit en montagne devant cette ville, et lui boucheroit le chemin de la mer. Homère prépare déja cet incident, qu'il doit faire arriver à l'occasion d'Ulysse. Enfin il demande à Ulysse pourquoi il pleure sitôt qu'il entend parler du siége de Troie, que les dieux ont voulu ruiner, afin qu'elle serve de chanson aux siècles futurs. N'y avez-vous point perdu quelque parent, ou quelque gendre, ou quelque beau-père, lesquels nous sont les plus chers après ceux de notre sang, ou bien quelque ami savant ou sage, et d'agréable humeur?

> Ἤ τίς που καὶ ἑταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδὼς,
> Ἐσθλός; ἐπεὶ οὐ μέν τι κασιγνήτοιο χερείων
> Γίγνεται, ὅς κεν, ἑταῖρος ἐὼν, πεπνύμενα εἰδῇ.
>
> Θ, 585.

[1] Dans le manuscrit le mot *navires* est employé au féminin.

LIVRE IX.

Ulysse commence le récit de ses voyages, comme Énée fait à Didon ; mais au lieu que le récit d'Énée ne tient que deux livres, celui d'Ulysse en tient quatre. Il répond à Alcinoüs sur ce qu'il avoit fait cesser le musicien. Grand prince, dit-il, il est toujours beau d'entendre les musiciens, surtout celui-ci, qui chante d'une voix égale aux dieux : car, dit-il, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau au monde que de se réjouir dans les festins et dans les concerts, lorsque le peuple cependant est en repos et réjouissances.

> Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι,
> Ἢ ὅταν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κάτα δῆμον ἅπαντα,
> Δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ
> Ἥμενοι ἑξείης · παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
> Σίτου καὶ κρειῶν · μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
> Οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν.
> Τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἴδεται εἶναι.
>
> I, 5.

Il dit son nom et son pays. Je suis Ulysse, dit-il :

> Εἴμ' Ὀδυσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν
> Ἀνθρώποισι μέλω, καί μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει.
>
> I, 20.

Δόλος se prend là en bonne part pour adresse, prudence. Je suis bienvenu de tout le monde, à

cause de mes adresses, et ma gloire est répandue partout.

Sum pius Æneas fama super æthera notus.

Il décrit la situation d'Ithaque : Elle est rude, dit-il ; mais elle est bonne pour élever des enfants, τρηχεῖ', ἀλλ' ἀγαθὴ κουροτρόφος. C'est peut-être à cause de cette rudesse même, car il n'y a rien qui soit moins propre à l'éducation de la jeunesse qu'un pays mou et délicieux. Enfin, dit-il, je ne vois rien de plus charmant que mon pays; et c'est en vain que Calypso, grande déesse, et Circé, tout de même, m'ont voulu retenir dans leurs grottes, souhaitant me fléchir de ce côté-là :

Ὡς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκήων
Γίγνεται, εἴπερ καί τις ἀπόπροθι πίονα οἶκον
Γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκήων.

I, 35.

Il commence le récit de ses voyages :

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν,
Ἰσμάρῳ.

I, 40.

Il pilla cette ville, prit force butin, et vouloit s'en aller ; mais ses compagnons se mirent à boire et à faire grand'chère. Cependant les Cicons allèrent appeler leurs voisins, Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν ; et ils vinrent charger en grand nombre les gens

d'Ulysse, autant qu'il y a de feuilles et de fleurs au printemps. Ils se battirent jusqu'au soir.

Ἦμος δ' ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε,

I, 59.

Alors les gens d'Ulysse curent du dessous; il en périt plusieurs, et le reste gagna les vaisseaux, non sans avoir appelé par trois fois chacun de leurs compagnons qui leur manquoient. Quand ils furent en haute mer, la tempête vint; ils furent obligés de prendre terre et d'attendre le vent durant deux jours et deux nuits.

Κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.

I, 76.

Au troisième jour il se remit en mer, et le vent le poussa à la fin à la terre des Lotophages; il envoie quelques-uns de ses compagnons pour savoir quels peuples c'étoient. Les Lotophages ne leur firent point d'autre mal que de leur faire manger de leurs fruits. Ce pays est une île devers l'Afrique, appelée ainsi à cause d'un fruit qu'elle porte, que les Grecs appellent lotos. Il est si délicieux que cela a donné lieu à la fable de dire que ceux qui en avoient une fois mangé ne se souvenoient plus de leur pays. Il y a en Égypte une herbe qui porte le même nom, et qu'Homère met au nombre de celles qui naissent pour le plaisir des dieux, à ce que dit Pline, l. XXII, c. XXI. En effet Homère, au quatorzième

livre de l'*Iliade*, parlant de Jupiter et de Junon, dit ces paroles :

Τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην,
Λωτόν θ' ἑρσήεντα, ἰδὲ κρόκον, ἠδ' ὑάκινθον
Πυκνὸν καὶ μαλακὸν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργε.
Ἰλ., Ξ, 348.

Mais en cet endroit de l'*Odyssée*, c'est un arbre qui portoit ce fruit merveilleux qui fait oublier toutes choses à ceux qui en mangent, de sorte qu'ils veulent demeurer avec les Lotophages. Ulysse fut obligé de ramener par force ses compagnons, qui pleuroient, et de les lier dans leurs vaisseaux, et faisant rentrer tous les autres de peur qu'ils ne mangeassent de ce fruit; ils s'en allèrent dans l'île des Cyclopes, qu'il appelle des tyrans et des gens sans lois, lesquels, dit-il, se fiant aux dieux immortels, ne plantent et ne labourent point de leurs mains.

Οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν, οὔτ' ἀρόωσιν.
Οδ., I, 109.

On dit que la Sicile fut autrefois habitée par des gens cruels et barbares qui ont donné lieu à la fable des Cyclopes. Et s'il dit ici qu'ils se fioient aux dieux immortels, c'est-à-dire à la nature et à la bonté du terroir, car on voit bien ensuite qu'ils se moquoient des dieux, aussi il dit que tout y venoit sans être semé ni cultivé, comme le blé, l'orge et le vin, auxquels la pluie donne de l'ac-

croissement; mais pour eux, ils n'ont aucunes lois ni aucune police :

> Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι, οὔτε θέμιστες·
> Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
> Ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
> Παίδων ἠδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.
>
> I, 113.

Et assez près de là il y a une petite île toute couverte d'arbres et pleine de biches et de chevreuils, qui ne sont point troublés par les chasseurs, qui se travaillent et se paissent en courant sur le faîte des montagnes, ni par les bergers, ni par les laboureurs. Mais cette île n'étant point cultivée est déserte d'hommes, et n'est habitée que par des chèvres; car les Cyclopes n'ont point de navires peints, μιλτοπάρῃοι, ni d'ouvriers qui leur en puissent bâtir afin de voyager sur la mer, comme font les autres hommes : car ils cultiveroient cette île, qui de soi n'est point mauvaise, et qui porteroit de chaque chose en sa saison :

> . . . . φέροι δέ κεν ὥρια πάντα·
> Ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἁλὸς πολιοῖο παρ' ὄχθας
> Ὑδρηλοὶ, μαλακοί· μάλα κ' ἄφθιτοι ἄμπελοι εἶεν.
> Ἐν δ' ἄροσις λείη· μάλα κεν βαθὺ λήϊον αἰὲν
> Εἰς ὥρας ἀμῷεν, ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας.
>
> I, 132.

Elle a un port fort commode, et où il n'est besoin ni de câble ni d'ancre, mais on *n'y* peut demeurer tant qu'on veut et y attendre le vent; et là, sous

une grotte, il y a une claire fontaine entourée d'aunes : c'est là où aborda Ulysse :

> . . . . καί τις θεὸς ἡγεμόνευε
> Νύκτα δι' ὀρφναίην · οὐδὲ προὐφαίνετ' ἰδέσθαι ·
> Ἀὴρ γὰρ παρὰ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ σελήνη
> Οὐρανόθεν προὔφαινε · κατείχετο δὲ νεφέεσσιν.
> Ἔνθ' οὔτις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν ·
> Οὔτ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
> Εἰσίδομεν, πρὶν νῆας ἐϋσσέλμους ἐπικέλσαι.
>
> I, 143.

Virgile a imité cette description d'une nuit obscure lorsqu'il fait aussi aborder Énée à l'île des Cyclopes :

> Ignarique viæ, Cyclopum allabimur oris [1].
> . . . .
> Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus æthra
> Syderea polus, obscuro sed nubila cœlo
> Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

Mais celle d'Homère paroît beaucoup plus achevée, et entre plus dans le particulier, car la description de Virgile peut aussi bien venir sur la terre que sur la mer; mais celle d'Homère revient parfaitement à une nuit sur la mer. Ce qui rend celle de Virgile fort belle, c'est ce grand bruit du mont Etna qu'on entendoit durant la nuit sans pouvoir discerner ce que c'étoit.

> . . . . . . Nec quæ sonitum det causa videmus.

[1] VIRG., *Æneid.*, lib. III, v. 567 *et seq.*

Quand il est jour, Ulysse prend terre dans cette île, et en admire la beauté. Les nymphes lui suscitent des chevreuils pour le dîner de ses gens. Aussitôt ils prennent leurs arcs et leurs haches et courent après; et Dieu leur donne une fort belle chasse. Il avoit douze vaisseaux, et il départit neuf chevreuils à chacun, et on lui en donne dix pour le sien. Ils demeurent là jusqu'au soir à faire grand'chère; car ils avoient encore beaucoup de vin de réserve qu'ils avoient pris au pillage d'Ismare, ville des Cicons. Il jette la vue sur l'île des Cyclopes, et il voit la fumée qui en sort, et il entend le bruit des chèvres et des brebis. Il attend encore la nuit et le lendemain au matin, et il fait demeurer là le reste de ses vaisseaux, et s'en va avec le sien pour voir qui sont les habitants de cette île. Quand ils sont arrivés au bord, ils voient une grande grotte ombragée de lauriers, et là dormoient grand nombre de brebis et de chèvres, et en tenant de cette grotte étoit bâtie une espèce de grande salle où étoit couché un homme prodigieusement grand, lequel habitoit loin du voisinage des autres, car il étoit fort méchant : et c'étoit une chose étrange combien il étoit grand, et il ne ressembloit pas à un homme qui mange du pain, c'est-à-dire à un homme commun, ἀνδρί γε σιτοφάγῳ, mais plutôt à une haute montagne séparée des autres. Ulysse commande à ses gens de l'attendre, et en ayant pris douze avec lui, il s'y en alla après avoir pris un vaisseau de vin noir, μέλανος, et fort délicieux, que lui avoit donné

Maron, prêtre d'Apollon, à cause qu'il avoit sauvé lui, sa femme et ses enfants; car il demeuroit à Ismare, dans un bois *sacré* à Apollon. Il fit de beaux présents à Ulysse, sept talents d'or *travaillé*, une coupe d'argent, et douze vaisseaux d'un vin doux et sans mélange, ou incorruptible,

> Ἡδὺν, ἀκηράσιον, θεῶν ποτόν.

Et pas un de ses valets ni de ses servantes ne savoit qu'il l'eût; et il n'y avoit que lui :

> Ἀλλ' αὐτός τ', ἄλοχός τε φίλη, ταμίη τε μί' οἴη.
> I, 208.

Et ce vin-là étoit si puissant qu'on y mettoit vingt mesures d'eau, sur une de vin :

> Τὸν δ' ὅτε πίνοιεν μελιηδέα οἶνον ἐρυθρὸν,
> Ἓν δέπας ἐμπλήσας, ὕδατος ἀνὰ εἴκοσι μέτρα
> Χεῦ' · ὀδμὴ δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρητῆρος ὀδώδει,
> Θεσπεσίη. Τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν.

Et Pline dit que ce n'est point une fable, l. XIV, ch. IV : *Durat etiam vis eadem in terra generi vigorque indomitus. Quippe cum Mutianus ter consul* (c'est sans doute ce grand capitaine qui fit Vespasien empereur) *ex his qui nuperrime prodidere sextarios singulos octonis aquæ misceri compererit præsens in eo tractu; esse autem colore nigrum, odoratum vetustate pinguescere* (et on l'appeloit *vinum maroneum*). *Vino antiquissima claritas maroneo.* Et il ajoute qu'Aristée fut le premier en

ce pays-là, voisin de la Thrace, qui méla le miel avec le vin, *suavitate præcipue utriusque naturæ sponte provenientis*. Cela montre qu'Homère n'a rien dit sans fondement; et on voit bien qu'il étoit instruit de tout ce qu'il y a de beau dans la nature. Ulysse prit donc un petit vaisseau avec quelques vivres, et son courage l'excita à aller trouver cet homme :

> Ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκὴν,
> Ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα, οὔτε θέμιστας.
>
> I, 215.

Ils entrèrent dans l'antre de ce Cyclope, et ils ne le trouvèrent pas. Homère ne dit pas son nom; mais les autres poëtes, comme Théocrite, Virgile et Ovide, l'ont appelé Polyphème. Ils trouvèrent dans son antre des vaisseaux tout pleins de lait, et les étables remplies d'agneaux, de cabris, séparés les uns des autres; les jeunes agneaux à part, les plus jeunes ailleurs; et en un autre endroit ceux qui ne faisoient que de naître. On voyoit nager le lait clair sur tous les vases; et tous ceux qui servoient à traire le lait étoient tout prêts. Les compagnons d'Ulysse le prioient bien fort de prendre force fromages, et de chasser dans leurs vaisseaux tout ce qu'il pourroient d'agneaux et de cabris; et il eût bien fait :

> Οὐδ' ἄρ' ἔμελλ' ἑτάροισι φανεὶς ἐρατεινὸς ἔσεσθαι.
>
> I, 231.

Ils s'amusèrent donc à manger quelques fromages

en attendant; et il vint bientôt portant une charge de bois qu'il jeta à la porte pour faire cuire son souper. Ce bois fit grand bruit en tombant, et ils se retirèrent tout effrayés jusqu'au fond de l'antre. Le Cyclope fit entrer toutes les chèvres et les brebis pour tirer le lait, et laissa les mâles à la porte. Et étant entré, il ferma son antre avec une pierre si grosse que vingt-deux chariots à quatre roues ne l'auroient jamais pu bouger de là; et il dit un peu après que cette *boîte* fermoit son antre comme qui fermeroit un carquois ou un étui de son couvercle :

> Τόσσην ἠλίβατον πέτρην ἐπέθηκε θύρῃσιν.
>
> I, 244.

Et s'étant assis,

> . . . . . . ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,
> Πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἧκεν ἑκάστῃ.

Après quoi il fit prendre avec la présure la moitié de son lait, et le mit bien proprement sur des claies d'osier, et mit le reste dans des pots pour boire à son souper.

Homère a voulu décrire le ménage des champs en la personne du Cyclope; et tous les poëtes l'ont suivi en faisant un berger de Polyphème, témoin la belle églogue de Théocrite, qu'Ovide a copiée dans le treizième livre de ses *Métamorphoses*. Après qu'il eut ainsi tout disposé, il alluma du feu, et vit Ulysse et ses compagnons, et leur demanda

qui ils étoient, si c'étoient des marchands ou des pirates. Dès qu'ils l'ouïrent, ils pensèrent mourir de peur à l'effroyable ton de sa voix :

> Δεισάντων φθόγγον τε βαρύν αὐτόν τε πέλωρον.
>
> I, 258.

Ulysse pourtant lui répondit qu'ils étoient Grecs et soldats d'Agamemnon, dont la gloire étoit répandue partout :

> Τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν, καὶ ἀπώλεσε λαοὺς
> Πολλούς.
>
> I, 266.

Et il le prie au nom de Jupiter, vengeur des suppliants et des étrangers, d'avoir pitié d'eux en leur donnant quelque chose, et de respecter les dieux. Le Cyclope lui répondit : Vous êtes bien sot, mon ami, et vous venez de bien loin, puisque vous me dites de craindre ou de respecter les dieux,

> Νήπιός εἶς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας.
>
> I, 273.

Car les Cyclopes ne se soucient point de votre Jupiter, nourri d'une chèvre, ni de tous les dieux; car nous valons bien plus qu'eux, et je ne t'épargnerai ni toi ni les tiens, en considération de Jupiter, si ce n'est que je le fasse de mon bon gré. Mais dis-moi si tu as ici près quelque vaisseau.

> Ὣς φάτο πειράζων· ἐμὲ δ' οὐ λάθεν εἰδότα πολλά.
>
> I, 281.

Et il lui répondit que son vaisseau s'étoit échoué contre leur île. A cela, cette ame farouche ne répondit rien, et il jeta les mains sur deux de ses compagnons, qu'il brisa contre terre comme de petits chiens; la cervelle couloit par terre et la rendoit humide : et, les ayant coupés par morceaux, il les apprêta pour son souper, et les dévora comme un lion nourri sur les montagnes, mangeant tout jusqu'aux intestins, les chairs et la moelle des os,

> Ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διῒ χεῖρας,
> Σχέτλια ἔργ' ὁρόωντες · ἀμηχανίη δ' ἔχε θυμόν.
>
> I, 295.

Et après qu'il eut rempli son grand ventre, μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν, de chair humaine et de lait qu'il buvoit par-dessus, il se coucha tout de son long parmi ses brebis, et s'endormit. Ulysse eut envie de lui fourrer son épée dans le cœur:

> Οὐτάμεναι πρὸς στῆθος, ὅθι φρένες ἧπαρ ἔχουσιν,
> Χεῖρ' ἐπιμασσάμενος ·
>
> I, 302.

C'est-à-dire de la fourrer jusqu'aux gardes dans un si grand corps; mais il songea que s'il le tuoit ils fussent aussi bien morts là-dedans, leur étant impossible de reculer cette horrible pierre qui bouchoit l'antre. Ils attendirent donc en gémissant le retour du jour; et quand il fut venu, le Cyclope fit de même que le soir, et prit aussi deux des compa-

gnons d'Ulysse pour son dîner, après lequel il mena paître son troupeau et ferma sa caverne. Ulysse demeura là.

. . . . κακὰ βυσσοδομεύων,
Εἴ πως τισαίμην, δοίη δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
I, 317.

Il aperçut contre la muraille une grande branche d'olivier, que le Cyclope avoit coupée pour en faire son bâton quand elle seroit sèche. Elle étoit aussi grande que le mât d'un vaisseau chargé, à vingt rames. Il en coupa la longueur d'une toise qu'il donna à ses compagnons pour l'*amenuiser* par le bout, et la mit après dans le feu pour la mieux ajuster. Ensuite de quoi il la cacha sous le fumier, qui étoit là en grande abondance. Il jeta au sort pour prendre quatre de ses compagnons qui l'aidassent à lui crever l'œil quand il dormiroit, et le sort tomba sur ceux qu'il eût voulu choisir lui-même. Sur le soir, le Cyclope revient et fait rentrer dans son antre tout son troupeau, mâles et femelles, soit qu'il le fît exprès, ou que Dieu le voulût ainsi. Homère prépare une invention pour faire sortir Ulysse. Et après qu'il eut fermé encore son antre, et fait le reste à son ordinaire, il prit encore deux des compagnons d'Ulysse. A ce compte-là, il y en eut six de mangés, et il n'en restait plus que six autres avec Ulysse. Cependant Virgile n'en compte que deux, et mal ce me semble, car Homère en compte trois fois deux, au souper du premier jour,

au dîner et au souper du lendemain. C'est au troisième livre de l'*Énéide*, où il imite parfaitement Homère. Ovide en parle, en passant, au quatorzième livre des *Métamorphoses*. Enfin Ulysse, tenant une coupe pleine de ce vin délicieux, lui dit :

> Κύκλωψ, τῆ, πίε οἶνον,
>
> I, 348.

Je crois que de ce mot de τῆ, qui signifie *prends*, vient le même mot que nous disions aux chiens. Voyez, lui dit-il, quel vin étoit dans notre vaisseau. Je vous en donnerai encore un coup afin que vous me renvoyiez.

> . . . . . . σὺ δὲ μαίνεαι οὐκέτ' ἀνεκτῶς.

Comment voulez-vous que personne vous vienne jamais voir, puisque vous êtes si cruel? Il prit le vin et le but.

> . . . . ἥσατο δ' αἰνῶς
> Ἡδὺ ποτὸν πίνων, καί μ' ᾔτεε δεύτερον αὖτις·
> Δός μοι ἔτι πρόφρων, καί μοι τεὸν οὔνομα εἰπέ...
>
> I, 354.

afin que je te fasse quelque présent, car nous avons de bon vin parmi nous; mais celui-là semble être écoulé du nectar et de l'ambroisie. Ulysse lui en donne par trois fois, et il en but inconsidérément par trois fois. Et quand le vin eut un peu occupé son esprit, Ulysse lui parla d'une façon

flatteuse, et lui dit qu'il s'appeloit Οὔτις, Personne. Le Cyclope lui répondit brutalement :

> Οὖτιν ἐγὼ πύματον ἔδομαι μετὰ οἷς ἑτάροισιν.
>
> I, 370.

Il s'endormit là-dessus, κὰδ δέ μιν ὕπνος ᾕρει πανδαμάτωρ : son gosier exhaloit le vin et la chair humaine. Alors Ulysse ayant pris son levier tout ardent, et ayant fortifié ses gens, αὐτὰρ θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων, ils le fichèrent dans son œil, Ulysse s'appuyant dessus pour l'enfoncer, comme on enfonceroit un vilebrequin dans une pièce de bois. Son œil grilloit et pétilloit comme un fer chaud qu'un forgeron baigne dans l'eau pour le renforcer. Le Cyclope fit un cri horrible qui les écarta tous. Les Cyclopes accoururent, et lui demandèrent si quelqu'un l'assassinoit ; il répondit :

> Ὦ φίλοι, Οὖτίς με κτείνει δόλῳ, οὐδὲ βίηφιν.
>
> I, 409.

Et ils lui répondirent qu'il prît donc patience s'il sentoit du mal, et qu'il priât son père Neptune. Ulysse rit de son erreur.

> Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνῃσιν,
> Χερσὶ ψηλαφόων...
>
> I, 416.

Il ouvrit son antre, se mit à la porte pour voir

si quelqu'un sortiroit parmi les brebis; car il croyoit Ulysse si sot que cela.

> . . . . . πάντας δὲ δόλους καὶ μῆτιν ὕφαινον,
> Ὥστε περὶ ψυχῆς·
>
> I, 423.

C'est ce que Virgile a fort bien imité :

> Oblitusve sui est Ithacus discrimine tanto [1].

Il lia chacun de ses gens sous trois béliers, dont celui du milieu en portoit un; et lui se mit hardiment sous un grand bélier, s'attachant à sa laine violette. Le Cyclope fit sortir tout son troupeau le matin; les brebis qui étoient chargées de lait crioient, et lui les manioit *tous* sur le dos. Le bélier sortit le dernier, chargé de sa laine et d'Ulysse. Polyphème lui tient un discours tout à fait beau et déplorable. Quand Ulysse est sorti, il délie ses gens, et ils s'en vont à leur vaisseau. Ulysse lui insulte de loin. Il lui jette un gros rocher, qui rapproche son vaisseau près du bord. Ulysse, en remontant, lui insulte encore malgré tous ses compagnons, et lui dit son nom. Le Cyclope s'écrie que le devin Télémus lui avoit prédit qu'Ulysse lui crèveroit l'œil.

> Νῦν δέ μ' ἐὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκικυς.
>
> I, 516.

[1] Virg., *Æneid.*, lib. III, v. 629.

Il jette un plus gros rocher, et invoque Neptune qu'il tourmente Ulysse, lequel sacrifie son bélier à Jupiter.

. . . . . . ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν.

I, 554.

Mais il méditoit leur perte.

LIVRE X.

Ulysse continuant ses voyages, va en Éolie; il y avoit sept îles qu'on appeloit de ce nom, toutes proches l'une de l'autre. Elles furent appelées ainsi à cause de cet Éole qui y régnoit du temps du siége de Troie. On l'a fait roi des vents, à cause qu'il fut le premier qui les remarqua, ou bien à cause d'une montagne ou deux qui sont dans ces îles qui jetoient du feu; et à la fumée les habitants conjecturoient que les vents souffleroient. Celle où Éole demeuroit et où Ulysse aborde s'appeloit Strongyle. Elles sont assez près de la Sicile, à douze milles d'Italie. Ce prince étoit donc le roi des vents, et il l'appelle φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσι. C'est lui à qui Junon fait une si belle harangue au premier livre de l'*Énéide*. Il avoit, dit Homère, douze enfants, six garçons et six filles; il les maria les uns avec les autres, si bien qu'ils demeuroient tous auprès de leur père et de leur mère :

Οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρι κεδνῇ
Δαίνυνται· παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται·
Κνισσῆεν δέ τε δῶμα περιστεναχίζεται αὐλῇ
Ἤματα, νύκτας δ' αὖτε παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν
Εὕδουσ', ἔν τε τάπησι καὶ ἐν τρητοῖς λεχέεσσι.
K, 8.

Cela représente parfaitement bien une maison paisible et commode, et qui n'est troublée d'aucune division. Ulysse y fut fort bien reçu, et Éole le retint un mois durant, lui demandant toutes les particularités du siége de Troie; et lorsque Ulysse le pria de le renvoyer, il lui donna tous les vents enfermés dans une peau de bœuf, qu'il lia dans son vaisseau avec une chaîne d'argent afin que pas un n'échappât :

. . . . . . ἵνα μήτι παραπνεύσῃ ὀλίγον περ.
K, 25.

Il n'enferma point le Zéphire.

Αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἀῆναι,
Ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς· οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
Ἐκτελέειν· αὐτῶν γὰρ ἀπωλόμεθ' ἀφραδίῃσιν.

Ce passage se peut appliquer aux mauvais chrétiens, à qui Dieu donne des graces pour les conduire au salut; mais ils périssent par leurs propres fautes.

En effet, après avoir navigué neuf jours, et *qu*'au dixième ils voyoient leur patrie,

Καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντας,
K, 31.

et que ceux qui portoient les flambeaux étoient déjà proche, je crois que c'étoit quelque fanal qui étoit au port d'Ithaque, comme il y en avoit en plusieurs endroits. Alors Ulysse s'endormit de fatigue, car il ne quittoit jamais le gouvernail.

Αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων· οὐδέ τῳ ἄλλῳ
Δῶχ' ἑτάρων, ἵνα θᾶσσον ἱκοίμεθα πατρίδα γαῖαν.
K, 33.

Cela montre que les hommes intelligents font tout eux-mêmes, et qu'ils ne s'en rapportent point à leurs compagnons. Et il en prit mal à Ulysse de n'avoir pas pu continuer, car ses compagnons s'allèrent imaginer que cette peau étoit sans doute pleine d'or et d'argent : et ils se disoient entre eux :

Ὢ πόποι! ὡς ὅδε πᾶσι φίλος καὶ τίμιός ἐστιν
Ἀνθρώποις, ὅτεών τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται!
K, 39.

Il s'en va tout chargé de butin, et nous revenons les mains vides; mais voyons ce qu'Éole lui a donné.

Ὣς ἔφασαν· βουλὴ δὲ κακὴ νίκησεν ἑταίρων.
K, 47.

Ils délièrent cette peau, et tous les vents en sortirent aussitôt : si bien qu'un tourbillon les enleva tout pleurants bien loin de leur pays. Ulysse s'étant éveillé, délibéra en lui-même s'il se jetteroit dans la mer.

Ἢ ἀκέων τλαίην, καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.
Ἀλλ' ἔτλην καὶ ἔμεινα· καλυψάμενος δ' ἐνὶ νηὶ
Κείμην. Αἱ δ' ἐφέροντο κακῇ ἀνέμοιο θυέλλῃ.
K, 53.

Les vents les repoussèrent en Éolie, et Ulysse s'en alla chez Éole, prenant avec lui un héraut et un de ses compagnons. Ils le trouvèrent à table avec sa femme et ses enfants. Ils furent fort surpris de le revoir, et lui en demandoient la cause; il leur dit, d'un ton fort triste :

« Ἄασάν μ' ἕταροί τε κακοί, πρὸς τοῖσί τε ὕπνος
« Σχέτλιος· ἀλλ' ἀκέσασθε, φίλοι· δύναμις γὰρ ἐν ὑμῖν. »
. . . .
Οἱ δ' ἄνεῳ ἐγένοντο· πατὴρ δ' ἠμείβετο μύθῳ.
K, 69.

Vous diriez-que ces enfants n'osassent parler devant leur père, lequel prit la parole et lui dit :

« Ἔρρ' ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζωόντων!
« Οὐ γάρ μοι θέμις ἐστὶ κομιζέμεν οὐδ' ἀποπέμπειν
« Ἄνδρα τόν, ὅς κε θεοῖσιν ἀπέχθηται μακάρεσσιν.
« Ἔρρ', ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπεχθόμενος τόδ' ἱκάνεις. »
Ὣς εἰπὼν, ἀπέπεμπε δόμων βαρέα στενάχοντα.
K, 73.

Tel étoit le respect que les païens portaient aux dieux, vu qu'ils n'eussent pas voulu assister un homme qui paroissoit ennemi des dieux, de peur de les offenser. Ulysse s'en alla donc, et au septième jour il arriva au pays des Lestrigons. Pline dit que c'étoit une ville qui depuis a été appelée

Formia, assez près du port de Caiète, aujourd'hui Nole, dans la Campanie. Homère nomme la ville de Lamus; c'étoit le père d'Antiphates, fils de Neptune, d'où est descendue la famille patricienne d'Ælius Lamia. Horace, liv. III, od. 7.

Ulysse entra dans le port, qui étoit fort propre et fort paisible.

. . . . . . λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.
K, 95.

Il appelle peut-être le calme blanc à cause que l'eau paraît blanche lorsqu'elle n'est point agitée. Il vit de la fumée assez loin de là, et il envoya deux de ses compagnons pour savoir quel pays c'étoit. Ils trouvèrent la fille d'Antiphates qui alloit puiser de l'eau à une fontaine hors la ville. Elle leur enseigna la maison de son père, qui étoit roi de ce pays-là. Ils y furent, et ils y trouvèrent sa femme, aussi haute qu'une montagne, et ils en eurent peur :

. . . . τὴν δὲ γυναῖκα
Εὗρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφὴν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.
K, 113.

Et elle fit venir son mari à sa place, lequel leur préparoit un fort mauvais traitement; car d'abord qu'il les vit il en prit un pour son souper, et les deux autres s'en coururent de toute leur force vers leur vaisseau. Antiphates appela les autres citoyens, qui vinrent en grand nombre, plus semblables à

des géants qu'à des hommes; et, prenant de grosses pierres, ils vinrent fondre sur leurs navires : et alors il tomba dessus une grêle horrible, et il s'éleva un grand fracas d'hommes qui périssoient et de vaisseaux qui se brisoient; et embrochant les hommes comme des poissons, ils se les gardoient pour leur souper. Ulysse, tirant son épée, coupa le câble de son vaisseau, et faisant ramer ses compagnons, s'éloigna au plus vite :

> Ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας
> Νηῦς ἐμή. Αὐτὰρ αἱ ἄλλαι ἀολλέες αὐτόθ' ὄλοντο.
>
> K, 132.

Mais tous les autres périrent. Il s'en alla donc bien marri de la perte de ses compagnons, mais bien aise d'avoir évité la mort.

> . . . . . . πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
> Ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

Il arriva à l'île OEée, autrement dite île de Circé. Pline dit que c'étoit autrefois une île, mais que la mer s'étant retirée elle avoit été attachée à la terre ferme. Circé étoit fille du Soleil et de Persée, et sœur d'OEtas, roi de Colchos et père de Médée, aussi grande enchanteresse que Circé. Cette ville est dans la Campanie, et les Latins l'appeloient *Circes domus*. Ulysse demeura deux jours au port de cette île, fort affligé à son ordinaire; et le troisième, prenant sa javeline et son épée, il alla faire la découverte de l'île. Il monta sur un tertre vert,

d'où il vit sortir de la fumée au travers des arbres, et il s'en retourna vers son vaisseau pour y envoyer quelques-uns de ses compagnons après le dîner; et en chemin quelque dieu eut pitié de lui. Il envoya devers lui un grand cerf, ὑψίκερων, qui sortoit d'un bois pour venir boire à un fleuve, car il se sentoit pris de la chaleur du soleil,

. . . . . . δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἠελίοιο.
K, 161.

Il le frappa de sa javeline sur l'épine du dos, et elle entra bien avant. Il tomba sur la poussière en gémissant :

Κάδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίῃσι μακὼν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.
K, 164.

Ulysse retira sa javeline de la plaie, et, l'ayant mise à terre, il coupa des branches d'osier, et ayant fait un lien d'une aune de long, il en lia le cerf par les pieds; et il descendit vers son vaisseau, le traînant sur ses épaules, et s'appuyant sur sa javeline : car c'étoit, dit-il, une fort puissante bête; et l'ayant jeté devant son vaisseau, il appela *son* compagnon, et leur parla à chacun avec des paroles fort caressantes. Mes amis, nous ne mourrons pas encore cette fois-ci, jusqu'à ce que le jour destiné arrive; mais, courage, tandis que nous avons des vivres, ne nous laissons pas mourir de faim.

Ils sortirent sur le rivage, et admirèrent ce beau cerf :

> . . . . . . Μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.
> Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὁρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν.
>
> K, 181.

Ils lavèrent les mains, et se mirent à manger et à boire jusqu'au soir; et quand le soleil fut couché, ils s'endormirent sur le rivage. Le matin Ulysse les assembla, et leur dit :

> Ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν, ὅπη ζόφος, οὐδ' ὅπη ἠώς,
> Οὐδ' ὅπη ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,
> Οὐδ' ὅπη ἀννεῖται....
>
> K, 191.

et il leur dit qu'il faut de nécessité aller voir en quel pays ils sont.

> . . . . . . τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
>
> K, 199.

se souvenant de la barbarie d'Antiphates et du Cyclope; et ils pleuroient tous amèrement, mais cela ne servoit de rien.

> Ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.
>
> K, 203.

Il divisa ses compagnons en deux bandes, et il étoit le chef de l'une, et Eurylochus de l'autre. Il jeta le sort de chacun dans un casque, et celui d'Eurylochus vint; il s'en alla donc avec vingt-deux

autres, tout en pleurant, et laissant les autres qui pleuroient aussi de leur côté. Ils trouvèrent la maison de Circé dans un vallon, bien bâtie, et dans un lieu assez éminent, ou bien dans un lieu avantageux. Elle étoit environnée de loups champêtres et de lions, qu'elle avoit apprivoisés par des breuvages malfaisants. Ces loups et ces lions n'étoient pas hommes métamorphosés, mais des loups en effet, ὀρέστεροι, sauvages, qu'elle avoit rendus privés; et ils ne se ruèrent point sur les gens d'Ulysse, mais ils vinrent au-devant d'eux en les caressant de leurs longues queues, tout de même que des chiens caressent leur maître quand il revient de quelque festin, car il leur apporte d'ordinaire quelques friandises : ainsi ces loups et ces lions les caressoient :

> Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀμφὶ ἄνακτα κύνες δαιτηθεν ἰόντα
> Σαίνωσ', (αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ·)
> Ὣς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες, ἠδὲ λέοντες
> Σαῖνον·
>
> K, 217.

Et ils eurent peur, voyant de si grosses bêtes. Ils vinrent à la porte de cette déesse aux beaux cheveux; et ils l'entendirent qui chantoit : voyez au cinquième livre. Polites, le meilleur et le plus sage des amis d'Ulysse, dit aux autres que c'étoit quelque femme ou quelque déesse qui chantoit, et qu'il falloit appeler au plus vite; ce qu'ils firent : et Circé leur vint ouvrir la porte, et les pria d'entrer.

Ils la suivirent tous imprudemment, excepté Eurylochus, qui demeura à la porte, soupçonnant quelque trahison. En effet, d'abord qu'ils furent entrés, elle les fit asseoir sur de beaux siéges, et leur fit un mélange de fromage, de farine, de miel frais et de vin, et mêla dans le pain des venins malfaisants, afin qu'ils oubliassent leur pays. Homère, ce semble, ne fait pas mettre le poison de Circé dans les breuvages, mais dans le pain, ἀνέμισγε δὲ σίτῳ φάρμακα λύγρ'. Ovide, au contraire, qui, au reste, a suivi Homère mot à mot, lui fait mettre ce suc empoisonné dans le breuvage, au quatorzième livre des *Métamorphoses*. Homère nomme ici le vin Pramnien, qui étoit encore fameux du temps de Pline, et qui naissoit à l'entour de Smyrne, dans l'Asie. Après donc qu'elle leur eut donné à boire, elle les frappa d'une baguette, et les renferma dans un toit à cochons; et ils prirent tous la figure de cochon, la tête, la voix, le corps et le poil. Néanmoins leur esprit étoit toujours ferme et entier comme auparavant :

. . . . . . αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὡς τὸ πάρος περ.
K, 241.

Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les fables ont dit que cette métamorphose des compagnons d'Ulysse en cochons signifioit que ces gens-là s'étant abandonnés au vin et à la bonne chère, étoient devenus comme des cochons. Cependant cela ne revient pas bien au sens d'Homère, qui dit que

leur esprit étoit aussi entier qu'auparavant; car il est bien certain que l'ivrognerie et la crapule gâtent l'esprit tout le premier; et on peut dire des gens qui y sont adonnés que ce sont des cochons sous la figure humaine; au lieu que ceux-ci étoient des hommes sous la figure de cochons. Néanmoins tout le monde l'entend en ce sens-là : et Horace, parlant d'Ulysse,

> Sirenum voces et Circes pocula nosti,
> Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset
> Sub domina meretrice fuisset turpis et excors,
> Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

Elle leur donne donc des glands à manger, et autres telles viandes propres aux cochons :

> . . . . . . οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
> K, 244.

Eurylochus, qui avoit été sage, s'en vint droit à Ulysse pour lui apporter cette nouvelle; mais il ne pouvoit parler, de tristesse :

> Κῆρ ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
> Δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὠΐετο θυμός.
> K, 248.

Il lui conte donc comment ses compagnons sont tous entrés, et qu'il n'en est pas sorti un seul. Ulysse prend son épée, et dit à Eurylochus de le conduire. Eurylochus se jette à ses pieds, et le prie de n'y point aller, parce qu'il n'en reviendra point. Ulysse

lui dit qu'il demeure donc à boire et à manger; mais que pour lui il est obligé d'y aller :

. . . . . . κρατερὴ δέ μοι ἔπλετ' ἀνάγκη.
K, 274.

Assez près de la maison de Circé il rencontre Mercure à la verge d'or, χρυσόῤῥαπις, ressemblant à un jeune homme à qui le poil ne fait que de naître,

. . . . . . τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη.
K, 280.

Mercure l'arrête et lui apprend l'état de ses compagnons; et afin qu'il n'y tombe pas, il lui donne un remède puissant pour rendre inutiles les breuvages de Circé. C'est une herbe que Mercure arrache de la terre et en montre la nature à Ulysse :

Ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος.
K, 304.

Les dieux, dit-il, l'appellent *moly;* elle est difficile à déraciner aux hommes, mais tout est possible aux dieux. Pline, au liv. XXV, c. IV, l'appelle *laudatissimam herbarum.* Il dit qu'elle croissoit vers la montagne de Cyllène, en Arcadie, *radice rotunda nigraque magnitudine cœpæ folio scyllæ, effodi autem difficulter.* Les Grecs dépeignent la fleur noire, quoique Homère la décrive blanche. Quelques médecins croient qu'il en vient aussi dans la Campanie; et Pline dit qu'on lui en avoit apporté une

sèche, qu'on avoit trouvée dans la Campanie, et que sa racine étoit de trente pieds de long. Il dit en un autre endroit qu'elle est excellente contre la magie. Mercure la donne donc à Ulysse, et lui dit que quand, après avoir mangé, Circé lui donnera un coup de sa baguette, il tire son épée comme pour la tuer, et alors, dit-il, elle aura peur et vous invitera à coucher avec elle. Cela montre que pour surmonter la volupté il faut du courage et de la tempérance; car Socrate entend cette vertu par l'herbe moly. Mercure dit à Ulysse qu'il ne refuse point de coucher avec elle, afin d'obtenir la délivrance de ses compagnons, mais qu'il la fasse jurer auparavant le grand serment des dieux, qu'elle ne lui fera point de mal ni d'affront :

Μή σ' ἀπογυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείη.
K, 302.

Mercure s'envole, et Ulysse poursuit son chemin, roulant bien des choses dans son esprit :

. . . . . . πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.
K, 310.

Il entre donc chez Circé; elle le traite comme ses compagnons : mais quand elle lui voit tirer l'épée, elle s'écrie, et, lui embrassant les genoux, lui dit : Qui êtes-vous qui ne ressentez point la force de ce breuvage que personne n'a jamais pu éviter? N'êtes-vous point cet Ulysse si adroit, que Mercure m'a toujours prédit devoir venir ici? Mais remettez votre

épée, et couchons ensemble, afin que nous ayons plus de confiance l'un à l'autre. Il lui répond qu'il n'en fera rien jusqu'à ce qu'elle lui jure de ne lui point faire mal; et alors ils se mettent au lit. Ils sont servis par quatre servantes qui étoient nées des fontaines, des arbres, et des fleuves. L'une couvre les siéges de tapis de pourpre *par haut*, et par le bas, de lin; les dossiers étoient revêtus de pourpre, et le reste de lin, pour être plus mollement. L'autre dresse des tables d'argent, et les couvre de vaisselle d'or. L'autre verse d'un vin excellent dans un vase d'argent, prépare des coupes d'or; et la dernière apporte de l'eau, et allume du feu sous un trépied : elle fait chauffer l'eau, et ensuite lave Ulysse, et lui verse doucement cette eau le long de la tête et des épaules,

> Ὄφρα μοι ἐκ κάματον θυμοφθόρον εἷλετο γυίων,
>
> K, 364.

afin de soulager la lassitude de ses membres, θυμοφθόρον, parce que le travail du corps abat l'esprit. Après qu'on l'a frotté d'huile, on le met à table, et Homère le fait servir selon sa coutume. Mais Ulysse ne vouloit point manger, songeant à d'autres choses, et étant toujours affligé :

> Ἀλλ' ἥμην ἀλλοφρονέων...
>
> K, 375.

Circé s'en met en peine, et tâche de le rassurer; mais il lui dit : O Circé! quel homme juste et rai-

sonnable voudroit manger avant que de voir sortir ses compagnons de l'état où ils sont? Faites-les-moi voir donc, si vous voulez que je mange. Elle s'en va à l'étable avec sa baguette, et en fait sortir ses compagnons, qui étoient comme des porcs de neuf ans; et, les frottant d'une drogue contraire à la première, le poil de cochon leur tombe, et ils deviennent des hommes plus jeunes encore et plus beaux à voir qu'auparavant. Cela pourroit s'appliquer à des débauchés qui, sortant une fois de leurs débauches, sont plus sages que jamais :

Καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μείζονες εἰσοράασθαι.
K, 397.

Ils se jettent tous au cou d'Ulysse, et se mettent tous à pleurer; toute la maison en retentit, et Circé même en est émue de pitié. Alors elle dit à Ulysse d'aller à son vaisseau, de le tirer à terre, et de mettre leurs provisions et leurs armes dans quelque caverne, et puis de revenir chez elle avec tous ses compagnons. Ulysse lui obéit, et s'en va à son vaisseau, où il trouve tout son monde affligé et désespérant de le revoir. Il décrit la joie qu'ils eurent pour lors, et la compare à la joie que de jeunes veaux ont de revoir leurs mères qui viennent de paître.

Cette comparaison est fort délicatement exprimée, car ces mots de veaux et de vaches ne sont point choquants dans le grec, comme ils le sont en notre langue, qui ne veut presque rien souffrir, et qui ne

souffriroit pas qu'on fît des églogues de vachers, comme Théocrite, ni qu'on parlât du porcher d'Ulysse comme d'un personnage héroïque; mais ces délicatesses sont de véritables foiblesses.

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἄγραυλοι πόριες περὶ βοῦς ἀγελαίας,
Ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσωνται,
Πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντίαι· οὐδ' ἔτι σηκοὶ
Ἴσχουσ', ἀλλ' ἀδινὸν μυκώμεναι ἀμφιθέουσιν
Μητέρας.

K, 411.

Ainsi les compagnons d'Ulysse l'embrassèrent en pleurant, et il leur sembloit qu'ils étoient de retour à Ithaque et dans leur logis. Ils lui demandent que sont devenus les autres, et il leur dit qu'ils les viennent voir eux-mêmes, buvants et mangeants, après qu'ils auront tiré leur vaisseau à terre. Les autres lui obéissoient; mais Eurylochus les en détournoit à toute force. On voit par là que quand ces esprits médiocres ont une fois réussi en quelque chose, ils en deviennent fiers, et veulent qu'on croie tout ce qu'ils disent pour des oracles. Aussi Ulysse, tout en colère, le vouloit tuer, quoiqu'il fût son parent; mais les autres l'apaisèrent, et le prièrent de le laisser là tout seul : mais il aima mieux suivre les autres, craignant la colère d'Ulysse.

FIN DES REMARQUES SUR L'ODYSSÉE.

ÉTUDES

SUR LES

OLYMPIQUES DE PINDARE.

REMARQUES
SUR PINDARE.

ODE I.

A HIÉRON,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHEVAL CÉLÈTES.

Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Il appelle l'eau le plus excellent de tous les éléments, pour deux raisons : 1° à cause que d'elle se forment les autres, car l'aïr se fait d'une eau subtilisée, la terre d'une eau condensée, et le feu, se faisant d'un air plus subtil, tire aussi par conséquent son origine de l'eau ; 2° parce que l'eau et l'humidité est ce qui est le plus nécessaire aux animaux vivants et inanimés, car nous vivons de ce que la terre produit : or, les semences ne peuvent pousser sans humidité.

. . . . Ὁ δὲ
Χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ
Ἅτε διαπρέπει νυ-
κτὶ, μεγάνορος ἔξοχα πλούτου.

L'or éclate autant par-dessus les richesses qu'un

feu allumé éclate au milieu de la nuit. Il appelle les richesses μεγάνορα πλοῦτον, parce que ceux qui sont riches font les grands hommes, ou parce que les richesses font de grandes choses. Un commentateur dit que Pindare a suivi son inclination naturelle en louant les richesses.

Μηκέθ' ἁλίου σκόπει
Ἄλλο θαλπνότερον
Ἐν ἀμέρᾳ φαεινὸν ἄστρον
Ἐρήμας δι' αἰθέρος.

Ne cherchez point d'astre plus échauffant ni plus brillant que le soleil durant le jour, lorsqu'il éclaire l'air désert.

Les uns disent que ἔρημος veut dire, en cet endroit, chaud et ardent, en sorte que personne n'ose aller à l'air, qui est par conséquent désert; d'autres disent que la mer a des poissons, et la terre les autres animaux qui l'habitent, mais qu'aucun d'eux ne fait sa demeure dans l'air; enfin d'autres disent qu'il veut dire par là que l'air est calme, tranquille et sans nuages; quelques-uns disent qu'il entend la sphère du feu.

. . . . Δρέπων μὲν
Κορυφὰς ἀρετᾶν ἄπο πασᾶν·
Ἀγλαΐζεται δὲ καὶ
Μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ,
Οἷα παίζομεν φίλαν
Ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ
Τράπεζαν.

Il dit qu'Hiéron étoit élevé au sommet de toutes

les vertus, et qu'il en recueilloit le fruit, et qu'il se plaisoit aux fleurs et aux douceurs de la musique, ou bien qu'il se plaisoit aux odes, qui sont la fleur de la musique. Or, quand un prince se plaît aux exercices de la musique, qui sont des exercices de paix, c'est une marque que son royaume est paisible. Tels sont, dit-il, les chants que nous jouons autour de la table amie, parce qu'on n'y appelle que des amis, ou bien à cause qu'elle noue les amitiés.

. . . . ἀλλὰ Δωρίαν ἀ-
πὸ φόρμιγγα πασσάλου
Λάμβαν'.

Mais prends ton luth dorien du clou où il est attaché. Il l'appelle dorien, parce que des trois harmonies, dorienne, phrygienne et lydienne, la dorienne ou la dorique étoit la plus grave.

. . . . . . σύτο, δέμας
Ἀκέντητον ἐν δρόμοισι παρέχων,
Κράτει δὲ προσέμιξε δεσπόταν
Συρακόσιον, ἱπποχάρμαν
Βασιλῆα.

Il loue le cheval de Hiéron, qui, courant sans attendre l'éperon, menoit son maître à la victoire, savoir Hiéron, roi de Syracuse, qui aimoit les chevaux.

Ἦ θαυματὰ πολλά·
Καί πού τι καὶ βροτῶν φρένας
Ὑπὲρ τὸν ἀληθῆ λόγον
Δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις
Ἐξαπατῶντι μῦθοι·

Après avoir conté la fable de Pélops, à qui les dieux rendirent une épaule d'ivoire après que Cérès eut mangé la sienne : Il y a, dit-il, beaucoup de choses merveilleuses, et cependant des fables embellies de divers mensonges trompent et divertissent l'esprit humain beaucoup plus que de véritables discours.

> Χάρις δ' ἅπερ ἅπαντα τεύ-
> χει τὰ μείλιχα θνατοῖς,
> Ἐπιφέροισα τιμὰν,
> Καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν
> Ἔμμεναι τὸ πολλάκις.

Par cette grace qui rend tout agréable aux hommes, et qui donne le prix aux choses, il entend la grace de la poésie.

> Ἀμέραι δ' ἐπίλοιποι,
> Μάρτυρες σοφώτατοι.

Mais les jours de l'avenir sont des juges sages et infaillibles.

> Ἔστι δ' ἀνδρὶ φάμεν
> Ἐοικὸς ἀμφὶ δαιμόνων κα-
> λά·

Il sied bien à un homme, ou il est juste que l'homme parle toujours bien des dieux.

> Ἐμοὶ δ' ἄπορα, γαστρίμαργον
> Μακάρων τιν' εἰπεῖν.
> Ἀφίσταμαι. Ἀκέρδεια λέλογχεν
> Θαμινὰ κακαγόρως.

Il dit cela après avoir réfuté la fable que Pélops

avoit été mis en pièces par les dieux, pour être mangé; il dit seulement que Pélops fut enlevé par Neptune au palais de Jupiter, pour lui servir d'échanson, comme après lui Ganymède.

. . . . . Ἀλλὰ γὰρ κατα-
πέψαι μέγαν ὄλβον οὐκ ἐδυ-
νάσθη· κόρῳ δ' ἕλεν
Ἄταν ὑπέροπλον.

Il parle de Tantale, que les dieux avoient honoré plus qu'aucun homme; mais il ne put digérer ce grand bonheur, et il s'attira un malheur infini par son dégoût. Il fait allusion aux viandes, qui nuisent beaucoup à l'estomac, lorsqu'il ne les sauroit digérer. Quelques-uns entendent par ce dégoût l'orgueil et l'insolence. Il marque par là qu'un homme qui ne peut digérer son bonheur se perd souvent.

Εὐφροσύνας ἀλᾶται·
Ἔχει δ' ἀπάλαμον βίον
Τοῦτον, ἐμπεδόμοχθον.

Il décrit la misère de Tantale, qui, voulant détourner de sa tête cette pierre qui est pendue sur lui, ne sauroit avoir de joie, et mène une vie toujours pénible.

. . . . . ἀθανάτων ὅτι κλέψας
Ἁλίκεσσι συμπόταις
Νέκταρ ἀμβροσίαν τε
Δῶκεν οἷσιν ἄφθιτον
Θέσσαν.

Les uns expliquent cela en disant que Tantale

découvrit les mystères des dieux; d'autres disent que c'étoit un naturaliste qui voulut découvrir la nature du soleil.

. . . . εἰ δὲ θεὸν
Ἀνήρ τις ἔλπεταί τι λαθέ-
μεν ἔρδων, ἁμαρτάνει.

Celui-là se trompe qui croit faire quelque chose au-dessus des dieux.

Τοὔνεκα προῆκαν υἱὸν
Ἀθάνατοί οἱ πάλιν
Μετὰ τὸ ταχύποτμον
Αὖτις ἀνέρων ἔθνος.

Les dieux punissent Tantale en la personne de son fils, en le renvoyant parmi les hommes, qui meurent bientôt.

Πρὸς εὐάνθεμον δ' ὅτε φυὰν
Λάχναι νιν μέλαν γένειον ἔρεφον,
Ἑτοῖμον ἀνεφρόντισεν γάμον.

Il appelle la jeunesse florissante. Il dit que Pélops chercha un mariage qui se présentoit. L'histoire est qu'OEnomaüs étoit si fort épris de la beauté de sa fille qu'il ne croyoit pas que personne la méritât. Il ne la donnoit qu'à cette condition que son amant la devoit enlever à la course d'un char. Il étoit derrière le char avec une pique; et quand son chariot, qui étoit le plus vite du monde, avoit atteint l'autre, il perçoit de sa lance l'amant de sa fille. Il en avoit déjà tué treize quand Pélops eut

recours à Neptune, lequel, selon quelques-uns, gagna le cocher d'OEnomaüs afin qu'il laissât courir Pélops avec Hippodamie; mais, selon Pindare, Neptune donna à Pélops un char d'or, tiré par des chevaux ailés.

. . . . . Ἄγχι δ' ἐλθὼν
Πολιᾶς ἁλὸς οἶος ἐν ὄρφνᾳ,
Ἄπυεν βαρύκτυπον
Εὐτρίαιναν.

Il appelle la mer chenue, ou parce que c'est le premier et le plus ancien des éléments, ou à cause que sa continuelle agitation la fait blanchir.

. . . ὁ μέγας δὲ κίνδυ-
νος ἄναλκιν οὐ φῶ-
τα λαμβάνει. Θανεῖν δ' οἷσιν ἀνάγκα,
Τί κέ τις ἀνώνυμον γῆρας ἐν σκότῳ
Καθήμενος ἕψοι μάταν, ἁπάντων
Καλῶν ἄμμορος;

Puisque aussi bien il faut mourir, pourquoi consumer une vieillesse inconnue dans les ténèbres, dénuée de vertu et d'honneur?

Ἀρεταῖσι μεμαλότας υἱούς.

Il eut des enfants adonnés à la vertu.

Τύμβον ἀμφίπολον
Ἔχων πολυξενωτάτῳ πα-
ρὰ βωμῷ.

Il a un sépulcre tout environné de la multitude des pèlerins.

Ὁ νικῶν δὲ, λοιπὸν ἀμφὶ βίοτον
Ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν,
Ἀέθλων γ' ἕνεκεν.

Ou parce que cette victoire est le comble de l'honneur, ou parce qu'il n'a plus besoin de combattre davantage, ayant une fois vaincu.

. . . . Τὸ δ' ἀ-
εὶ παράμερον ἐσλὸν,
Ὕπατον ἔρχεται παν-
τὶ βροτῷ.

Les hommes oublient les biens qu'ils ont reçus par le passé, et ne goûtent bien que ceux qui leur viennent de jour en jour. Ou le bien qui nous arrive sans discontinuer est le souverain bien, ou le bien qui nous arrive après l'avoir bien souhaité est le bien qui nous plaît davantage : comme Hiéron, qui a vaincu après avoir fait tous ses efforts pour vaincre.

. . . . Πέποιθα δὲ ξένον
Μή τιν' ἀμφότερα
Καλῶν τε ἴδριν ἄλλον, ἢ καὶ δύ-
ναμιν κυριώτερον,
Τῶν γε νῦν, κλυταῖσι δαιδα-
λωσέμεν ὕμνων πτυχαῖς.

Je suis certain que je ne louerai jamais personne qui soit plus savant et plus vertueux que Hiéron, ou bien jamais personne ne vous louera avec plus de connoissance et plus de force que moi.

Θεὸς, ἐπίτροπος ἐ-
ὼν, τεαῖσι μήδεται,
Ἔχων τοῦτο κᾶδος, Ἱέρων,
Μερίμναισιν.

Cela s'entend, ou du dieu protecteur de Hiéron, ou du dieu de la poésie.

. . . . . . Ἐπ' ἄλλοι-
σι δ' ἄλλοι μεγάλοι· τὸ δ' ἔσχατον, κορυ-
φοῦται βασιλεῦσι.

Les uns excellent en une chose, les autres excellent en une autre; mais les rois excellent souverainement aux choses où les autres n'excellent que médiocrement. Ou bien la puissance des rois est le souverain degré d'honneur.

. . . . . Μηκέτι
Πάπταινε πόρσιον.

Ne souhaitez rien davantage que la gloire que vous venez d'acquérir aux jeux, ou bien que la dignité que les dieux vous ont donnée.

Εἴη σέ τε τοῦτον
Ὑψοῦ χρόνον πατεῖν, ἐμέ
Τε τοσσάδε νικαφόροις
Ὁμιλεῖν, πρόφαντον σοφίᾳ καθ' Ἕλ-
λανας ἐόντα παντᾶ.

Puissiez-vous cependant jouir de la gloire où vous êtes élevé; et moi puissé-je jouir de la conversation des braves comme vous, me rendant fameux

parmi les Grecs par ma sagesse! Le sens est qu'autant que Hiéron est heureux d'être vainqueur et d'être roi, autant Pindare se croit-il heureux de converser avec des héros comme lui, et de chanter leurs louanges.

Ce Hiéron étoit si beau, si brave et si généreux, qu'il passa pour un prodige. Théocrite lui a adressé quelques églogues.

ODE II.

A THÉRON, TYRAN OU ROI D'AGRIGENTE,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHARIOT.

Ἀναξιφόρμιγγες ὕμνοι
Τίνα θεὸν, τίν' ἥρωα,
Τίνα δ' ἄνδρα κελαδήσομεν;

Il appelle les chansons reines des instruments, parce qu'on compose les chansons, et puis on y accommode le luth.

Γεγωνητέον ὀπὶ
Δίκαιον ξένων
Ἔρεισμ' Ἀκράγαντος,
Εὐωνύμων τε πατέρων
Ἄωτον, ὀρθόπολιν·

Il appelle Théron la fleur de ses illustres parents, parce qu'il étoit de la race de Cadmus. Il le loue aussi d'être le conservateur de sa ville.

. . . . . αἰών τ' ἔφε-
πε μόρσιμος, πλοῦτόν
Τε καὶ χάριν ἄγων
Γνησίαις ἐπ' ἀρεταῖς.

Le temps et la dcstinée ont comblé leurs vertus de richcsses et dc bonheur.

. . . . Τῶν δὲ πεπραγμένων,
Ἐν δίκᾳ τε καὶ παρὰ δίκαν,
Ἀποίητον οὐδ' ἂν
Χρόνος ὁ πάντων πατὴρ
Δύναιτο θέμεν, ἔργων τέλος.
Λάθα δὲ πότμῳ σὺν εὐδαίμονι γένοιτ' ἄν.
Ἐσλῶν γὰρ ὑπὸ χαρμάτων,
Πῆμα θνάσκει παλίγκοτον δαμασθέν.

Il dit cela à cause que Théron avoit été cn guerre avec Hiéron. Le temps ne sauroit pas empêcher que cela n'ait été fait; mais le bonheur et la joie présente doit faire oublier tous ces malheurs.

Ἕπεται δὲ λόγος εὐθρόνοις
Κάδμοιο κούραις, ἔπα-
θον αἳ μεγάλα. Πένθος
Δὲ πιτνεῖ βαρὺ
Κρεισσόνων πρὸς ἀγαθῶν.

Il fait venir là l'histoire des filles de Cadmus, parce que Théron étoit de cette race. Elles furent donc toutes malheureuses; mais après elles devinrent immortelles, comme Sémélé et Ino.

Ἦτοι
Βροτῶν γε κέκριται

Πεῖρας οὔ τι θανάτου,
Οὐδ' ἀσύχιμον ἁμέραν
Ὁπότε παῖδ' ἀλίου
Ἀτειρεῖ σὺν ἀγαθῷ
Τελευτάσομεν.
Ῥοαὶ δ' ἄλλοτ' ἄλλαι
Εὐθυμιᾶν τε μέτα καὶ
Πόνων ἐς ἄνδρας ἔβαν.

Il appelle les Journées filles du Soleil; il y en a qui expliquent ce vers, ἀσύχιμον ἁμέραν, pour le jour de la mort, parce qu'elle finit tous nos travaux.

Οὕτω δὲ Μοῖρ', ἅ τε πατρώϊον
Τῶν δ' ἔχει τὸν εὔφρονα πότμον,
Θεόρτῳ σὺν ὄλβῳ
Ἐπί τι καὶ πῆμ' ἄγει
Παλιντράπελον ἄλλῳ χρόνῳ.

Il revient à Théron, dont la race a été heureuse, et puis après malheureuse, et ensuite est retournée à son premier bonheur.

Τὸ δὲ τυχεῖν,
Πειρώμενον ἀγωνίας
Παραλύει δυσφρόνων.
Ὁ μὰν πλοῦτος ἀρεταῖς
Δεδαιδαλμένος
Φέρει τῶν τε καὶ τῶν
Καιρὸν, βαθεῖαν ὑπέχων
Μέριμναν ἀγροτέραν.

Les richesses qui sont ornées de la vertu supportent aisément la bonne et la mauvaise fortune. C'est ce qu'a dit élégamment Sapho :

« Πλοῦτος ἄνευ ἀρετῆς οὐκ ἀσινὴς πάροικος
« Ἡ δὲ ἐξ ἀμφοτέρων κρᾶσις εὐδαιμονίας ἔχει
« Τὸ ἄκρον. »

Callimachus a eu la même pensée en ces vers :

« Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν
« Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο, δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον. »

Ἀστὴρ ἀρίζηλος, ἀλαθινὸν
Ἀνδρὶ φέγγος.

L'un ou l'autre, dit-il, est un astre brillant, et le véritable ornement d'un homme.

Εἰ δέ μιν ἔχει
Τις, οἶδε τὸ μέλλον,
Ὅτι θανόντων μὲν ἐν-
θάδ' αὐτίκ' ἀπάλαμνοι φρένες
Ποινὰς ἔτισαν. Τὰ δ' ἐν τᾷδε Διὸς ἀρχᾷ
Ἀλιτρὰ κατα γᾶς δικά-
ζει τις, ἐχθρᾷ λόγον φράσαις ἀνάγκᾳ.

Il représente la justice de l'autre monde, où sont punis les crimes de celui-ci. Ἐχθρᾷ, parce qu'on n'y juge point par amis, mais selon les actions commises.

Ἴσον δὲ νύκτεσσιν αἰεὶ,
Ἴσα δ' ἐν ἁμέραις ἅλι-
ον ἔχοντες, ἀπονέστερον
Ἐσλοὶ νέμονται βίο-
τον, οὐ χθόνα ταράσσον-
τες ἐν χερὸς ἀκμᾷ,

Οὐδὲ πόντιον ὕδωρ
Κεινὰν παρὰ δίαιταν· ἀλ-
λὰ παρὰ μὲν τιμίοις
Θεῶν, οἵτινες ἔχαι-
ρον εὐορκίαις
Ἄδακρυν νέμονται
Αἰῶνα· τοὶ δ' ἀπροσόρα-
τον ὀκχέοντι πόνον.

Il montre la différence des bons qui vivent toujours en l'autre monde sans travail et sans affliction, sans labourer la terre et sans naviguer sur la mer, ou, comme d'autres l'expliquent, sans se battre sur la terre et sans se battre sur la mer.

Ὅσοι δ' ἐτόλμασαν ἐς τρὶς
Ἑκατέρωθι μείναντες
Ἀπὸ πάμπαν ἀδίκων ἔχειν
Ψυχὰν, ἔτειλαν Διὸς
Ὁδὸν παρὰ Κρόνου τύρ-
σιν· ἔνθα μακάρων
Νᾶσος ὠκεανίδες
Αὖραι περιπνέουσιν· ἄν-
θεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει,
Τὰ μὲν χερσόθεν ἀπ' ἀ-
γλαῶν δενδρέων,
Ὕδωρ δ' ἄλλα φέρβει·
Ὅρμοισι τῶν χέρας ἀνα-
πλέκοντι καὶ στεφάνοις.

Il parle ici des plus parfaits qui ont persévéré dans la vertu, et qui, marchant par la voie de Jupiter, sont arrivés aux îles des Bienheureux, où brillent des fleurs dorées, tant celles qui naissent

dessus les arbres que celles que l'eau nourrit, comme les roses, etc.

Quelques-uns ont cru qu'il entendoit parler de la métempsycose en la personne de ceux qui ont persévéré dans la vertu partout où ils ont été, c'est-à-dire dans une condition ou dans une autre; mais il semble qu'il ne veuille parler que de ceux qui dans l'une et l'autre fortune ont toujours été également vertueux : et cela vient mieux au discours qu'il a tenu auparavant de ces diverses fortunes. Car, dit-il, ces esprits fiers et intraitables, ἀπάλαμνοι, qui ont abusé de leur fortune, sont punis. Ceux qui se sont honnêtement gouvernés ne sont point tourmentés; mais ceux qui ont gardé leur ame toujours inviolable à l'injustice, en quelque état qu'ils aient été, et qui ont suivi la voie de Jupiter, c'est-à-dire le chemin des héros et des dieux, ceux-là vont dans les îles Heureuses. Homère les décrit comme Pindare, quatrième livre de l'*Odyssée :*

> Ὃς Ἕκτορ' ἔσφαλε, Τροίας
> Ἄμαχον ἀστραβῆ κίο-
> να.

Il parle d'Achille, qui vainquit Hector, la colonne inébranlable de Troie.

> . . . . Πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶ-
> νος ὠκέα βέλη
> Ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
> Φωνάεντα συνετοῖσιν· ἐς
> Δὲ τὸ πᾶν ἑρμηνέων
> Χατίζει.

Il dit que ses flèches, c'est-à-dire ses vers, se font bien entendre aux savants, mais qu'ils ont besoin d'interprète pour être entendus du peuple.

. . . . Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ·
Μαθόντες δὲ, λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὣς,
Ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον.

Il dit que celui-là est véritablement sage qui est naturellement savant : cela s'entend de la poésie plus que de pas une autre science; car il veut dire qu'il n'y a point de bon poëte que ceux qui le sont naturellement, et qu'au contraire ceux qui ne le sont que par étude sont comme des corbeaux qui croassent méchamment au prix du divin oiseau de Jupiter, qui est l'aigle.

Φίλοις ἄνδρα μᾶλλον
Εὐεργέταν πραπίσιν ἀ-
φθονέστερόν τε χέρα
Θήρωνος.

Il dit qu'aucune ville n'a mis au monde, depuis cent ans, un homme plus obligeant et plus libéral que Théron.

. . . . . Ἀλλ' αἶνον ἔβα κόρος
Οὐ δίκᾳ συναντόμενος, ἀλ-
λὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν,
Τὸ λαλαγῆσαι θέλων,
Κρύφον τε θέμεν ἐσλῶν κακοῖς,
Ἔργοις.

L'envie et l'insolence attaquent la gloire de Théron, et excitent les méchants hommes à le troubler, afin d'étouffer ses belles actions sous leurs crimes. Quelques parents de Théron, envieux de sa gloire, firent la guerre contre lui.

ODE III.

AU MÊME THÉRON.

Καλλιπλοκάμῳ θ' Ἑλένᾳ,

Hélène aux beaux cheveux,

Ὕμνον ὀρθώσαις ἀκαμαντοπόδων
Ἵππων ἄωτον.

Faisant un hymne à la louange de ses chevaux infatigables à la course.

. . . . διχόμηνις ὅλον χρυσάρματος
Ἑσπέρας ὀφθαλμὸν ἀντέφλεξε Μήνα.

La pleine lune sur un char d'or montroit tout son visage sur le soir. Il l'appelle διχόμηνις, parce qu'elle coupe le mois en deux.

Ἀλλ' οὐ καλὰ δένδρε' ἔθαλλε
Χῶρος ἐν βάσσαις Κρονίου Πέλοπος·
Τούτων ἔδοξε
Γυμνὸς αὐτῷ κᾶπος ὀξεί-
αις ὑπακουέμεν αὐγαῖς ἁλίου.

La plaine d'Élide, étant dépouillée d'arbres étoit sujette aux violentes ardeurs du soleil.

Εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων
Δὲ χρυσὸς αἰδοιέστατον·
Νῦν γε πρὸς ἐσχατιὰν Θή-
ρων ἀρεταῖσιν ἱκάνων ἅπτεται
Οἴκοθεν Ἡρακλέος στηλᾶν. Τὸ πόρσω
Δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον,
Κἀσόφοις. Οὐ μὴν διώξω. Κεινὸς εἴην.

Comme l'eau est le plus excellent des éléments, et l'or le plus précieux des métaux, aussi Théron ayant remporté la plus belle victoire, qui est celle des jeux Olympiques, il est au plus excellent degré d'honneur; et par ses vertus domestiques il va jusqu'aux colonnes d'Hercule, au delà desquelles ni sage ni ignorant ne peut aller. Je ne passe donc point plus outre, c'est-à-dire je ne le louerai pas davantage; car je l'entreprendrois vainement.

ODE IV.

A PSAUMIS DE CAMÉRINE,

VAINQUEUR AU CHARIOT.

Ἐλατὴρ ὑπέρτατε βροντᾶς
Ἀκαμαντόποδος
Ζεῦ· (τεαὶ γὰρ ὧραι, etc.)

Il appelle le tonnerre infatigable à la course, pour faire allusion aux chevaux qui courent aux

jeux Olympiques. Il dit que les heures appartiennent à Jupiter, ou parce qu'il est le maître du temps; ou bien il entend par là les cinq années qui sont le terme des jeux Olympiques, dédiés à Jupiter.

> Ξείνων δ' εὖ πρασσόντων, ἔσαναν
> Αὐτίκ' ἀγγελίαν,
> Ποτὶ γλυκεῖαν ἐσλοί.

Les gens de bien sont ravis quand ils entendent dire que leurs amis ont fait quelque chose de beau.

> Δέκευ χαρίτων ἕκα-
> τι τόνδε κῶμον,
> Χρονιώτατον φάος εὐρυ-
> σθενέων ἀρετᾶν.

Reçois cet hymne en action de graces, lequel fera vivre lontemps la mémoire des vertus; car les belles actions sont étouffées, si la poésie ne les chante.

> . . . ἐπεί μιν
> Αἰνέω μάλα μὲν
> Τροφαῖς ἑτοιμον ἵππων,
> Χαίροντά τε ξενίαις πανδόκοις,
> Καὶ πρὸς ἁσυχίαν φιλόπολιν
> Καθαρᾷ γνώμᾳ τετραμμένον.

Car il y a des gens qui aiment leur ville; mais ils n'aiment pas le repos comme Psaumis.

> Οὐ ψεύδεϊ τέγξω
> Λόγον. Διάπειρά τοι
> Βροτῶν ἔλεγχος.

Je ne souillerai point mon discours de mensonge, en louant sans doute un homme déja âgé d'avoir remporté le prix; car l'expérience fait connaître les hommes, comme elle a fait connaître Erginus, un des Argonautes, qui sembloit déja vieux, et ne laissa pas de vaincre à la course, quoique les femmes de Lemnos se moquassent de lui.

Χαλκοῖσι δ' ἐν ἔντεσι νικῶν
Δρόμον, ἔειπεν Ὑψιπυλείᾳ,
Μετὰ στέφανον ἰών·
Οὗτος ἐγὼ ταχυτᾶτι·
Χεῖρες δὲ καὶ ἦτορ ἴσον.

Tel que vous me voyez, dit-il à Hypsipyle, fille de Thoas, pour qui se faisoient ces jeux à son tombeau, mes mains et mon corps répondent encore à la vitesse de mon esprit; c'est-à-dire, si je fais de grands desseins, j'ai de la force assez pour les mettre en exécution.

Φύονται δὲ καὶ νέοις
Ἐν ἀνδράσι πολιαὶ
Θαμὰ, καὶ παρὰ τὸν ἁλικίας
Ἐοικότα χρόνον.

Ou parce que souvent les vieillards sont encore jeunes et vigoureux, ou parce qu'en effet les cheveux blanchissent souvent avant la vieillesse.

ODE V.

AU MÊME PSAUMIS,

VAINQUEUR EN TROIS COURSES.

Αἰεὶ δ' ἀμφ' ἀρεταῖσι, πόνος δαπά-
να τε μάρναται πρὸς
Ἔργον κινδύνῳ κεκαλυμμένον.
Εὖ δὲ ἔχοντες, σοφοὶ καὶ πολί-
ταις ἔδοξαν ἔμμεν.

Il parle, ou de la victoire que Psaumis a remportée, ou bien de ce que Psaumis a rebâti de nouveau sa ville, Camérine.

Σωτὴρ ὑψινεφὲς Ζεῦ,
. . . .
Ἱκέτας σέθεν ἔρχομαι, Λυδίοις
Ἀπύων ἐν αὐλοῖς,
Αἰτήσων πόλιν εὐα-
νορίαισι τάνδε κλυταῖς
Δαιδάλλειν· σέ τ', Ὀ-
λυμπιόνικε, Ποσει-
δανίαισιν ἵπποις
Ἐπιτερπόμενον, φέρειν γῆρας εὔ-
θυμον, ἐς τελευτὰν,
Υἱῶν, Ψαῦμι, παρισταμένων. Ὑγί-
εντα δ' εἴ τις ὄλβον
Ἄρδει, ἐξαρκέων κτεάτεσσι, καὶ
Εὐλογίαν προστιθεὶς, μὴ ματεύ-
σῃ Θεὸς γενέσθαι.

Il prie Jupiter d'orner la ville de Psaumis, en

lui donnant d'illustres habitants, et de donner à Psaumis une vieillesse heureuse, ayant toujours ses enfants auprès de lui; et puis il loue ceux qui, jouissant d'une forte santé, se contentent de ce qu'ils ont, et tâchent seulement d'être en bonne réputation, et il dit qu'en cet état ils ne doivent point souhaiter d'être dieux.

ODE VI.

A AGÉSIAS SYRACUSAIN.

Χρύσεας ὑποστάσαντες εὐ-
τειχεῖ προθύρῳ θαλάμου
Κίονας, ὡς ὅτε θαητὸν μέγαρον,
Πάξομεν. Ἀρχομένου δ' ἔργου πρόσωπον
Χρὴ θέμεν τηλαυγές.

Comme quand on bâtit un beau logis, on embellit le vestibule de colonnes dorées; aussi, quand on commence un ouvrage, il y faut donner une face éclatante.

. . . . τίνα κεν φύγοι ὕμνον
Κεῖνος ἀνὴρ, ἐπικύρσαις ἀφθόνων
Ἀστῶν ἐν ἱμερταῖς ἀοιδαῖς;

Parce que d'ordinaire les habitants d'une même ville sont envieux l'un contre l'autre.

. . . . . Ἀκίνδυνοι δ' ἀρεταὶ
Οὔτε παρ' ἀνδράσιν, οὔτ' ἐν ναυσὶ κοίλαις,
Τίμιαι. Πολλοὶ δὲ μέ-
μνανται, καλὸν εἴ τι πονᾳθῇ.

C'est ce qu'Hésiode dit aussi :

« Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν. »

Ποθέω στρατιᾶς
Ὀφθαλμὸν ἐμᾶς, ἀμφότερον,
Μάντιν τ' ἀγαθὸν,
Καὶ δουρὶ μάρνασθαι...

Il fait dire cela à Adraste, lorsqu'il perdit Amphiaraüs, Thébain, que la terre engloutit avec son char, lorsqu'il alloit être tué avec ses compagnons.

Ἅ τοι, Ποσειδάωνι μιχθεῖσα Κρονίῳ, λέγεται
Παῖδ' ἰοβόστρυχον Εὐάδναν τεκέμεν.
Κρύψε δὲ παρθενίαν ὠδῖνα κόλποις.

Il parle de Pitané, fille d'Eurotas, d'où est venue la race d'Agésias; car Pitané eut Évadné, de laquelle Apollon eut Iamos, qui fut le premier de cette race. Tous ceux qui naissoient d'une mère avant qu'elle fût mariée s'appeloient παρθένιοι.

. . . . ὑπ' Ἀπόλλωνι γλυκείας πρῶτον ἔψαυσ' Ἀφροδίτας.

Il parle d'Évadné, qui fut connue par Apollon.

. . . . ἐν θυμῷ πιέσαις
Χόλον οὐ φατὸν ὀξείᾳ μελέτᾳ ᾤχετ' ἰών.

Il parle d'Æpilus, roi de Bessane, en Arcadie, qui retira chez lui Évadné encore enfant. Il étoit

donc fort en colère, la voyant grosse. Il alla consulter l'oracle d'Apollon à Delphes, qui lui avoit appris qu'Apollon étoit celui qui l'avoit engrossée. Et cependant Évadné accoucha d'un enfant sous un buisson.

> Ἁ δὲ φοινικόκροκον
> Ζώναν καταθηκαμένα,
> Κάλπιδά τ' ἀργυρέαν,
> Λόχμας ὑπὸ κυανέας
> Τίκτε θεόφρονα κοῦρον.

Apollon lui rendit Lucine favorable : ainsi elle accoucha d'un enfant; mais la douleur l'ayant forcée de le mettre à terre, deux dragons aux yeux bleus vinrent, et le nourrirent avec grand soin par l'ordre des dieux, lui donnant l'innocent venin des abeilles pour nourriture. Cependant le roi, étant revenu de Delphes, demanda où étoit l'enfant d'Évadné et d'Apollon, lequel devait être un grand prophète, lui et sa race : personne n'en savoit rien.

> Ἀλλ' ἐγ-
> κέκρυπτο γὰρ σχοίνῳ βατίᾳ τ' ἐν ἀπει-
> ράτῳ, ἴων ξανθαῖσι καὶ παμπορφύροις
> Ἀκτῖσι βεβρεγμένος ἁβρὸν
> Σῶμα.

De là vient que sa mère le nomma Iamos.

> . . . . Τερπνᾶς δ' ἐπεὶ
> Χρυσοστεφάνοιο λάβεν
> Καρπὸν ἥβας...

Il appelle la jeunesse couronnée d'or, ou à cause

sans doute que c'est le plus bel âge de la vie, ou à cause que les cheveux sont blonds et ne blanchissent pas encore.

Τιμῶντες δ' ἀρετὰς,
Ἐς φανερὰν ὁδὸν ἔρχονται. Τεκμαίρει
Χρῆμ' ἕκαστον. Μῶμος ἐκ
Δ' ἄλλων κρέμαται φθονεόντων.

Chaque action témoigne la vertu d'un homme, et les hommes qui sont vertueux marchent par un chemin découvert, ou parce que la vertu ne se cache point, ou à cause qu'elle est glorieuse.

. . . . . Ἐσσὶ γὰρ ἄγγελος ὀρθὸς,
Ἠϋκόμων σκυτάλα μοισᾶν, γλυκὺς
Κρητὴρ ἀγαφθέγκτων ἀοιδᾶν.

Il parle à un musicien, qu'il appelle l'ambassadeur des Muses.

Ἀδύλογοι
Δέ μιν λύραι μολπαί τε γινώσκοντι. Μὴ
Θραύσσοι χρόνος ὄλβον ἐφέρπων.

Il loue Hiéron, qu'il dit être comme des lyres et des chansons.

Ἀγαθαὶ δε πέλον-
τ' ἐν χειμερίᾳ νυκτὶ θοᾶς
Ἐκ ναὸς ἀπε-
σκίμφθαι δύ' ἄγκυραι.

Il dit allégoriquement qu'il est bon dans une tempête d'avoir deux ancres pour assurer un vaisseau; aussi il est bon à Agésias d'être citoyen de deux villes, de Syracuse, et dans l'Arcadie.

ODE VII.

A DIAGORAS,

πύκτῃ, VAINQUEUR AU COMBAT DE MAIN.

Il commence par une belle comparaison qu'il fait d'une coupe pleine de vin à un poëme qu'il appelle le nectar des Muses.

Φιάλαν ὡς εἴ τις ἀ-
φνειᾶς ἀπὸ χειρὸς ἑλὼν,
Ἔνδον ἀμπέλου καχλάζοι-
σαν δρόσῳ, δωρήσεται
Νεανίᾳ γαμβρῷ προπίνων
Οἴκοθεν οἴκαδε, πάγ-
χρυσον, κορυφὰν κτεάνων,
Συμποσίου τε χάριν, κᾶδός τε τιμά-
σαις ἑὸν, ἐν δὲ, φίλων
Παρεόντων, θῆκέ μιν ζα-
λωτὸν ὁμόφρονος εὐνᾶς·
Καὶ ἐγὼ νέκταρ χυτὸν,
Μοισᾶν δόσιν, ἀθλοφόροις
Ἀνδράσιν πέμπων, γλυκὺν καρ-
πὸν φρενός γ'.

Tout de même qu'un homme riche, prenant à la main une coupe pleine de vin, la porte à son gendre, et lui porte le plus précieux de ses meubles, tant pour l'honneur du festin que pour honorer son alliance, et le fait estimer heureux de ses amis pour l'amitié qui est entre le gendre et le beau-père;

aussi je porte maintenant un nectar tout pur, lequel est un don des Muses et le doux fruit de mon esprit, afin de réjouir nos vainqueurs.

. . . . . Ὁ δ' ὄλβιος, ὃν
Φᾶμαι κατέχοντ' ἀγαθαί.
Ἄλλοτε δ' ἄλλον ἐποπτεύει Χάρις ζω-
θάλμιος, ἁδυμελεῖ
Θαμὰ μὲν φόρμιγγι, παμφώ-
νοισί τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν.

Celui-là est heureux qui est en bonne réputation ; mais il y en a peu qui soient honorés et loués par la poésie, laquelle immortalise les hommes et leur donne une vie florissante. Il y en a qui entendent ce mot de Χάρις pour la fortune.

Ὑμνέων παῖδ' Ἀφροδίτας,
Ἀελίοιό τε νύμφαν
Ῥόδον εὐθυμάχαν.

Il est ordinaire à Pindare de donner aux villes le nom des nymphes qui ont été appelées comme elles et d'en faire des divinités.

Ἁδόντα Δίκᾳ.

Un homme qui plaisoit à la justice, c'est-à-dire un homme juste.

. . . . Ἀμφὶ δ' ἀνθρώ-
πων φρεσὶν ἀμπλακίαι
Ἀναρίθμητοι κρέμανται·
Τοῦτο δ' ἀμάχανον εὑρεῖν,
Ὅ τι νῦν καὶ ἐν τελευ-
τᾷ φέρτατον ἀνδρὶ τυχεῖν.

Il dit cela à cause que Tlépolémus, aïeul de Diagoras, avait tué le frère de sa mère; ensuite de quoi l'oracle lui ordonna de quitter son pays, et de venir à Rhodes, où il régna heureusement.

Αἱ δὲ φρενῶν ταραχαὶ
Παρέπλαγξαν καὶ σοφόν.

Ainsi la colère avoit emporté Tlépolémus.

. . . . Ἔνθα ποτὲ
Βρέχε θεῶν βασιλεὺς ὁ μέγας
Χρυσαῖς νιφάδεσσι πόλιν.

Aiusi Homère a dit de la même ville de Rhodes :

« Καί σφι θεσπέσιον πλοῦτον κατέχευε Κρονίων. »

Ensuite il décrit tout à fait bien la naissance de Pallas. Lorsque Vulcain, dit-il, avec une hache d'airain fit sortir Minerve de la tête de Jupiter :

Πατέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν
Ἀνορούσαισ' ἀλάλα-
ξεν ὑπερμάκει βοᾷ·
Οὐρανὸς δ' ἔφριξέ νιν καὶ Γαῖα μάτηρ.

Alors le Soleil, φαυσίϐροτος, commanda aux Rhodiens de bâtir en l'honneur de Pallas; et le vénérable Prométhée, c'est-à-dire la Prévoyance, y mit les vertus et la joie. La vénération qu'on a pour les dieux en prévoyant le bien et le mal qu'ils nous peuvent faire produit dans les cœurs la vertu et la joie; mais ils oublièrent de porter du feu pour

le sacrifice, et firent des sacrifices sans feu. Le commentaire ne dit point à quelle cause Pindare dit cela.

Jupiter leur versa donc une pluie d'or.

> . . . . Κείνοισι μὲν ξανθὰν ἀγαγὼν νεφέλαν,
> Πολὺν ὗσε χρυσόν·

Et Pallas leur donna l'art d'exceller par-dessus tous les autres dans les ouvrages de main, ἀριστοπόνοις χερσί : car on eût vu dans leurs rues des statues qui sembloient être animées.

> Ἔργα δὲ ζωοῖσιν ἑρπόντεσσί θ' ὁμοῖα κέλευθοι
> Φέρον· ἦν δὲ κλέος
> Βαθύ.

En effet, les Rhodiens ont inventé l'art de la sculpture. Quelques-uns croient que ç'a été Dédale. Pindare parle peut-être ici de ces statues qu'on faisoit marcher, et dont il est parlé dans Platon, ce me semble, *in Conus*.

> . . . . . . Δαέντι δὲ καὶ σοφία
> Μείζων ἄδολος τελέθει.

Quelque adroit que soit un homme, néanmoins il est beaucoup plus habile quand il est instruit; et est moins sujet à manquer : comme les Rhodiens, qui étoient naturellement adroits, furent encore instruits par Minerve.

Φαντὶ δ' ἀνθρώπων παλαιαὶ
Ῥήσιες.

C'est-à-dire les poëtes, sans doute, qui étoient les historiens de ce temps. Et en effet c'est une fable qu'il rapporte pour montrer la raison pour laquelle Rhodes est consacrée au Soleil. Rhodes, dit-il, étoit au fond de la mer, et ne paroissoit pas encore, lorsque les dieux firent le partage de la terre entre eux; mais le Soleil étant absent, personne ne se souvint de lui, et ils laissèrent ce dieu pur et chaste sans aucune ville.

Il appelle le Soleil ἁγνὸν θεὸν, parce qu'il purifie tout de ses rayons. A son retour, Jupiter vouloit recommencer les partages, mais le Soleil ne voulut pas, et dit qu'il voyoit au bord de la mer une fort belle île, et qu'il la prenoit pour lui. Il commanda donc à la Parque Lachésis de confirmer les partages, et aux dieux de jurer qu'ils ne les violeroient point, mais que cette ville lui seroit éternellement consacrée; ce qui fut fait : et cette île sortit de la mer toute fertile, et le Soleil la prit pour lui.

. . . . Ἔχει τέ μιν ὁ-
ξειᾶν ὁ γενέθλιος ἀκτίνων πατὴρ,
Πῦρ πνεόντων ἀρχὸς ἵππων.

Et là, c'est-à-dire dans cette île, ayant couché avec une nymphe du même nom, il en eut sept enfants fort sages et de bon esprit, dont l'un eut trois enfants, lesquels ayant habité cette île, donnèrent leurs noms aux lieux où ils habitèrent. C'est

là qu'on fait des jeux en l'honneur de Tlépolémus, qui accompagna les Rhodiens au siége de Troie, où il mourut; et Diagoras, dit-il, y a été couronné deux fois, et quatre fois aux jeux Isthmiens, deux fois à Némée et à Athènes. Le fer, la lance, qui est le prix des jeux d'Argos, le connoît bien. Cette expression est belle et hardie. Il est connu en Arcadie, à Thèbes et en Béoce, à Ægine et à Pellane, où il a vaincu six fois; et la pierre où l'on écrit le nom des vainqueurs, à Mégare, ne connoît que lui. Après avoir compté toutes ses victoires, il invoque *à* Jupiter, afin qu'il rende Diagoras aimé de ses citoyens et des étrangers.

> . . . . . Ἐπεὶ ὕβριος ἐχθρὰν
> Ὁδὸν εὐθυπορεῖ,
> Σάφα δαεὶς, ἅ τε οἱ πατέρων
> Ὀρθαὶ φρένες ἐξ ἀγαθῶν
> Ἔχραον.

C'est-à-dire qu'il a appris de ses pères à révérer les dieux. Sa ville, dit-il, a souvent été en réjouissances pour les victoires qu'il a acquises.

> . . . . . Ἔχει
> Θαλίας καὶ πόλις. Ἐν
> Δὲ μιᾷ μοίρᾳ χρόνου,
> Ἄλλοτ' ἀλλοῖαι διαιθύσσοισιν αὖραι.

En un moment les vents changent, et les choses prennent tout une autre face; car Diagoras, qui, peu de temps auparavant, avoit eu de l'affliction, se voit maintenant glorieux; ou bien, en un sens

contraire, c'est sans doute ce Diagoras dont parle Gellius, qui eut trois enfants, excellents en trois différentes luttes, qu'il vit vaincre tous trois en un même jour aux jeux Olympiques; et comme ses enfants, ayant mis leur couronne sur sa tête, le baisoient en présence de tout le peuple, il expira entre leurs mains. Cicéron en parle aussi au livre Ier des Tusculanes.

ODE VIII.

A ALCIMÉDON ET TIMOSTHÈNES, ATHLÈTES, ET MILÉSIAS, MAITRE DES ATHLÈTES.

Ἄλλα δ' ἐπ' ἄλλον ἔβαν
Ἀγαθῶν· πολλαὶ δ' ὁδοὶ
Σὺν θεοῖς εὐπραξίας.

Les uns sont heureux en une chose, les autres en une autre, et il y a plusieurs chemins pour devenir heureux quand on a les dieux favorables. Il dit cela parce que l'un avoit vaincu aux jeux Olympiques, et l'autre aux Néméens; comme il ajoute :

Ἦν δ' ἐσορᾶν καλὸς· ἔργῳ
Τ' οὐ κατὰ εἶδος ἐλέγχων.

Il parle d'Alcimédon, qui étoit beau à voir, et qui ne déshonoroit point sa beauté par ses actions.

C'est ce qu'Hector reproche à Pâris, au livre III de l'*Iliade :*

Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανές.

Et il dit un peu après : Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence,

. . . . Οὕνεκα καλὸν
Εἶδος ἔπ'· ἀλλ' οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν, οὐδέ τις ἀλκή.

Après, il parle d'Ægine, où le peuple étoit fort humain aux étrangers : c'étoit le pays d'Alcimédon.

Ἔνθα σώτειρα, Διὸς ξενίου
Πάρεδρος, ἀσκεῖται Θέμις,
Ἔξοχ' ἀνθρώπων. Ὅ τι γὰρ
Πολὺ, καὶ πολλᾷ ῥέπει,
Ὀρθᾷ διακρίνειν φρενὶ μὴ παρὰ καιρὸν
Δυσπαλές.

Il dit que la justice, laquelle est comme l'assistante et la conseillère de Jupiter l'Hospitalier, est révérée là plus que partout ailleurs; car ce n'est pas, dit-il, une chose aisée de garder l'équité et la mesure dans une si grande foule de gens, en parlant du peuple de cette ville ou des étrangers qui y abordoient, voulant dire qu'il est bien difficile, parmi tant d'étrangers, de les contenter tous, et de recevoir chacun selon son mérite. Et il ajoute après :

. . . . . τεθμὸς δέ τις ἀθανάτων
Καὶ τάνδ' ἁλιερκέα χώραν
Παντοδαποῖσιν ὑπέστασε ξένοις
Κίονα δαιμονίαν.

Ç'a été un arrêt des dieux que ce pays fût tout environné de la mer, afin que ce fût le refuge et comme la colonne de tous les étrangers, de quelque pays qu'ils fussent. Puissent-ils jamais ne se lasser d'une si belle pratique!

Ὁ δ' ἐπαντέλλων χρόνος
Τοῦτο πράσσων μὴ κάμοι·
. . . .
Τερπνὸν δ' ἐν ἀνθρώποις ἴσον ἔσσεται οὐδέν.

Il n'y a rien qui plaise également à tout le monde. Les uns aiment une chose, les autres une autre. Si on loue deux personnes également, il y en aura quelqu'un de jaloux. Aussi, si je loue Milésias, je crains, dit-il,

Μὴ βαλέτω με λίθῳ τραχεῖ φθόνος,

je crains que l'envie ne me jette des pierres.

Κουφότεραι γὰρ ἀπειράτων φρένες.

Les gens sans expérience sont d'ordinaire foibles et légers d'esprit. Il dit cela au sujet de Milésias, qui étoit le maître de ces deux jeunes athlètes, et qui lui-même avoit souvent combattu. Celui, dit-il, qui fait les choses par expérience est plus capable de montrer aux autres.

. . . . . Διδάξασθαι δέ τοι
Εἰδότι ῥᾷτερον. Ἄγνω-
μον δὲ, τὸ μὴ προμαθεῖν.

C'est une chose ridicule d'enseigner sans avoir

appris; mais celui-ci peut enseigner, beaucoup mieux que personne, comment il faut vaincre; et on peut dire qu'il a vaincu en Alcimédon, puisque la gloire du disciple rejaillit sur le maître; cet Alcimédon, qui a vaincu quatre jeunes hommes, et qui les a fait retourner avec honte et n'osant pas seulement ouvrir la bouche, mais se tenant clos et couverts, et cherchant des chemins détournés comme tous les vaincus.

Ὃς τύχᾳ μὲν δαίμονος, ἀ-
νορίας δ' οὐκ ἀμπλακών,
Ἐν τέτρασι παίδων ἀπεθήκατο γυίοις
Νόστον ἔχθιστον, καὶ ἀτιμοτέραν
Γλῶτταν, καὶ ἐπίκρυφον οἶμον.

Il étoit, dit-il, favorisé des dieux; mais il n'étoit pas privé de force et de courage.

Sa victoire a donné à son père une joie de père et une nouvelle force pour résister à la vieillesse.

Πατρὶ δὲ πατρὸς ἐνέπνευσεν μένος
Γήραος ἀντίπαλον.
Ἀΐδα τοι λάθεται,
Ἄρμενα πράξαις ἀνήρ.

Il revient à Alcimédon. Un homme, dit-il, qui fait de belles actions ne songe point à la mort, et ne s'en soucie point. Cela me fait souvenir des Blepsiades, ses ancêtres, dont il faut que je recueille la mémoire; car voilà la sixième victoire qui est entrée dans leur famille : et cela les rendra encore plus glorieux.

Ἔστι δὲ καὶ τι θανόντεσσιν μέρος
Κἀννόμον ἐρδόμενον.

Les morts ont aussi leur légitime, c'est-à-dire la gloire qui les suit après leur mort.

Κατακρύπτει δ' οὐ κόνις
Συγγόνων κεδνὰν χάριν.

La terre qui les couvre n'empêche pas qu'ils ne prennent part à la gloire de leurs descendants. Ainsi, lorsque Iphion, un des ancêtres d'Alcimédon, apprendra sa victoire de la Renommée ou de l'Ambassade, fille de Mercure, car il en fait un personnage,

Ἑρμᾶ δὲ θυγατρὸς ἀκούσαις Ἰφίων
Ἀγγελίας,

il contera cette nouvelle à Callimachus, un autre de ses ayeuls. Cependant je prie les dieux de le conserver en santé, et que la déesse Némésis ne s'oppose point à sa félicité.

ODE IX.

A ÉPHARMOSTUS.

Il appelle les Muses ἑκαταβόλους, parce que leurs chansons s'étendent fort loin; Δία τε φοινικοστερόπαν, Jupiter aux rouges éclairs.

. . . . . . Οὔ-
τοι χαμαιπετέων λόγων ἐφάψῃ
Ἀνδρὸς ἀμφὶ παλαίσμασιν
Φόρμιγγ' ἐλελίζων.

Il ne faut pas se servir de discours bas et rampants en chantant les victoires d'Épharmostus, citoyen d'Oponte, capitale des Locres.

Ἐγὼ δέ τοι φίλαν πόλιν
Μαλεραῖς ἐπιφλέγων ἀοιδαῖς,
Καὶ ἀγάνορος ἵππου θᾶσσον
Καὶ ναὸς ὑποπτέρου παντᾶ
Ἀγγελίαν πέμψω ταύταν,
Εἰ σύν τινι μοιριδίῳ παλάμᾳ
Ἐξαίρετον Χαρίτων νέμομαι
Κᾶπον· κεῖναι γὰρ ὤπασαν
Τὰ τέρπν'. Ἀγαθοὶ δὲ
Καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες
Ἐγένοντο.

Pour l'honneur de cette ville, et pour la faire éclater par mes chansons illustres, je veux répandre partout la victoire d'Épharmostus, et en faire voler la nouvelle plus vite qu'un cheval léger, ou qu'un navire ailé, pourvu que je sois assisté des Grâces; car les grands hommes sont tels par le secours des dieux. Autrement Hercule auroit-il pu résister tout seul contre trois dieux, contre le trident de Neptune, l'arc d'Apollon et la verge de Pluton?

. . . . . Οὐδ' Ἀΐδας ἀκι-
νήταν ἔχε ῥάβδον,
Βρότεα σώμαθ' ᾇ κατάγει
Κοίλαν πρὸς ἀγυιὰν
Θνασκόντων.

Dans la rue ténébreuse, c'est-à-dire dans la sombre demeure des morts.

. . . . . Ἀπό μοι λόγον
Τοῦτον, στόμα, ῥῖψον.

Pindare se repent d'avoir parlé de ces dissensions des dieux, comme d'une chose qui leur est injurieuse.

Ἐπεὶ τόγε λοιδορῆσαι
Θεοὺς, ἐχθρὰ σοφία· καὶ
Τὸ καυχᾶσθαι παρὰ καιρὸν,
Μανίαισιν ὑποκρέκει.

C'est une mauvaise sagesse de mal parler des dieux, et c'est une espèce de fureur de faire gloire de cette impiété. Ὑποκρέκει veut dire *approche*, comme quand on accorde un instrument on cherche le son de l'oreille, et on approche du vrai ton. Cet endroit est beau contre ceux qui font les esprits forts.

Μὴ νῦν λαλάγει τὰ τοι-
αῦτ'. Ἔα πόλεμον, μάχαν τε πᾶσαν,
Χωρὶς ἀθανάτων.

Il faut laisser là les dissensions des dieux, ou plutôt il ne faut point admettre de dissensions entre les dieux. Il faut plutôt faire l'éloge d'Oponte, ville ancienne, où Deucalion et Pyrrha s'établirent lorsque le déluge fut passé.

. . . . . . Ἄτερ
Δ' εὐνᾶς ὁμόδαμον
Κτισάσθαν λίθινον γόνον·
Λαοὶ δ' ὀνόμασθεν.

Mais il quitte ce sujet comme trop commun, pour en traiter un autre.

. . . . Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

C'est ce que dit Homère, au premier livre de l'*Odyssée*. Il décrit donc la généalogie de la ville d'Oponte, qui venoit d'une fille de Jupiter; car Jupiter enleva Protogénée, femme de Locrus, et lui fit un enfant, de peur que Locrus ne mourût sans enfant. Cette charité de Jupiter est fort plaisante.

. . . . Μή καθέλοι μιν αἰ-
ὼν, πότμον ἐφάψας,
Ὀρφανὸν γενεᾶς. Ἔχε
Δὲ σπέρμα μέγιστον
Ἄλοχος.

Jupiter la ramena à son mari, lequel, croyant que c'étoit son enfant, l'appela du nom de son grand-père maternel, Opuns, fils de Deucalion.

Ὑπέρφατον ἄνδρα μορφᾷ
Τε καὶ ἔργοισι·

Cet enfant fut un homme extraordinaire pour sa beauté et pour ses actions. Il habita la ville d'Oponte, et force étrangers se rangèrent auprès de lui; mais il honora surtout Ménœtius, père de Patrocle. Pindare fait cette digression pour embellir son sujet, qui seroit trop stérile d'ailleurs; et il parle de la valeur de Patrocle, qu'il montra contre les Mysiens,

leur résistant seul avec Achille. Depuis ce temps-là, Achille l'aima et lui commanda de ne se mettre jamais en bataille qu'auprès de lui. Patrocle étoit citoyen d'Oponte.

. . . . . Ἐξ οὗ Θέτιος γό-
νος οὐλίῳ μιν ἐν Ἄρει
Παραγορεῖτο, μήποτε
Σφετέρας ἄτερθε ταξιοῦσθαι
Δαμασιμβρότου αἰχμᾶς.

Achille lui dit ces paroles dans Homère[1] :

« Μὴ σύγ' ἄνευθεν ἐμεῖο λιλαίεσθαι πολεμίζειν
Τρωσὶ φιλοπτολέμοισιν· ἀτιμότερον δέ με θήσεις. »

Il souhaite une grande éloquence pour dignement louer les victoires d'Épharmostus.

. . . . . Εἴην
Εὑρησιεπὴς ἀναγεῖσθαι
Προσφόρος ἐν Μοισᾶν δίφρῳ·
Τόλμα δὲ καὶ ἀμφιλαφὴς δύναμις
Ἕσποιτο.

Plût à Dieu que je pusse inventer de belles paroles pour chanter dans le chariot des Muses, c'est-à-dire au style des Muses, qui marche comme dans un char roulant, au lieu que la Prose marche à pied; et que la Hardiesse me suivît avec l'Abondance et la Fécondité! car l'une ne suffit pas sans l'autre.

[1] *Iliade*, chant XVI, vers 89 et 90.

Il parle des diverses victoires qu'il a remportées comme garçon et comme homme.

Ἄργει τ' ἴσχεθε κῦδος ἀν-
δρῶν· παῖς δ' ἐν Ἀθάναις.
. . . .
Ὡραῖος ἐὼν καὶ
Καλὸς, κάλλιστά τε ῥέξας.

Étant beau garçon et ayant fait de fort belles choses. Il parle de ses autres victoires, et conclut ainsi :

Τὸ δὲ φυᾷ κράτιστον ἅπαν.
Πολλοὶ δὲ διδακταῖς
Ἀνθρώπων ἀρεταῖς κλέος
Ὤρουσαν ἑλέσθαι.
Ἄνευ δὲ Θεοῦ, σεσιγα-
μένον γ', οὐ σκαιότερον χρῆ-
μ' ἕκαστον.

Tous les commentateurs sont fort empêchés de dire le sens de ces deux derniers vers, qui sont en effet fort obscurs. Il dit donc que ce qui est naturel est toujours le meilleur. Plusieurs ont voulu acquérir de la gloire par des qualités qu'ils avoient acquises ou empruntées de l'art; mais les choses qui se font autrement que par la nature (car Dieu ne veut dire autre chose que la nature) doivent plutôt être ensevelies dans le silence que publiées. Cela se doit appliquer à toutes sortes de sciences, soit à la poésie, soit aux jeux, et ainsi du reste. C'est pourquoi il ajoute que chacun doit

s'appliquer aux choses où il a plus de disposition naturelle.

. . . . . Ἐντὶ γὰρ ἄλλαι
Ὀδῶν ὁδοὶ περαίτεραι.
Μία δ' οὐχ ἅπαντας ἄμμε θρέψει
Μελέτα. Σοφίαι μὲν αἰπει-
ναί.

La sagesse est difficile à obtenir (je crois qu'il entend la perfection) : il y a plusieurs sciences différentes, mais il est difficile d'y être parfait. Il conclut en s'exhortant lui-même. Puis donc que tu as ce don-là, c'est-à-dire que tu es naturellement savant et bon poëte, loue hardiment Épharmostus, publie que c'est un homme héroïque,

Εὔχειρα, δεξιόγυιον, ὁρῶν-
τ' ἀλκάν,

c'est-à-dire qui porte sa générosité empreinte dans ses yeux, qui a les yeux guerriers et courageux.

ODE X.

A AGÉSIDAMUS,

JEUNE GARÇON LOCRIEN DE LA PROVINCE DES ÉPIZÉPHYRIENS, LUTTEUR.

Car les Locres étoient divisés en trois provinces, les Épizéphyriens, qui confinoient avec l'Italie; les Ozoles avec l'Étolie; et les Épienémides avec l'Eubœe. Il commence cette ode par un ressouvenir.

Il avoit promis à Agésidamus de faire une ode pour lui, et l'avoit oublié. Il lui en veut payer l'usure, et c'est pourquoi il accompagne cette ode d'une autre petite.

Muses, dit-il, montrez-moi en quel endroit de mon esprit j'ai laissé Agésidamus; car j'ai oublié que je lui devois un poëme; et toi, Vérité, fille de Jupiter, garantis-moi du blâme d'avoir manqué de parole à un ami.

Ἀλλὰ σὺ καὶ θυγάτηρ
Ἀλάθεια Διὸς,
Ὀρθᾷ χερὶ ἐρύκετον ψευδέων
Ἐνιπὰν ἀλιτόξενον.

Il est vrai que j'ai été longtemps sans m'acquitter; mais je me mettrai à couvert en payant l'intérêt. Je veux donc absorber cette dette, et composer une hymne en sa faveur et en celle de son pays; c'est ce que veut dire le mot de κοινὸν : car la ville des Zéphyriens aime la vérité, et ils sont affectionnés aux Muses et à la guerre :

. . . Μέλει τέ σφισι Καλλιόπα
Καὶ χάλκεος Ἄρης.

Hercule a bien été mis en fuite en se battant contre Cycnus, fils de Mercure, qui tuoit tous les passants, et de leurs têtes vouloit bâtir un temple; et si Agésidamus . . . . . [1] il faut qu'il en rende graces

[1] Nous remplaçons par des points quelques mots évidemment omis par Racine.

à Iolas, son maître d'exercice, comme Patrocle à Achille : ear les instructions et les exemples des autres font souvent parvenir au comble de la gloire, pourvu qu'on soit outre eela secouru de Dieu.

Θήξας δέ κε φῦτ' ἀρετᾷ, ποτὶ
Πελώριον ὥρμασε κλέος ἀ-
νὴρ, Θεοῦ σὺν παλάμᾳ.
Ἄπονον δ' ἔλαβον χάρμα παῦροί τινες,
Ἔργων πρὸ πάντων βιότῳ φάος.

Peu de gens acquièrent du bonheur sans peine, et ont fait éclater leur vie et leurs actions. Il raconte l'inimitié d'Hercule avec Augéas, dont il avoit nettoyé l'écurie. Augéas ne lui vouloit point donner sa récompense; mais il fut bien puni.

. . . . Καὶ μὰν
Ξεναπάτας Ἐπειῶν βασιλεὺς ὄπιθεν
Οὐ πολλὸν ἴδε πατρίδα πολυκτέανον
Ὑπὸ στερεῷ πυρὶ πλαγαῖς τε σιδάρου
Βαθὺν εἰς ὀχετὸν ἄτας ἵζοισαν ἑὰν πόλιν.

Il vit sa ville réduite dans un abîme de misères; car, ajoute-t-il, il n'est pas aisé de se réconcilier avec des puissanees offensées :

Νεῖκος δὲ κρεσσόνων ἀποθέσθ' ἄπορον.

Hercule tua donc Augée, roi de Pise ou d'Élide; et, ayant amassé là toute son armée, il y dédia un temple à Jupiter, son père, et y institua les jeux Olympiques, ayant dressé une grande place, pour

ce dessein, sur le bord du fleuve Alphée[1]. A cette première institution les Parques se trouvèrent, et le Temps,

. . . . ὅ τ' ἐξελέγχων μόνος
Ἀλάθειαν ἐτήτυμον
Χρόνος.

C'est-à-dire que le Destin vouloit que ces jeux fussent immortels, et avec lui le Temps, qui l'a appris aux siècles suivants.

Il fait mention de ceux qui furent victorieux à la première fois; et parce que ces jeux se célébroient au clair de la lune, lorsqu'elle étoit pleine, il dit :

Ἐν δ' ἕσπερον ἔφλεξεν εὐώπιδος
Σελάνας ἐρατὸν φάος.

Ou bien, c'est-à-dire seulement que ces jeux-là se célébroient le 15 du mois. Ensuite des jeux, tout le temple retentissoit d'applaudissements; et, suivant cette coutume, nous faisons des hymnes en l'honneur de Jupiter Foudroyant. Et les vers qui ont été inventés à Thèbes bien du temps après, c'est-à-dire les vers lyriques, accompagnent ou répondent à la flûte; et ces vers ne sont pas moins agréables au vainqueur qu'un fils légitime l'est à son père vieux et mourant. Cette comparaison est fort bien exprimée.

[1] Ce lieu fut aussi nommé δωδεκάθεος, à cause des douze dieux principaux. (*Note de Racine.*)

Ἀλλ' ὥτε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρὶ
Ποθεινὸς[1] ἥκοντι νεότατι
Τὸ πάλιν ἤδη, μάλα δέ τοι θερ-
μαίνει φιλότατι νόον·
Ἐπεὶ πλοῦτος ὁ λα-
χὼν ποιμένα ἐπακτὸν ἀλλότριον,
Θνάσκοντι στυγερώτατος·

Car il n'y a rien de plus fâcheux pour qui se meurt, que de laisser son bien en la puissance d'un étranger. Autant est-il déplaisant à un homme qui a fait de belles choses, de mourir sans être honoré de louanges.

Καὶ ὅταν καλὰ ἔρξαις, ἀοιδᾶς ἄτερ,
Ἀγησίδαμ', εἰς Ἀΐδα σταθμὸν
Ἀνὴρ ἵκηται, κενεὰ πνεύσαις,
Ἔπορε μόχθῳ βραχύ τι τερπνόν.

Ce n'est pas un grand plaisir; mais il n'en va pas de même de vous, car les Muses répandront votre gloire partout.

Τὶν δ' ἁδυεπής τε λύρα
Γλυκύς τ' αὐλὸς ἀνα-
πάσσει χάριν· ἔχοντι δ' εὐρὺ κλέος
Κόραι Πιερίδες Διός.

Et à votre sujet je loue aussi la ville de Locres.

. . . . . μέλιτι[2]
Δ' εὐάνορα πόλιν καταβρέχων, παῖδ' ἐ-
ρατόν.

[1] Qui redevient enfant. (*Note de Racine.*)
[2] Le miel de la poésie. (*Note de Racine.*)

Et vous surtout, Agésidamus, que j'ai vu victorieux.

. . . . ἰδέᾳ τὲ καλὸν
Ὥρᾳ τε κεκραμένον,

Doué de beauté et de jeuncsse, laquelle a rendu Ganymède immortel par l'ordre de Vénus.

. . . . ἅ ποτ' ἀναι-
δέα Γανυμήδει τὸν θάνατον[1] ἄ-
λαλκε, σὺν Κυπρογενεῖ.

Il appelle la Mort impudente, parce qu'elle ne respecte personne.

ODE XI.

AU MÊME AGÉSIDAMUS.

Τόκος, L'INTÉRÊT.

Il commence par une belle comparaison de la poésie avec les vents et la pluie :

Ἔστιν ἀνθρώποις ἀνέμων ὅτε πλεῖστα
Χρῆσις· ἔστιν δ' οὐρανίων ὑδάτων
Ὀμβρίων παίδων νεφέλας.
Εἰ δὲ σὺν πόνῳ τις εὖ πράσσοι, μελιγάρυες ὕμνοι
Ὑστέρων ἀρχαὶ λόγων τέλλεται,
Και πιστὸν ὅρκιον μεγάλαις ἀρεταῖς.

Les poëmes sont causc qu'on parle longtemps

[1] Mort impudente. (*Note de Racine.*)

après des belles actions, et sont un gage fidèle des grandes vertus; et les victoires olympiques sont celles à qui les louanges doivent être moins enviées :

> Ἀφθόνητος δ' αἶνος Ὀλυμπιονίκαις
> Οὗτος ἄγκειται.

C'est moi qui sais donner de telles louanges, et un homme instruit des dieux, comme moi, produit toujours de belles pensées :

> Ἐκ θεοῦ δ' ἀνὴρ σοφαῖς ἀνθεῖ ἰσαεὶ πραπίδεσσιν.

C'est pourquoi je compose cette hymne à votre louange et en l'honneur de votre ville, ô Agésidamus! Puis, adressant son discours [au chœur] des Muses : Vous pouvez hardiment, leur dit-il, aller en cette ville, et vous y réjouir ou y danser; je vous réponds que ses citoyens ne sont pas ennemis des étrangers, ni ignorants des belles choses.

> Ἔνθα συγκωμάξατ'. Ἐγγυάσσομαι
> Μή μιν, ὦ Μοῖσαι, φυγόξενον στρατὸν,
> Μηδ' ἀπείρατον καλῶν,
> Ἀκρόσοφον δὲ καὶ αἰχματαν ἀφίξεσθαι. Τὸ γὰρ
> Ἐμφυὲς οὔτ' αἴθων ἀλώπηξ
> Οὔτ' ἐρίβρομοι λέοντες
> Διαλλάξαιντο ἦθος.

Il appelle le renard αἴθων, ou à cause qu'il est vif, ou plutôt à cause qu'il est roux. Il dit que le renard ne quitte point sa finesse, et le lion son courage, parce qu'il a loué ce peuple d'être adroit et d'être courageux.

ODE XII.

A ERGOTÈLES D'HIMÈRE, VILLE DE SICILE, VAINQUEUR A LA LONGUE COURSE.

Il invoque la Fortune, qu'il appelle fille de Jupiter Libérateur, afin qu'elle prenne sous sa protection la ville d'Himère.

Τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυϐερνῶνται θοαὶ
Νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι,
Κἀγοραὶ βουλαφόροι· αἵ γε μὲν ἀνδρῶν
Πόλλ' ἄνω, τὰ δ' αὖ κάτω
Ψεύδη μεταμώνια τέμνοι-
σαι, κυλίνδοντ' ἐλπίδες.

Il compare nos espérances aux navires qui coupent des apparences trompeuses comme des flots, tantôt en haut et tantôt en bas; et cette comparaison est parfaitement exprimée.

Σύμϐολον δ' οὔπώ τις ἐπιχθονίων
Πιστὸν, ἀμφὶ πράξιος ἐσ-
σομένας, εὗρεν θεόθεν.
Τῶν δὲ μελλόντων τετύφλωνται φράδαι.

C'est ce qu'Horace a rendu en ces paroles, liv. III, ode XXIX :

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus;
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.....

Pindare poursuit cette matière et ajoute :

> Πολλὰ δ' ἀνθρώποις παρὰ γνώμαν ἔπεσεν,
> Ἔμπαλιν μὲν τέρψιος. Οἱ δὲ ἀνιαραῖς,
> Ἀντικύρσαντες ζάλαις,
> Ἐσλὸν βαθὺ πήματος ἐν μι-
> κρῷ πεδάμειψαν χρόνῳ.

Horace, livre I, ode XXXIV :

> Valet ima summis
> Mutare, et insignem attenuat Deus,
> Obscura promens. Hinc apicem rapax
> Fortuna cum stridore acuto
> Sustulit; hic posuisse gaudet.

Pindare dit tout cela au sujet d'Ergotèles, qui, ayant été banni de Candie, son pays, durant des troubles, s'étoit venu habituer à Himère, et avoit remporté le prix des jeux Olympiques. Aussi il ajoute, en s'adressant à lui, que s'il fût demeuré toujours dans son logis, comme un coq qui ne se bat que sur son fumier, il n'auroit rien fait d'illustre, et la gloire de ses pieds, c'est-à-dire sa vitesse, se fût flétrie.

> Υἱὲ Φιλάνορος, ἤτοι καὶ τεά κεν,
> Ἐνδομάχας ἅτ' ἀλέκτωρ,
> Συγγόνῳ παρ' ἑστίᾳ
> Ἀκλεὴς τιμὰ κατεφυλλορόησε ποδῶν,
> Εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα
> Κνωσίας σ' ἄμερσε πάτρας.

Au lieu qu'à présent, ayant vaincu aux jeux Olympiques et aux autres jeux, vous avez honoré Himère,

où sont les bains des Nymphes, et y vivez comme en votre propre pays.

ODE XIII.

A XÉNOPHON CORINTHIEN,

VAINQUEUR A LA COURSE DU CHARIOT ET AUX CINQ JEUX.

Il appelle Corinthe ἀγλαόκουρον, c'est-à-dire pleine de belles filles ou de beaux garçons; il dit que la police y règne.

> Ἐν τᾷ γὰρ Εὐνομία ναίει, κασίγνη-
> ταί τε, Δίκα πολίων
> Ἀσφαλὲς βάθρον, καὶ ὁμό-
> τροπος Εἰράνα, ταμίαι
> Ἀνδράσι πλούτου, χρύσεαι
> Παῖδες εὐβούλου Θέμιτος.
> Ἐθέλοντι δ' ἀλέξειν Ὕβριν, Κόρου
> Ματέρα θρασύμυθον.

Ce n'est pas l'Insolence qui est mère de la Saturité, mais la Saturité qui est mère de l'Insolence. Homère :

> Τίκτει τοι Κόρος Ὕβριν, ὅταν κακῷ ὄλβος ἵκοιτο.

C'est-à-dire que ces deux filles de Thémis, la Justice et la Paix, bannissent l'Insolence, mère ou plutôt fille de l'Oisiveté[1].

> Ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος.

[1] Oisiveté est ici pour *Saturité* ou *Satiété*.

Il dit cela au sujet des Corinthiens qui ne démentoient point leur bon naturel, ou il s'entend lui-même, disant que c'est son naturel de louer les excellents hommes.

. . . . Πολλὰ δ' ἐν
Καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον
Ὧραι πολυάνθεμοι ἀρ-
χαῖα σοφίσμαθ'. Ἅπαν δ' εὑρόντος ἔργον.

Le temps a mis au jour beaucoup de belles inventions des anciens; mais, quoiqu'elles soient maintenant communes, toutefois la gloire en appartient aux inventeurs. Les Corinthiens avoient trouvé les poids, les mesures, et beaucoup d'autres choses. Pindare dit ici que ce sont eux qui ont inventé les danses en rond, qu'il appelle dithyrambes. Il dit qu'ils ont aussi trouvé l'art de brider les chevaux et de les conduire, et d'avoir aussi les premiers un double aigle dans les temples des dieux. Il dit aussi que les sciences et l'art militaire y fleurissent:

. . . . Ἐν δὲ Μοῖσ' ἀδύπνοος,
Ἐν δ' Ἄρης ἀνθεῖ νέων
Οὐλίαις αἰχμαῖσιν ἀνδρῶν.

Il invoque Jupiter, afin qu'il soit favorable à ses hymnes et aux louanges de Xénophon, lequel a vaincu et a remporté les cinq prix : ce qui n'étoit jamais arrivé à un homme seul :

. . . . Οὐκ
Ἀντεβόλησεν τῶν ἀνὴρ
Θνατὸς οὔπω τις πρότερον.

Il raconte le grand nombre de ses autres victoires, et dit à la fin qu'il est aussi malaisé de les compter toutes que de compter le gravier de la mer. Cette hyperbole est démesurée. Aussi il ajoute que la médiocrité est une bonne chose, et qu'il est bon de la connoître et de la suivre partout, c'est-à-dire qu'il n'en veut pas dire davantage.

> Ἕπεται δ' ἐν ἑκάστῳ μέτρον. Νοῆ-
> σαι δὲ καιρὸς ἄριστος.

Il se jette sur les louanges de Corinthe et de ses anciens habitants, comme de Sisyphe, qu'il appelle adroit comme un dieu, de Médée, et de Bellérophon, qui, voulant monter le cheval Pégase, n'en pouvoit venir à bout, jusqu'à ce que Pallas lui en donna en dormant une bride, qu'il appelle φίλτρον ἱππεῶν, laquelle étoit d'or, δαμασίφρονα χρυσόν.

Car les dieux rendent aisé ce qui paroissoit hors d'espérance :

> Πληροῖ δὲ θεῶν δύναμις καὶ τὰν παρ' ὅρκον
> Καὶ παρὰ ἐλπίδα κού-
> φαν κτίσιν γ'.

En effet, le généreux Bellérophon ayant mis cette bride à la bouche du cheval ailé, il sauta dessus tout armé, et lui faisoit faire la volte; et il alla dessus faire la guerre aux Amazones, à la Chimère et aux Solymes. Je ne dirai rien de sa mort; et cela

sans doute à cause qu'elle n'étoit pas glorieuse pour Bellérophon, qui tomba de dessus le cheval Pégase et se rompit la cuisse.

Horace dit, ode XI, liv. IV :

> Terret ambustus Phaeton avaras
> Spes ; et exemplum grave præbet ales
> Pegasus, terrenum equitem gravatus
> Bellerophontem ;
> Semper ut te digna sequare...

Homère décrit bien au long l'histoire de Bellérophon, au sixième livre de l'*Iliade*, en la personne de son petit-fils Glaucus, qui s'alloit battre contre Diomède ; et c'est aussi au sujet de Glaucus que Pindare en parle, disant que Glaucus se glorifioit parmi les Troyens d'être petit-fils de Bellérophon : et il fait cela pour imiter Homère.

> Τὸν δ' ἐν Οὐλύμπῳ φάτναι
> Ζηνὸς ἀρχαῖαι δέχονται.

Il parle du cheval Pégase, car il fut changé en astre, et Aratus dit que même parmi les astres il y en a quelques-uns qui s'appellent les ânes. Mais, dit-il, je m'arrête trop hors de mon sujet, ayant entrepris de louer les Corinthiens et de prêter ma main aux Muses, ἀγλαοθρόνοις, pour les louer ; Μοίσαις ἔβαν ἐπίκουρος. Il loue donc les diverses victoires des Corinthiens, et s'engage de louer celles qu'ils remporteront encore. Puis il finit, priant Ju-

piter qu'il donne de l'agrément à ses vers, et qu'il les fasse estimer.

> Ἀλλὰ κούφοισιν ἐκνεῦσαι ποσὶ,
> Ζεῦ, τέλει, αἰδῶ διδοὺς
> Καὶ τύχαν τερπνῶν γλυκεῖαν.

Il dit κούφοισιν ποσί, c'est-à-dire qu'il finisse son hymne en sorte que personne n'y trouve à redire et n'en soit choqué.

ODE XIV ET DERNIÈRE.

A ASOPICHUS D'ORCHOMÈNE,

VAINQUEUR A LA COURSE.

Il adresse tout son discours aux Grâces, qui résidoient à Orchomène, ville de Bœoce, d'où étoit Asopichus. Céphisus est un fleuve qui y passe. Il les prie d'assister favorablement à cette chanson qu'il fait pour Asopichus :

> Καφησίων ὑδάτων λαχοῖσαι,
> αἵ τε ναίετε καλλίπωλον [1] ἕδραν,
> Ὦ λιπαρᾶς ἀοίδιμοι βασίλειαι
> Χάριτες Ὀρχομενοῦ,
> Παλαιγόνων Μινυᾶν ἐπίσκοποι,
> Κλῦτ', ἐπεὶ εὔχομαι·

[1] Noble par ses chevaux. (*Note de Racine.*)

Minyus fut le premier roi d'Orchomène, fils de Neptune.

Σὺν γὰρ ὑμῖν τὰ τερπνὰ καὶ τὰ γλυκέα
Γίνεται πάντα βροτοῖς,
Εἰ σοφὸς, εἰ καλὸς, εἴ τις ἀγλαὸς
Ἀνήρ. Οὔτε γὰρ θεοὶ
Σεμνᾶν Χαρίτων ἄτερ
Κοιρανέοντι χοροὺς,
Οὔτε δαῖτας· ἀλλὰ πάντων
Ταμίαι ἔργων ἐν οὐρανῷ,
Χρυσότοξον θέμεναι
Παρὰ Πύθιον Ἀπόλλωνα θρόνους,
Αἔναον σέβοντι πατρὸς
Ὀλυμπίοιο τιμάν.

Il dit qu'elles sont assises auprès d'Apollon. En effet, à Delphes, elles étoient placées à sa main droite, parce qu'elles président aux sciences et aux vers comme lui. Il ajoute leurs noms :

Πότνι' Ἀγλαΐα, φιλησίμολπε
Τ' Εὐφροσύνα, θεῶν κρατίστου παῖδες,
Ἐπάκοοι νῦν, Θαλία τε ἐ-
ρασίμολπε, ἰδοῖσα τόνδε
Κῶμον ἐπ' εὐμενεῖ τύχᾳ
Κοῦφα βιβῶντα· Λυδίῳ γάρ.

Parce que cet hymne étoit une chanson à danser; et il ajoute ensuite qu'il est sur un ton lydien. Ensuite il s'adresse à la Renommée, qu'il appelle Écho, et lui dit qu'elle aille aux Enfers devers Cléodamus, le père d'Asopichus, pour lui raconter la victoire de son fils.

. . . . Μελαντειχέα δόμον
Φερσεφόνας ἴθι, Ἀχοῖ.

Ce mot de μελαντειχὲς est fort expressif pour décrire l'Enfer, comme si ses murailles étoient toutes noircies de fumée. Au reste, il y avoit deux Orchomène, l'une en Arcadie, l'autre en Bœoce, qui est celle-ci, que l'on appeloit le séjour des Grâces, parce que ce fut là où on leur sacrifia la première fois.

FIN DES REMARQUES SUR PINDARE.

EXTRAITS

DE

PLINE L'ANCIEN.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les *Extraits de Pline le Naturaliste*, demeurés inédits jusqu'à ce jour, font partie d'un volume autographe de Racine, conservé par le département des manuscrits de la Bibliothèque impériale sous la marque FR. 12890.

Le recueil qui les renferme, composé à Uzès, durant le séjour de Racine dans cette ville (1662 à 1663), est de la belle et fine écriture de sa jeunesse (il avait alors vingt-deux ans). Le travail sur Pline occupe les pages 27 à 43 ; le volume entier a 107 pages, plus 8 feuillets intérieurs restés en blanc.

Nous ne chercherons point à attribuer à ces pages un mérite capable d'ajouter à la gloire de Racine. Elles ont néanmoins une incontestable valeur, en ce qu'elles nous initient à la méthode féconde de travail que ce grand écrivain employait dans ses lectures. Il est constant que dans ses annotations, faites le plus souvent au courant de la plume, il ne songeait qu'à donner aux livres de sa bibliothèque une utilité spéciale

et à son usage. Ses notes étaient pour lui l'*Index*, la *Table analytique*, le *Répertoire* à consulter pour la recherche d'un fait ou d'une idée. A ce titre, elles nous offrent un excellent modèle à suivre. Pour arriver au but qu'il se proposait, Racine n'avait aucun besoin d'unité dans son travail d'annotations; aussi le voyons-nous tour à tour abréviateur, traducteur et quelquefois simple copiste du texte dont il veut garder le souvenir. Quand les *Extraits de Pline* nous ont offert des exemples de ce dernier cas, nous en avons donné la traduction en note.

Composition du manuscrit autographe FR. 12890 :

Ire PARTIE, pages 1 à 19. NOTES SUR VIRGILE.
Ces notes n'ont aucun intérêt : ce sont de simples souvenirs de quelques vers des *Géorgiques* que Racine copie.

Pages 20 à 25. NOTES SUR HORACE.
Même travail.

Pages 27 à 43. EXTRAITS DE PLINE L'ANCIEN.
Ils sont l'objet de notre publication.

Pages 44 à 50. LETTRES DE CICÉRON A ATTICUS.
Comme les notes sur Virgile et sur Horace, celles sur Cicéron sont sans intérêt.

IIe PARTIE, p. 51 à 107. REMARQUES SUR PINDARE.
Nous les avons données dans ce volume. (*Voy.* p. 157-215.)

EXTRAITS

DE PLINE L'ANCIEN.

PRÉFACE A TITUS[1].

Nec quidquam in te mutavit fortunæ amplitudo, nisi ut prodesse tantumdem posses et velles[2].

CICÉRON.

M. Tullius extra omnem ingenii aleam positus[3].

CATON LE JEUNE.

Inde illa nobilis M. Ciceronis suspiratio : « *O te felicem, M. Porci, a quo rem improbam petere nemo audet*[4] ! »

[1] Titus Vespasien.

[2] Rien en vous n'a été changé par la grandeur de la fortune, si ce n'est que vous pouvez faire tout le bien que vous voulez.

[3] Marcus Tullius, placé par son génie au-dessus de toutes les chances, n'avait rien à craindre.

[4] De là cette belle exclamation de Cicéron : « *Heureux*

PETITS PRÉSENTS.

Mola tantum salsa litant, qui non habent thura : nec ulli fuit vitio deos colere quoquomodo posset[1].

ÉCRITS.

Res ardua vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastidiis gratiam, dubiis fidem, omnibus vero naturam et naturæ sua omnia[2].

ÉTUDES LABORIEUSES.

Equidem ita sentio, peculiarem in studiis causam eorum esse qui, difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi[3].

Caton, de qui personne n'oserait solliciter une chose injuste !

[1] Un gâteau salé est l'unique offrande de qui n'a point d'encens, et jamais on n'a fait une faute à personne d'honorer les dieux comme il le pouvait.

[2] Ce n'est pas chose facile que de rajeunir d'antiques récits, d'établir avec autorité des faits nouveaux, de donner du brillant à ce qui est terne, de la lumière à ce qui est obscur, de la faveur à ce qui est dédaigné, d'imposer créance à ce qui est douteux, d'attribuer à chaque chose sa nature, et à la nature tout ce qui lui appartient.

[3] Pour moi, je sens qu'un intérêt particulier doit s'attacher dans l'étude en général à ceux qui, vainqueurs des difficultés, préfèrent le mérite d'être utiles à l'avantage de plaire.

ESPRIT AGISSANT.

« Potuisse se desinere, ni animus inquies, pasceretur opere [1]. » (*Tite-Live.*)

VEILLES.

Dies vobis impendimus : cum somno valetudinem computamus ; vel hoc solo contenti, quod, dum ista, ut ait Varro, *Musinamur,* pluribus horis vivimus. Profecto enim vita vigilia est [2].

CITER SES AUTEURS.

Est enim benignum, et plenum ingenii pudoris, fateri per quos profeceris. Obnoxii profecto animi et infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quam mutuum reddere [3].

PÉDANT ORGUEILLEUX.

Apion grammaticus, hic quem Tiberius Cæsar

[1] Ces paroles rapportées par Pline sont de Tite-Live, qui au début d'un livre de son *Histoire* dit : « Qu'assez de gloire lui est déjà acquise, et qu'il pourrait s'arrêter, si son esprit ennemi du repos ne trouvait un aliment dans le travail. »

[2] Je vous donne toutes mes journées et je n'accorde au sommeil que le temps qu'exige la santé, assez content de vivre quelques heures de plus lorsque *je veille avec les Muses,* comme dit Varron. Et, en effet, veiller c'est vivre.

[3] Il y a de l'honnêteté et une ingénieuse pudeur à avouer les emprunts dont on a fait profit. Il n'appartient qu'à une âme abjecte et à un esprit étroit d'aimer mieux être surpris en état de larcin que de faire l'aveu d'un emprunt.

cymbalum mundi vocabat, quum propriæ famæ tympanum potius videri posset, immortalitate donari a se scripsit, ad quos aliqua componebat[1].

TITRES MODESTES.

....Absoluta opera, et illa quoque quæ mirando non satiamur, pendenti titulo inscripsisse : ut APELLES FACIEBAT aut POLYCLETUS : tanquam inchoata semper arte et imperfecta, ut contra judiciorum varietates superesset artifici regressus ad veniam, velut emendaturo quidquid desideraretur, si non esset interceptus. Quare plenum verecundiæ illud est, quod omnia opera tanquam novissima inscripsere, et tanquam singulis fato adempti. Tria, non amplius, ut opinor, absolute traduntur inscripta : ILLE FECIT[2].

[1] Apion le grammairien, que Tibère appelait *la cymbale du monde*, et qu'il serait plus juste d'appeler la trompette de sa propre renommée, s'est vanté de donner l'immortalité à ceux à qui il écrivait.

[2] ... Au-dessous des chefs d'œuvre les plus parfaits, de ceux même que nous ne pouvons nous lasser d'admirer, cette inscription d'attente : APELLES FAISAIT ou POLYCLÈTE FAISAIT, comme s'il se fût agi d'une esquisse, d'une ébauche imparfaite; voulant ainsi se ménager contre la diversité des jugements un recours au pardon en se montrant prêt à corriger les défauts signalés, à moins d'en être empêché. Inscription pleine de modestie, qui semble faire de chaque ouvrage la dernière production de l'artiste que la mort a frappé avant de l'avoir achevée. Trois sans plus ont, je crois, reçu cette inscription définitive : UN TEL A FAIT.

CRITIQUES[1]. — VITILITIGATORES[1].

« Cum mortuis nonnisi larvas luctari[2]. »

SUCCÈS DES MÉCHANTS.

Mirum quo procedat improbitas cordis humani parvulo aliquo invitata successu[3].

LE MONDE. LIVRE II, CHAP. 1.

Mundum, et hoc quodcunque nomine alio cœlum appellare libuit, cujus circumflexu teguntur omnia, numen esse credi par est, æternum, immensum, neque genitum, neque interiturum unquam[4].

DIMENSIONS DU MONDE. TRAVAIL INUTILE. CHAP. 23.

Nec ut mensura (id enim velle pene dementis otii est), sed ut tantum æstimatio conjectanti constet animo[5].

[1] Critiques. — Vétilleurs. Mot que Caton a composé de *vitiis* et de *litigatoribus :* vice et litige.

[2] Il n'y a que les vers qui s'attachent aux morts.

[3] Nous n'avons pas trouvé cette phrase dans Pline.

[4] On doit croire que le monde, ou ce que l'on est convenu d'appeler d'un autre nom, le ciel, qui embrasse l'univers dans ses replis, est Dieu, cet être éternel, immense, qui n'a point été engendré et qui ne mourra jamais.

(*La note du manuscrit sur le mot* MONDE *consiste en un simple renvoi au texte latin.*)

[5] Quant à son étendue (vouloir la préciser serait acte de folie), il faut s'en tenir à une évaluation approximative.

DIAMANTS. CHAP. 63.

Quot manus atteruntur, ut unus niteat articulus [1]!

NARBON. PROV. LIVRE III, CHAP. 4.

Breviterque Italia verius quam provincia [2].

ITALIE. LIVRE III, CHAP. 5.

Terra omnium terrarum alumna, eadem, et parens : numine deum electa, quæ cœlum ipsum clarius faceret... et humanitatem homini daret : breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret [3].

(*Elegans Italiæ descriptio.*)

ROME.

Roma..... digna tam festa cervice facies, quo tandem narrari debet opere [4]?

Ipsi de ea judicavere Græci, genus in gloriam

[1] Quel travail de frottement, pour donner le brillant et le poli à une seule facette!

[2] La province Narbonnaise.—C'est plutôt l'Italie qu'une province.

[3] L'Italie. Cette terre, la nourrice, l'élève et la mère de toutes les autres : cette terre privilégiée des dieux qui lui ont donné le plus beau ciel... pour en faire le berceau de la civilisation et la rendre la patrie commune de toutes les nations répandues sur le globe.

[4] Rome... tête auguste, digne d'être portée par d'aussi glorieuses épaules, en quel ouvrage la célébrer?

suam effusissimum, quotam partem ex ea appellando Græciam Magnam [1].

LE TIBRE.

Pluribus prope solus, quam cæteri in omnibus terris amnes, accolitur, aspiciturque villis [2].

LA CAMPANIE.

Hinc felix illa Campania est. Ab hoc sinu incipiunt vitiferi colles, et temulentia nobilis succo per omnes terras inclyto, atque (ut veteres dixere) summum Liberi Patris cum Cerere certamen [3].

GRANDEUR DE ROME. LIV. IV, CHAP. 5 [4].

JARDINS DE TEMPÉ, DANS LA THESSALIE. LIV. IV, CHAP. 8.

In eo cursu Tempe vocantur quinque millia passuum longitudine, et ferme sesquijugeri latitudine, ultra visum hominis attollentibus se dextera lævaque leniter convexis jugis. Intus vero luco viridante

[1] Les Grecs, si portés à se glorifier, en ont jugé de même en donnant à une fraction de l'Italie le nom de Grande Grèce.

[2] Le Tibre compte sur ses rives plus de maisons de plaisance qu'il ne s'en voit sur aucun autre fleuve de l'univers.

[3] Là commence l'heureuse et fertile Campanie. Elle renferme en son sein ces coteaux chargés de vignes, dont les grappes au suc enivrant sont renommées par toute la terre et (comme l'ont dit les anciens) ont rendu cette con trée le théâtre de la rivalité entre Bacchus et Cérès.

[4] Simple renvoi au texte latin.

allabitur Peneus, viridis calculo, amœnus circa ripas gramine, canorus avium concentu. Accipit amnem Orcon, nec recipit : sed olei modo supernatantem (ut dictum est Homero) brevi spatio portatum abdicat : pœnales aquas dirisque genitas, argenteis suis misceri recusans [1].

ILES FORTUNÉES DANS LA THESSALIE.

LIVRE IV, CHAP. 26.

Pone Riphæos montes ultraque Aquilonem, gens felix (si credimus) quos Hyperboreos appellavere, annoso degit ævo, fabulosis celebrata miraculeis. Ibi creduntur esse cardines mundi, extremique siderum ambitus... Semel in anno solstitio oriuntur iis soles, brumaque semel occidunt. Regio aprica, felici temperie, omni afflatu noxio carens. Domus iis nemora, lucique, et deorum cultus viritim gre-

[1] Dans ce parcours se trouve la vallée de Tempé, longue de cinq mille pas et large d'environ un jugère et demi*; bordée à droite et à gauche de montagnes à pentes douces et qui s'élèvent à perte de vue. C'est là qu'à travers un bois toujours verdoyant coule le Pénée sur un lit de cailloux de couleur verte, entre des rives tapissées de gazon et sans cesse égayées par le chant des oiseaux. Le Pénée reçoit l'Orcos** sans souffrir le mélange de ses eaux, qui surnagent comme de l'huile (ainsi l'a dit Homère) et qu'il rejette après un court trajet, refusant de mêler ses eaux argentées à celles destinées aux supplices des enfers.

* Un tiers d'arpent (trente-quatre ares).

** Le Styx.

gatimque, discordia ignota et ægritudo omnis. Mors non nisi satietate vitæ, epulatis delibutoque senio luxu, ex quadam rupe in mare salientibus. Hoc genus sepulturæ beatissimum..... Qui non alibi quam in semestri luce constituere eos, serere matutinis, meridie metere, occidente sole fœtus arborum decerpere, noctibus in specus condi tradiderunt. Non libet dubitare de gente ea, quum tot auctores prodant frugum primitias solitos Delon mittere Apollini, quem præcipue colunt [1], etc.

[1] Derrière les monts Riphées et par delà l'Aquilon, vit une nation heureuse (si on en croit les récits) : on la nomme les Hyperboréens. Ces hommes arrivent à une grande vieillesse, on en fait des récits fabuleux. On dit que là sont les axes ou pivots du monde et l'extrême limite de la révolution des astres.

..... Il n'y a là chaque année qu'un lever du soleil au solstice d'été, et aussi un seul coucher au solstice d'hiver. La contrée est favorablement exposée, elle jouit d'une douce température, et n'a point de vents nuisibles à redouter. Ses habitants ont pour demeures les forêts et les bois sacrés; le culte des dieux y est célébré par chaque individu isolément, aussi bien que par le peuple assemblé. On n'y connaît ni la discorde ni les maladies. On n'y meurt que par satiété de la vie : après un repas, après s'être saturé des jouissances permises à la vieillesse, on se précipite dans la mer du haut d'un rocher choisi à cet effet. Cette sorte de sépulture est la plus agréable... Les auteurs qui n'admettent les antipodes que là où le jour est de six mois, disent qu'ils sèment le matin, moissonnent à midi et récoltent au coucher du soleil les fruits des arbres, et que pendant la nuit (*six mois*) ils se cachent dans des antres profonds. On ne peut mettre en doute l'existence de cette

MONT ATLAS. LIVRE V, CHAP. 1.

Subire tacitam religionem animos propius accedentium, præterque horrorem elati super nubila, atque in viciniam lunaris circuli [1].

LE NIL. SON ACCROISSEMENT.
LIVRE V, CHAP. 9.

In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit : quatuordecim cubita hilaritatem afferunt : quindecim securitatem, sexdecim delicias [2].

(*Cela se reconnaît dans les puits par de certaines marques.*)

Les vaisseaux éthiopiens se plioient et se portoient sur les épaules, quand ils étoient aux cataractes du Nil : *plicatiles naves.*

LES ESSÉNIENS. LIVRE V, CHAP. 17.

Esseni, gens sola, et in toto orbe præter cæteras

nation, lorsqu'une foule d'écrivains rapportent qu'elle était dans l'usage d'envoyer les prémices de ses fruits dans l'île de Délos à Apollon, qu'elle honorait particulièrement, etc.

[1] Mont Atlas. — Une crainte religieuse envahit le cœur quand on s'en approche : surtout à la vue de ce sommet élevé au-dessus des nuages, et qui semble voisin du cercle lunaire.

[2] A douze coudées il y a famine, à treize c'est encore la disette : quatorze ramènent la joie, quinze la sécurité, seize l'abondance et les délices.

mira, sine ulla femina, omni venere abdicata, sine pecunia, socia palmarum. In diem ex æquo convenarum turba renascitur, large frequentantibus, quos vita fessos, ad mores eorum fortunæ fluctus agitat. Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in qua nemo nascitur. Tam fecunda illis aliorum vitæ pœnitentia est[1].

CASIUS MONS IN SYRIA. LIVRE V, CHAP. 22.

Mons Casius, cujus excelsa altitudo quarta vigilia orientem per tenebras solem aspicit, brevi circumactu corporis, diem noctemque pariter ostendens[2].

SOIE. SÈRES, DANS LA SCYTHIE. LIVRE VI, CHAP. 17.

Seres, lanicio sylvarum nobiles, perfusam aqua depectentes frondium canitiem : unde geminus feminis nostris labor redordiendi fila, rursumque

[1] Les Esséniens, nation solitaire, singulière entre toutes les autres, sans femmes, dégagée de toute liaison charnelle, sans argent, vivant au milieu des palmiers. Elle se reproduit de jour en jour par l'affluence de nouveaux hôtes, et le nombre est grand de ceux qui, fatigués de la vie, sont portés par le flot de la fortune à adopter les mœurs de cette société. (Sur les Esséniens, voyez au t. VI, page 394-427, les *Fragments de Philon*, traduits par Racine.)

[2] Le mont Casius, en Syrie, dont la hauteur est telle qu'à la quatrième veille on aperçoit le soleil au milieu des ténèbres et qu'il suffit de se retourner pour être en présence du jour ou de la nuit.

texendi. Tam multiplici opere, tam longinquo orbe petitur, ut in publico matrona transluceat[1].

TAPROBANE, INSULA. LIVRE VI, CHAP. 22.

..... Ipsorum opes majores esse dicebant, sed apud nos opulentiæ majorem usum..... Regem, si quid delinquat, morte mulctari, nullo interimente, aversantibus cunctis, et commercia etiam sermonis negantibus..... Agros diligenter coli : vitis usum non esse, pomis abundare[2].

Ils couvrent leurs maisons d'écailles d'huîtres.

SERPENTS. LIVRE VII, CHAP. 2.

Et tamen omnibus hominibus contra serpentes inest venenum : feruntque ictas saliva, ut ferventis aquæ contactum fugere. Quod si in fauces pene-

[1] Les Sères, renommés par la laine (Racine, comme on le voit, traduisait *lanicio* par *soie*) de leurs forêts, détachent le duvet blanc des feuilles en l'arrosant d'eau ; et nos femmes exécutent le double travail de filer et de tisser. C'est par des travaux si divers que dans ces contrées lointaines on obtient ces étoffes brillantes qui deviennent en public la parure des matrones.

[2] L'île de Taprobane. — Les habitants disaient que leurs richesses étaient plus grandes que les nôtres, mais que nous savions mieux en tirer parti..... Le roi, s'il commet un crime, est condamné à mort, mais personne ne le tue ; tous s'en détournent et refusent même d'échanger une parole avec lui..... La terre y est soigneusement cultivée ; l'usage du vin y est inconnu : le pommier y croît en abondance.

traverit, etiam mori; idque maxime humani jejuni oris[1].

FEMMES A DEUX PRUNELLES.

Feminas quidem omnes ubique visu nocere, quæ duplices pupillas habeant, Cicero quoque apud nos auctor est... Ne quid usquam mali esset, quod in homine non esset[2].

Pyrrhus avoit un pouce au pied droit dont l'attouchement guérissoit les maladies de la rate. Il ne put être brûlé avec le reste de son corps[3].

Il y a dans les Indes des arbres si hauts, qu'on ne les sauroit passer avec une flèche; et des figuiers si gros, [*ut sub una ficu turmæ condantur equitum. Arundines vero tantæ proceritatis, ut singula internodia alveo navigabili ternos interdum homines ferant.*

[1] Au reste, tous les hommes possèdent un venin redouté des serpents : on prétend que ces reptiles, touchés par la salive, fuient comme s'ils étoient atteints par de l'eau bouillante, et que, si elle entre dans leur gosier, ils meurent sur-le-champ, surtout quand la salive est celle d'un homme à jeun.

[2] Cicéron, parmi les auteurs latins, assure aussi que les femmes qui ont les pupilles doubles nuisent par leur regard... Comme si la nature avoit voulu éviter qu'il y eût quelque part une influence funeste qui ne fût pas dans l'homme.

[3] Pline ajoute que cet orteil fut conservé comme une relique dans un temple : « *conditum loculo in templo.* »

.... *Et in quadam gente Indiæ, feminas semel in vita parere, genitosque confestim canescere* [1]].

MONOCOLI.

Item hominum genus qui Monocoli vocarentur, singulis cruribus, miræ pernicitatis ad saltum : eosdemque Sciapodas vocari, quod, in majore æstu, humi jacentes resupini, umbra se pedum protegant [2].

HOMMES SANS BOUCHE.

Ad extremos fines Indiæ ab Oriente circa fontem Gangis, Astomorum gentem, sine ore, corpore toto hirtam, vestiri frondium lanugine, halitu tantum viventem et odore quem naribus trahunt [3]. — Ils n'ont ni boire ni manger, mais ils se servent de

[1] « Que sous un seul figuier un escadron de cavalerie peut s'abriter. Les roseaux y sont si grands, que chaque entre-nœud suffit à la construction d'un canot capable de porter trois hommes... Il existe une certaine nation indienne dont les femmes n'engendrent qu'une fois, et dont les enfants ont les cheveux blancs dès leur naissance.

[2] Il parle d'une race d'hommes appelés Monocoles (μόνος, *unique*, κῶλον, *jambe*), qui n'ont qu'une jambe, et qui sautent avec une grande agilité : il dit qu'on les nomme aussi Sciapodes (σκιά, *ombre*, ποῦς, *pied*), parce que durant les grandes chaleurs de l'été, couchés à terre et sur le dos, ils se protégent contre les rayons du soleil par l'ombre de leur pied.

[3] Mégasthène rapporte qu'aux extrémités de l'Inde, du côté de l'Orient, existe la nation des Astomes, sans bouche, le corps entier couvert de poil, qui se vêt avec le duvet des feuilles, et ne vit que par l'absorption cutanée et les odeurs aspirées par les narines.

l'odeur des fleurs et des racines et de certaines pommes qu'ils portent toujours quand ils sont en voyage, *ne desit olfactus : graviore paulo odore haud difficulter exanimari*[1].

PYGMÉES.

Fama est, insidentes arietum caprarumque dorsis, armatos sagittis, veris tempore universo agmine ad mare descendere, et ova pullosque earum alitum consumere : ternis expeditionem eam mensibus confici, aliter futuris gregibus[2] non resisti. Casas cum luto, pennisque, et ovorum putaminibus construi[3]. — *On parle d'une autre nation*[4] *dans les Indes qui vit deux cents ans*, in juventa candido capillo, qui in senectute nigrescat[5].

[1] Afin d'avoir sur eux de quoi flairer : une odeur un peu trop forte les tue facilement.

[2] Racine a écrit *gregibus*, c'est aussi la leçon des éditions latines de Pline que nous avons sous les yeux : nous pensons néanmoins qu'il faut lire *gruibus*.

[3] Pygmées. — On dit que, portés sur le dos de béliers et de chèvres et armés de flèches, ils se réunissent et descendent en masse au printemps sur le bord de la mer, et mangent les œufs et les petits de ces oiseaux (Pline parle, dans cet alinéa, des *grues*). Cette expédition dure trois mois et ne pourrait se prolonger sans danger, ils ne résisteraient pas à la multitude croissante des grues. Leurs huttes sont construites avec de la boue, des plumes et des coquilles d'œufs.

[4] Ce sont les Gymnètes, appelés Pandores par Ctésias.

[5] Ayant la chevelure blanche dans la jeunesse et noire dans la vieillesse.

In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subinde fiunt, momentoque evanescunt[1].

Il y a aussi chez les Calinges, peuple des Indes, des femmes qui enfantent à l'âge de cinq ans et n'en vivent que huit.

DIVERSITÉ DES NATIONS.

Hæc atque talia ex hominum genere ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura. Et singula quidem, quæ facit in dies, ac prope horas, quis enumerare valeat? Ad detegendam ejus potentiam satis sit inter prodigia posuisse gentes[2].

ACCOUCHEMENTS MONSTRUEUX. LIV. VII, CHAP. 3.

On a vu des femmes qui sont accouchées de cinq enfants à la fois et qui tous ont vécu.

Gignuntur et utrius que sexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, et in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis[3].

[1] Dans les déserts de l'Afrique on rencontre des êtres qui ont l'apparence de l'homme; ils fuient et disparaissent incontinent.

[2] C'est un jeu de l'ingénieuse nature que la production de tant de variétés de l'espèce humaine, qui sont pour nous autant de merveilles. Et qui pourrait énumérer les prodiges qu'elle fait chaque jour, et pour ainsi dire à chaque heure? Pour révéler sa puissance, il suffit de considérer la diversité miraculeuse des nations.

[3] Il naît des enfants qui ont les deux sexes : nous les

On apporta d'Égypte un hippocentaure dans le miel à l'empereur Claude. — Pline l'a vu[1].

CHANGEMENT DE SEXE. CHAP. 4.

Ex feminis mutari in mares, non est fabulosum. .... Ipse in Africa *vidi* mutatum in marem, nuptiarum die, L. Cossicium civem Thysdritanum[2].

Dans les *Annales de Rome*, il est parlé d'une jeune fille changée en garçon. — Les mâles se meuvent plus souvent dans le ventre de leur mère, [*et in dextera fere geri parte, in læva feminas, constat*[3]].

ACCOUCHEMENTS. CHAP. 5.

Les femmes accouchent en toute sorte de temps, les unes au septième mois, les autres au huitième, jusqu'au commencement du dixième ou onzième. Devant le septième mois l'enfant ne peut vivre longtemps. Vestilia accoucha de Sempronius au septième mois, de Suilius Rufus au onzième, de Corbulon

appelons hermaphrodites; on les nommait autrefois androgynes et on les considérait comme des prodiges (des êtres monstrueux); mais aujourd'hui on en fait un objet de délices.

[1] *Vidimus!* Pline, liv. VII, chap. 3, § 2.

[2] Le changement de femmes en hommes n'est pas une fable... Moi-même, étant en Afrique, *j'ai vu* L. Cossicius, citoyen de Thysdris, qui fut changé en mâle le jour de ses noces.

[3] Ils sont presque toujours placés dans la partie droite de l'utérus, tandis que les filles sont du côté gauche.

au septième, et enfin au huitième de Césonia, femme de Caligula. Masurius rapporte que Papirius, préteur, accorda la succession paternelle à un enfant que sa mère avoit porté treize mois durant, nonobstant les prétentions du second héritier : « *Quoniam nullum certum tempus pariendi statutum videretur*[1]. »

GROSSESSES. CHAP. 6.

Dix jours après la conception, des maux de tête, des étourdissements, le dégoût des viandes et la plénitude de l'estomac marquent la grossesse.

« *Melior color* MAREM *ferenti et facilior partus*. — *Motus in utero quadragesimo die*[2]. » LES FILLES au contraire : elles ne remuent qu'au nonantième jour. Tout est important dans les femmes grosses, le marcher et le reste. Celles qui mangent des viandes trop salées, les enfants viennent sans ongles. Le bâillement est mortel dans le travail d'enfantement : « *Sicut sternuisse a coitu abortivum*[3]. »

DE L'INFIRMITÉ HUMAINE. CHAP. 7.

C'est une pitié, et même c'est une honte de voir

[1] Parce que la durée de la gestation n'avait pas de limites fixes et certaines.

[2] Le teint est meilleur, l'accouchement plus facile QUAND C'EST UN GARÇON ; les mouvements s'en font sentir dans l'utérus au quarantième jour.

[3] Comme l'éternument durant le congrès provoque l'avortement.

combien est vile l'origine du plus superbe des animaux, vu que l'odeur seule d'une lampe éteinte fait avorter.

« *His principiis nascuntur tyranni, his carnifex animus. Tu qui corporis viribus fidis, tu qui fortunæ munera amplexaris, et te ne alumnum quidem ejus existimas, sed partum; tu cujus semper tinctoria est mens, tu qui te deum credis, aliquo successu tumens, tanti perire potuisti*[1].

Et même vous pouvez périr encore à moins, et par la morsure d'un petit serpent, ou comme le poëte Anacréon d'un grain de raisin sec, ou comme le sénateur Fabius d'un seul poil avalé avec du lait.

« *Is demum profecto vitam æqua lance pensitabit, qui semper fragilitatis humanæ memor fuerit*[2]. »

DES AGRIPPA. CHAP. 8.

C'est-à-dire, *Ægre partos*. — On appeloit ainsi ceux qui naissoient les pieds devant : ils étoient d'ordinaire malheureux. Il n'y a que Marcus Agrippa

[1] C'est ainsi que naissent les tyrans, ces bourreaux de leurs semblables. Vous qui vous confiez dans la vigueur de votre corps, vous qui vous enivrez des dons de la fortune, et qui vous regardez moins comme son élève que comme son fils; vous dont l'esprit est toujours rempli d'idées sanguinaires, vous qui, vain de quelque succès, vous croyez un dieu, vous avez pu périr par une si petite cause.

[2] Celui-là donc estimera la vie à sa juste valeur qui se souviendra toujours de la fragilité humaine.

qui ait été heureux; si c'est être heureux que d'être travaillé des gouttes comme il a été, et passer misérablement sa jeunesse parmi le sang et les larmes, réussir dans les mauvaises choses, *ad noxia successu*, et d'avoir donné à la terre de malheureux enfants et surtout les deux Agrippine, mères de Caligula et de Néron, *totidem faces generis humani* [1], outre cela d'être mort à la cinquante et unième année de son âge, *in tormentis adulteriorum conjugis, socerique prægravi servitio* [2]. Néron même est venu les pieds devant, à ce qu'a écrit sa mère. L'homme vient au monde la tête devant, et est porté au sépulcre les pieds devant, selon l'ordre de la nature.

DE CEUX QUI ONT FAIT MOURIR LEUR MÈRE EN NAISSANT. CHAP. 9.

Ceux-là sont plus heureux. Comme Scipion l'Africain, et le premier des Césars, *a cæso matris utero dictus* [3]; la même cause fit donner à d'autres le nom de Céson. Le poëte Manilius, qui entra à Carthage avec une armée, était né dans les mêmes conditions.

VOPISCI. CHAP. 10.

On appeloit Vopiscus celui-là de deux jumeaux

[1] Ces deux fléaux du genre humain.

[2] Torturé par les adultères de sa femme et par le despotisme de son beau-père.

[3] Ainsi nommé de l'*opération césarienne* qu'on fit à sa mère.

qui demeuroit au ventre de sa mère, lorsque l'autre étoit avorté : car il y en a eu de grands exemples.

DE PLUSIEURS ENFANTS NÉS ENSEMBLE. CHAP. 11.

Præter mulierem, pauca animalia coitum novere gravida[1]. Il n'y en a qu'un ou deux qui conçoive sur une première grossesse. Les médecins ont remarqué qu'un avortement avait jeté dehors douze enfants formés. Mais lorsque deux conceptions se suivent de près, elles peuvent être portées toutes deux. Ainsi une esclave accoucha en même temps de deux enfants dont l'un ressembloit au maître, et l'autre à l'intendant de la maison.

D'OU VIENNENT LES RESSEMBLANCES. CHAP. 12.

Plusieurs choses y contribuent : la vue, l'ouïe, le souvenir, et des idées qui viennent au moment de la conception. Il ne faut qu'une pensée qui viendra dans l'esprit de l'homme ou de la femme. De là vient qu'il y a infiniment plus de différences dans l'homme que dans les autres animaux, qui ont l'imagination pesante et immobile. Deux gens de néant, furent entièrement semblables à Pompée, *illud os probum reddentes*[2]. Un autre le fut si fort à Antiochus, roi de Syrie, que sa femme, Laodice, le fit passer pour son mari qu'elle avoit tué. Un homme

[1] Excepté la femme, peu de femelles souffrent l'approche du mâle pendant la gestation.

[2] Ils rappelaient sa physionomie honnête.

vendit[1] à M. Antoine deux enfants nés, l'un en Asie, l'autre dans les Gaules. Il les avoit achetés comme jumeaux, et ayant su le contraire il en étoit en colère ; mais l'autre lui dit que cette rencontre ne se pouvoit pas payer.

HISTOIRE DES GÉNÉRATIONS. CHAP. 13.

Livie fut stérile avec Auguste et ne le fut pas avec Drusus. Il y a des hommes qui n'ont que des garçons ou que des filles. La mère des Gracques eut douze garçons ; Agrippine, femme de Germanicus, neuf[2]. Quelques-unes ne portent pas bien leur fruit, ou,

[1] Pline le nomme. Voici la traduction textuelle de ce passage : « Torianus, marchand d'esclaves, vendit comme jumeaux à Antoine, déjà triumvir, deux enfants d'une beauté remarquable, dont l'un était né en Asie, l'autre au delà des Alpes ; leur ressemblance était parfaite. Quand, plus tard, le langage des enfants fit connaître à Antoine la fraude de Torianus, il entra dans une grande colère et se plaignit entre autres du prix qu'il les avait payés (200,000 sesterces), ce à quoi l'adroit marchand répondit que c'était justement pour ce motif qu'il les avait vendus si cher, attendu que la ressemblance entre deux enfants nés d'une même mère n'avait rien de merveilleux, tandis qu'une aussi complète ressemblance chez des individus nés chez des nations différentes était une rareté qui ne pouvait être assez payée.

[2] Il y a ici une inexactitude dans l'extrait fait par Racine. Pline dit : Il y a des unions qui ne produisent que des filles, d'autres des garçons, la plupart alternent : par exemple Cornélie, la mère des Gracques, qui eut douze couches, et Agrippine neuf.

si elles le portent à force de soins et de remèdes, elles n'ont d'ordinaire qu'une fille. Auguste a vu avant que de mourir le petit-fils de sa petite-fille, M. Silanus; et Q. Métellus a vu vingt-cinq tant fils ou gendres que filles ou belles-filles l'appeler *père*. Dans les *Actes d'Auguste*, il se trouve qu'un simple bourgeois de Rome, C. Crispinus Hilarus, a fait un sacrifice au Capitole, accompagné de neuf de ses enfants, vingt-sept petits-enfants, vingt-neuf arrière-petits-fils et neuf petites-filles. Il y a des femmes qui n'enfantent jamais jeunes, d'autres qu'une seule fois en leur vie.

MÊME SUJET. CHAP. 14.

Les femmes n'enfantent plus cinquante ans passés, et leurs semaines se tarissent d'ordinaire à quarante ans.

Pour les hommes, Masinissa a fait un enfant à l'âge de quatre-vingt-six ans. Caton le Vieux, après quatre-vingts ans.

DE MENSTRUIS MULIERUM. CHAP. 15.

Solum animal menstruale mulier est.... Sed nihil facile reperiatur mulierum profluvio magis monstrificum. Acescunt superventu musta, sterilescunt tactæ fruges, moriuntur insita, exuruntur hortorum germina et fructus arborum, quibus insedere decidunt. Speculorum fulgor aspectu ipso hebetatur, acies ferri præstringitur, eborisque nitor. Alvei apium emoriuntur : æs etiam ac ferrum rubigo

protinus corripit, odorque dirus : et in rabiem aguntur gustato eo canes, atque insanabili veneno morsus inficitur... Etiam formicis, animali minimo, inesse sensum ejus ferunt : abjicique gestatas fruges nec postea repeti[1].

DES ENFANTEMENTS. — DES DENTS. CHAP. 16.

Nigidus croit que le lait d'une femme qui nourrit son enfant ne se gâte pas quand elle conçoit encore d'un même homme.

C'est marque de fécondité à une femme lorsque ses yeux sont frottés de quelque drogue et que sa salive s'en ressent.

Les dents viennent aux enfants au septième mois, et celles de dessus les premières. Elles tombent à

[1] La femme est le seul animal femelle qui ait un flux menstruel..... On trouverait difficilement une chose aussi malfaisante que le sang qu'il produit. Sous son influence, le vin doux devient aigre ; une femme qui a ses règles frappe les céréales de stérilité en les touchant ; elle fait mourir les greffes, brûle les plants des jardins, et les fruits de l'arbre contre lequel elle s'est assise tombent. Sa présence suffit à enlever l'éclat aux miroirs, le poli à l'acier et la blancheur à l'ivoire. A son contact les abeilles meurent dans leurs ruches ; la rouille corrode aussitôt l'airain et le fer, et une odeur fétide s'en exhale. Les chiens qui goûtent de ce sang deviennent enragés, et leur morsure inocule un poison que rien ne peut guérir. Les fourmis mêmes, cet animal si petit, en éprouvent l'influence ; ils s'éloignent des grains que la femme ayant ses règles a touchés et ne les reprennent pas plus tard.

la septième année, et il en vient d'autres. Quelques-uns sont nés avec des dents : M. Curius Dentatus et C. Papirius Carbon, deux grands hommes. C'est mauvais signe aux femmes.

Quelques-uns n'ont qu'un os continuel au lieu de dents[1].

Les dents sont nécessaires pour manger et pour parler. Chacun en a seize de chaque côté : s'il en a plus, c'est marque d'une longue vie; les femmes en ont moins. Les femmes qui ont au côté droit d'en haut une dent de chien en plus sont heureuses; et, comme la mère de Néron, au côté gauche, malheureuses.

On ne brûle point l'homme avant que les dents lui soient venues.

Zoroastre est le seul qui ait ri le jour qu'il est né, et on dit que la cervelle lui bouillait de sorte qu'elle repoussait la main : *futuræ præsagio scientiæ*[2].

In trimatu suo cuique dimidiam esse mensuram futuræ, certum est[3].

DES GRANDS ET DES PETITS HOMMES. CHAP. 16.

En Candie, dans le sein d'une montagne ouverte par un tremblement de terre, on trouva un corps

[1] Le fils de Prusias, roi de Bithynie, offrait cette disposition de la mâchoire supérieure.

[2] Présage de sa science future.

[3] A l'âge de trois ans, chacun a atteint la moitié de la taille qu'il aura ; cela est certain.

long de seize coudées [1]. Celui d'Oreste en avoit sept [2]. Dès son temps, Homère se plaignoit que les corps étoient plus petits qu'autrefois. On a vu du temps de Claude un homme de neuf pieds et autant de pouces [3]. Il y en eut deux du temps d'Auguste d'un demi-pied de plus [4].

Julie, sa fille, eut *in deliciis* [5] un nain haut de deux pieds et une palme [6], appelé Conopas. Il y a eu deux chevaliers romains de deux coudées [7].

Cornelius Tacite eut un fils qui en trois ans grandit de trois coudées [8], et mourut par une contraction des membres.

INSIGNIA CORPORUM. CHAP. 17 [9].

On est aussi grand depuis les pieds jusqu'à la tête que d'une main à l'autre lorsqu'elles sont étendues. On est plus fort du côté droit; quelques-uns du côté gauche, non pas les femmes.

Les mâles sont plus lourds. Tous les animaux

[1] Les éditions latines de Pline disent 46 coudées (20 mètres 320), et nomment Orion comme étant ce géant.

[2] Sept coudées correspondent à 3m,092.

[3] Soit de notre mesure 2m,871. — Cet homme, venu d'Arabie, s'appelait Gabarra.

[4] Ayant par conséquent 3m,018.

[5] *In deliciis* : pour son amusement.

[6] Mesure métrique, 0m,809.

[7] *ibid.* 0m,883.

[8] *ibid.* 1m,325.

[9] *Remarques particulières sur le corps humain.*

pèsent plus quand ils sont morts que durant la vie, et pendant le sommeil que dans la veille. Les hommes noyés flottent sur le dos, les femmes sur le ventre : *velut pudori defunctarum parcente natura*[1].

DIVERSES PARTICULARITÉS. CHAP. 18.

Quelques-uns vivent sans moelle, *concretis ut cornei ossibus*[2], et ceux-là ne suent point et ne boivent point. Julius Viator, chevalier romain, à qui les médecins avoient défendu l'eau à cause d'une hydropisie, s'accoutuma à ne point boire, et ne but point du tout dans sa vieillesse.

MOEURS DIFFÉRENTES. CHAP. 19.

Crassus, aïeul du riche Crassus qui fut tué dans la guerre des Parthes, ne rit jamais, ce qui lui fit donner le nom d'Agélaste[3] : d'autres n'ont jamais pleuré. Socrate eut toujours le même visage, ni trop triste ni trop gai. *Exit hic animi tenor aliquando in rigorem quemdam, torvitatemque naturæ duram et inflexibilem, affectusque humanos adimit*[4].

Antonia, femme de Drusus, ne cracha jamais.

Pomponius, poëte et consul, ne rota (*sic*) jamais.

[1] Comme si la nature, même après la mort, ménageait la pudeur.

[2] Dont les os sont entièrement solides.

[3] Du mot grec ἀγέλαστος, *qui ne rit pas*.

[4] Cette constance dans le caractère dégénère parfois en une sorte de roideur et d'inflexibilité, qui atrophie en quelque sorte les sentiments naturels de l'humanité.

DE LA FORCE ET DE LA VITESSE. CHAP. 20.

Un gladiateur nommé Tritannus, *corpore vesco, sed eximiis viribus*[1], eut aussi un fils d'une force étrange, lequel étoit soldat de Pompée: il avoit les nerfs tout en long et tout en travers, *cancellatim*[2]. Il venoit d'une main à bout de son ennemi dans un défi, et le portoit d'un doigt dans le camp. Junius Valens, centurion dans la garde prétorienne d'Auguste, soutenoit des chariots tout chargés jusqu'à ce qu'on les vidât, arrêtoit d'une main des carrosses, malgré les efforts des chevaux en sens contraire. *Nos quoque vidimus Athanatum nomine*[3] marcher sur le théâtre avec une cuirasse de plomb de cinq cents livres et des brodequins qui pesoient autant. Quand l'athlète Milon s'étoit mis en une place, personne ne l'en pouvoit tirer.

C'étoit beaucoup autrefois de courir soixante-deux lieues, depuis Athènes jusqu'à Lacédémone, en deux jours, comme le fit Philippidès; mais Anystis, coureur de Lacédémone, et Philonidès, coureur d'Alexandre le Grand, les ont courues en un seul jour. Et nous en voyons dans le Cirque qui courent cent soixante mille pas. Tibère courut en trois jours, avec trois chariots, cent lieues, pour voir son frère Drusus malade en

[1] Dont le corps étoit maigre, mais d'une force remarquable.

[2] Disposé *en grillage;* se croisant en long et en travers du corps.

[3] Nous aussi nous avons vu un nommé Athanatus.

Germanie. *Nuperque Fonteio et Vipsanio Coss*[1], un enfant de huit ans, depuis midi jusqu'au soir, a parcouru un espace de soixante-quinze mille pas.

DE LA VUE. CHAP. 21.

L'*Iliade* d'Homère, écrite sur parchemin, a été renfermée dans une coquille de noix, selon Cicéron. Un nommé Strabon voyoit jusqu'à soixante-seize lieues et comptoit du promontoire de Lilybée, en Sicile, le nombre des vaisseaux qui sortoient du port de Carthage. Callicrate fit des fourmis d'ivoire et d'autres petits animaux si délicats qu'on ne pouvoit voir leurs membres. Myrmécide faisoit aussi un chariot d'ivoire qu'une mouche couvroit de ses ailes, et un navire qu'une abeille cachoit.

DE L'OUÏE. CHAP. 22.

Le bruit de la bataille donnée à Sybaris fut entendu au même jour à Olympie.

DE LA PATIENCE. CHAP. 23.

Lyonne putain[2] (*Leæna meretrix*) n'a jamais découvert, parmi les tortures, Harmodius et Aristogiton.

[1] Et tout récemment, sous le consulat de Fonteius et de Vipsanius, etc.

[2] Le mot employé par Racine pour traduction du *meretrix* des Latins n'était point banni de la langue polie au dix-septième siècle. On le trouve dans l'*Amphitryon* de Molière.

Anaxarchus étant à la question pour un semblable sujet, se coupa la langue avec les dents et la jeta au visage du tyran.

DE LA MÉMOIRE. CHAP. 24.

Cyrus savoit le nom de tous ses soldats; Scipion, de tous les citoyens romains; Cinéas', celui de tous les sénateurs et de tous les chevaliers le lendemain qu'il fut arrivé à Rome; Mithridate, roi de vingt-deux peuples, *totidem linguis jura dixit*[1]. La mémoire artificielle a été trouvée par Simonide *Melicus*[2] et achevée par Métrodore. Rien n'est si aisé à perdre que la mémoire. L'orateur Messala Corvinus oublia jusqu'à son nom dans une maladie.

ÉLOGE DE JULES CÉSAR. CHAP. 25.

Scribere aut legere, simul dictare et audire solitum accepimus[3]. Il dictoit quatre lettres à la fois et toutes très-importantes. Quand il n'étoit point occupé d'ailleurs, il en dictoit sept. Il a combattu en cinquante batailles rangées, M. Marcellus en trente-neuf. Il a tué onze cent nonante deux mille (1,192,000) hommes, sans compter les guerres civiles.

Justius Pompeio magno tribuatur DCCCXLVI *naves*

[1] Leur rendit la justice en autant de langues.

[2] *Melicus*, que Racine ne traduit pas, signifie *le poëte lyrique*.

[3] Il avait l'habitude de lire ou d'écrire et en même temps de dicter et d'écouter.

piratis ademisse[1]. César fut généreux et clément *usque ad pœnitentiam*[2]. Il fut toujours magnifique. *Illa fuit vera et incomparabilis invicti animi sublimitas : captis apud Pharsaliam Pompeii magni scriniis epistolarum, iterumque apud Thapsum Scipionis, concremasse ea optima fide, atque non legisse*[3].

ÉLOGE DE POMPÉE. CHAP. 26.

Il a égalé Alexandre et même Hercule. Il prit huit cent soixante et seize villes depuis les Alpes jusqu'aux frontières d'Espagne. Il a vaincu, mis en fuite, tué ou pris treize millions d'hommes.

ÉLOGE DU VIEUX CATON[4]. CHAP. 27.

Cato tres summas in homine res præstitisse existimatus est : optimus orator, optimus imperator, optimus senator[5]. Caton s'est défendu en justice

[1] On accordera des louanges plus méritées au grand Pompée, pour avoir enlevé aux pirates huit cent quarante-six vaisseaux.

[2] Jusqu'à s'en repentir.

[3] Témoin cette vraie et incomparable grandeur d'âme, qui lui fit brûler de bonne foi et sans les lire les lettres prises à Pharsale dans le portefeuille du grand Pompée, et à Thapsus dans celui de Scipion.

[4] CATON (*Marcus Porcius*), surnommé l'*Ancien* ou le *Censeur*.

[5] Caton passe pour avoir réuni en sa personne trois mérites supérieurs : il fut très-grand orateur, très-bon général, très-bon sénateur.

quarante-quatre fois, et personne ne fut plus souvent accusé et toujours absous. Scipion Emilianus fut aussi grand homme que lui, et n'eut point d'ennemis.

FIN DES EXTRAITS DE PLINE L'ANCIEN.

QUESTIONS D'AULNAY.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Il est peu de noms aussi célèbres dans l'histoire des lettres que celui de l'évêque d'Avranches, Pierre Daniel Huet[1]. Poëte, philosophe, théologien, astronome, physicien, chimiste, géomètre, économiste, helléniste de premier ordre, toutes les sciences humaines lui ont été également familières, et dans toutes il a pris une place éminente.

Ses nombreux écrits témoignent de la variété de ses connaissances. En 1690, au temps où, retiré dans la riante abbaye d'Aulnay, située sur les bords de l'Orne, il attendait vainement depuis quatre ans les bulles qu'Innocent XI refusait aux évêques nommés par Louis XIV, il publia sous le titre de *Quæstiones Alnetanæ*[2]

[1] Né à Caen le 8 février 1630, mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le 26 janvier 1721.

[2] Le titre complet est : *Danielis Huetii episcopi Abren-*

un livre latin, trésor d'érudition et de science. Cet ouvrage souleva des tempêtes. Une première attaque dirigée par Basnage de Beauval[1] ayant fait connaître les *Questions d'Aulnay* à Antoine Arnauld, que sa vie errante avait alors conduit à Bruxelles, le célèbre exilé de Port-Royal adressa à M. Dodart[2] la lettre suivante :

1er novembre 1691.

« Je lus hier dans l'*Histoire des ouvrages des sa-
« vants*[3] du mois de juin, une chose qui m'a si fort
« touché, que je ne puis m'empêcher de vous en

censis designati ALNETANÆ QUÆSTIONES DE CONCORDIA RATIONIS ET FIDEI. *Cadomi*, apud Joannem Cavelier, MDCXC, in-4°.

Sous la marque D. 7158, la Bibliothèque impériale conserve, relié aux armes de l'évêque d'Avranches, l'exemplaire de ce livre que Huet avait apporté avec sa riche bibliothèque à la maison professe des Jésuites, chez lesquels il s'était retiré en 1692. — Cette bibliothèque, achetée par Louis XV en 1764, fut donnée par le Roi à la Bibliothèque royale.

[1] Henri Basnage de Beauval, jurisconsulte protestant, né à Rouen en 1656, mort en Hollande en 1710.

[2] Denis Dodart, né en 1634, mort le 5 novembre 1707. Il était médecin de la princesse de Conti.

[3] *Histoire des ouvrages des savants*, depuis septembre 1687 jusqu'en juin 1709, par H. Basnage de Beauval. *Rotterdam*, Leers, 1687-1709, 24 volumes in-12.

« décharger mon cœur. Si vous pouvez avoir cette « histoire, lisez-la en l'article II, p. 446; sinon « voyez le livre même dont il est parlé dans cet ar- « ticle, intitulé : *Petri Danielis Huetii Abrincensis* « *designati*, QUÆSTIONES DE CONCORDIA RATIONIS ET « FIDEI. Si l'auteur protestant n'a point altéré ce « qu'il rapporte de la seconde et de la troisième « partie de ce livre, ce sont d'horribles choses, et « capables d'inspirer à de jeunes libertins qu'il « faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes « bonnes, et que le paganisme même peut entrer en « parallèle avec le christianisme. »

Ici Arnauld transcrit les divers passages du livre de Huet qu'il ne connaît encore que par ce qu'en a dit l'*Histoire des Savants* du mois de juin 1691. (Voyez ces extraits ci-après, p. 263.) Puis il continue :

« Je ne m'étonnerois pas de trouver de ces choses « dans quelque ouvrage de La Motte Le Vayer[1]. « Ses discours sceptiques sous le nom d'*Orasius* « *Tubero*, ainsi que son livre *De la vertu des payens*, « font assez voir qu'il n'étoit pas chrétien; et « cependant quelque avertissement que j'en eusse « donné, je ne pus empêcher qu'il ne fût pris pour « précepteur de Monsieur[2]. Est-ce qu'un sous-

[1] La Motte ou Mothe le Vayer (*François de*), né à Paris en 1588, mort en 1672.

[2] Ce fut à cette occasion qu'Antoine Arnauld écrivit le

« précepteur de Monseigneur le Dauphin [1] ne vau-
« droit pas mieux, et qu'il auroit si peu de juge-
« ment, que sans y penser il détruiroit sa propre
« religion, en employant tout ce qu'il a d'érudition
« à faire voir que la raison ne s'accommodoit pas
« moins bien du paganisme qu'elle s'accommode du
« Christianisme, et que c'est pour cette raison qu'il
« recommande la philosophie des sceptiques, qui
« lui est d'un grand secours pour avancer les para-
« doxes les plus ridicules, jusqu'à dire que cette
« proposition : *Je pense, donc je suis*, n'est pas évi-
« demment vraie. Je m'imagine que si on avoit lu
« avec soin les autres ouvrages de cet auteur, on y
« trouveroit bien des folies et de méchantes choses.
« Mais je ne crois pas qu'il en ait jamais fait un si
« méchant que celui-ci, à en juger par l'extrait que
« j'en ai eu. Je vous prie de montrer cette lettre à
« des personnes capables d'être touchées de ces
« excès, comme à M. Nicole, à M. de Meaux, etc.
« Pour moi j'en suis percé jusqu'au cœur; et ce
« seroit une chose bien déplorable que l'on vît à

Traité qui a été publié en 1701 par M. Dupin, sous le titre : *De la nécessité de la foi en Jésus-Christ.* — Voyez les *Œuvres d'Antoine Arnauld*, Lausanne, d'Arnay, 1775 et suivantes, 48 vol. in-4°. (Bibliothèque imp. D, 4233, B. 3. Inventaire D, 4877.

[1] A la mort de Picart de Périgny, Louis XIV ayant choisi Bossuet comme précepteur, Huet lui fut donné pour adjoint. Ce fut durant cette éducation qu'il dirigea la belle édition des classiques *Ad usum Delphini*.

« Avranches ce que l'on vit au Mans[1] du temps du « cardinal Mazarin. On peut aussi remarquer ce « qu'il dit dans son livre contre M. Descartes, en « la personne d'un Épicurien, contre les preuves « de l'immortalité de l'ame, qui peut venir d'un « très-méchant fond, ou d'un travers d'esprit fort « extraordinaire.

« *P. S.* On me vient de faire voir ce que l'on dit « dans le *Journal des Savants* de l'année passée, « du livre dont je parle. Les choses y sont repré- « sentées d'une manière qu'elles ne paroissent pas « si méchantes : et ainsi tâchez d'avoir le livre du « prélat, et de le lire vous-même avant que d'en « parler à personne. Je suis tout à vous[2]. »

Non content de ce qu'il vient d'écrire à Dodart, Arnauld adresse le même jour à M. du Vaucel, son correspondant le plus actif, la lettre suivante :

1er novembre 1691.

« J'ai été si choqué de l'extrait que nous lûmes « hier, dans l'*Histoire des ouvrages des savants,*

[1] Cet évêque du Mans déclara en mourant qu'il n'avoit jamais cru en Dieu, et qu'il n'avoit jamais eu intention de consacrer des prêtres. (*Note d'Antoine Arnauld.*)

[2] Voyez *Œuvres d'Ant. Arnauld,* lettre DCCCXXXIII, tome III, p. 400.

« d'un livre de M. Huet, intitulé *De concordia rationis et fidei*, que je ne puis m'empêcher de « vous en écrire; parce que je sais que vous pourrez « voir la même chose dans cette histoire que M. de « Sébaste[1] vous envoie. Lisez donc, je vous prie, « dans celle du mois de juin, depuis la page 451 « jusqu'à la page 457[2]. Et je ne saurois croire que « vous ne jugiez aussi bien que moi, après l'avoir « lu, que si l'extrait de ce livre est fidèle, il est « difficile d'en faire un qui soit plus impie, et plus « capable de persuader aux jeunes libertins qu'il « faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes « bonnes, et que le paganisme même peut entrer en « comparaison avec le Christianisme. Remarquez « surtout ce qui est dit dans la p. 454 des miracles « de Jésus-Christ comparés avec ceux des payens. « Cela est horrible, et surtout cette fin: que les « livres du paganisme fournissoient autant de mi« racles qu'il y en a dans l'Évangile, et que les « idolâtres, sans s'amuser à disputer aux Chrétiens « leurs prodiges, en produisoient par milliers, et « gagnoient leur cause par le nombre. Ce livre de « M. Huet étant en latin, et ayant été publié dès « l'année 1690, il est hors d'apparence qu'il ne soit

[1] M. P. Codde, archevêque d'Utrecht, sous le nom de Sébaste.

[2] Nous donnons à la suite de cet Avertissement les six pages recommandées par A. Arnauld à l'attention de M. du Vaucel.

« pas à Rome. Tâchez donc de l'avoir, et de le lire.
« Et si vous jugez, comme moi, après l'avoir lu, que
« ces impiétés sont les mêmes dans le livre qu'elles
« paroissent dans l'extrait, je crois que vous seriez
« obligé en conscience d'en faire avertir les Car-
« dinaux qui ont de la piété, afin qu'on en donne
« avis au Pape [1], en lui représentant qu'il ne doit
« point souffrir qu'on donne des Bulles [2] à un écrivain
« qui a fait un si méchant livre. C'est en ces oc-
« casions que les Papes feroient bien de tenir ferme
« à refuser des Bulles aux nommés par le Roi, et
« non pour s'être trouvés à une assemblée où on a
« proposé la doctrine de l'Église gallicane touchant
« trois ou quatre points fort importants, ou pour
« avoir soutenu cette doctrine dans quelque ouvrage.
« C'est une pensée qui m'est venue dans l'esprit.
« Je vous la propose, et l'abandonne à ce que Dieu
« vous mettra au cœur.

« *P. S.* Depuis vous avoir écrit du livre qui m'a-
« voit tant choqué, on m'a fait voir ce qu'en dit le
« *Journal des savants* [3] de Paris, qui tourne les choses
« d'une manière qui n'est pas si choquante. Mais je
« vois aussi qu'on n'y a rien dit de la comparaison des
« miracles de Jésus-Christ avec ceux du paganisme.

[1] Alexandre VIII (Ottoboni).

[2] Huet ne les reçut qu'en 1692, sous le pontificat d'Innocent XII.

[3] Année 1690.

« Ainsi ne jugez point de ce livre par ce que j'en « ai rapporté sur la foi du protestant; mais tâchez « de le lire, et jugez-en par vous-même[1]. »

Louis Racine nous a laissé dans ses *Mémoires* (tome V, page 137 de cette édition) un témoignage du jugement que son père prononçait sur ce qu'il nommait les témérités de l'érudition profane de l'évêque d'Avranches : aussi admettons-nous volontiers qu'en traduisant certains passages du livre qu'il désapprouvait, Racine songeait à en faire la réfutation. La grande conformité de vues, en matière de foi et de religion, qui existait entre le grand Arnauld et Racine, vient à l'appui de cette supposition. Toutefois, si le projet a été conçu, Racine n'y donna pas de suite, et il est permis de croire que l'examen approfondi d'un livre tacitement approuvé par le Père de La Chaise, qui en avait accepté la dédicace, suffit à lui démontrer que l'ouvrage de Huet n'avait pas ce caractère d'impiété que, sur un article de journal, Arnauld lui avait attribué, et qu'il n'y avait remarqué qu'un certain tour d'esprit

[1] *OEuvres d'Arnauld*, lettre DCCCXXXIV, tome III, p. 401 et suivantes.

du libre penseur qui propose à la décision ecclésiastique, non sans ironie sous le respect apparent, la solution des problèmes embarrassants de la philosophie qui avoisinent la théologie.

Le temps qu'une réfutation du livre de Huet eût demandé, Racine l'employa plus utilement pour sa gloire. Durant l'hiver de 1690-1691 il écrivit son dernier chef-d'œuvre, *Athalie*.

---

*Passages de l'*HISTOIRE DES OUVRAGES DES SAVANTS *cités par M. A. Arnauld dans sa lettre du 1er novembre* 1691 *à M. Dodart.*

[Page 451.] M. l'évêque d'Avranches passe dans son IIe livre à des choses qui demandent moins de finesse et de subtilité d'esprit. Il met la religion chrétienne en comparaison avec le paganisme, dans la vue de faire voir que ce qu'il y a d'incroyable et de rebutant dans le Christianisme l'est infiniment moins que la religion payenne, dont la raison ne laissoit pourtant pas de s'accommoder. Il ne faut point dire que c'étoient des superstitions qui ne trouvoient de créance que parmi le peuple ignorant; et que les gens tant soit peu épurés se moquoient de toutes ces sottises dont on repaissoit la populace : on en faisoit une affaire très-sérieuse, et ceux qui en parloient autrement passoient pour

des libertins, et n'osoient s'en expliquer qu'en secret. Ceux même qui entreprenoient de donner un sens moral ou mystérieux aux fables étoient regardés sur le même pied, et ces allégories, au gré des dévots du paganisme, ruinoient et renversoient leur théologie.

[Page 452.] A commencer par le premier principe et par la religion naturelle, l'opinion d'un Dieu a été universelle. C'est la voix de la nature. Cette vérité est écrite et gravée partout, et on peut la démontrer à la raison la plus fière et la plus indocile avec une évidence mathématique. Ainsi il ne faut pas faire un grand effort pour montrer que la raison commune à tous les hommes convient sur ce point-là. La difficulté roule sur les prodiges et les miracles du Vieux et du Nouveau Testament. Il semble qu'il suffit qu'ils soient rapportés dans l'Écriture pour ne les point contester, et qu'il importe peu de les accommoder à la raison. Cependant M. Huet montre que selon les idées générales tous ces faits sont possibles au jugement de la raison. Par exemple, le long âge des patriarches a quelque chose de surprenant par rapport à la brièveté de notre vie qui s'écoule si vite. La carrière des hommes est à présent si courte, que l'on s'étonne de les voir dans les premiers âges du monde atteindre jusqu'à neuf ou dix siècles. Or, pour affoiblir l'étonnement d'une si prodigieuse différence, l'on trouve ici des exemples de deux et de trois cents années de vie. Sans parler de ce que content les fables de Nestor, et de la sibylle Érythrée qui vécut mille ans, chaque nation a son histoire toute prête là-dessus. Les exemples d'une longue vie sont moins rares et plus vrais parmi les peuples du septentrion.

[Page 453.] Pour les miracles, M. Huet se contente de les mettre en parallèle avec ceux du paganisme. L'histoire du serpent qui raisonna avec Ève, et de l'ânesse de Balaam qui gourmanda son maître, sont, dit-il, confirmées par ce que

rapportent les poëtes de l'âne de Bacchus et des chevaux d'Achille et d'Adraste. Le soleil qui s'arrêta pour donner à Josué le temps d'achever sa victoire, et l'ombre qui recula sur le cadran d'Achaz, n'ont rien de plus extraordinaire que ce que les anciens disent de cette triple nuit continuée que Jupiter passa entre les bras d'Alcmène, et du retardement d'Apollon qui arrêta son char pour favoriser les amours de sa sœur avec Endymion. De même, continue-t-il, les résurrections n'ont rien qui choque les idées communes, puisque les payens nous parlent de morts retirés du tombeau, ou rappelés des enfers par le pouvoir de leurs dieux.

On peut douter si ce tour-là satisfera tout le monde. Car en prouvant que les nations idolâtres ont donné dans le merveilleux et débité des prodiges en abondance, il n'en résulte point un consentement universel que la raison ne s'y oppose pas. Il s'ensuit seulement que la superstition et la crédulité, la source des cultes idolâtres, adoptent tout sans trop de discernement. Mais d'en tirer des conséquences pour disposer la raison à admettre les prodiges du Vieux et du Nouveau Testament, [page 454] cela ne paroît pas trop concluant. Il y a même du péril à arrêter l'esprit sur ces sortes de comparaisons. Par exemple, dit M. Huet, si les impies contestoient qu'un Dieu eût revêtu la nature humaine pour subir l'opprobre d'une mort si peu digne de sa majesté infinie, nous leur objecterons l'Antiquité, qui représente ses dieux en commerce familier avec les hommes, et Saturne détrôné par Jupiter. Ils se battoient à la guerre de Troie, et leurs aventures sont les endroits les plus brillants de l'histoire fabuleuse. S'ils refusent de croire la naissance d'un Dieu sorti du sein d'une vierge, vous leur alléguerez que toute la Grèce a bien cru que Mars et Vulcain étoient nés de Junon *inconsulto Jove*, ou qu'Achille étoit né de la déesse Thétis. La conclusion

de l'un à l'autre est sujette à contestation, et il est à craindre que l'imagination ne s'échappe et ne se contienne point dans les bornes où elle doit se renfermer, lorsqu'on lui présente des objets si différents, avec cette espèce d'égalité. M. l'évêque d'Avranches parcourt pourtant tous les miracles de Jésus-Christ sur ce pied-là. Si le ciel alluma un nouvel astre pour éclairer sa naissance, s'il guérit les malades, chassa les démons, commanda aux vents et à la mer et marcha sur les flots, les livres du paganisme en fournissent autant, et les idolâtres, sans s'amuser à disputer aux [p. 455] Chrétiens leurs prodiges, en produisoient par milliers, et gagnoient leur cause par le nombre. Nous croyons nous devoir arrêter là. Ce que nous avons rapporté suffit pour indiquer le plan de M. Huet. Tout y est plein de recherches et d'érudition.

Le IIIe et dernier livre regarde les préceptes, et les règles de bien vivre, que la raison a dictées à tous les hommes. Il commence par la Foi. C'étoit le sujet de la raillerie des philosophes. Ils disoient que c'étoit un supplément à la raison, et un beau nom que l'on donnoit à la simplicité des peuples, que l'on amusoit par les grands mots de *mystères,* pour les tenir dans une ignorance respectueuse. On montre ici que les Pères réfutoient les payens par eux-mêmes. Car, pressés sur les bassesses de leurs divinités, et le ridicule de leurs prodiges, ils avoient recours à la Foi sous d'autres termes, et se retranchoient aussitôt sur la volonté absolue des dieux, dont il ne falloit ni censurer la conduite ni pénétrer les conseils. C'est ce que Tacite exprime admirablement bien : *Sanctius iis, reverentiusque visum est de actis deorum credere, quam scire.*

EXTRAIT DU LIVRE DE HUET

INTITULÉ

CONCORDIA RATIONIS ET FIDEI

SEU

QUÆSTIONES ALNETANÆ[1].

L. II, c. 12, § XVI. De aquis amaris ligni injectione, a Mose mitigatis. (P. 209, édit. de 1690.)

Moïse ne fit rien de miraculeux lorsque jetant du bois dans les eaux amères il les rendit douces, non plus qu'Élisée en y jetant du sel. On voit dans Pline que la chose se fait naturellement. S'il y eut en cela du miracle, c'est que Dieu enseigna ce secret à Moïse et à Élisée, qui sans lui ne l'auroient pas trouvé.

§ XVII. De coturnicibus, manna, cibisque ad Israelitas divinitus missis. (P. 210.)

Il n'y a point non plus de miracle dans la manne qui tomboit dans le désert. Elle tombe ordinairement dans ce pays-là.

[1] Manuscrits de Racine, tome II, folios 79-82. *Bibliothèque Impériale*, Fr. 12887.

Il en est de même des corbeaux qui nourrirent Élie. Jupiter fut nourri au berceau par des abeilles, Cyrus par une chienne, Darius par une cavale, Romulus par une louve.

§ XVIII. De aquis impetratis a Deo, Mosis aliorumque Prophetarum precibus. (P. 212.)

[Moïse fait sortir de l'eau d'un rocher.]

Darius mourant de soif avec son armée, demanda de l'eau aux dieux, et ils lui accordèrent une grande pluie.

§ XXIV. De virga Aaronis florescente et amygdalas emittente : et de ficu a Christo arefacta. (P. 224.)

[Verge d'Aaron qui a fleuri ; figuier qui a séché après que Jésus-Christ l'eut maudit.]

Pline dit que l'olivier, après avoir été brûlé, refleurit quelquefois. Que des figuiers mangés par des sauterelles ont repoussé. Le même auteur dit que, par deux fois, à Rome, il est sorti un palmier de la tête de Jupiter. Pline attribue cela à miracle; mais il n'y a rien que de naturel : *Id vis naturæ potuit efficere.*

§ XXV. De serpente æneo. (P. 225.)

[Le serpent d'airain élevé dans le désert.]

Ainsi Mahomet voyant Constantinople incommodée par des cigognes qui jetoient des serpents dans les fontaines, fit élever dans la place publique

des cigognes de marbre, et Constantinople fut délivrée. Il y a des talismans qui ont la même vertu que le serpent de Moïse.

§ XXX. De mortuis ad vitam revocatis. (P. 230.)
[*Morts ressuscités par Élie, par Élisée, par Jésus-Christ, par saint Pierre.*]

Alceste ressuscitée par Hercule, Sémélé par Bacchus, Hippolyte et Castor par Esculape, qui n'étoit encore qu'un enfant. Empédocle se vantoit qu'il ressusciteroit des morts et qu'il se ressusciteroit lui-même. Romulus et plusieurs autres ont ressuscité : *non aliena virtute, sed sua.*

§ XXXIV. De coelestibus equitibus in Judæorum subsidium missis. (P. 232.)
[*Cavaliers armés que Dieu envoya du ciel au secours des Machabées.*]

Castor et Pollux vinrent au secours des Romains contre les Latins à la bataille du lac Régille. Pan secourut les Athéniens au combat de Marathon et mit en fuite les Perses, d'où vient *terreur panique.* Virgile nous a montré Neptune, Junon, Minerve, Jupiter même, venant au secours des Grecs, assemblés devant Troie. Cent autres exemples pareils dans l'histoire.

L. II, c. 13, § I. De Deo humana natura induto. (P. 233.)

Les Grecs disent qu'Esculape fut engendré de

Jupiter d'une certaine manière spirituelle, et qu'il fut revêtu ensuite de la nature humaine : Pythagore a passé pour fils de Jupiter. Les Égyptiens prétendaient que leur Apis avoit été conçu par l'attouchement (*contactu*) de la Lune, et qu'un *dieu mâle* pouvoit se mêler avec une femme mortelle, mais non une déesse avec un homme.

L. II, c. 14, § I. De Christo Deum inter et homines sequestro pacis, hominumque magistro. (P. 236.)

[*Christ médiateur.*]

Les payens ont dit la même chose d'Esculape et de Pythagore.

L. II, c. 15, § I. De Christo nato ex virgine. (P. 237.)

[*Christ né d'une vierge.*]

Pourquoi ne croirions-nous pas que Jésus-Christ est né d'une vierge?

Les Grecs ont cru que Minerve étoit née du cerveau de Jupiter, Bacchus de sa cuisse (*Orionem ex tribus partibus, Jove, Neptuno et Mercurio, sine ullius feminæ consortio*); ils ont dit que Vulcain s'étoit créé lui-même, que Mars, fils de Junon, n'avoit point eu de père, que Persée étoit né d'une vierge, et Platon d'une mère [1] *nullam virginitatis*

[1] Périctione.

imminutionem passa. Ajoutez à cela les naturalistes qui enseignent que plusieurs femelles deviennent pleines sans l'accouplement du mâle : les oies, les cavales, les perroquets, les truies. On raconte qu'une certaine fille à Rome accoucha de deux enfants, en telle sorte pourtant qu'elle demeura vierge après l'enfantement, *ante partum virgo et post partum.* Paracelse a prétendu que d'une certaine matière mise dans un vase et exposée au soleil il en feroit un homme.

L. II, c. 16, § I. De nova stella Magis visa. (P. 242.)

[*Étoile apparue aux Mages.*]

Varron confirme cette apparition par celle d'une pareille étoile qui apparoissoit tous les jours à Énée, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Laurentum, après quoi cette étoile disparut. Une étoile apparut à la mort de César. Le chevalier Borri prétendoit qu'il étoit averti de tout ce qui lui devoit arriver de considérable par une étoile, et qu'il la voyoit même les yeux fermés.

L. II, c. 18. De miraculis a Christo patratis. (P. 245.)

[*Miracles de Jésus-Christ.*]

§ I. De aqua in vinum mutata. (P. 246.)

Jupiter et Mercure changèrent l'eau en vin chez leur hôte Philémon.

§ II. De ægris a Christo sanatis. (P. 247.)

Les Grecs ont donné à Épiménide, à Pythagore et à Empédocle la même puissance de guérir toutes sortes de maladies que l'Évangile donne à Jésus-Christ.

§ III. De cæcis. (P. 248.)

Esculape et Isis ont guéri des aveugles. Vespasien en a guéri avec sa salive.

§ IV. De abactis dæmonibus. (P. 249.)

Plusieurs d'entre les payens ont délivré des possédés.

§ V. De rete ab Apostolis jacto, ex Christi consilio, et mirifica piscium captura. (P. 249.)

Pythagore fit jeter le filet comme Jésus-Christ à des pêcheurs sur le bord de la mer, et ils en retirèrent une grande multitude de poissons.

§ VIII. Transfiguratio Christi. (P. 251.)

[*Transfiguration de Jésus-Christ.*]

Elle se retrouve dans la transfiguration des dieux en toutes sortes d'animaux. Lucien prétend avoir été transfiguré en âne.

§ XII. Apostoli variis linguis loquuntur, quamvis nullam præter patriam didicissent. (P. 255.)

[*Don des langues donné aux Apôtres.*]

Les oracles de Dodone répondoient à chacun se-

lon sa langue. Philostrate assure qu'Apollonius de Tyane parlait toutes les langues, quoiqu'il n'en eût appris aucune.

§ XIII. Multa hominum millia, prima Petri concione ad Christi partes traducta. (P. 253.)

Saint Pierre convertit trois mille hommes dès sa première prédication. Ainsi Pythagore, à la première prédication qu'il fit aux Italiens, en toucha et convertit deux mille : *duo hominum millia cepisse fertur.*

C. 19. De morte Christi.

§ I. Christus sanguine sudat. (P. 254.)

Il n'y a rien que de naturel dans la sueur du sang au jardin des Olives. Un Dieu attaché en croix. Prométhée, Adonis et Cupidon furent crucifiés.

§ V. Christus descendit ad inferos. (P. 258.)

[*Descente de Jésus-Christ aux enfers.*]

Descensus Christi ad inferos defenditur ex paribus exemplis. — Ces exemples sont : Castor et Pollux, Orphée, Thésée, Hercule, Pirithoüs, Adonis, Protésilas, Ulysse, Énée.

Jésus-Christ a dit qu'il pourroit quitter et reprendre sa vie quand il voudroit.

Épiménide s'est vanté de la même chose.

On voit dans Plutarque l'histoire de deux hommes ressuscités.

§ VIII. Ascendit in coelum. (P. 260.)

[*Jésus monté au ciel.*]

Sémélé, Ganymède et Endymion y sont aussi montés, et beaucoup d'autres. Ainsi Énoch, Élie, Moïse, Habacuc.

L. II, c. 20, § I. De sacramentis. (P. 264.)

[*Des sacrements.*]

Les payens avoient leurs mystères, ou plutôt tout en étoit plein chez eux. Les fêtes de Cérès, où tout étoit mystique : les flambeaux, le pain, etc., etc. Ajoutez à cela : *Phallos, mutoniata simulacra*, et *pudenda muliebria*.

§ II. De baptismo. (P. 267.)

[*Du baptême.*]

On se faisoit initier *per baptismum* aux mystères d'Isis, et les néophytes prétendoient être lavés de toutes leurs fautes par ce baptême.

§ III. De confirmatione. (P. 274.)

On retrouve la confirmation dans les athlètes qui se frottoient avec de l'huile. Galien recommandoit cet usage comme propre à conserver la santé.

§ IV. De confessione. (P. 274.)

La pénitence, la confession et la satisfaction sont tout entières dans le *Phédon* de Platon.

§ V. De Eucharistia. (P. 276.)

Jésus-Christ, dans l'*Eucharistie*, institua son alliance en faisant boire son sang. Catilina fit boire le sang humain à ses conjurés, et plusieurs nations contractoient des alliances en buvant du vin et même du sang.

§ VI. De Ordine. (P. 278.)

L'Ordre se trouve chez les Égyptiens. Ils avoient différents ordres de Prêtres, de Chantres, de Prophètes, de Sacristains, et un Souverain Pontife. Cybèle avoit aussi une subordination dans ses ministres. Elle avoit *Gallos et Archigallos*. (P. 282.)

§ VIII. De Extrema unctione. (P. 286.)

Enfin on trouve l'*Extrême-onction* dans Pétrone, au souper de Trimalcion, où Trimalcion ayant ouvert une fiole de parfum, en frotta tous les conviés en disant : *« J'espère que cette onction me soulagera, soit que je meure ou que je demeure en vie. »*

— Quæ de sacra sua unctione spondent itidem *sibi* Christiani... — Les Chrétiens se promettent la même chose de l'Extrême-onction.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

A LA RÉCEPTION DE M. L'ABBÉ COLBERT [1].

Monsieur,

Il m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre compagnie, et je dois beaucoup au hasard de m'avoir mis dans une place où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur si grand par lui-même me devient, je l'avoue, encore plus considérable, quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentiments que l'Académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remercîments pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait : mais

[1] Jacques-Nicolas Colbert, le deuxième des fils du ministre, fut reçu à l'Académie françoise, à la place de Jacques Esprit, le 30 octobre 1678. Il étoit âgé de vingt-quatre ans, et n'étoit encore que docteur de Sorbonne. En 1680, il fut nommé coadjuteur de Rouen. (G. G.) — Né à Paris en 1654, il mourut dans la même ville le 10 décembre 1707, après avoir occupé le siége archiépiscopal de Rouen durant vingt-sept ans.

elle a aussi des graces à vous rendre; elle vous est obligée non-seulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déja fait à toute la république des lettres.

Oui, Monsieur, nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a longtemps que l'Académie a les yeux sur vous; aucune de vos démarches ne lui a été inconnue; vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les gens de lettres : tout ce qui regarde votre illustre maison ne leur sauroit plus être ni inconnu ni indifférent.

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les sciences; mais si vous aviez excité d'abord notre curiosité, vous n'avez guère tardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissements n'a-t-on point donnés à cette excellente philosophie que vous avez publiquement enseignée? Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les écoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la nature, les plus importants principes de la métaphysique. Non, Monsieur, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire; vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets; vous avez rassemblé ce que les anciens et les modernes avoient de solide et d'ingénieux; vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes : l'oserai-je dire? vous avez fait connoître,

dans les écoles, Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus noble science, je veux dire à la science de la religion. Et quels progrès n'avez-vous point faits dans cette étude sacrée? Avec quelles marques d'estime la plus fameuse Faculté de l'univers vous a-t-elle adopté, vous a-t-elle associé dans son corps! L'Académie a pris part à tous vos honneurs; elle applaudissoit à vos célèbres actions : mais, Monsieur, depuis qu'elle vous a vu monter en chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'Évangile, non-seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse et toute la politesse de notre langue, alors l'Académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, Monsieur, elle vous a choisi; car (nous voulons bien qu'on le sache) ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie; elle va elle-même au-devant du mérite; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir; elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plus propre que vous? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer

ce prodigieux nombre d'exploits dont la grandeur nous accable pour ainsi dire, et nous met dans l'impuissance de les exprimer? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous présente une foule de nouveaux miracles. Étonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre avoit porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les places emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, et toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître? La paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non-seulement nous y avons reconnu l'élévation de votre esprit, la sublimité de vos pensées, mais on y voit briller surtout ce zèle pour votre prince, et cette ardente passion pour sa gloire, qui est la marque si particulière à laquelle on reconnoît toute votre illustre famille. Tandis que le chef de la maison [1], rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infa-

[1] Le grand Colbert.

tigable génie, tandis qu'il jette un œil pénétrant jusque dans les moindres besoins de l'État, avec quelle ardeur, quelle vigilance ses enfants, ses frères, ses neveux, tout ce qui lui appartient, s'empresse-t-il à le soulager, à le seconder! L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation [1], l'autre se signale dans les premiers emplois de la guerre [2], l'autre donne tous ses soins à la paix, et renverse tous les obstacles que quelques désespérés vouloient apporter à ce grand ouvrage [3]. Je ne finirois point si je vous mettois de-

[1] Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay : ce fils aîné du grand Colbert fut ministre et secrétaire d'État au département de la marine; né à Paris en 1651, il mourut d'une maladie de langueur le 5 novembre 1690, âgé de trente-neuf ans. C'étoit un homme d'un esprit vaste et d'une grande fermeté de caractère. Il dirigea en personne l'expédition de 1684 contre Gênes.

[2] Édouard-François Colbert, comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, étoit alors ministre d'État, et lieutenant général des armées du Roi depuis 1676.

[3] Charles-Colbert, marquis de Croissy, second frère du grand Colbert, né à Paris en 1625, mort le 28 juillet 1696. Il fut successivement conseiller d'État, président au conseil d'Alsace, premier président au parlement de Metz, ambassadeur en Angleterre et ministre secrétaire d'État des affaires étrangères (1679). — Il fut un des négociateurs de la paix d'Aix-la-Chapelle et de celle de Nimègue. — Le marquis de Torcy, son fils et son successeur dans le ministère, est auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswyk jusqu'à la paix d'Utrecht.*

vant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre maison. Vous entrez, Monsieur, dans une compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle; car, je le répète encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer [1] quelque chose à la gloire d'un si grand prince : chacun y emploie les différents talents que la nature lui a donnés; et ce travail même qui nous est commun, ce dictionnaire qui de soi-même semble une occupation si sèche et si épineuse, nous y travaillons avec plaisir : tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paroissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.

[1] Toutes les éditions portent *contribuer quelque chose*. Nous avons cru devoir ici, comme partout ailleurs, conserver scrupuleusement le texte. Nous sommes, au surplus, porté à croire que cette expression, qui seroit aujourd'hui un solécisme, pouvoit être usitée au temps de Racine, où l'emploi des latinismes étoit encore assez fréquent. (A. M.)

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

A LA RÉCEPTION

DE MM. CORNEILLE ET BERGERET [1].

MESSIEURS,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'Académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

[1] Le 2 janvier 1685, l'Académie françoise reçut Thomas Corneille à la place de Pierre Corneille, son frère; et le même jour la place de Géraud de Cordemoy, lecteur du Dauphin fils de Louis XIV, et auteur d'une *Histoire générale de France* (qui ne fut imprimée qu'en 1685, un an après la mort de l'auteur), fut remplie par Jean-Louis-Bergeret, ancien avocat général, secrétaire de la chambre et du cabinet du Roi, mort en 1694. Bergeret n'étoit point commis des finances, comme il est dit dans l'éloge du président Cousin, par d'Alembert; il étoit premier commis des affaires étrangères, sous le ministère de M. de Croissy. (G.G.)

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper; car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit; et l'Académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir, dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, Monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvoit la scène françoise lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs aussi ignorants que les spectateurs, la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance, point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid, Horace, Cinna, Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros

de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expressions proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents poëtes tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-

d'œuvre, comme ceux de Monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité [1], et qu'enfin les dernières paroles

[1] Le grand Corneille, dans ses derniers moments, manquoit absolument d'argent. Boileau en fut instruit; il en parla avec chaleur à madame de Montespan, à Louvois,

de Corneille ont été des remercîments pour Louis le Grand.

Voilà, Monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevoit dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers

au Roi même, qui envoya sur-le-champ deux cents louis d'or au malade. Cet argent fut porté par Bessé de la Chapelle, inspecteur des beaux-arts, ami particulier de Boileau et de Racine. (G. G.)

à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui; et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place, persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie, de vertu et des autres qualités propres pour l'Académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite, je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy[1], qui, avec tant d'autres talents,

[1] Géraud de Cordemoy, né à Paris vers 1630, d'une famille noble, originaire d'Auvergne, mort le 8 octobre 1684. Il fut reçu à l'Académie le 12 décembre 1675. — S'étant fait connaître de Bossuet par un traité *Sur la nature de l'ame*, ce prélat le plaça auprès du Dauphin en qualité de lecteur. — Ses ouvrages ont été recueillis par son fils, sous le titre d'*OEuvres de feu M. de Cordemoy*, Paris, 1704, in-4°.

possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais, après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, Monsieur [1], qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez longtemps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importants emplois de l'État, et qui, avec une connoissance exacte, et de l'histoire, et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événements, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent con-

[1] L'orateur s'adresse ici à M. Bergeret, qui était alors premier commis de M. de Croissy, frère du grand Colbert, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères.

fiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui sous son règne ont donné le branle à toute l'Europe?

Toutefois, disons la vérité, Monsieur, la voie de la négociation est bien courte sous un prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodements. L'Espagne surtout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique dont elle faisoit tant de vanité? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du Roi, cette superbe nation contrainte de venir jusque dans le Louvre reconnoître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres! Comment s'est fait ce changement? Est-ce par une longue suite de négociations traînées? Est-ce par la dextérité de

nos ministres dans les pays étrangers? Eux-mêmes confessent que le Roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? Comment calmer cette foule d'États et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendoient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiroient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le Roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à La Haye. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des Hauts Alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande;

les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la Terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Génes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer [1].

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, Messieurs, qui, chacun selon nos différents talents, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'in-

[1] Trêve de vingt ans, signée à Ratisbonne, le 15 août 1684, entre la France, l'Espagne et l'Empire. (G. G.)

trigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur, est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur, qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événements. Dans l'histoire du Roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle. L'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue; et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, Monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé, avec le reste du monde, dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein

d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes !

[1] On conserve à la Bibliothèque impériale le manuscrit de la lettre écrite par le grand Arnauld à Racine pour le remercier de l'envoi qu'il lui avait fait de ce discours. Cette lettre est surtout curieuse par la manière dont cet homme célèbre, alors dans l'exil, parle de l'éloge de Louis XIV; le lecteur la trouvera au tome VIII de cette édition, parmi les lettres adressées à Racine : elle est datée de Bruxelles, 7 avril 1685.

DISCOURS[1]

PRONONCÉ A LA TÊTE DU CLERGÉ, PAR M. L'ABBÉ COLBERT,

COADJUTEUR DE ROUEN.

SIRE,

Le clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance et la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

[1] Cette harangue, qui se distingue par le sentiment de la plus louable tolérance, fut prononcée à Versailles le 21 juillet 1685*, c'est-à-dire trois mois avant la révocation de l'édit de Nantes (22 octobre 1685). — Germain Garnier dans l'édition de 1807, et M. Aimé Martin dans toutes les réimpressions de Racine publiées sous sa direction, sont donc tombés dans une grave erreur en disant que le principal objet de ce discours était de remercier Louis XIV de l'acte de révocation qui fut une des taches de son règne.

* Voyez en preuve le *Recueil des Actes, Titres et Mémoires concernant les affaires du clergé.*

Elle a paru, durant plus d'un siècle, sur le penchant de sa ruine : on l'a vue déchirée par ses propres enfants, trahie par ceux qui doivent la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis; enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira peu de temps avant votre naissance heureuse : avec vous elle commença de revivre, avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre règne; et c'est sous le plus florissant empire du monde que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desir, puisque votre zèle ne lui laisse pas le temps d'en former, et que votre bonté va si souvent au delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la foi, cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'Église, qualités si rares dans les princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidèle dans ses promesses, ferme et inflexible contre toute sorte d'injustice, droit et équitable jusqu'à prononcer contre ses propres intérêts, vérita-

blement maître de ses peuples, et plus maître encore de lui-même.

Les autres vous représenteront comme un roi toujours sage et toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plus tôt exécutés que connus; qui ne règne pas seulement sur ses sujets par son autorité souveraine, mais sur son conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit, et par la sagesse dont il sait instruire ses ministres; qui, pouvant tout par lui-même, sait se passer des plus grands hommes, et sans eux résoudre, entreprendre, exécuter; qui donne la loi sur la mer aussi bien que sur la terre; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusque sur les bords de l'Afrique; qui sait à son gré humilier les nations superbes, et réduire des souverains à venir au pied de son trône reconnoître son pouvoir et implorer sa clémence [1].

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister, et le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnants de vos armes triomphantes; nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que

Le 15 mai 1685, le doge de Gênes, accompagné de quatre sénateurs, étoit venu faire ses soumissions à Louis XIV, en exécution du traité du 12 février précédent. (G. G.)

l'objet de l'admiration des hommes avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le clergé, SIRE, s'attachera surtout à louer en vous cette piété qui, toujours attentive aux intérêts de la religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre au delà des mers dans les lieux où elle est inconnue, pour la faire triompher dans l'un et l'autre monde.

Mais que dis-je? L'Église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi et à l'extinction de l'hérésie? Il semble que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu; et le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance qui, tenant désormais vos voisins en bride, ôte aux hérétiques de votre royaume, et l'audace de se révolter, et l'espoir de se maintenir par de séditieux commerces avec les ennemis de l'État.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire? Vous vous êtes hâté de finir la guerre lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes, et le triomphe le plus digne d'un roi très-chrétien.

Mais quelle que soit votre puissance, elle avoit encore besoin du secours de votre bonté. C'est en gagnant le cœur des hérétiques que vous domptez l'obstination de leur esprit; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement, et ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'Église par une autre voie que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il l'avouer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporteroit peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer et au feu, comme on a été obligé de faire dans les règnes précédents. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, et nous en aurions quelque horreur, parce qu'elle seroit sanglante; nous ferions des vœux pour le succès vos armes sacrées, mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable; enfin, nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, et nous gémirions en secret sur un triomphe qui, avec la défaite des ennemis de l'Église, envelopperoit la perte de nos frères.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur et par la sagesse du gouvernement; que vos lois, soutenues de vos bienfaits, sont vos seules armes, et que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte et du schisme, nous n'avons

que de pures actions de graces à rendre au ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux et sages moyens de vaincre l'erreur, et de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de graces et de faveurs, ramener à l'Église ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devrons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos pères : aussi ne falloit-il pas que, l'État vous devant déja son salut et sa gloire, l'Église dût à un autre que vous sa victoire et son triomphe; sans cela, votre règne, que le ciel a voulu qu'il fût un règne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'Écriture dit de plusieurs grands rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la monarchie; il a autorisé et réformé les lois; il a fait régner la justice; mais on auroit ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche! Ce que votre zèle a déja fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités et le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples et des autels que se borne votre zèle : vous avez entrepris de faire revivre la piété et les bonnes mœurs, et c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant de pratiquer

la vertu, et si le vice n'est pas tout à fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher, et les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, et sauvent les ames foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres, où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Église sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près; où les blasphèmes et les railleries de ce qu'il y a de plus saint éclatoient avec audace. Ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre règne heureux; et si les remontrances, tant de fois réitérées sur ce sujet, ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorerions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la noblesse françoise? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel où, depuis tant de temps, vous l'avez enseveli; vous l'avez étouffé, tout indomptable qu'il paroissoit[1]. VOTRE MAJESTÉ a su renverser les fausses maximes de l'honneur et de la honte; et autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, et sur le penchant criminel des hommes.

[1] La déclaration du mois d'août 1679 pour la répression des duels. (G. G.)

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises. Après en avoir admiré de si heureux commencements; il cesse d'user de remontrances; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale, et, persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres temps, et avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindroit, par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les provinces de votre royaume faire retentir les louanges que l'Église doit à votre zèle. Chaque pasteur aura la joie de retrouver, par vos soins, son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, et chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un prince qui se les attire par des actions si glorieuses et si utiles à la religion.

LETTRES.

AVERTISSEMENT

DE LOUIS RACINE

1747.

Comme M. l'abbé d'Olivet, qui avoit lu quelques-unes des lettres suivantes, en a parlé dans son *Histoire de l'Académie françoise*, en disant qu'elles sont pleines d'esprit, et écrites avec une exactitude et une beauté de style qui est ordinairement le fruit d'un long exercice, on me sauroit mauvais gré si je ne les faisois pas connoître; et, quoiqu'elles soient peu sérieuses, loin d'avoir de la répugnance à les donner, je n'ai pas un meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a si bien peint l'amour dans ses vers en étoit toujours occupé. S'il y eût été livré, même dans sa jeunesse, il ne se fût pas rendu capable de le peindre si bien.

Voici des lettres écrites en toute liberté et en sortant de Port-Royal, dont il n'avoit plus à craindre les remontrances : on peut les appe-

ler ses *Juvenilia*. Il les écrit à un jeune ami[1], qu'il soupçonne quelquefois d'être amoureux : il ne s'attendoit pas qu'elles dussent être lues par d'autres : il n'a jamais su qu'on les eût conservées. M. l'abbé Dupin[2], qui les avoit recueillies, nous les a rendues. Dans ces lettres cependant, écrites librement, le badinage est si innocent que je n'ai rien trouvé qui ait dû m'obliger à en supprimer une seule[3]. On y voit

1 L'abbé Le Vasseur. — Voyez ci-après, p. 324, note 1.

2 Louis Ellies du Pin, parrain de Louis Racine, et dont le nom figure ainsi écrit sur le *Registre des baptêmes de la paroisse Saint-Sulpice*, à la date du 2 novembre 1692, était docteur de Sorbonne, professeur de philosophie au Collége Royal. Le principal ouvrage de ce docteur ennemi de Rome, et celui qui lui fit un nom, est la *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, 58 vol. in-8°, Paris, 1686-1704. — Les lettres lui sont aussi redevables de la publication des *Dialogues posthumes de La Bruyère sur le Quiétisme*, Paris, 1699, in-12.

3 On voit par cet Avertissement que la première publication des Lettres de Racine a été faite par son fils Louis (*à Lausanne et à Genève*, chez Marc-Michel Bousquet et Compagnie. In-12, MDCCXLVII).

Nous tenons pour vraie la déclaration de Louis Racine quand il dit que parmi les lettres à lui rendues par l'abbé Dupin, il ne s'en est pas trouvé une seule qu'il ait dû supprimer : mais nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que ce fils, d'ailleurs si respectueux, a cru cependant devoir retoucher ces lettres, les corriger, en

un jeune homme enjoué, aimant à railler, ne se préparant pas à l'état ecclésiastique par esprit de piété, conservant toujours néanmoins des sentiments de piété dans le cœur, quoiqu'il paroisse content de n'être plus sous la sévère discipline de Port-Royal; plein de tendresse pour ses amis, fuyant le monde et les plaisirs par raison, pour se livrer tout entier à l'étude et à son unique passion, qui étoit celle des vers.

retrancher de notables parties, en un mot, les altérer de toutes manières.

Au moment même où Louis Racine commettait cette faute, il en rendait heureusement la réparation facile par le don qu'il faisait à la Bibliothèque royale des autographes de son père.

Quant à nous, puisant à cette source de vérité, que nos devanciers ont trop souvent négligée, nous avons restitué au texte de Racine sa pureté originale.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR ANONYME[1] DE 1807.

Les lettres qu'un auteur écrit à sa famille et à ses amis ne peuvent être regardées comme faisant partie de ses *OEuvres;* car ce nom, à proprement parler, n'appartient qu'aux ouvrages qu'il a travaillés avec soin, et dans l'intention plus ou moins éloignée de les donner au public.

Cependant, quand un écrivain a atteint un haut degré de gloire, ses lettres familières sont recherchées avec avidité, et elles inspirent presque autant d'intérêt que ses travaux littéraires. Mais cet intérêt est d'un genre tout différent : l'un est produit par l'admiration; celui-ci l'est principalement par la curiosité. Ici c'est moins le talent qu'on cherche que la personne. On veut faire connaissance avec un homme dont le nom est cher et illustre; on veut lire dans ses secrètes pensées, le suivre

[1] Le comte Germain Garnier.

dans l'intérieur de sa vie domestique, se familiariser avec son caractère et ses habitudes, et c'est le plus grand charme de ces écrits jetés dans l'épanchement du cœur et dans l'abandon de la familiarité.

Le mérite des lettres familières est donc comme celui d'un portrait; ce qu'on y prise le plus, c'est la fidélité. Il faut y conserver tout, jusqu'aux négligences, puisque tout contribue à peindre l'homme. Aussi saurions-nous mauvais gré au peintre qui, dans l'image qu'on lui demande, s'appliquerait à donner aux traits plus de régularité qu'il n'en a existé dans le modèle. Dans les lettres familières, l'auteur est le peintre de lui-même; l'éditeur ne doit pas mettre la main à cet ouvrage, pas plus qu'aux œuvres de l'auteur.

Louis Racine a donc été trompé par son attachement à la mémoire de son père, lorsqu'en publiant[1] les lettres familières de celui-ci il a cru devoir les retoucher. Au lieu de nous

[1] A Lausanne et à Genève, chez Marc-Michel Bousquet et Compagnie. 2 volumes in-12, MDCCXLVII. — Le premier volume de ce monument de piété filiale est consacré aux *Mémoires sur la vie de J. Racine*, qui forment une partie de notre tome V.

les transmettre dans leur pureté originale, il les a altérées de toutes manières. Il a fait des changements, des additions, des retranchements; il a transposé certains passages d'une lettre dans une autre; il a tantôt réuni deux lettres en une, tantôt d'une seule il en a fait plusieurs, et tout cela sans qu'il soit possible de deviner le motif qui l'a fait agir ainsi. Ces lettres ont été réimprimées plusieurs fois depuis[1]; mais les éditeurs se sont contentés de copier le texte de Louis Racine[2].

[1] En 1768 et 1796, avec des commentaires de Luneau de Boisgermain (ou plutôt de BLIN DE SAINMORE), 7 volumes in-8°. — En 1807, édition Petitot, 5 vol. in-8°. — En 1807, avec commentaire posthume de La Harpe et notes d'un anonyme (Germain Garnier), 7 vol. in-8°. — En 1808, édition Geoffroy, 7 vol. in-8°. — De 1820 à 1844, Aimé Martin en a publié sept éditions in-8°.

[2] Le reproche d'inexactitude que Germain Garnier adresse ici à ses devanciers, peut lui être aussi justement appliqué, ainsi qu'à tous les éditeurs cités dans la note précédente. Nous ne suspectons point la bonne foi avec laquelle ils ont dit que le texte des lettres avait été revu sur les autographes déposés à la Bibliothèque impériale ou conservés par la famille de Racine; mais nous devons croire que, ne voulant pas faire eux-mêmes un travail ingrat et dont la scrupuleuse exactitude fait tout le mérite, ils en ont chargé des personnes qui ont trompé leur confiance. — Le texte de Geoffroi était jusqu'à présent celui qui s'éloignait le moins des originaux.

Les lettres de Racine paraissent donc ici, pour la première fois, telles qu'elles sont, d'après les manuscrits autographes déposés à la Bibliothèque impériale ou conservés par sa famille. Nous avons même laissé subsister les répétitions et les négligences; elles servent à attester l'abandon avec lequel Racine laissait aller sa plume. Nous avons également respecté les mots et les tours de phrase que l'usage actuel a rejetés, et qui aujourd'hui pourraient paraître des fautes contre la langue. Les grammairiens qui aiment à remarquer les variations que le temps a fait subir à notre langage familier, doivent desirer qu'on leur rapporte fidèlement comment ce langage était parlé par l'écrivain le plus correct et le plus élégant du siècle de Louis XIV.

Les lettres ont été placées dans l'ordre présumé[1] de leurs dates, et nous avons suppléé l'indication du jour et de l'année partout où elle manquait dans les autographes; mais nous l'avons fait de manière que le lecteur pourra reconnaître cette addition[2].

[1] Racine ne datait ordinairement ses lettres que du jour de la semaine.

[2] A cet effet, nous avons renfermé entre crochets [.....] les compléments de date omis par l'auteur.

Nous avons divisé ces lettres en six recueils:

1° Ses lettres aux amis de sa jeunesse.

2° Sa correspondance avec La Fontaine.

3° Sa correspondance avec Boileau.

4° Ses lettres à son fils aîné (*Jean-Baptiste Racine*).

5° Ses lettres à diverses personnes.

Le sixième recueil est composé de lettres écrites à Racine ou à son sujet par des personnes célèbres de son temps; la plupart de ces pièces étaient restées inédites.

Les notes que nous avons jointes aux lettres de Racine ont toutes pour objet d'éclaircir les faits ou de désigner plus particulièrement les personnes dont il fait mention dans le texte. Ces sortes d'éclaircissements sont surtout nécessaires pour des lettres familières, où l'écrivain n'ayant qu'un seul lecteur en vue, n'a dû s'expliquer qu'autant qu'il le fallait pour être entendu de son correspondant. Nous nous sommes principalement appliqué à bien désigner les personnes dont les noms ne se trouvent dans aucun de nos dictionnaires historiques.

AUTOGRAPHES CONSULTÉS.

Les autographes qui ont été consultés pour établir le texte authentique des six recueils suivants, se trouvent actuellement (1868) :

Pour le PREMIER RECUEIL. — *Lettres de la jeunesse de Racine.* (42 lettres.)

Les n°s 1 et 2, chez M. Auguste de Naurois (descendant de Racine).

Les n°s 3. 5. 6. 7. 8. 9. 11. 13. 14. 15. 16. 17. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 37. 38. 39 et 42, à la Bibliothèque impériale (tome 1er, feuillets 1-57 du Manuscrit FR. 12886).

Les n°s 4 et 36, à la Ferté-Milon, dans la famille de Racine.

Le n° 10, à la Bibliothèque du Louvre.

Les n°s 12. 18. 35. 40. 41, à Soissons, dans la famille de Racine.

Le n° 19 appartient à M. Feuillet de Conches.

SECOND RECUEIL. *Correspondance avec La Fontaine.* (3 lettres.)

N°s 1 et 3, autographes inconnus. — Le n° 1 a été publié pour la première fois en 1729, par l'abbé d'Olivet, dans le tome III des *OEuvres diverses de La Fontaine.*

N° 2, autographe inconnu. — Le texte a été collationné et rétabli sur une copie de la main de Louis Racine appartenant à M. Auguste de Naurois.

TROISIÈME RECUEIL. — *Correspondance avec Boileau.* (55 lettres.)

Les autographes qui composent ce Recueil se trouvent pour la plupart à la Bibliothèque impériale, où ils occupent les feuillets 58 à 144 du manuscrit ci-dessus indiqué. Une note spéciale fait connaître en quelles mains ont passé les quelques pièces qui manquent à la Bibliothèque impériale.

QUATRIÈME RECUEIL. — *Lettres de J. Racine à J. B. Racine*, son fils aîné. (55 lettres.)

Ce quatrième Recueil est complet à la Bibliothèque impériale; il forme les feuillets 145-254 du Manuscrit FR. 12886.

CINQUIÈME ET SIXIÈME RECUEIL. — *Lettres à diverses personnes et lettres de personnages célèbres adressées à Racine.*

Une note spéciale pour chaque lettre indique comment le texte en a été établi.

Les lettres qu'on ne trouve dans aucune édition antérieure à la nôtre sont marquées d'une *.

LETTRES DE RACINE

ÉCRITES DANS SA JEUNESSE.

*LETTRE PREMIÈRE.

A ANTOINE VITART[1].

[1656 ?]

Lisez cette pièce ignorante
Dont la phrase si peu coulante
Ne fait voir que trop clairement,
Pour vous parler sincèrement,
Que je ne suis pas un grand maître
En cette manière de lettre
Dont les poëtes si renommés
Ornent leurs écrits bien-aimés.
Mais ce seroit une imprudence
De vouloir que quand on commence
On n'écrivît rien que de bon,
Et qu'on vainquît même Apollon.

[1] Cousin germain de Racine, il était d'un an plus âgé que lui.
Quand Racine, alors à Port-Royal, lui adressa ces vers, Vitart faisait son cours de philosophie au collége d'Harcourt, aujourd'hui Lycée Saint-Louis.

J'ai reçu les feuilles volantes [1],
Ces feuilles belles et savantes
Où sont avec tant de clartés
Les immortelles vérités;
J'ai aussi le manche agréable [2]
D'une étrille qui sent l'étable,
Où le baudet de Molina
A reçu ce qu'il mérita.
Les plumes m'ont été données
Que vous nous avez achetées.
Je ne sais point de compliments
A joindre à mes remercîments.
Mon extrême reconnaissance.....
Je connois trop votre prudence
Pour affecter de vains propos
Qui troubleroient votre repos.
Je crains même que cette lettre
Ne soit trop longue pour paroître
Devant des yeux tant occupés
Et d'autres soins enveloppés.
Car quel temps peut être de reste
Dans une philosophe teste

[1] Si, comme nous le croyons, il s'agit ici des *Lettres Provinciales*, qui circulèrent d'abord en feuilles volantes, la date de 1656 que nous donnons à ce billet est exacte.

[2] Probablement une réponse à la satire en vers publiée en 1654 sous ce titre : *L'Étrille du Pégase janséniste : Aux rimailleurs de Port-Royal.*

Qui ne respire qu'arguments,
. . . .[1]
Qui doit passer toutes les heures
Aux majeures et aux mineures
Par où les subtils logiciens
Sont craints comme des magiciens?
Il n'y a tête qui résiste
Aux traits puissants de ce baliste;
Et malgré vous, quand ils voudront,
Des cornes ils vous donneront.
Mais, hélas! à qui je m'adresse?
Ma main tremble et sent sa foiblesse,
Quand je viens à considérer
Celui que je viens d'attaquer.
Il est maître, il est philosophe :
Malheur à celui qui l'accroche!
Mais taisons-nous; ne disons mot,
De peur qu'il ne nous traite en sot,
Que ses arguments ne nous montrent
Que déja les cornes nous montent :
Certes ceux-là sont bien prudents
Qui ne disent mot à ces gens.
Reconnaissez par cette feuille
Qui choque votre portefeuille,
Qu'à toute heure, enfin qu'en tout lieu
Racine est tout à vous. Adieu.

[1] Vers omis dans le manuscrit.

*LETTRE II.

A ANTOINE VITART.

[1656] [1].

Quoi donc! cher cousin, ce silence,
Ces froideurs, cette négligence
Ne pourront point avoir de fin?
Soit en françois, soit en latin,
Soit en poésie ou en prose,
Tout au moins j'écris quelque chose.
Pouvez-vous manquer de sujets
En un lieu plein de tant d'objets,
Où tous les jours mille merveilles
Frappent les yeux et les oreilles?
Quand vous n'iriez de vos fauxbour
Que jusqu'au collége d'Harcour,
Ce qui se fait, ce qui se passe
En ce grand et ce long espace,

[1] L'autographe de cette lettre est sans date; mais la victoire de Charles-Gustave sur les Polonais, la censure de la Sorbonne, la sentence de M. de Hodencq, grand vicaire, le miracle de la sainte Épine, faits qui appartiennent tous à l'année 1656, ne laissent aucune incertitude sur le temps où Racine l'écrivait.

Ne pourroit-il pas vous fournir
Assez de quoi m'entretenir?
Là l'on voit crier les gazettes
Des victoires et des défaites,
Les combats du roi Polonois [1]
Contre le prince Suédois;
Ici l'on entend la censure,
La honte et la déconfiture
Des pauvres Augustiniens
Sous le nom de Janséniens [2];
D'autre part on crie au contraire
La sentence du grand vicaire,
L'hymne, l'histoire et le journal
Des miracles de Port-Royal [3];
Enfin l'on ne voit que nouvelles,
Que livres, qu'écrits, que libelles.
En tous quartiers, de tous côtés
On ne trouve que raretés.

[1] Casimir V (Jean). En 1667, ce prince, dégoûté du trône, abdiqua et se retira en France, où il devint abbé de Saint-Germain des Prés, ainsi que de Saint-Martin de Nevers.

[2] Allusion à la censure de la Sorbonne contre Antoine Arnauld. Elle fut lue dans l'assemblée du 1er février 1656, et signée le 18. — Sur ce triomphe des Jésuites, voyez l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, tome V, page 377.

[3] Allusion au miracle de la sainte Épine, opéré le 24 mars 1656 en faveur de mademoiselle Périer, nièce de Pascal. Voyez *Abrégé de l'histoire de Port-Royal,* tome V, page 378 et suivantes.

Comment peux-tu donc, cher Antoine,
Sinon par mépris, ou par haine,
Vivre comme un silencieux
Dans le règne des curieux?
Si ce soupçon n'est véritable,
Au moins il est bien vraisemblable.
Quoi qu'il en soit, de tout mon cœur
Je suis votre humble serviteur.

LETTRE III.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR[1], A PARIS.

Ce jeudi au matin [1659 ou 1660].

Je vous envoie mon sonnet[2], c'est-à-dire un nouveau sonnet; car je l'ai tellement changé hier au

[1] L'abbé Le Vasseur, à qui sont adressées la plupart des lettres qui composent ce premier recueil, étoit un ami de collége de Racine, et un parent de M. et madame Vitart, à qui sont écrites quelques autres lettres du même recueil. (G. G.)

[2] Ce sonnet, qui ne nous a pas été conservé, était adressé au cardinal Mazarin, à l'occasion de la paix des Pyrénées, conclue le 7 novembre précédent. Parvenue dans la solitude de Port-Royal, cette pièce de vers attira de vives réprimandes à son auteur de la part de madame Racine, sa grand'mère, de sa tante et de ses anciens maîtres; ce qu'il appelait des *excommunications*. — Voyez ci-après, p. 334.

soir, que vous le méconnoîtrez. Mais je crois que vous ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoissable est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau et plus conforme aux règles que vous lui prescrivîtes hier, qui sont les règles mêmes du sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une suite si différente du commencement. Cela me choquoit de même que vous. Car les poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'en étois de même. J'avois fort bien reconnu[1] ce défaut, quoique je fisse tout mon possible pour montrer que ce n'en étoit pas un; mais la force de vos raisons, étant ajoutée à celle de ma conscience, a achevé de me convaincre. Je me suis rangé à la raison, et j'y ai aussi rangé mon sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui est de plus considérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau sonnet. Et, quoique si dissemblable à mon premier, j'aurois pourtant de la peine à le désavouer. Ma conscience ne me reproche plus rien, et j'en prends un assez bon augure. Je souhaite qu'il vous satisfasse de même : je vous l'envoie dans cette espérance. Si vous le jugez digne de la vue de made-

[1] Le sonnet paroît l'ouvrage d'un très-jeune homme; mais cette réflexion si juste est remarquable dans un poëte si jeune. (L. R.)

moiselle Lucrèce[1], je serai heureux, et je ne le croirai pas indigne de celle de Son Éminence. Retournez aux champs le plus tard que vous pourrez. Vous voyez le bien que cause votre présence.

*LETTRE IV.

RACINE A MARIE RACINE.

A Paris, ce 4 mars 1660.

Ma très-chère sœur,

Je m'attends bien que dans la colère où vous êtes contre moi, vous déchirerez cette lettre sans la lire. C'est pourquoi je ne m'excuse point d'avoir été deux mois sans vous écrire ; car aussi bien vous ne verrez pas mes excuses, et quand vous les verriez vous êtes assez entière pour ne les pas croire. Je ne vous dis donc point que j'ai été à la campagne et que j'ai été accablé d'affaires à Paris : car vous prendrez tout cela pour des contes. D'ailleurs vous ne devez pas, ce me semble, vous plaindre beau-

[1] Mademoiselle Lucrèce, dont Racine parle souvent dans cette correspondance de sa jeunesse, était une parente de mademoiselle Catherine de La Croix, mariée en 1659 à Jacques Tullouc, procureur au Parlement, chez qui demeurait l'abbé Le Vasseur.

coup : quand je vous aurois écrit, vous n'auriez pas eu le temps de lire mes lettres. Vous étiez aux noces, c'est assez. Je crois que vous vous serez bien divertie. Je suis ravi que ma cousine soit mariée, je voudrois que vous fussiez à la peine de l'être, mais cela viendra s'il plaît à Dieu. Ma tante Vitart [1] m'a dit qu'elle vous avoit écrit pour votre manchon. Mon cousin Vitart a été cause que je n'en ai pas pris; il me fit revenir comme j'étois déja dans la rue, en me disant que je ne m'y connoissois pas, et que je vous envoyerois quelque mauvaise marchandise, si bien qu'il dit qu'il falloit que ma tante l'achetât. Mais elle, voyant l'hiver fort avancé, crut qu'il valoit mieux vous demander si vous ne voudriez point quelque autre chose pour l'été. Mandez-lui donc ce que vous voulez qu'elle vous achète pour deux écus d'or, et vous l'aurez à l'heure même. Je vous écrirai après-demain et je mettrai la lettre dans celle de mon oncle Sconin. Dites-lui, je vous prie, que j'ai été cinq ou six jours hors de Paris, et que je lui écrirai sans faute après-demain [2]. Adieu, je suis à vous de tout mon cœur. Ma mère se recommande à vous et ma tante aussi.

Je vous écrirai sans manquer.

RACINE [3].

[1] Claude des Moulins, femme de Nicolas Vitart.

[2] Les lettres ici annoncées sont inconnues.

[3] Cette lettre est du petit nombre des autographes qu'on trouve signés.

LETTRE V.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR.

À Paris, ce dimanche au soir, 5 septembre 1660.

Je vous envoie, Monsieur, une lettre que La Roque[1] vous écrit, qui vous apprendra assez l'état où sont nos affaires, et combien il seroit nécessaire que vous ne fussiez pas si éloigné de nous. Cette lettre vous surprendra peut-être; mais elle nous devoit surprendre bien davantage, nous qui avons été témoins de la première réception qu'il a faite à la pièce. Il la trouvoit toute admirable, et il n'y avoit pas un vers dont il ne parût être charmé. Il la demanda après, pour en considérer le sujet plus à loisir. Et voilà le jugement qu'il vous en envoie! Car je vous regarde comme le principal conducteur de cette affaire. Je crois que mademoiselle Roste[2] sera bien plus surprise que nous, vu la satisfaction que la pièce lui avoit donnée. Nous en avons reçu d'elle tout autant que nous pouvions desirer. Et

[1] La Roque, comédien du Marais, orateur de la troupe, et qui décidoit souverainement du mérite des pièces que les auteurs venoient présenter à ce théâtre. (G. G.)

[2] Actrice de la troupe du Marais.

ce sera vous seul qui l'en pourrez bien remercier, comme c'est pour vous seul qu'elle a tout fait. Je ne sais pas à quel dessein La Roque montre ce changement. M. Vitart en donne plusieurs raisons, et ne désespère rien. Mais, pour moi, j'ai bien peur que les comédiens n'aiment à présent que le galimatias, pourvu qu'il vienne d'un[1] grand auteur. Car je vous laisse à juger de la vérité de ce qu'il dit sur les vers de l'*Amasie*.

L'Ode[2] est faite, et je l'ai donnée à M. Vitart pour la faire voir à M. Chapelain. S'il n'étoit point si tard, je vous en ferois présentement une autre copie pour vous l'envoyer dès demain. Mais il est dix heures du soir, et j'ai reçu votre billet à huit. D'ailleurs, je crains furieusement le chagrin où vous met votre maladie, et qui vous rendroit peut-être assez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon Ode. Cela m'embarrasseroit trop; et l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet, qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins, comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je prierai M. Hoüy, dès demain, d'en faire une copie, ou j'en ferai une moi-même pour vous l'envoyer. Ce qui est encore à craindre, c'est que vos notes ne reviennent tard : ce qui arrivera sans doute si elles

[1] Racine avait d'abord écrit : *du* grand auteur. C'était désigner Corneille d'une manière inconvenante.

[2] *La Nymphe de la Seine*. Voyez tome IV, p. 222.

sont dans le chemin autant que votre billet, lequel est daté du jeudi, et ne m'a été donné qu'aujourd'hui au soir. Je vous en veux toujours envoyer par avance une stance et demie. Ce n'est pas que je les croie les plus belles, mais c'est qu'elles sont les dernières ou au moins les pénultièmes, et qu'elles sont sur l'entrée. Les voici [1] :

Qu'il vous faisoit beau voir, en ce superbe jour
Où, sur un char conduit par la Paix et l'Amour,
Votre illustre beauté triompha sur mes rives!
Les Discords après vous se voyoient enchaînés.
Mais, hélas! que d'ames captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors,
Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
Dès qu'on jetoit les yeux sur l'éclat nonpareil
Dont vos seules beautés vous avoient entourée?
Je sais bien que Junon parut moins belle aux Dieux,
Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Si vous recevez celles-ci avant que de recevoir

[1] Quoiqu'il paroisse si content de ces vers, il ne conserva pas les premiers. On lui critiqua apparemment *les discords*, mot qui lui plaisoit, et par lequel il vouloit imiter Malherbe. La stance suivante est telle qu'elle subsiste aujourd'hui. (L. R.)

toutes les autres, vous m'obligerez toujours de m'en écrire votre sentiment. Peut-être en trouverez-vous qui ne vous paroîtront pas moins belles. Cependant il y en a dix toutes entières que vous n'avez pas vues, et c'est de quoi je suis fort marri. Je prierois Dieu volontiers qu'il vous ôtât vos frissons, mais qu'il vous envoyât des affaires en leur place. Vous n'y perdriez pas peut-être, et j'y gaignerois.

Je ne sais si vous avez eu connoissance en votre solitude de quelques lettres qui font un étrange bruit. C'est de M. le cardinal de Retz[1]. Je les ai vues, mais c'étoit en des mains dont je ne pouvois pas les tirer. Jamais on n'a rien vu de plus beau, à ce qu'on dit. On craint à Paris qu'il ne vienne quelque chose de plus fort, comme, par exemple, un interdit. Mais cela passe ma portée, et je ne doute pas que vous ne sachiez infiniment plus que moi de tout ce qui se passe dans le monde, tout solitaire que vous êtes. Mais au moins vous ne sauriez trouver de personne qui soit plus à vous que

RACINE.

[1] « Le cardinal de Retz, qui avoit succédé à son oncle « dans l'archevêché de Paris, ne laissa pas, quoique pri- « sonnier, d'inquiéter la cour, en voulant gouverner son « diocèse par ses grands vicaires. » (*Abrégé chronologique du président Hénault.*) Le 24 avril 1660, il adressa « à tous évêques, prêtres et enfants de l'Église » une lettre circulaire portant menace de lancer un *interdit* sur son diocèse, s'il était fait quelque acte important sans ses ordres.

LETTRE VI.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR.

A Paris, ce lundi au matin, 13 septembre 1660.

Je crois que vous nous voulez abandonner tout à fait, et ne nous plus parler que par lettres. Est-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur nous, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'Empire? *Cui major e longinquo reverentia.* Mais croyez-moi, Monsieur, il n'est pas besoin de cette politique. Vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans que vous les appuyiez par ces secours étrangers. Votre présence me seroit plus utile que votre absence en cette saison. Au moins elle l'auroit été, car l'*Ode* étant presque imprimée, vous arriveriez maintenant trop tard. Cependant je m'étois fié sur la lettre de M. Vitart, dans laquelle je croyois qu'il vous pressoit bien fort de revenir pour un jour ou deux. Au moins il m'avoit promis de le faire. Mais, à ce que je vois, il ne fait pas tout ce qu'il dit, ou bien vous ne faites pas tout ce qu'il vous demande. La raison de cette nécessité que nous avions de votre présence, c'est qu'il est bien vrai que l'Ode a été

revue[1]; mais comme on avoit marqué quelques changements à faire, je les ai faits, et j'étois le plus embarrassé du monde pour savoir si ces changements n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne savois à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose. M. l'Avocat[2] n'en donne pas beaucoup non plus à ces sortes de choses. Il aime mieux, ce me semble, ne jamais voir une pièce, pour belle qu'elle soit, que de la voir une seconde fois. Si bien que j'étois près de consulter, comme Malherbe, une vieille servante qui est chez nous, pour assurer mon jugement, si je ne m'étois aperçu qu'elle est janséniste comme son maître[3], et qu'elle pourroit me déceler[4] : ce qui seroit ma ruine entière, vu que je reçois encore tous les jours lettres sur

[1] Elle avait été montrée à Chapelain.

[2] Par cette appellation de M. l'Avocat, Racine désigne un jeune pédant de leurs amis*, qui les gourmandait sur leur goût pour les vers et la galanterie, et qui leur prêchait de laisser là le *creux* et la *bagatelle* pour s'attacher au *solide;* ce qui fournissoit aux deux jeunes correspondants ample matière à s'égayer. (G. G.)

[3] Le duc de Luynes (Louis-Charles-Albert) : il s'étoit fait bâtir une maison tout près de Port-Royal des Champs, où il se proposait de finir ses jours. Racine, ainsi que son cousin Vitart, logeoit à l'hôtel de Luynes à Paris. (G. G.)

[4] Cet endroit fait connoître combien il craignoit de déplaire à Port-Royal, où l'on ne vouloit pas qu'il fît des vers. (L. R.)

* Peut-être un frère de l'abbé Le Vasseur.

lettres, ou, pour mieux dire, excommunications sur excommunications, à cause de mon triste sonnet. Ainsi j'ai été obligé de me rapporter à moi seul de la bonté de mes vers. Voyez combien un jour de votre présence m'auroit fait de bien. Mais puisqu'il n'y a plus de remède, pour l'avenir il faut que je vous rende compte de tout ce qui s'est passé. Je ne sais seulement si je le devrois faire, puisque vous vous y êtes si peu intéressé. Mais, en vérité, je suis si accoutumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaises, que je vous punirois moins que moi-même en vous les taisant.

M. Chapelain a donc revu l'Ode avec la plus grande bonté du monde, tout malade qu'il étoit. Il l'a retenue trois jours durant, et en a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies. M. Vitart ne se vit jamais si aise qu'après cette visite. Il me pensa confondre de reproches, à cause que je lui avois un peu reproché la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous eussiez vu la chaleur et l'éloquence avec laquelle il me querella. Mais cela soit dit en passant. Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault[1], contre notre dessein, comme vous savez. Il ne s'en put empêcher, et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, que M. Vitart mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près, où je ne suivrois pas Apollon même, comme est la

[1] Charles Perrault.

comparaison de Vénus et de Mars, qu'il récuse à cause que Vénus est une prostituée. Mais vous savez que quand les poëtes parlent des Dieux, ils les traitent en divinités, et par conséquent comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes comme s'ils eussent été des crimes; car aucun ne s'est jamais avisé d'appeler Jupiter ni Vénus incestes ou adultères. Et si cela étoit, il ne faudroit plus introduire les Dieux dans la poésie, vu qu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on leur faisoit bonne justice. Mais, en un mot, j'ai Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'ils renferment aussi la prostitution :

> Telle n'est point la Cythérée
> Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
> Elle sort pompeuse et parée
> Pour la conquête d'un amant [1].

Voilà ce qui regarde leur censure. Je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'Ode valoit dix fois la comédie. Et voilà les paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disoit à chaque mot M. Vitart. « L'Ode est fort belle, fort poétique,

[1] *Ode à la reine Marie de Médicis* sur sa bienvenue en France, présentée à Aix, en 1600; stance IV.

« et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent « mieux. Si l'on repasse ce peu d'endroits marqués, « on en fera une fort belle pièce. » Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut me le faire voir à toute force. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il en avoit déja conçue. Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une stance entière, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaités bien des fois noyés, tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre stance. Mais,

« Poi chè da tutti i lati ho pieno il foglio »,

Adieu [1].

LETTRE VII.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Babylone [2], ce 26 janvier 1661.

Tout éloigné que je suis de Paris, je ne laisse pas de savoir tout ce qui s'y passe. Je sais l'état

[1] « Mais puisque j'ai rempli la feuille de tous les côtés, adieu. » Arioste, *Orlando furioso*, chant XXXIII. (G.)

[2] Il étoit alors à Chevreuse, et il date de Babylone par

qu'on y fait de moi, et en quelle posture je suis près des uns et des autres. Je sais que M. l'Avocat me voulut venir voir hier, et que M. l'Abbé ne voulut pas seulement ouïr cette proposition. En effet, vous étiez en trop belle compagnie pour la quitter, et ce n'est pas votre humeur de quitter les dames pour aller voir des prisonniers. Monsieur, Dieu vous garde jamais de l'être! Je jure par toutes les divinités qui président aux prisons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Justice, ou Thémis, en termes de poëtes); je jure donc par Thémis que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, et que je me changerai en pierre comme M. le Marquis [1] et Niobé, afin d'être aussi dur pour vous que vous l'avez été pour moi. Vous m'accusiez d'avoir plus de correspondance avec M. l'Avocat qu'avec vous. Je vous fais juge vous-même de la différence que je dois mettre entre vous et lui. Aussi, après un témoignage d'amitié comme celui-là, je vous proteste que M. l'Avocat ne sera pas plutôt dans un des plus noirs cachots de la Bastille (car un homme de sa conséquence ne sauroit jamais être prisonnier que d'État) : il n'y sera pas sitôt, en vérité, que je m'irai enfermer avec lui, et croyez que ma reconnoissance ira de pair avec mon ressentiment.

plaisanterie, pour faire entendre qu'il est captif, et qu'il s'ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone. (L. R.)

[1] M. de Luynes, depuis duc de Chevreuse.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuie beaucoup à Babylone, et que je vous dois réciter les lamentations que Jérémie y a autrefois composées. Mais je ne veux pas vous faire pitié, puisque vous n'en avez pas déja eu pour moi. Je veux vous braver, au contraire, et vous montrer que je passe fort bien mon temps. Je vas au cabaret deux ou trois fois le jour[1]. Je commande à des maçons, à des vitriers, et à des menuisiers, qui m'obéissent assez exactement, et me demandent de quoi boire quand ils ont fait leur ouvrage. Je suis dans la chambre d'un duc et pair : voilà pour ce qui regarde le faste. Car, dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut pas aller. Mais j'ai des divertissements plus solides, quoiqu'ils paroissent moins. Je goûte tous les plaisirs de la vie solitaire. Excepté cinq ou six heures par jour, je suis tout seul, et je n'entends pas le moindre bruit. Il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison. Mais il y a un poëte qui dit :

« O quam jucundum est recubantem audire susurros
« Ventorum, et somnos, imbre juvante, sequi[2] ! »

[1] C'étoit l'usage d'aller alors au cabaret, comme on va aujourd'hui au café. (L. R.)

[2] « Qu'il est doux d'entendre de son lit le murmure des vents, et de s'endormir au bruit de la pluie ! » Si Racine

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage ; mais je vous assure que je ne m'y accoutume pas, et que ce vent-là m'empêche de dormir toute la nuit, tant il est horrible. Je crois que le poëte vouloit parler de ces zéphyrs flatteurs,

« Che dibattendo l'ali
« Lusingano il sonno de' mortali [1]. »

Je lis des vers, je tâche d'en faire. Je lis les aventures d'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventure. Une dame me prit hier pour un sergent. Je voudrois qu'elle fût aussi belle que Doralice ; je lui aurois fait les offres que Mandricard fit à cette

a voulu citer Tibulle, il a défiguré le premier vers, et déplacé le second. Voici le passage de Tibulle :

« Quam juvat immites ventos audire cubantem,
« Et dominam tenero detinuisse sinu ;
« Aut, gelidas hibernus aquas quum fuderit Auster,
« Securum somnos, imbre juvante, sequi ! »

TIBULL., lib. I, eleg. 1.

« Qu'il est doux, lorsqu'on est couché, d'entendre mugir au loin les vents impitoyables, et de serrer alors sa maîtresse contre son sein ! Qu'il est doux, quand l'Auster verse des torrents dans la plaine, de s'endormir en sûreté au bruit de la pluie qui tombe ! » Racine a cité sans doute quelque poëte moderne et peu connu, qui a imité platement et corrigé froidement Tibulle. (G.)

[1] « Qui, en battant des ailes, enchantent le sommeil des mortels. » (G.)

belle quand il congédia toute sa suite pour l'emmener :

« Io mastro, io balia, io le sarò sergente
« In tutti i bisogni suoi [1]. »

Mais je ne me suis pas trouvé assez échauffé pour lui faire cette proposition. Voilà comme je passe mon temps à Babylone. Je ne vous prie plus d'y venir après cela. Il me semble que vous devez assez vous hâter pour prendre des divertissements de cette nature. Nous irons au cabaret ensemble. On vous prendra pour un commissaire, comme on me prend pour un sergent, et nous ferons trembler tout le quartier. Faites donc ce que vous voudrez; au moins ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde. Pour M. l'Avocat, c'est une autre affaire : je lui écrirai par le premier messager; car voilà les maçons qui arrivent, et je suis obligé d'aller voir à ce qu'ils doivent faire. Je vous prie cependant de remercier M. l'Avocat, et de faire votre profit des reproches que je vous fais. S'il étoit de bonne grâce à un prisonnier de faire le galant, je vous supplierois de présenter à mademoiselle Lucrèce mes respects, et de lui témoigner que je suis son très-humble sergent et prisonnier. Elle le prendra en quel sens il lui plaira.

[1] « Dans tous ses besoins, je serai son maître, sa nourrice, sa garde. » ARIOSTE, chant XIV, stance LIV.

LETTRE VIII.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

Ce jeudi [mars 1661 ?].

Je n'ai pu passer tantôt chez vous, comme je vous avois promis, à cause du mauvais temps. Ainsi je vous écris ce billet, afin de vous faire souvenir de la proposition que M. l'Avocat vous fit hier d'aller aux machines[1]. Je vous prie de me mander le jour que vous irez. M. Vitart[2] se laissera peut-être débaucher pour y aller avec nous. Ainsi, si ma compagnie vous est indifférente, la sienne ne vous le sera pas peut-être. J'ai reçu aujourd'hui réponse de Daphnis, qui me fait de grands reproches à cause de son épitaphe, et qui me menace de me faire bientôt rétracter, et de me montrer que la croix ne fut jamais un partage qu'il voulût embrasser tout seul.

J'aj déja lu toute la *Callipédie*[3], et je l'ai admirée toute entière. Il me semble qu'il ne se peut pas

[1] Théâtre construit aux Tuileries par l'Italien Vigarani.

[2] Ce parent de Racine était alors intendant des maisons de Chevreuse et de Luynes, qui n'en faisaient plus qu'une. Racine avait un emploi près de lui.

[3] Poëme de Claude Quillet.

faire de plus beaux vers latins. Balzac diroit qu'ils sentent tout à fait l'ancienne Rome et la cour d'Auguste, et que le cardinal du Perron les auroit lus de fort bon cœur. Mais moi, qui ne sais pas si bien quel étoit le goût de ce cardinal, et qui m'en soucie fort peu aussi, je me contente de vous en dire mon sentiment. Vous vous fâcherez peut-être de voir tant de ratures; mais vous les devez pardonner à un homme qui sort de table. Vous savez que ce n'est pas le temps le plus propre du monde pour concevoir les choses bien nettement, et je puis dire avec autant de raison que M. Quillet, qu'il ne se faut pas mettre à travailler sitôt après le repas :

« Nimirum crudam si ad læta cubilia portas
« Perdicem, incoctaque agitas genitalia cœna,
« Heu tenue effundes semen [1]. »

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvu que j'aie le plaisir de vous entretenir; de

[1] Ces vers sont tirés de la *Callipédie*, poëme latin ayant pour titre : *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ speciem belle conservandam apprime utile*; Leyde, 1655, in-4°, et publié sous le pseudonyme *Calvidius Letus*. — Quoique l'auteur fût prêtre et qu'il ait dédié en 1656 la seconde édition (in-8°) de son singulier ouvrage au cardinal Mazarin, nous ne donnons pas la traduction de cette citation :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté :
Mais le lecteur français veut être respecté.

même qu'il me seroit bien difficile d'attendre après la digestion de mon souper si je me trouvois à la première nuit de mes noces. Je ne suis pas assez patient pour observer tant de formalités. Cela est pitoyable de fonder un entretien sur trois ou quatre ratures; mais je ne suis pas le seul qui fais des lettres sur rien. Il y a bien des beaux esprits qui sont sujets à faire des lettres à quelque prix que ce soit, et à les remplir de bagatelles. Je ne prétends pas en être pour cela du nombre. Mais M. Vitart monte à cheval. Je vous écrirai plus au long quand j'aurai plus de choses à vous mander. *Vale et vive*, car le Carême ne le défend pas.

RACINE.

LETTRE IX.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A BOURBON[1].

A Paris, le lendemain de l'Ascension, 27 mai 1661.

Vous avez beau dispenser vos faveurs le plus libéralement du monde, vous n'avez pas laissé de

[1] Bourbon-les-Bains, près de Moulins : l'abbé Le Vasseur y étoit allé pour prendre les eaux. (G. G.)

faire des malcontents. Mesdemoiselles de La Croix [1], Lucrèce, Madelon, Thiennon, Marie-Claude, et Vitart; MM. l'Avocat, d'Aigreville, du Binart, de Monvallet, Vitart, etc., se tiennent, à ce qu'on m'a dit, fort obligés à votre souvenir. Pour moi, je n'ai garde de m'en plaindre. Cependant cette grande foule de lettres ne vous a pas exempté des querelles que vous vouliez éviter en satisfaisant également tout le monde. En effet, il falloit pousser la galanterie jusqu'au bout, et contenter M. de La Charles aussi bien que les autres. Vous n'auriez pas sur les bras le plus dangereux ennemi du monde, ou plutôt nous-mêmes n'en serions pas accablés comme nous sommes. Il a été averti de tout ce qui se passoit, et commença hier une harangue qui ne finira qu'avec sa vie si vous n'y donnez ordre, et que vous ne lui fermiez la bouche par une grande lettre d'excuses, qui fasse le même effet que cette miche dont Énée ferma la triple gueule de Cerbère :

> ..... Ille fame rabida tria guttura pandens,
> Corripit [2]....

Pour moi, dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la harangue fût fini. Je crus que le seul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, après m'être contenté de dire : *Mon-*

[1] Voyez ci-dessus, la note 1, lettre III, page 326.

[2] Virgile, *Énéide*, livre VI, vers 421 et 422.

sieur a raison, pour ne pas tomber dans cet inconvénient où me jeta autrefois le dur essai de sa meurtrière éloquence.

J'étois à l'hôtel de Babylone quand M. l'Avocat y apporta vos lettres, qui de part et d'autre furent reçues avec toute la joie possible. Néanmoins, pour ne vous rien cacher de tout ce qui s'y passa, il y eut deux endroits dans celle de mademoiselle Vitart [1] qui produisirent deux effets assez plaisants. Le premier fut que mademoiselle Vitart, lisant que vous alliez prendre les eaux, ne put s'empêcher de crier comme si vous étiez déja mort, et de dire que cela vous tueroit infailliblement. Elle dit cela avec chaleur, et M. Vitart s'en aperçut bien. Mais quand

[1] La femme de M. Vitart. Dans ce temps on qualifioit de *mademoiselle* toutes les femmes bourgeoises, à moins que le mari ne possédât une charge ou n'exerçât une profession réputée noble. Ainsi nous verrons, dans ces lettres, mademoiselle Sellyer, mademoiselle Le Mazier, mademoiselle de La Fontaine, mademoiselle Rivière, sœur de Racine, etc., qui sont toutes personnes mariées. Cette distinction s'effaça peu à peu dans le cours du siècle suivant. En 1712, un chevalier de Nisart publia des *Satires sur les femmes bourgeoises qui se font appeler madame.* (G. G.) — Molière, dans l'*Impromptu de Versailles,* donne également la qualification de *mademoiselle* à toutes les actrices mariées ou non mariées qui faisoient partie de de sa troupe*.

* Les nouveaux auteurs du *Ménage de Molière* (1822) ne se sont pas conformés aux mœurs de l'époque qu'ils ont voulu peindre, en donnant aux actrices du Croisy et Molière le titre de *madame.*

elle vint à lire que c'étoit pour l'aborder plus librement, et pour vous guérir de la secrète incommodité dont elle seule s'étoit aperçue :

« S'attonito restasse e mal contento [1] »,

vous n'en devez nullement douter. Il prit la lettre, et ayant cherché cet endroit, après s'être frotté les yeux,

« Tre volte, e quattro e sei lesse lo scritto [2] »,

et ayant regardé ensuite mademoiselle Vitart, il lui demanda,

« Con il ciglio fieramente inarcato [3] »,

ce que tout cela vouloit dire. Ce fut à M. l'Avocat et à moi de nous taire cependant; car nous ne trouvions point là le mot pour rire. Mademoiselle Vitart tâcha de détourner la chose. Enfin elle fut obligée de lui dire quelque chose à l'oreille, que nous n'entendîmes point. Cela le satisfit peut-être. Quoi qu'il en soit, il n'en dit plus mot, et se mit à parler d'autres choses. Nous fûmes promener ensuite tous les trois le reste de l'après-dînée. J'avois eu le loisir d'entretenir M. le Marquis une heure ou deux, comme j'ai fait

[1] « S'il resta étonné et mécontent. » (*Orlando furioso*, chant XXVIII, stance XXII.)

[2] « Trois, quatre et six fois, il lut l'écrit. » (*Ibid.*, chant XXIII, stance CXI.)

[3] « Avec le sourcil froncé et menaçant. »

encore dimanche, avec tous les témoignages de son amitié. Je vous en entretiendrai une autre fois, car je m'imagine bien que vous me voulez mal dans le cœur de laisser là votre lettre et votre poésie, pour vous entretenir de bagatelles qui ne vous touchent pas tant. J'ai tort, je l'avoue, et je devrois considérer qu'étant devenu poëte, vous êtes sans doute devenu impatient, qui est une qualité inséparable des poëtes aussi bien que des amoureux, qui veulent qu'on laisse toutes choses pour ne leur parler que de leur passion et de leurs ouvrages. On croit ici que vous êtes l'un et l'autre; et c'est mademoiselle Lucrèce qui le croit, et, à ce qu'elle dit, pour de bonnes raisons. Mais consolez-vous. On peut être amant et poëte, sans renoncer à l'honnête homme. M. l'Avocat n'en sait rien. Cela suffit; car tous les autres ne vous seront pas si rigoureux que lui. Je ne vous parlerai point de votre amour. Un homme aussi délicat que vous ne sauroit manquer d'avoir fait un beau choix, et je suis persuadé que la belle mignonne de quatorze ans mérite les adorations de tous tant que nous sommes, puisque vous l'avez jugée digne des vôtres, jusqu'à devenir poëte pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'Amour est celui de tous les Dieux qui sait mieux le chemin du Parnasse. Croyez-le, Monsieur, puisqu'il vous y a su si bien mener. Avec un si bon conducteur, vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçu. D'ailleurs, les Muses vous connoissoient déja assez de réputation, et, sachant que vous étiez si

bien venu parmi toutes les autres dames, il ne faut point douter qu'elles ne vous aient fait le plus obligeant accueil du monde. On en peut juger par vos vers,

« Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis [1]. »

Et ils en sont une belle marque. Ils ne sont pas seulement amoureux : la justesse y est toute entière. Néanmoins, si j'ose vous dire mes sentiments sur deux ou trois mots, celui de *radieux* est un peu trop antique pour un homme tout frais sorti du Parnasse ; j'aurois tâché de mettre *impérieux* ou quelque autre mot. J'aurois aussi retranché ces deux vers : *Ainsi, si comme nous*, et le suivant, ou je leur aurois donné un sens ; car il me semble qu'ils n'en ont point. Vous m'accuserez peut-être de trop d'inhumanité de traiter si rudement les fils aînés de votre Muse et de votre Amour : je ne veux pas dire les fils uniques ; la Muse et l'Amour n'en demeureront pas là, s'il plaît à Dieu. Mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, et que ce n'est point par flatterie que je vous loue, puisque je prends la liberté de vous censurer. *Scito eum pessime dicere, qui laudabitur maxime* [2]. En effet, quand

[1] « Et comment toute la cour d'Apollon se leva devant lui. » VIRG., *Eglogue* VI, vers 66.

[2] « Sachez que l'orateur que vous entendrez le plus louer sera celui qui parle le plus mal. » PLINE LE JEUNE, livre II, lettre XIV.

une chose ne vaut rien du tout, c'est alors qu'on la loue démesurément, et qu'on n'y trouve rien à redire, parce que tout y est également à blâmer. Il n'en est pas de même de vos vers [1]. Croyez, je vous prie, que hormis ces deux petits défauts, je n'y en trouve point du tout. Ils sont aussi naturels qu'on le peut desirer, et vous ne devez point plaindre le sang qu'ils vous ont coûté. Ne vous amusez pas pourtant à vous en épuiser les veines pour continuer à faire des vers, si ce n'est qu'à l'exemple de la femme de Sénèque, vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour, *ore ac membris in eum pallorem albentibus, ut ostentui esset multum vitalis spiritus egestum* [2]. Mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont blessé soient si sanguinaires, et que ces marques de votre amour leur fussent plus agréables qu'une santé forte et robuste, qui vous rendroit plus capable de la servir *in tutti i suoi bisogni*, comme *il gagliardo Mandricardo* [3]. Croyez que, si ce galant homme se fût amusé à perdre tout son sang pour Doralice, elle ne se fût pas levée le matin

[1] On voit, par plusieurs traits répandus dans ces lettres, que celui qui les écrivoit étoit né railleur. (L. R.)

[2] « La pâleur de son visage, et surtout la blancheur livide de ses membres, attestoient à quel point les esprits vitaux s'étoient affoiblis par la perte de son sang. » TACIT., *Annal.*, lib. XV, cap. LXIV.

[3] « Dans tous ses besoins, comme le vigoureux Mandricard. »

si gaie, et qu'elle n'eût pas remercié si fort ce bon berger,

« Che nel suo albergo le avea fatto onore [1] »,

c'est-à-dire qui l'avoit logée avec Mandricard. Mais l'heure me presse, et je dois songer que ma lettre est peut-être la quinze ou seizième de celles que vous en recevrez avec elle. Je suppose que vous aurez réponse de tous ceux à qui vous avez écrit. Je ne quittai hier au soir mademoiselle Lucrèce qu'après qu'elle se fut engagée de parole à le faire ; et je lui exposai la commission que vous m'avez donnée d'y tenir la main. Elle voulut me gaigner afin que je ne lui fusse pas si sévère ; mais je lui ai dit que j'étois trop ennemi des traîtres pour en devenir un, et qu'il falloit qu'elle vous écrivît ou qu'elle me vît toujours à ses talons pour la presser inexorablement de s'acquitter envers vous.

Je me suis acquitté de même des autres commissions. M. du Chesne [2] est votre serviteur, et M. d'Hoüy est ivre, tant je lui ai fait boire de santés, et moi je suis tout à vous.

[1] « Qui l'avoit reçue avec honneur dans sa cabane. » (*Orlando furioso*, chant XIV, stance LXIII.)

[2] Cousin germain de Racine, fils d'Antoine du Chesne et d'Anne Sconin, sœur de la mère de Racine.

LETTRE X.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR.

A Paris, le 3 juin 1661 [1].

M. l'Avocat me vient d'apporter une de vos lettres, et il a bien voulu prendre cette peine; car il veut absolument que nous soyons réconciliés ensemble. Je gaigne trop à cette réunion pour m'y opposer. Aussi bien, comme les choses imparfaites recherchent naturellement de se joindre avec les plus parfaites, je serois un monstre dans la nature, si, étant *creux* comme je suis, je refusois de me joindre et de m'attacher au *solide*, tandis que ce même solide tâche d'attirer à lui ce même creux,

« Quod, quoniam per se nequeat constare, necesse est
« Hærere [2]. »

[1] Le texte complet de cette lettre, ici rétabli, a été collationné sur l'autographe conservé à la Bibliothèque du Louvre. Les trois alinéas entre crochets qui se lisent aux pages 352 à 354 ont été supprimés par Louis Racine, et n'ont encore été restitués par aucun éditeur.

[2] « Qui, parce qu'il ne peut avoir de consistance par

C'est de Lucrèce qu'est cette maxime, et c'est de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat; et il faut bien que vous l'ayez lu aussi, car il me semble que la lettre que vous avez écrite à ce grand partisan du *solide* est toute pleine des maximes de mon auteur. Il dit, comme vous, qu'il ne faut pas que tout soit tellement *solide* qu'il n'y ait un peu de *creux* parmi :

« Nec tamen undique corporea stipata tenentur
« Omnia natura; namque est in rebus inane[1]. »

Mais sortons de cette matière, qui elle-même est trop *solide*, et mêlons-y un peu de notre *creux*.

[Au moins vous reconnoîtrez bien de là que j'ai lu la lettre de M. l'Avocat et qu'il ne l'a pas déchirée, comme vous témoignez l'appréhender.

Au reste, ne vous allez pas imaginer que je ne vous aurois pas écrit si je n'eusse reçu une lettre de vous, à cause que j'ai passé mardi sans le faire. Ce n'étoit point là du tout mon dessein. Je vous aurois écrit infailliblement aujourd'hui et je l'aurois fait

lui-même, s'attache nécessairement à quelque chose. » Racine a altéré ce vers, afin de le lier à sa phrase. Voici le vers de Lucrèce :

« Quæ, quoniam per se nequeunt constare, necesse est
« Hærere. » LUCRÈCE, lib. I. (G.)

[1] « Et cependant tous les êtres ne se tiennent pas unis étroitement ensemble par une chaîne matérielle, car il y a du vide dans la nature. » LUCR., lib. I. (G.)

mardi, n'eût été qu'il me fallut passer toute l'après-dînée à l'hôtel de Babylone. Je crois néanmoins que, depuis votre lettre écrite, vous en aurez déja reçu une autre de moi. Vous ne devez donc pas vous en plaindre; mais encore bien moins de mademoiselle Lucrèce. Elle a fait pour vous tout ce qu'elle devoit en bonne justice. Car il ne faut point vous flatter; et je ne suis point traître, comme vous savez. Elle vous a écrit la semaine passée, comme vous lui aviez écrit, une lettre pour une lettre. Elle ne vous en doit point davantage, tant que vous en demeurerez là. Mais il semble que vous vous soyez oublié, et au lieu de lui écrire à elle, et de laisser là tous les autres, vous vous amusez à vous plaindre d'elle dans toutes les lettres que vous écrivez aux autres, et à presser tout le monde, afin qu'on lui mette de force le papier à la main et qu'on l'oblige de vous écrire. Je m'attendois bien d'aller ce soir chez elle pour la conjurer de me donner une lettre pour vous; car je supposois que vous lui auriez écrit. Cependant vous n'en avez rien fait; car je m'en suis enquis à M. l'Avocat. Je n'oserois donc y aller. En effet, avec quel front lui demanderois-je qu'elle écrivît à une personne qui ne lui écrit qu'une lettre durant un voyage d'un mois? Voyez-vous? ce procédé n'est point du tout soutenable, et vous tenez un peu trop de l'humeur de ce gentilhomme qui, à ce que dit la reine Marguerite[1], ne se soucioit point

[1] Voyez l'*Heptaméron*, nouvelle LVIII.

de faire des querelles avec ses maîtresses, parce qu'il s'assuroit sur ses belles qualités qui le faisoient courir de tout le monde. Je veux bien qu'on vous coure comme lui, mais il ne faut pas lasser les gens en les laissant courir tout seuls : il est de la civilité d'aller au-devant d'eux. Je vous parle avec chaleur, comme vous voyez, et je vous fais des remontrances. Mais il y va de mon intérêt, aussi bien et plus encore que du vôtre. Car je ne subsiste que par vous auprès de mademoiselle Lucrèce, et je participerai assurément à vos disgrâces, au lieu qu'il m'est plus incertain[1] si j'aurai part à votre faveur. Quoi qu'il en soit, je vous excuse dans le fond, et comme les lettres que vous écrivez à la charmante Parthénice sont des affaires d'importance pour vous, sans doute que vous n'oseriez pas vous y appliquer si souvent qu'aux autres, pour ne pas contrevenir aux ordres de vos médecins.

D'ailleurs je vois bien que votre Aurore ne vous a pas donné peu d'occupations : vous vous en souvenez trop souvent pour ne me pas faire croire que vous êtes bien avant dans ses belles chaînes. Car quoique je ne sache pas précisément quelles elles sont, je sais assez qu'il n'y en eut jamais de laides. C'est un quolibet[2] que je déguise. Il seroit pourtant à souhaiter que tous les quolibets fussent aussi beaux

[1] Racine avoit d'abord écrit : *incertain de savoir si...*

[2] *Quolibet.* Par opposition au proverbe : « Il n'y a pas de belles prisons ni de laides amours. »

que celui-là. Il n'y auroit point d'empêchement qui privât les quolibetiers du bénéfice du jubilé[1] : ce que je puis dire des bagateliers, si toutes les bagatelles étoient aussi belles que les vôtres.

Pour revenir à vos amours, avouez, Monsieur, que vous êtes pris, et que vous laisserez bientôt votre pauvre cœur à Bourbon, puisque vous en devez si tôt partir, si vous n'en êtes déja parti. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuses eaux de Baïes : c'est un lac célèbre dans l'Italie, quand il ne le seroit que par les louanges d'Horace et des autres poëtes latins. On y alloit en ce temps-là, et peut-être y va-t-on encore, comme vos semblables vont à Bourbon et à Forges. Ces eaux sont chaudes comme les vôtres, et il y a un auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet auteur fût ou vénitien ou espagnol ; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût latin. Il parle donc du lac de Baïes, et voici ce qu'il en dit à peu près :

C'est là qu'avec le dieu d'Amour
Vénus se promenoit un jour.

Enfin se trouvant un peu lasse,
Elle s'assit sur le gazon,
Et voulut aussitôt faire seoir Cupidon :
Mais ce mauvais petit garçon,

[1] Au mois de mai 1661 on avait fait à Paris l'ouverture du jubilé accordé par le Pape.

Qui ne peut se tenir en place,
Lui répondit : « Çà, Votre Grace,
Je ne suis point las comme vous. »
Vénus, se mettant en courroux,
Lui dit : « Petit fripon, vous aurez sur la joue. »
Tout en faisant un peu la moue[1]
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vînt s'asseoir à ses genoux.

Cependant tous ses petits frères,
Les Amours qu'on nomme vulgaires,
Peuple qu'on ne sauroit nombrer,
Passoient le temps à folâtrer.

Ce seroit le perdre à crédit, que m'amuser à vous faire le détail de tous leurs jeux et de toutes leurs postures : vous vous imaginez bien quels peuvent être les passe-temps d'une troupe d'enfants qui sont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien aussi que les Jeux et les Ris,
Dont Vénus fait ses favoris,
Et qui gouvernent son empire,
Ne manquoient pas de jouer et de rire [2].

[1] Ce vers n'est point de Racine, qui a omis dans sa lettre celui qui devait rimer.

[2] L'autographe de cette lettre ne contient rien de plus. — Voyez ci-après, sous le n° XLII, le fragment d'une lettre adressée à l'abbé Le Vasseur, à Bourbon : entière, cette lettre eût sans doute pris rang sous le n° XI. comme ayant été écrite en 1661.

LETTRE XI.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A BOURBON.

1661.

. . . .

. . cette langue que l'on conserve encore dans la Moscovie. Mais il ne songe pas que j'ai voulu pourvoir à son établissement sur toutes choses; que j'ai fait un beau plan de tout ce qu'il doit faire, et que, ses actions étant bien réglées, il lui sera aisé après cela de dire de belles choses. Car M. l'Avocat me le disoit encore ce matin en me donnant votre lettre : il faut du *solide,* et un honnête homme ne doit faire le métier de poëte que quand il a fait un bon fondement pour toute sa vie, et qu'il se peut dire honnête homme à juste titre. C'est donc l'avis que j'ai donné à Ovide, ou, pour parler plus humainement (car ce langage sent un peu trop le poëte), j'ai fait, refait, et mis enfin dans sa perfection tout mon des-

[1] Il ne reste à la Bibliothèque impériale que ce fragment. — La Harpe (édition de 1807) a fabriqué une phrase de début ainsi conçue : *Quant à cet enfant dont vous me demandez des nouvelles*, et que vous voudriez déjà entendre parler en beau langage, *songez donc que j'ai voulu avant tout pourvoir,* etc..... Aimé-Martin, qui n'a évidemment pas consulté l'autographe, a copié La Harpe.

sein[1]. J'y ai fait entrer tout ce que m'avoit marqué mademoiselle de Beauchâteau[2], que j'appelle la seconde Julie d'Ovide, dans la lettre que je lui ai écrite hier par M. Armand, qui va à la cour; et quand vous verrez ce dessein, il vous sera malaisé de le reconnoître. Avec cela, j'ai lu et marqué tous les ouvrages de mon héros, et j'ai commencé même quelques vers. Voilà l'état où en est cette affaire. Au reste, je suis si peu inquiété du temps que j'ai employé pour ce dessein, que je n'y aurois pas plaint encore quinze autres jours. M. Vitart, qui considère cette entreprise du même œil que celle de l'année passée[3], croit que le premier acte est fait pour le moins, et m'accuse d'être réservé avec lui; mais je crois que vous me serez plus juste. Il reçut hier une nouvelle qui lui est bien plus sensible que cette affaire, comme elle le doit être en effet, et comme elle me l'est à moi-même. C'est qu'il a appris que mon cousin son frère[4] est à Hesdin, frais et gaillard, portant le mousquet dans cette garnison aussi gaiement que le peut faire la Prairie ou la Verdure. Je ne vous en puis mander d'autres particularités, parce que je ne sais cette nouvelle que par M. l'Avo-

[1] *Les Amours d'Ovide*, pièce restée inachevée.

[2] Comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Racine lui destinait un rôle dans les *Amours d'Ovide*.

[3] Voyez la lettre V à l'abbé Le Vasseur, du 5 septembre 1660; ci-dessus, p. 329.

[4] Pierre Vitart, frère de Nicolas et d'Antoine.

cat, qui l'apprit hier de M. Vitart; et vous savez que M. l'Avocat est toujours fort au-dessus des petites circonstances dont nous autres hommes sommes plus curieux; aussi avons-nous plus de pente pour le *creux* et la *bagatelle*. Je vous en instruirai plus au long dans ma première lettre, à moins que M. Vitart ne me prévienne. Je vas, dès cette après-dînée, en féliciter madame sa sainte mère[1], qui se croyoit incapable d'aucune joie depuis la perte du saint père[2], ou, comme disoit M. de Gomberville[3], de son futur époux. En effet, il n'est plus dessus le trône de saint Augustin, et il a évité, par une sage retraite, le déplaisir de recevoir une lettre de cachet, par

[1] Cette dame étoit de la famille Sconin, et sœur de la mère de Racine. Elle avoit été mariée à Nicolas Vitart, contrôleur au grenier à sel de la Ferté-Milon. Ces bonnes gens avoient donné retraite chez eux, en 1638, aux deux frères Le Maistre. Quand ceux-ci retournèrent à Port-Royal quelques mois après, M. et madame Vitart, qui s'étoient attachés à eux, ne voulurent plus s'en séparer. M. Vitart quitta tous ses emplois, et se dévoua au service de Port-Royal, comme agent et receveur de la maison. Il y mourut en 1641. Sa veuve resta à Paris, où elle exerçoit la profession de sage-femme. Elle avoit deux fils, et trois filles toutes mariées. L'aînée, Marie Vitart, femme de Louis Ellies du Pin, fut mère du savant abbé du Pin. Ainsi ce docteur étoit cousin issu de germain de Racine. (G. G.)

[2] Antoine Singlin, directeur de Port-Royal des Champs. Voyez tome V, p. 388.

[3] Marin Le Roy, sieur de Gomberville, de l'Académie française, ami des solitaires de Port-Royal.

laquelle on l'envoyoit à Quimper[1]. Le siége n'a pas été vacant bien longtemps. La cour, sans avoir consulté le Saint-Esprit, à ce qu'ils disent, y a élevé M. Bail, sous-pénitencier et ancien confrère du Bailli[2] dans la société des bourses des Cholets[3]. Vous le connoissez sans doute, et peut-être est-il de vos amis. Tout le consistoire a fait schisme à la création de ce nouveau pape, et ils se sont retirés de côté et d'autre, ne laissant pas de se gouverner toujours par les monitoires de M. Singlin, qui n'est plus considéré que comme un antipape. *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis*[4]. Cette prophétie

[1] Madame Vitart donna retraite à Singlin et à Le Maistre de Sacy dans une petite maison du faubourg Saint-Marceau, appartenante à un jeune avocat nommé Antoine de Sacy, qui avoit épousé Nicole-Magdeleine Vitart, la plus jeune de ses filles. Ce jeune homme mourut trois mois après, et sa veuve se retira à Port-Royal. Madame Vitart continua de garder les deux prêtres dans la même maison. Singlin mourut dans cette retraite, le 17 avril 1664. Peu après, Le Maistre de Sacy fut forcé d'en chercher une autre, parce que les espions étoient sur ses traces; et, le 14 mai 1666, il fut arrêté et enfermé à la Bastille. (*Mémoires de Nicolas Fontaine.*)

[2] Pierre Sellyer, bailli de Chevreuse, marié à Agnès Vitart, fille de madame Vitart, née Claude des Moulins.

[3] Le collége des Cholets, à la montagne Sainte-Geneviève ; fondé en 1291, en exécution du testament du cardinal Jean Cholet.

[4] « Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. » (S. MATTH., cap. XXVI, v. 31.)

n'a jamais été plus parfaitement accomplie, et de tout ce grand nombre de solitaires, à peine reste-t-il M. Guays et maître Maurice[1].

LETTRE XII.

RACINE A MARIE RACINE.

Paris, [1661 ?].

Ma très-chère sœur[2],

J'ai manqué jusques ici d'occasion pour vous écrire. En voici, Dieu merci, une assez belle, par le moyen de mon cousin du Chesne, qui s'en va. Je n'en manquerai pas une de toutes celles qui se présenteront. Mon cousin Vitart doit aller encore bientôt à la Ferté: je lui donnerai aussi une lettre. Plût à Dieu que vous fussiez dans la même disposition que moi, et que vous me voulussiez écrire quand vous le pouvez! Mais on voit bien que vous

[1] Racine a raconté les mêmes événements, mais sur un ton bien différent de celui-ci, dans son *Histoire de Port-Royal*. Voyez tome V, p. 425.

[2] Marie Racine, sœur cadette de Jean Racine, née le 24 janvier 1641. — Mariée le 30 juin 1676 à Antoine Rivière, docteur en médecine, conseiller du Roi et contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon : elle mourut dans cette ville le 17 mai 1734.

manquez plus de bonne volonté que d'autre chose; car je vous ai déja mandé mon adresse, si je m'en souviens, et il est assez aisé de me faire tenir vos lettres. Au moins j'en espérois une de vous tous les mois. Mais je vois bien que vous êtes toujours en colère, et que vous me voulez punir de ce que je n'ai pas été, ce vous semble, assez diligent pour vous voir, tandis que j'étois à la Ferté. Je n'y veux plus retourner de ma vie; car je n'y ai pas fait encore un voyage qui ne m'ait mis mal avec vous. Et en cela je suis le plus malheureux du monde, puisque c'étoit plus pour vous que j'y allois que pour quelque chose que ce fût.

Mais c'est temps perdu à moi de vous en parler: vous n'oubliez pas si aisément votre colère. Il n'y auroit rien pourtant que je ne fisse pour vous apaiser. Mandez-moi ce qu'il faut faire, et s'il ne faut que vous écrire tous les huit jours, et faire un serment que quand j'irai à la Ferté, ce qui ne sera pas de longtemps, je ne bougerai d'avec vous, je ferai tout cela du meilleur cœur du monde.

Je vous écris même avec du papier doré, tout exprès, afin que cela puisse faire ma paix ou aider à la faire. Pour vous, quand vous me devriez écrire du plus gros papier qui se vende chez M. de La Marc, je le recevrai aussi bien que si la lettre étoit écrite en lettres dorées.

Ma mère [1] s'est treuvée mal et ne se porte pas en-

[1] La mère de Racine (Jeanne Sconin) étant morte le

core fort bien. Vous passez ce temps-là plus à votre aise que moi. Quand vous m'écrirez, si vous le faites, mandez-moi comment je suis dans l'esprit de mon grand-père[1], et si ce voyage-ci ne m'aura point nui autant que l'autre. Mademoiselle Vitart[2] accouchera bientôt, et on canonisera bientôt M. de Sacy. Je souhaite que vous vous divertissiez très-bien avec mon cousin du Chesne. Il a bonne intention de le faire. Je ne ferai pas cette lettre plus longue, afin de garder de quoi en faire bientôt une autre. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi, et adressez votre lettre à moi-même *à l'Image saint Louis*, *près de Sainte-Geneviève*. Je vous le répète encore afin que vous n'ayez point d'excuse. Je vous promets une entière exactitude de mon côté. Adieu : je vous donne le bonsoir ; je puis bien vous le donner, car j'entends minuit qui sonne. Adieu donc, ma chère sœur, et pardonnez-moi toutes mes négligences, vous assurant que je serai à vous toute ma vie.

RACINE.

Je vous manderai tout ce que je ferai. Ne croyez rien de moi que je ne vous le mande.

29 janvier 1641, cinq jours après la naissance de sa fille Marie, et leur père étant mort le 7 février 1648, les deux orphelins furent confiés à leurs grands parents ; ainsi par ces mots *ma mère*, Racine désigne Marie Desmoulins, sa grand'mère. — Il en sera toujours de même.

[1] Pierre Sconin.

[2] Marguerite Le Mazier, mariée le 8 janvier 1658 à Nicolas Vitart.

LETTRE XIII.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, le 15 novembre 1661.

Il y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Esprit, et que je vins à Uzès, où je fus reçu de mon oncle[1] avec toute sorte d'amitié. Il ne m'attendoit que deux jours après, parce que mon oncle Sconin lui avoit mandé que je partirois plus tard que je n'ai fait. Sans cela il eût envoyé au Saint-Esprit son garçon et son cheval. Il m'a donné une chambre auprès de lui, et il prétend que je le soulagerai un peu dans le grand nombre de ses affaires; car je vous assure qu'il en a beaucoup. Non-seulement il fait toutes celles du diocèse, mais il a même l'administration de tous les revenus du chapitre, jusqu'à ce qu'il ait payé quatre-vingt mille livres de dettes où le chapitre s'est engagé. Il a pris pour cela un terme de six ans. Il s'y entend tout à fait, et il n'y a point de dom Cosme[2] en son affaire.

[1] Le P. Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, chanoine de la cathédrale, official, et grand vicaire d'Uzès. (G. G.)

[2] Don Cosme Sconin, religieux bénédictin, frère de celui dont nous venons de parler, et, comme lui, oncle de Racine. Louis Racine, dans ses *Mémoires* et dans ses notes

Avec tout cet embarras, il a encore celui de faire bâtir; car il fait achever une fort jolie maison qu'il a commencée, il y a un an ou deux, à un bénéfice qui est à lui, à une demi-lieue d'Uzès. J'en reviens encore tout présentement. Elle est toute faite déja; il n'y a plus que le jardin à défricher. C'est la plus régulière et même la plus agréable de tout Uzès. Elle est tantôt toute meublée. Mais il lui en a coûté de l'argent pour la mettre en cet état; c'est pourquoi il ne faut pas demander à quoi il a employé ses revenus. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire[1]; mais c'est la faute de M. Sconin. Je l'ai pressé le plus que j'ai pu pour cela, et lui-même lui en écrit; mais j'appréhende furieusement sa longueur.

Il m'auroit déja mené à Avignon pour y prendre la tonsure, et la raison de cela est que le premier bénéfice qui viendra à vaquer dans le chapitre est à sa nomination. L'Évêque[2] a nommé, et le Prévôt[3] aussi; c'est maintenant son tour. Quand ce temps-là viendra, je vous en manderai des nouvelles. Cependant si vous pouviez me faire avoir un démissoire,

sur les lettres de son père, parle de ce dom Cosme comme d'un moine qui lui étoit tout à fait inconnu; ce n'étoit pourtant rien moins que son grand-oncle. (G. G.)

[1] Le démissoire est la lettre d'un évêque à un autre évêque portant consentement à la consécration d'un diocésain étranger.

[2] Jacques Adhémar de Grignan.

[3] Thomas Thiboult.

vous m'obligeriez infiniment. M. le prieur de la Ferté vous donnera aisément mon extrait baptistaire, et vous n'auriez qu'à l'envoyer à quelqu'un de votre connoissance à Soissons : on auroit le démissoire aussitôt. Mais ce sera quand vous y pourrez songer sans vous détourner le moins du monde. Au reste, nous ne laisserons pas d'aller à Avignon quelqu'un de ces jours ; car mon oncle veut m'acheter des livres, et il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, et je vous assure que je n'ai pas encore eu la curiosité de voir la ville d'Uzès, ni quelque personne que ce soit. Il est bien aise que j'apprenne un peu de théologie dans saint Thomas, et j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin, je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut. Il est d'un naturel fort doux, et il me témoigne toutes les tendresses possibles. Il reconnoît bien que son affaire d'Anjou a été fort mal conduite ; mais il espère que M. d'Uzès raccommodera tout. En effet, il lui a mandé qu'il le feroit. Il me demande tous les jours mon *Ode de la paix*[1], car il a donné à M. l'Évêque celle que je lui envoyai ; et non-seulement lui, mais même tous les chanoines m'en demandent, et le Prévôt surtout. Ce prévôt est le doyen du chapitre ; il est âgé de soixante et quinze ans, et le plus honnête homme du monde. Enfin, c'est le seul que mon oncle m'a bien recommandé d'aller voir ; ils sont

[1] Titre sous lequel fut d'abord imprimée l'ode *La Nymphe de la Seine.*

grands amis. Son bénéfice vaut cinq mille livres de rente ; il est des anciens, et il n'est pas réformé. Il a beaucoup d'esprit et d'étude. Ainsi, si vous avez encore quelque Ode, je vous prie d'en faire bien couper toutes les marges, et de me l'envoyer ; j'avois négligé d'en apporter. On me fait ici force caresses à cause de mon oncle. Il n'y a pas un curé ni un maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurois répondre que par des révérences ; car je n'entends pas le françois de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien ; ainsi je tire le pied fort humblement ; et je dis, quand tout est fait : *Adiousias*. Je suis marri de ne les point entendre pourtant ; car si je continue à ne leur répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil ou d'un homme non lettré. Et je suis perdu si cela est ; car en ce pays les civilités et les cérémonies sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté tous les jours de voir des villageois, pieds nus ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisque *encapuchonné* a passé), qui font des révérences comme s'ils avoient appris à danser toute leur vie. Outre cela, ils causent des mieux, et pour moi j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, pour peu que j'y demeure ; car je vous assure qu'on y est fin et délié plus qu'en aucun lieu du monde. Pour les jours, ils y sont les plus beaux du monde. Tous les arbres sont encore aussi verts qu'au mois de juin, et aujourd'hui que je suis sorti à la campagne, je vous proteste que la chaleur m'a tout à fait incommodé ; jugez ce que ce peut être

en été. Je n'ai plus de papier que pour assurer mademoiselle Vitart de mes très-humbles respects, et souhaiter à vos deux infantes[1] tout ce que les poëtes s'en vont prédire de bien au Dauphin.

J'oubliois à vous prier d'adresser mes lettres à M. Symil, chirurgien à Uzès, et en dedans à mon illustre personne chez le R. P. Sconin, vicaire général et official de monseigneur d'Uzès. Je salue M. d'Hoüy de tout mon cœur, et le prie d'avoir quelque peu de soin de mes livres, dont je plains fort la destinée s'il ne s'en mêle un peu : car je serois honteux de vous en parler dans la multitude de vos affaires. Excusez même si j'ai fait cette lettre si longue. J'ai cru qu'il falloit vous instruire une fois en gros de tout ce qui se passe ici; une autre fois j'abuserai moins de votre loisir.

LETTRE XIV.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

Uzès, 15 novembre 1661 [2].

(FRAGMENT.)

...... Si vous prenez la peine de m'écrire, je vous prie, ou de donner vos lettres à M. Vitart, ou de

[1] Les filles de M. Vitart, dont l'aînée avait à peine deux ans.
[2] Cette date se présume de celles des lettres XIII et XV.

me les adresser chez le P. Sconin, vicaire général, et official de M. d'Uzès, avec une enveloppe adressante à M. Symil, chirurgien à Uzès. On m'a dit d'user de ces précautions pour la sûreté des lettres qu'on m'envoyera de Paris. Je vous prie de me mander des nouvelles de nos anciennes connoissances, et de m'instruire un peu de ce qui se passe de beau dans Paris; et moi je prendrai le soin de vous mander ce qui se passera de beau dans le Languedoc. Nous savons la naissance du Dauphin[1]; c'est pourquoi je vous exempte de me l'apprendre. J'aurois peut-être chanté quelque chose de nouveau sur cette matière si j'eusse été à Paris; mais ici je n'ai pu chanter rien que le *Te Deum*, qu'on chanta hier ici en grande cérémonie. Mandez-moi, s'il vous plaît, qui aura le mieux réussi de tous les chantres du Parnasse. Je ne doute pas qu'ils n'emploient tout le crédit qu'ils ont auprès des Muses, pour en recevoir de belles et magnifiques inspirations. Surtout si elles continuent à vous favoriser, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque chose, et envoyez-moi tout ce que vous aurez fait.

« Incipe, si quid habes, et te fecere poetam
« Pierides[2]. »

[1] Né le 1er novembre 1661.

[2] « Si vous vous sentez inspiré, mettez-vous à l'ouvrage, vous êtes un favori des Muses. » VIRG., éclog. IX, vers 32 et 33.

LETTRE XV.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 24 novembre 1661.

Je ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma première lettre; mais je ne vous réponds pas que, dans huit jours, je ne commence à gronder si je ne reçois point de vos nouvelles. Épargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, et épargnez-vous à vous-même de grosses injures que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur :

« Nam contemptus amor vires habet [1]. »

Je vous aurois écrit mardi passé par l'ordinaire, n'étoit que j'étois allé faire un tour à Nîmes; ainsi je me sers aujourd'hui de l'extraordinaire, qui part les vendredis. Mais puisque j'ai commencé à vous parler de ce voyage, il faut que je vous en entretienne un peu. Nîmes est à trois lieues d'ici; c'est-à-dire à sept ou huit bonnes lieues de France. Le chemin est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue d'Enfer, et tels autres

[1] « Car l'amour méprisé a des forces. » (Pétrone, *Satyricon*, chap. CVIII.)

chemins réprouvés; mais la ville est assurément aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent :

« Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,
« Quanto può cor pensar, può chieder bocca [1]. »

On m'avoit dit tout cela devant que j'y allasse; mais je n'en voulois rien croire. Vous ne voudrez pas m'en croire aussi. Cependant je n'en dis pas la moitié de ce qu'on en pourroit dire. J'y allois pour voir le feu de joie qu'un homme de ma connoissance avoit entrepris. Il en a coûté deux mille francs à la ville. Il étoit fort beau sans doute. Les jésuites avoient fourni les devises, qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien. Mais je n'y pris pas assez bien garde pour vous en faire le détail; j'étois détourné par d'autres spectacles : il y avoit tout autour de moi des visages qu'on voyoit à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avois. Il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religiosum, si te*

[1] « La musique, les chants, la toilette, les jeux, les festins, autant que l'esprit peut en imaginer, que la bouche peut en demander. » (G.) (*Orlando furioso*, chant IV stance XXXII.)

adorari permiseris[1]. Mais pour moi, je n'avois garde d'y penser; je ne les regardois pas même en sûreté; j'étois en la compagnie d'un R. Père de ce chapitre, qui n'aimoit pas trop à rire :

« E parea più ch' alcun fosse mai stato
« Di conscienza scrupulosa e schiva[2]. »

Quoi qu'il en soit, il falloit être sage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez treuvé de beau dans Nîmes; mais j'y treuvai encore d'autres choses qui me plurent fort, surtout les Arènes. Vous en aurez sans doute ouï parler. C'est un grand amphithéâtre, un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là, depuis plus de seize cents ans, sans mortier et par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, et en dedans ce ne sont tout autour que de grands siéges de pierre où tout le peuple s'asseyoit pour voir les combats des bêtes et des gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés; peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit. Mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? Il ne se passe rien en ce pays qui mérite

[1] « Ne dédaignez pas les hommages d'un étranger : vous le trouverez prêt à vous rendre un culte religieux, si vous lui permettez de vous adorer. » (PÉTR., *Sat.*, ch. CXXVII.) (G.)

[2] « Et paroissoit, plus que qui que ce fût, d'une conscience scrupuleuse et timorée. » (G.) (*Orlando furioso*, chant II, stance XIII.)

qu'on le mande de si loin. Car de vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde et qu'il n'y fait ni froid ni pluie depuis que j'y suis, vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls ou *conses,* comme on dit, cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de consuls, il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux *quolibetiers* du monde. Je l'allai voir avec un autre de notre troupe, quand nous voulûmes sortir de Lyon, pour avoir un billet de sortie pour notre bateau; car sans billet les chaînes du Rhône ne se lèvent point. Il nous fit nos dépêches fort gravement; et après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda : *Quid novi?* « Que « dit-on de l'affaire d'Angleterre? » Nous lui dîmes qu'on ne savoit pas encore à quoi le Roi se résoudroit : « Le Roi, dit-il, fera la guerre assurément, « car il n'est pas parent du père Souffren [1]. » Nous lui fîmes lors la révérence, et je fis bien paroître que je ne l'étois pas non plus; car je le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois

[1] Le P. Suffren, jésuite, confesseur de Louis XIII, dont le nom se prononçoit *souffrant;* de là le *quolibet.*

de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul; j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie, et c'est pourquoi je vous fais part de cette marauderie. Enragez donc; et, si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites avec l'*emphasiste* Brébeuf :

> A qui, Dieux tout-puissants, qui gouvernez la terre,
> A qui réservez-vous les éclats du tonnerre [1] ?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Écrivez-moi donc si vous m'en croyez, et faites de ma part à mademoiselle Lucrèce le compliment latin dont je vous ai parlé, mais que ce soit en beau françois.

LETTRE XVI.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 26 décembre 1661.

Dieu merci, voici de vos lettres! Que vous en êtes devenu grand ménager! J'ai vu que vous étiez plus libéral, et il ne se passoit guère de semaines, lorsque vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écrivissiez une fois ou deux, et non-seulement à moi, mais à des gens même à qui vous n'aviez presque

[1] *La Pharsale*, chant VII, vers 713 et 714.

jamais parlé, tant les lettres vous coûtoient peu. Maintenant elles sont plus clair-semées, et c'est beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois le plus en peine du monde d'où pouvoit venir ce changement. Je croyois que vous étiez retombé malade, ou du moins que vous nous aviez cassés aux gages. J'enrageois de voir qu'une si belle amitié se fût ainsi évanouie pour n'avoir été que deux mois hors de Paris. *En dextra fidesque*[1]! m'écriois-je,

« E 'l cor pien di sospir' parea un Mongibello[2], »

lorsque heureusement votre lettre m'est venue tirer de toutes ces inquiétudes, et m'a appris que la raison pourquoi vous ne m'écriviez pas, c'est que mes lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne, Monsieur : il me sera fort aisé d'y remédier; et il m'est si naturel de faire de méchantes lettres, que j'espère, avec la grâce de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas sujet de vous plaindre à l'avenir, et j'attends dès à présent des réponses par tous les ordinaires. Mais parlons plus sérieusement. Avouez que tout au contraire vous croyez les vôtres trop belles pour être si facilement communiquées à de pauvres provinciaux comme nous. Vous avez raison, sans doute, et

[1] « Voilà donc les serments et la foi jurée! » VIRGILE, *Æn.*, l. IV.)

[2] « Et mon cœur, plein de soupirs, paroissoit un Etna. » (ARIOSTE, *Orlando furioso*, chant I, stance XL.)

c'est ce qui me fâche le plus; car il ne vous est pas aisé, comme à moi, de faire de mauvaises lettres, et ainsi je suis fort en danger de n'en guère recevoir. Après tout, si vous saviez la manière dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne sont pas profanées pour tomber entre mes mains; car, outre que je les reçois avec toute la vénération que méritent les belles choses, c'est qu'elles ne me demeurent pas longtemps, et elles ont le vice dont vous accusez les miennes injustement, qui est de courir un peu trop les rues, et vous diriez qu'en venant en Languedoc elles se veulent accommoder à l'air du pays. Elles se communiquent à tout le monde, et ne craignent point la médisance : aussi savent-elles bien qu'elles en sont à couvert; chacun les veut voir, et on ne les lit pas tant pour apprendre des nouvelles, que pour voir la façon dont vous les savez débiter. Continuez donc, s'il vous plaît, ou plutôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne seroit que par charité. Je suis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je sais; je le désapprends tous les jours, et je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui est aussi peu françois que le bas-breton :

« Ipse mihi videor jam dedidicisse latine ;
« Nam didici getice, sarmaticeque loqui [1]. »

[1] « Il me semble que déjà j'ai désappris le latin, depuis que j'ai appris le gète et le sarmate. (Ovid., *Trist.*, liv. V, élégie xii.)

J'ai vu qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous songiez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler scythe lorsqu'il étoit relégué parmi ces barbares : cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance romaine, qu'il ne la pouvoit jamais oublier; et, quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux esprits de la cour d'Auguste : au lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, et de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus grand paysan du monde? Vous ferez bien mieux de m'entretenir toujours un peu dans le langage qu'on parle à Paris. Vos lettres me tiendront lieu de livres et d'Académie.

Mais à propos d'Académie, que le pauvre Pélisson est à plaindre, et que la Conciergerie est un méchant poste pour un bel esprit! Tous les beaux esprits du monde ne devroient-ils pas faire une solennelle députation au Roi pour demander sa grâce? Les Muses elles-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles afin de solliciter pour lui?

« Nec vos, Pierides, nec stirps Latonia, vestro
« Docta sacerdoti turba tulistis opem [1] ! »

[1] « Ni vous, Muses, ni vous, fils de Latone, divinités des arts et des savants, n'avez secouru votre prêtre. » (Ovid., *Trist.*, l. III, élég. II.) (G.)

Mais on voit peu de gens que la protection des Muses ait sauvés des mains de la justice. Cependant il eût mieux valu pour lui qu'il ne se fût jamais mêlé que de belles choses, et la condition de roitelet en laquelle il s'étoit métamorphosé lui eût été bien plus avantageuse que celle de financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat[1] que le *solide* n'est pas toujours le plus sûr, puisque M. Pélisson ne s'est perdu que pour l'avoir préféré au *creux;* et sans mentir, quoiqu'il fasse bien *creux* sur le Parnasse, on y est pourtant plus à son aise que dans la Conciergerie. Après tout, il n'y a point de plaisir d'avoir place dans les histoires tragiques, dussent-elles être écrites de la main de M. Pélisson lui-même.

Je baise les mains de tout mon cœur à M. l'Avocat, et je diffère encore ce voyage de lui écrire, afin de laisser un peu passer ce reste de mauvaise humeur que sa maladie lui a laissée, et qui lui feroit peut-être maltraiter les lettres que je lui envoyerois. Quoi qu'il en soit, il n'y a point de plaisir d'écrire à des gens qui sont encore dans les remèdes, et c'est trop exposer des lettres. Je salue très-humblement toute votre maison, où est compris l'illustre M. Botreau; *ipsa ante alias pulcherrima Dido*[2]; vous savez de qui j'entends parler[3].

[1] Il en veut toujours à ce M. l'Avocat, qui avoit sans cesse à la bouche le mot de *creux*. (L. R.)

[2] « Didon même, la plus belle de toutes. » (VIRG., *Énéide*, liv. IV.)

[3] Évidemment de mademoiselle Lucrèce.

J'écrirai à mademoiselle Vitart, et j'avois dessein de lui écrire bien devant que d'avoir reçu votre lettre. Je vous prie de me remettre dans ses bonnes graces, si je suis si malheureux que de les avoir perdues; sinon je vous prie de m'y entretenir toujours, et de penser un peu à mes affaires en faisant les vôtres; surtout *scribe et vale*[1]. Mandez-moi des nouvelles de tout, et entre autres d'un petit mémoire[2] que j'envoyai pour la *Gazette* il y a huit jours.

LETTRE XVII.

RACINE A MADEMOISELLE VITART, A PARIS.

A Uzès, le 26 décembre 1661.

Je pensois bien me donner l'honneur de vous écrire il y a huit jours, mais il me fut impossible de le faire; je ne sais pas même si j'en pourrai bien venir à bout aujourd'hui; car vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite

[1] « Écrivez-moi et portez-vous bien. » (G.)

[2] Ce *petit mémoire* se lit dans la *Gazette* du 31 décembre 1661, p. 1372. C'est un article sur les feux d'artifice et de joie que les consuls d'Uzès donnèrent à l'occasion de la naissance du Dauphin.

affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un temps que je le faisois assez aisément, et il ne me falloit pas beaucoup de temps pour faire une lettre un peu passable. Mais ce temps-là est passé pour moi : il me faut suer sang et eau pour faire quelque chose qui mérite de vous l'adresser; encore seracc un grand hasard si j'y réussis. La raison de cela, c'est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je songeois seulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieues de vous, cela me mettoit en train, et c'étoit bien autre chose quand je vous voyois en personne : c'étoit alors que les paroles ne me coûtoient rien, et que je causois d'assez bon cœur. Au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée; et quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurois pourtant empêcher qu'il n'y ait cent cinquante lieues entre vous et votre idée. Ainsi il m'est un peu plus difficile de m'échauffer; et, quand mes lettres seroient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela? J'aimerois mieux recevoir un soufflet ou un coup de poing de vous, comme cela m'étoit assez ordinaire, qu'un grand merci qui viendroit de si loin. Après tout, il vous faut écrire, et il en faut revenir là. Mais que vous mander? Sans mentir, je n'en sais rien pour le présent. Faites-moi une grâce, donnez-moi temps jusqu'au premier ordinaire pour y songer, et je vous promets de faire merveille. J'y travaillerai plutôt jour et nuit. Aussi bien n'ai-je plus qu'un demi-quart d'heure à moi, et vous-même avez maintenant

bien d'autres affaires. Vous n'avez pas à déloger seulement, comme on m'a mandé, mais vous avez même à préparer les logis au Saint-Esprit[1], qui doit venir dans huit jours à l'hôtel de Luynes[2]. Travaillez donc à le recevoir comme il mérite, et moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'est pas une petite entreprise, vous treuverez bon que je m'y prépare avec un peu de loisir. Cependant je souhaite que tout le monde se porte bien chez vous; que vos deux infantes vous ressemblent, et que vous ne soyez point en colère contre moi de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois. C'est bien assez que je sois si loin de votre présence, sans me bannir encore de votre esprit. Ainsi soit-il.

Vous me permettrez d'assurer ici Monsieur le Marquis de mes très-humbles respects. Je gagerois qu'il recevra cette assurance de bon cœur, non pas en ma considération, mais pour la vôtre.

Je n'écris pas à mon cousin, car on m'a mandé qu'il étoit à la campagne; et puis c'est lui écrire que de vous écrire.

[1] Louis-Charles-Albert, duc de Luynes, avait été créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 3 décembre 1661; il fut reçu le 1er janvier 1662.

[2] Cette nouvelle habitation était rue de la Butte (aujourd'hui rue Saint-Guillaume); celle que le duc de Luynes quittait était située rue du Bac.

LETTRE XVIII.

RACINE A MARIE RACINE.

A Uzès, le 3 janvier 1662.

Ma très-chère sœur,

Je reçus hier votre lettre avec beaucoup de joie, mais j'en aurois encore davantage, si vous m'écriviez un peu plus souvent. Vous n'avez qu'à donner librement vos lettres à mon oncle Sconin comme je vous l'ai déja mandé. Il prend la peine de m'écrire presque tous les quinze jours, et il prendra bien celle d'envoyer votre lettre avec les siennes. Mandez-moi tout ce qui se passe à la Ferté, comme vous avez commencé, mais faites-le un peu plus au long que vous n'avez fait. Quand on écrit de si loin, il ne faut pas écrire pour une page. J'ai vu que vous m'écriviez de si belles lettres quand j'étois à Paris : il ne se passoit rien à la Ferté que je ne susse par votre moyen. Assurez-vous que je ne saurois avoir plus de plaisir que lorsque vous vous donnerez cette peine pour moi. En récompense, lorsque je trouverai l'occasion de vous envoyer quelque chose de ce pays je ne la laisserai pas passer. Mais il faut un peu attendre. Je ne fais encore qu'arriver, et je n'ai pas

eu le loisir de reconnoître ce qu'il y a de beau. Ma mère m'écrivit il y a huit jours, elle avoit en effet encore de la fièvre comme vous me mandez, mais elle espéroit d'en être bientôt dehors. Je reçois assez souvent des nouvelles de Paris, il n'y a que vous qui êtes une paresseuse. Vous direz peut-être que vous avez encore la fièvre; mais vous avez bien vu que quand je l'avois encore je ne laissois pas de vous écrire. Après tout, je suis bien marri que vous l'ayez, et que vous la gardiez si long-temps. J'en ai eu quelques accès la semaine passée, mais elle m'a quitté, Dieu merci.

Quant à ce que vous me mandez que ma cousine Parmentier est encore malade, je vous puis assurer que j'y prends grande part, et qu'elle me touche toujours d'aussi près qu'elle a fait. Je suis marri que mon cousin son frère ait rompu avec moi comme il a fait à cause de mon voyage, et je vois bien qu'il n'est pas aussi bon ami que je le suis envers lui. Quand il seroit venu ici au lieu de moi, je ne lui en aurois pas voulu mal pour cela. Il ne sait pas les raisons qui m'ont obligé d'y venir. Cependant je sais assez que lui et mon oncle du Chesne ont fait bien du bruit pour cela, à cause que j'y étois venu sans lui, comme si cela dépendoit de moi. Quoi qu'il en soit, je suis marri d'être mal dans son esprit. Mais je ne lui en ai pas donné sujet. Il est vrai que je ne lui ai pas écrit depuis ma maladie, parce qu'étant encore à Paris, je ne pouvois presque écrire à personne, et depuis que je suis ici je n'ai

pas su par quelle voie lui écrire, aussi bien qu'à d'autres personnes qui peut-être m'en voudront mal. Je vous dis tout cela parce qu'il n'y a rien que je haïsse tant que d'être mal avec une personne comme lui, avec qui j'ai toujours été si bien. Si l'occasion s'en présente et qu'il vous parle de moi, dites-lui ces raisons s'il vous plaît, et faites mes baisemains à ma cousine sa sœur. Je vous en prie de tout mon cœur. Vous savez combien je l'ai toujours honorée, et l'honore toujours de même.

Après tout, il ne faut pas s'étonner si mon oncle Sconin ne s'est pas employé pour le faire venir, parce que vous savez bien la manière dont mon oncle du Chesne a vécu avec lui. Mais je n'en veux pas parler davantage. Ne montrez point ma lettre, et mandez-moi toutes choses comme elles se passent. C'est toute la prière que je vous fais de m'écrire souvent et de vous souvenir de moi. N'oubliez pas aussi de faire vos recommandations à mon oncle quand vous m'écrirez. Je salue mon oncle Racine [1] et ma cousine Cathau [2]. Adieu ma très-chère sœur.

RACINE.

(A Madame, Madame Marie Racine, chez M. le Commissaire, à la Ferté-Milon [3].)

[1] Claude Racine.

[2] Catherine Sconin, fille de Pierre Sconin.

[3] Autographe conservé à Soissons.

LETTRE XIX.

RACINE A M. VITART, A PARIS[1].

A Uzès, le 17 janvier 1662.

Je ne fais qu'arriver d'une lieue et demie d'ici, où j'étois allé promener; car il est impossible de demeurer longtemps dans la chambre par le beau temps qu'il fait en ce pays. Les plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse, et jamais le mois de mai ne vous paroît si agréable que l'est ici le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant.
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.
La vapeur des brouillards ne voile point les cieux;
Tous les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues :
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts;

[1] Le texte de cette lettre, profondément altéré par Louis Racine, et toujours ainsi reproduit par nos devanciers, a été rétabli sur une copie de la main de Louis Racine que possède M. de Naurois.

Et dans le plus fort des hivers,
Nos campagnes sont revêtues
De fleurs et d'arbres toujours verts.

Les ruisseaux clairs et murmurants
Ne grossissent point en torrents :
Ils respectent toujours leurs rives,
Et leurs nayades fugitives
Sans sortir de leur lit natal,
Errent paisiblement, et ne sont point captives
Sous une prison de cristal.

Nos oiseaux ne sont point forcés
De se cacher ou de se taire.
Et leurs becs n'étant pas glacés,
Ils chantent à leur ordinaire,
Et font l'amour en liberté
Autant l'hiver comme l'été.

Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune, au visage changeant,
Paroît sur un trône d'argent,
Tenant cercle avec les étoiles ;
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

24 janvier.

J'ai fait une assez longue pause en cet endroit, parce que, lorsque j'écrivois ces vers il y a huit jours, la chaleur de la poésie m'emporta si loin, que je ne m'aperçus pas que le temps se passoit et qu'il étoit trop tard pour porter mes lettres à l'ordinaire. Je recommence aujourd'hui 24 de janvier à vous écrire;

mais il est arrivé un assez plaisant changement; car, en relisant mes vers, je reconnois qu'il n'y en a pas un de vrai; il ne cesse de pleuvoir depuis trois jours, et l'on diroit que le temps a juré de me faire mentir. J'aurois autant de sujet de faire une description du mauvais temps, comme j'en ai fait une du beau; mais j'ai peur que je ne m'engage encore si avant, que je ne puisse achever cette lettre que dans huit jours, auquel temps peut-être le ciel se sera remis au beau : je n'aurois jamais fait. Cela m'apprend que cette maxime est fort vraie :

La vita al fin, il di loda la sera [1].

Nous ne sommes qu'à quatre lieues de Marnas, et nous avons ici un gentilhomme d'Avignon qui se fait fort d'être parent de M. de Luynes. Il s'appelle ...... Je viens de l'oublier : je vous le manderai une autre fois. C'est peut-être lui qui a profité de cette succession dont j'ai ouï parler autrefois; mais, comme vous dites, il faut attendre que j'aie été à Avignon. J'irai ce carnaval. Je vous remercie de la peine que vous avez prise pour notre feu de joie [2]. Messieurs d'Uzès en sont fort glorieux et vous en remercient en corps. C'est bien la plus maudite

[1] « Pour louer la vie et la journée, attends la fin de l'une et le soir de l'autre. » PÉTRARQUE, *Rime*, part. I, c. 2.

[2] L'insertion de l'article dont il est parlé ci-dessus, note 2 de la lettre XVI, page 379.

ville du monde. Ils ne travaillent à autre chose qu'à se tuer tous tant qu'ils sont, ou à se faire pendre les uns et les autres. Il y a toujours ici des commissaires : cela est cause que je n'y veux faire aucune connoissance, parce qu'en faisant un ami, je m'attirerois cent ennemis. Ce n'est pas qu'on ne m'en ait pressé plusieurs fois, et qu'on ne me soit venu solliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies; car on a trouvé mon *Ode*[1] chez une dame de la ville, et on est venu me saluer comme auteur; mais tout cela ne sert de rien, *mens immota manet*[2]. Je n'aurois jamais cru être capable d'une si grande solitude, et vous-même n'aviez jamais tant espéré de ma vertu.

Je passe tout le temps avec mon oncle, avec saint Thomas et avec Virgile; je fais force extraits de théologie, et quelques-uns de poésie : voilà comme je passe le temps, et je ne m'ennuie pas, surtout quand j'ai reçu quelque lettre de vous : elle me sert de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toute sorte de bons desseins pour moi; mais il n'en a point encore d'assuré, parce que les affaires du chapitre sont encore incertaines. J'attends toujours un démissoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête. La mode de ce pays est de porter un drap d'Espagne

[1] *La Nymphe de la Seine.*

[2] « Mon âme demeure inébranlable. » (VIRGILE, *Énéide*, liv. IV, v. 449.)

qui est fort beau, et qui coûte vingt-trois livres[1]. Il m'en a fait faire un habit; j'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occasion de me pourvoir de quelque chose, et ce sera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes si je puis; car je ne puis rien faire avant ce temps. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçues de moi; j'en rougis à l'heure que je vous parle : *erubuit puer, salva res est*[2]. Mais mes affaires n'en vont pas mieux, et cette sentence est bien fausse, si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois, dont je me souviendrai toute ma vie.

LETTRE XX.

RACINE A MADEMOISELLE VITART, A PARIS.

A Uzès, le 24 janvier 1662.

Ce billet n'est qu'une continuation de promesse et une nouvelle obligation. Je m'étois engagé l'autre

[1] Même poids d'argent que 43 fr. 25 cent. d'aujourd'hui.

[2] « L'enfant a rougi : tout est sauvé. » Il y a dans Térence : *erubuit, salva res est.* (*Adelph.*, acte IV, sc. v.) (G.)

jour [1] de vous écrire une lettre raisonnable ; et après quinze jours d'intervalle je suis si malheureux que de n'y pouvoir satisfaire encore aujourd'hui, et je suis obligé de remettre à l'autre voyage. Mais toutes ces remises ne sont pour moi qu'un surcroît de dettes, dont il me sera fort difficile de m'acquitter ; car vous vous attendez peut-être de recevoir quelque chose de beau, puisque je prends tant de temps pour m'y préparer. Vous me ferez charité de perdre cette opinion, et de vous attendre plutôt à être fort mal payée ; car je vous ai déja avertie que je suis devenu un très-mauvais payeur. Quand je n'étois pas si loin de vous, je vous payois assez bien, ou du moins je le pouvois faire ; car vous me fournissiez assez libéralement de quoi m'acquitter envers vous. J'entends de paroles ; car vous êtes trop riche, et moi trop pauvre pour vous pouvoir payer d'autre chose :

> Quoi qu'il en soit, cela veut dire
> Que j'ai perdu tout mon caquet,
> Moi qui savois fort bien écrire,
> Et jaser comme un perroquet.

Mais, quand je saurois encore jaser des mieux, il faut que je me taise à présent. Le messager va partir, et on m'arrache la plume des mains. Vous me permettrez donc de finir. Il ne faut pas faire attendre un messager de grande ville comme est Uzès. Pardonnez donc, et attendez encore huit jours.

[1] Voyez ci-dessus, page 379, la lettre XVII, du 26 décembre 1661.

LETTRE XXI.

RACINE A MADEMOISELLE VITART, A PARIS.

A Uzès, le 31 janvier 1662.

Que votre colère est charmante,
Belle et généreuse Amarante!
Qu'il vous sied bien d'être en courroux!
Si les Graces jamais se mettoient en colère,
Le pourroient-elles faire
De meilleure grace que vous?

Je confesse sincèrement
Que je vous avois offensée;
Et cette cruelle pensée
M'étoit un horrible tourment.
Mais, depuis que vous-même en avez pris vengeance,
Un si glorieux châtiment
Me paroît une récompense.

Les reproches mêmes sont doux
Venant d'une bouche si chère:
Mais si je méritois d'être loué de vous,
Et que je fusse un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux?

Je m'en vas donc faire tout mon possible pour venir à bout d'un si grand dessein. Je serai heureux si vous pouvez vous louer de moi avec autant de

justice que vous vous en plaignez; et je ferois de mon côté un fort bel ouvrage si je savois dire vos vertus avec autant d'esprit que vous dites les miennes. Je ne vous accuserai point de me flatter : vous les représentez au naïf. S'il en est de même de la passion de M. l'Abbé, je tiens qu'il n'est pas mal partagé. Et, quand le portrait de mademoiselle Lucrèce auroit été fait par le plus habile peintre du monde, il ne sauroit sans doute égaler celui que vous faites d'un amoureux en sa personne.

> Je me l'imagine en effet
> Tout languissant et tout défait,
> Qui gémit et soupire aux pieds de cette image.
> Il contemple son beau visage,
> Il admire ses mains, il adore ses yeux,
> Il idolâtre tout l'ouvrage.
> Puis, comme si l'Amour le rendoit furieux,
> Je l'entends s'écrier : « Que cette image est belle !
> Mais que la belle même est bien plus belle qu'elle !
> Le peintre n'a bien imité
> Que son insensibilité. »

Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il a voulu donner une hydropique à M. d'Houy. Ce n'est pas qu'il ait aucune mauvaise volonté pour lui : il auroit grand tort. Mais il est si fortement possédé de l'idée de mademoiselle Lucrèce, que tout le reste des choses lui est entièrement indifférent. J'ai même de la peine à croire que vous ayez assez de puissance pour rompre ce charme, vous qui aviez accoutumé de le charmer lui-même autrefois aussi bien que

beaucoup d'autres. Ce n'est pas qu'il pourroit avoir eu une pensée qui l'obligeoit de procurer ce mariage. Il vouloit sans doute marier l'eau avec le vin, en mariant M. d'Houy à une hydropique. Mais je suis bien certain que M. d'Houy s'y sera fortement opposé : car, comme dit la chanson, ni le vin ni lui ne veulent point d'eau. Outre qu'il aime mieux soupirer toute sa vie auprès de vous, au hasard d'en être quelquefois battu, et de faire tous les jours la prière.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuse pour mademoiselle Sellyer[1]; mais je crois qu'elle n'y sera pas longtemps, et qu'elle sera bientôt nécessaire au faubourg Saint-Germain[2]. Elle ne manquera pas de pratiques, s'il plaît à Dieu, et elle ne se reposera de longtemps si elle attend que vous vous reposiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément; mais je suis à couvert des coups. Vous pouvez néanmoins vous adresser à mon lieutenant M. d'Houy; il ne tiendra pas cette qualité à déshonneur, puisqu'il a bien passé pour mon recors.

Vous m'avez mis en train, comme vous voyez, et vos lettres ont sur moi la force qu'avoit autrefois

[1] Voyez ci-dessus, page 360, la note 2.

[2] Madame Vitart exerçoit, comme nous l'avons dit, la profession de sage-femme; et sa belle-fille, à qui cette lettre est écrite, se trouvoit alors dans le cas d'avoir bientôt recours à son ministère. (G. G.)

votre vue ; mais je suis encore obligé de finir plus tôt que je ne voudrois : j'ai quatre ou cinq lettres à écrire. M. l'Abbé me mandoit un jour qu'il en avoit douze ou treize à faire, et qu'il n'avoit plus qu'une demi-heure de temps. Je crus en ce temps-là qu'il disoit vrai, et je le crois encore. Aussi j'espère que vous ne me refuserez pas la même grace et que vous me donnerez, en vertu de mes cinq lettres, la permission de finir, et en vertu de la soumission et du respect que j'ai pour vous, la permission de me dire votre passionné serviteur.

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choses que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choses du monde.

LETTRE XXII.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 3 février 1662.

Quoique vous ne soyez pas le plus diligent homme du monde quand il s'agit de répondre à une lettre, je m'assure que vous ne laisserez pas de vous formaliser beaucoup de ce que ma réponse ne vient que huit à dix jours après votre lettre. Vous attribuerez sans doute ce retardement à un desir de vengeance : elle seroit juste après tout ; mais je n'y ai pas pensé néanmoins. Je m'étois préparé à vous

écrire les deux derniers voyages, et j'en ai été malheureusement détourné. Mais à quoi bon s'excuser pour un délai de huit jours? Vous ne faites point tant de cérémonies quand vous avez été deux bons mois sans songer seulement si je suis au monde. C'est assez pour vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre esprit depuis que je ne suis plus en votre compagnie. Mais à d'autres! il faudroit que j'eusse perdu tout le mien si je recevois de telles galanteries en payement. Dieu merci, je sais à présent ce qui vous occupe si fort, et ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat*[1]. Oui, c'est cela même qui vous occupe, et j'en sais des nouvelles,

« Amor che solo i cor leggiadri invesca[2]. »

Et je ne m'étonne pas qu'un cœur si tendre que le vôtre, et si disposé à recevoir les douces impressions de l'amour, soit devenu amoureux d'une si charmante personne. Bien d'autres que vous auroient succombé à la tentation :

Socrate s'y trouveroit pris,
Et malgré sa philosophie,
Il feroit ce qu'a fait Pâris,
Et le feroit toute sa vie.

[1] L'amour n'a pas de pareilles préoccupations. » (VIRG., *Églogue X*, v. 28.)

[2] « L'amour, qui seul charme les cœurs tendres. » (PÉTRARQUE, *Rime*, sonnet CXXXI.)

Vous l'aviez tous les jours devant vos yeux, et vous aviez tout le loisir de considérer ses belles qualités *e le sue fattezze*[1], comme disent les Italiens. Et ainsi, selon le passage que citoit hier notre prédicateur : *Mutuo conspectu mutui crescebant amores*[2]. Pour moi, loin d'y trouver à redire, je vous loue d'un si beau choix, et d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Il ne faut pas demander si c'est là l'espagnol qui vous tient ; l'Amour est ce porteur d'eau dont vous aimez tant la compagnie, et qui vous apprend si bien à parler toutes sortes de langues : *Et mentem Venus ipsa dedit*[3]. Il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays; mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux. Ne m'accusez pas pour cela d'être un farouche et un insensible.

Vous savez bien que les déesses
Ne sont pas toutes des Vénus,
Et vous savez que les belles, non plus,
Ne sont pas toutes des Lucrèces.

A propos de belles, j'avois déja vu des vers du

[1] Et ses beaux traits.

[2] L'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre s'alimentoit de leur présence habituelle.

[3] « Vénus-elle même vous a inspiré. » (VIRGILE, *Géorgiques*, liv, III, v. 267.)

Ballet des Saisons[1], et on me les avoit apportés lorsque j'étois encore malade. Je suis ravi qu'il ne reste aucune apparence de blessure sur le beau front d'Angélique. Elle n'est pas la seule beauté qui ait souffert de si douloureuses aventures; *Et Veneris violata est vulnere dextra*[2]; et peut-être bien que qui auroit considéré l'endroit où elle tomba, il y auroit vu naître des roses et des anémones pareilles à celles qui sortirent du sang de Vénus; mais il est trop tard pour y aller voir. Et, quand il y seroit venu des roses, l'hiver les auroit fort maltraitées; elles auroient été plus en sûreté en ce pays, où nous voyons dès le mois de janvier,

> « Schietti arboscelli e verdi fronde acerbe,
> « Amorosette e pallide viole[3]. »

On m'a assuré même qu'il y avoit un jardin tout plein de roses, mais de roses toutes fleuries, à une lieue d'ici, et cela ne passe pas même pour une rareté.

La nouvelle que vous me mandez sur la fin de votre lettre m'a d'abord surpris étrangement; mais je suis entré peu à peu dans vos sentiments, que

[1] Voyez ci-après, p, 402, la note 2.

[2] « La main de Vénus elle-même a été profanée par une blessure. » (VIRGILE, *Énéide*, liv. XI, v. 277.)

[3] « Des arbustes déjà verts, des feuilles naissantes, d'amoureuses et pâles violettes. » (PÉTRARQUE, *Rime*, partie I, sonnet CXXVIII.) *Lieti fiori*, v. 5 et 6.

cela n'étoit qu'un soulagement et un avantage pour M. Vitart[1]. Je ne lui en ai rien témoigné pourtant, et je ne le ferai pas que je n'en sois informé de sa part ou de quelque autre que de vous. Mais que vous avez raison d'accuser l'autre d'une infidélité si noire! Il est capable des plus lâches trahisons :

« Ille horridus alter
« Desidia, latamque trahens inglorius alvum[2]. »

A votre avis, Virgile ne sait-il pas aussi bien faire le portrait d'un traître que d'un héros? Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de vers dans une seule lettre, *quoniam te amor nostri poetarum amantem reddidit*[3].

Pour vous, soit latin, soit espagnol, soit turc si vous le savez, écrivez-moi, je vous prie. Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin : le sens commun y est rare, et la fidélité n'y est point du tout. On ne sait à qui se prendre. Il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme, tant les ames de cette ville sont méchantes et in-

[1] Le bailli de Chevreuse (Pierre Sellyer) avoit cherché à nuire à M. Vitart, et l'avoit supplanté dans une partie des attributions de son emploi. (G. G.)

[2] « L'autre est hideux, et croupit dans un lâche repos, traînant sans honneur son large ventre. (VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 93 et 94.) (G.)

[3] « Puisque votre amour pour moi vous a rendu amoureux des poëtes. » (G.)

téressées! Ce sont tous baillis[1]. Aussi, quoiqu'ils me soient venus querir cent fois pour aller en compagnie, je ne me suis point encore produit nulle part. Enfin il n'y a ici personne pour moi. *Non homo, sed littus, atque aer et solitudo mera*[2]. Jugez si vos lettres seroient bien reçues. Mais vous êtes attaché ailleurs.

« Il cor preso ivi, come pesce a l'hamo[3]. »

Adiousias. Je salue tout le monde, et M. Dumay.

LETTRE XXIII.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

(FRAGMENT[4].)

. . . . Je dis à la françoise; car nous appelons ici la France tout

[1] Allusion au traître bailli de Chevreuse qu'il vient de nommer.

[2] « Il n'y a point ici d'homme pour moi; c'est un rivage solitaire; c'est un asile sauvage, ou je n'ai d'autre confident que l'air. » (Let. XVIII, liv. I, *de Cicéron à Atticus*.) (G.)

[3] « Le cœur pris là comme le poisson à l'hameçon. » (PÉTR., *Rime*, part. I, son. CCXVIII.) *In quel bel viso*, v. 5.

[4] Ce fragment faisoit partie d'une lettre écrite à M. l'abbé Le Vasseur dans les premiers temps du séjour de Racine à Uzès, probablement en mars 1662.

le pays qui est au delà de la Loire; celui-ci passe comme une province étrangère. Aussi c'est à ce pays, ce me semble, que Furetière a laissé le galimatias en partage, en disant qu'il s'étoit relégué dans les pays de delà la Loire. Cela n'empêche pas, comme je vous ai dit, qu'il n'y ait quelques esprits bien faits. Je n'explique pas non plus Cypassis[1], qui est digne de n'être fille de chambre que des déesses, *solas pectere digna Deas*. Je réserve à l'autre voyage de vous dire les sentiments qu'on a eus ici de l'*Ode* de M. Perrault[2], et je vous dirai, pour finir par l'endroit qui m'a le plus réjoui de votre lettre, que je n'ai pas moins pris de part à la paix de votre famille que M. le Surintendant[3] en prendroit au recouvrement de la bonne volonté du Roi; et, pour ne parler point par hyperbole, je vous assure que quand je serois réconcilié avec mon propre père, si j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aise qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec M. Le Vasseur[4], parce que je suis persuadé que vous vous en estimez parfaitement heureux. Adieu, Monsieur; je vous écrirai sans faute dans huit jours. Je vous prie aussi de vous souvenir de moi. M. Vitart m'a merveilleusement oublié. Vous ne l'imiterez pas, comme je crois.

[1] L'explication est donnée, ci-après, page 408.
[2] *Ode au Roi, sur la naissance de Mgr le Dauphin.*
[3] Fouquet.
[4] Son père.

LETTRE XXIV[1].

RACINE A MADEMOISELLE VITART, A PARIS.

. . . .

. . . . . . Si vous vous offensez de cette façon de parler, vous en devez accuser le quolibet qui ne s'est pas énoncé plus civilement. M. Vitart m'a mandé le retour de ma tante, sa mère, et le succès de son voyage de Chevreuse[2], qui, pour vous dire vrai, m'a bien surpris. Je croyois qu'il se préparoit quelque chose de bien grand dans le château de Chevreuse, j'avois ouï autrefois toutes les grandes promesses de M. le Bailli, et je croyois même que tout le monde étoit en haleine chez vous pour savoir ce qui en arriveroit; car, depuis deux ou trois mois, je n'ai pas reçu une lettre. Enfin je m'attendois qu'il sortiroit de ce château quelque géant, ou du moins un enfant aussi puissant que Joseph du Pin[3], et il n'est venu qu'une fille. Ce n'est pas

[1] Ce fragment porte l'adresse de mademoiselle Vitart; il est sans date. Il a sans doute été écrit d'Uzès, en mars 1662.

[2] Voyez la lettre XXI, du 31 janvier 1662, p. 391.

[3] Un des cousins de Racine. Voyez, ci-dessus, la fin de la note 1, page 359.

qu'une fille soit peu de chose; mais M. Sellyer[1] parloit bien plus haut que cela. Cela lui apprend à s'humilier; car, voyez-vous? j'ai ouï dire à un bon prédicateur, que Dieu changeroit plutôt un garçon en fille, avant qu'il soit né, que de ne point humilier un homme qui s'en fait accroire. Ce n'est pas qu'il y ait eu du miracle dans l'affaire de M. Sellyer, et je crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a fait.

Si je pouvois vous envoyer des roses nouvelles et des pois verts, je vous en envoyerois en abondance; car nous en avons beaucoup ici. Le printemps est déja fort avancé. Nous avons vu ici madame de Luynes[2] dans le récit du *Ballet,* et je ne doute point que vous ne l'y ayez vue paroître dans tout son éclat. Je crois que tout le monde se porte bien maintenant chez M. le Mazier, car mon cousin ne m'en mande plus de nouvelles, et j'aime mieux qu'il ne m'en mande point, que de m'en mander de fâcheuses. Je prendrai la liberté de les assurer tous ici de mes très-humbles obéissances, qui vous sont particulièrement dévouées, comme à la personne du monde que j'honore avec plus de passion.

[1] M. Sellyer, bailli de Chevreuse, avoit épousé une fille de Nicolas Vitart et de Claude des Moulins.

[2] Anne de Rohan-Montbazon, seconde femme du duc de Luynes. Elle avait figuré dans le *Ballet des Saisons*, lors des fêtes données à Fontainebleau en 1661. — Elle figura également dans le *Ballet d'Hercule amoureux*, de Benserade, dansé à Paris, le 7 février 1662.

LETTRE XXV.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 28 mars 1662.

Je ne veux pas manquer à la parole que je vous ai donnée de vous écrire aujourd'hui[1]; mais aussi je ne vous entretiendrai pas longtemps. L'incertitude où je suis de la santé de M. l'Avocat fait que je ne sais de quelle façon vous parler, ou comme à un homme triste, ou comme à un homme de bonne humeur; et l'idée que j'ai toujours présente de la tristesse qui paroissoit dans votre dernière lettre m'empêche de vous en faire aucune qui soit tant soit peu enjouée. J'en ai reçu une de M. Vitart cette semaine, et je viens de lui écrire aussi. Il m'a envoyé une *Lettre de M. de Luynes pour les pairs*, que nous avions déja vue en ce pays, et je suis toujours des derniers à savoir les nouvelles, quoique j'aie une correspondance aussi bonne que la vôtre. On ne parle en cette ville que de la merveilleuse conduite du Roi, du grand ménage de Colbert, et du procès de M. Fouquet, qu'on dit avoir été in-

[1] Voyez, ci-dessus, la lettre XXIII, à la page 400.

terrogé par trois fois depuis peu de jours. Et cependant, vous qui êtes des premiers instruit des choses, vous ne m'en mandez rien du tout. Mais, pour vous dire le vrai, ce n'est pas cela qui m'inquiète; j'aime mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulières et de celles de nos connoissances. Vous serez le plus cruel homme du monde, si vous ne m'en faites savoir au moins de M. l'Avocat, dans la maladie ou dans la santé duquel je m'intéresse sensiblement.

J'ai eu tout le loisir de lire l'*Ode* de M. Perrault : aussi l'ai-je relue plusieurs fois, et néanmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître son style; et je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui, si vous et M. Vitart ne m'en assuriez. Il m'a semblé que je n'y trouvois point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprimer; je n'y ai point vu, ce me semble, aucune trace d'un esprit aussi net que le sien m'a toujours paru, et j'eusse gagé que cette ode avoit été taillée comme à coups de marteau par un homme qui n'avoit jamais fait que de méchants vers. Ç'a été le sentiment et les termes de quelques gens qui l'ont vue ici. Mais je crois que l'esprit de M. Perrault est toujours le même, et que le sujet seulement lui a manqué; car, en effet, il y a longtemps que Cicéron a dit que c'étoit une matière bien stérile que l'éloge d'un enfant en qui l'on ne pouvoit louer que l'espérance; et toutes ces espérances sont tellement vagues, qu'elles ne peuvent fournir de pensées solides. Mais je m'oublie ici, et je ne

songe pas que je dis cela à un homme qui s'y entend mieux que moi. Vous me devez excuser de cette liberté que je prends. Je vous parle avec la même franchise que nous nous parlions dans votre cabinet ou le long des galeries de votre escalier, et si j'en juge mal, et que mes pensées soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la barbarie de ce pays et sur ma longue absence de Paris, qui, m'ayant séparé de vous, m'a peut-être entièrement privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit où j'ai reconnu M. Perrault : c'est lorsqu'il parle de Josué, et qu'il amène là l'Écriture sainte [1]. Je lui dis une fois qu'il mettoit trop la *Bible* en jeu dans ses poésies; mais il me dit qu'il la lisoit fort, et qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en insérer quelque passage. Pour moi, je crus que la lecture en étoit

[1] Voici les vers de Perrault :

> La noble et sainte Palestine,
> Après tant de tourments soufferts
> Sous le tyran qui la domine,
> Verra par lui rompre ses fers.
> Sur les brûlants sablons des plaines Idumées
> Cent bachas tomberont par ses vaillants efforts,
> Et n'auront assemblé tant de grandes armées
> Que pour croître sa gloire et le nombre des morts.
> Au creux de sa grotte profonde,
> Le Jourdain, mollement couché,
> Apercevant rougir son onde, ...
> Croira voir Josué, qui sur ces mêmes rives
> Revient exterminer les ennemis de Dieu.

fort bonne, mais que la citation étoit mieux séante à un prédicateur qu'à un poëte.

Vengez-vous, Monsieur, de toutes mes impertinences sur la pièce que je vous envoie[1]. Ce n'est pas une pièce, ce semble, tout à fait nouvelle pour vous; mais vous la trouverez pourtant toute nouvelle. Je l'avois mise en l'état qu'elle est huit jours devant ma maladie, et je l'avois même montrée à deux personnes seulement, dont l'un étoit fort grand poëte; et ils étoient tous deux amoureux du dessein et de la conduite de cette fable. Je vous la voulois donner; mais ma maladie survint, qui me fit perdre absolument toutes ces idées. Je n'y avois plus songé depuis; mais il y a environ deux mois qu'en ayant dit quelques endroits à une personne de cette ville, il me conjura de lui dicter toute la pièce. Je le fis; il la montra à d'autres, et ils crurent qu'elle étoit fort belle. Je n'ose dire qu'elle l'est, que vous ne me l'ayez mandé, et que vous ne m'en ayez envoyé l'approbation de mademoiselle Lucrèce et de quelques autres experts avec vous. Mais mandez-moi tout par le détail, ce que vous jugerez des Graces, des Amours, et de toute la cour de Vénus qui y est

[1] *Les Bains de Vénus*, petit poëme que Racine termina en 1661, pendant son séjour à Uzès. C'est un ouvrage perdu; cependant il en fut fait plusieurs copies, une entre autres pour La Fontaine. Voyez à ce sujet ci-après les lettres, 4 juillet 1662, à l'abbé Le Vasseur, et 6 juillet 1662, à La Fontaine.

dépeinte. Si le titre ne vous plaît, changez-le : ce n'est pas qu'il m'a paru le plus convenable. Si vous le donnez, ne dites point l'auteur : mon nom fait tort à tout ce que je fais. Mais montrez-moi en cette occasion ce que c'est qu'un ami [1], en me découvrant tout votre cœur. Je prends intérêt à cette pièce à cause qu'elle fut faite pour vous, et à cause de l'opinion que vous eûtes d'abord de ce dessein. Adieu, je salue tout le monde, et M. l'Avocat surtout. Si cette galanterie vous plaît, j'en pourrai faire d'autres : il y a assez de sujets en ce pays. Brûlez l'original si vous l'avez encore, je vous en conjure.

LETTRE XXVI.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 30 avril 1662.

Je ne vous demandois pas des louanges quand je vous ai envoyé ce petit ouvrage des *Bains de Vénus ;* mais je vous demandois votre sentiment au vrai, et celui de vos amis. Cependant vous vous êtes contenté de dire, comme ce flatteur d'Horace : *Pulchre,*

[1] On voit avec quelle ardeur il souhaite un critique sincère de ses ouvrages : il le trouva bientôt en faisant connoissance avec Boileau. (L. R.)

bene, *recte*[1]; et Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les méchants ouvrages, parce qu'il y a tant de choses à y reprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner les beaux et les mauvais endroits. Vous m'avez traité de la sorte, Monsieur, et vous me louez comme un vrai demi-auteur, qui a plus de bons endroits que de mauvais. Soyez un peu plus équitable, je vous prie, ou plutôt ne soyez pas si paresseux; car je crois que c'est là ce qui vous tient. Vous auriez mille bonnes choses à me dire; mais vous avez peur de tirer une lettre en longueur. Vous avez cent autres personnes à satisfaire, tantôt le maître de luth, tantôt des chartreux, tantôt des beaux esprits, et quelquefois aussi la belle Cypassis. N'êtes-vous pas admirable dans votre lettre sur le sujet de cette Cypassis? Vous faites semblant de ne la pas connoître, et vous m'allez *jeter le chat aux jambes*. (Ce quolibet passera, mais pour n'y plus revenir.) Je vous en avois parlé en passant, sur ce que vous m'aviez mandé que vous aviez lié quelque amitié avec une demoiselle d'Angélique, et pour déguiser cette histoire, j'avois pris le nom de Cypassis, qui fut autrefois la demoiselle de Corinne. Relisez ma lettre, si vous l'avez encore, et cela vous sautera aux yeux. Mais n'en parlons plus; et croyez au reste que, si j'avois reçu quelque blessure en ce pays, je vous la découvrirois naïvement, et je ne pourrois pas même m'en em-

[1] « Beau, bien, parfaitement. » (L. R.)

pêcher. Vous savez que les blessures du cœur demandent toujours quelque confident à qui l'on puisse s'en plaindre, et, si j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous. Mais, Dieu merci, je suis libre encore[1]; et, si je quittois ce pays, je reporterois mon cœur aussi sain et aussi entier que je l'ai apporté. Je vous dirai pourtant une assez plaisante rencontre à ce sujet.

Il y a ici une demoiselle fort bien faite et d'une taille fort avantageuse. Je ne l'avois guère vue que de cinq ou six pas, et je l'avois toujours treuvée fort belle. Son teint me paroissoit vif et éclatant, les yeux grands et d'un beau noir; la gorge et le reste de ce qui se découvre assez librement en ce pays, fort blanc. J'en avois toujours quelque idée assez tendre et assez approchante d'une inclination; mais je ne la voyois qu'à l'église; car, comme je vous ai mandé, je suis assez solitaire, et plus que mon cousin ne me l'avoit recommandé. Enfin je voulus voir si je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois d'elle, et j'en treuvai une occasion fort honnête. Je m'approchai d'elle, et lui parlai. Ce que je vous dis là m'est arrivé il n'y a pas un mois; et je n'avois point d'autre dessein que de voir quelle réponse elle me feroit. Je lui parlai donc indifféremment; mais, sitôt que j'ouvris la bouche et que

[1] C'est ce qu'il a pu toujours dire, malgré la vivacité de son caractère : l'amour de l'étude l'a sauvé des dangers. (L. R.)

je l'envisageai, je pensai demeurer interdit. Je treuvai sur son visage de certaines bigarrures, comme si elle eût relevé de maladie, et cela me fit bien changer mes idées. Néanmoins je ne demeurai pas, et elle me répondit d'un air fort doux et fort obligeant; et, pour vous dire la vérité, il faut que je l'aie prise en quelqu'un de ces jours fâcheux et incommodes où le sexe est sujet; car elle passe pour fort belle dans la ville, et je connois beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur; elle passe même pour une des plus sages et des plus enjouées. Enfin je fus bien aise de cette rencontre, qui me servit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude; car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raisonnablement, et à ne me pas laisser emporter à toute sorte d'objets. Je commence mon noviciat; mais je souhaiterois qu'on me le fît achever à Ouchie[1]. Je vois bien que vous êtes disposés, vous et mon cousin, à travailler pour moi de ce côté-là; et je passerai volontiers par-dessus toutes ces considérations d'habit noir et d'habit blanc qui m'inquiétoient autrefois, et dont vous me faisiez tous deux la guerre. Aussi il n'y a plus d'espérance en ces quartiers. On

[1] Prieuré de bénédictins, dans l'Anjou, que l'oncle de Racine avoit obtenu, et qu'il vouloit faire passer à son neveu; mais le titre étoit disputé. (G. G.) Nous pensons que le prieuré en question était celui d'Oulchy-le-Château, à cinq lieues de Soissons.

a reçu nouvelle aujourd'hui que l'accommodement étoit presque fait avec les Pères de Sainte-Geneviève. Ainsi je ne puis plus prétendre ici qu'à quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus. Voyez si cela vaut la peine que je prends. Néanmoins je suis résolu de mener toujours le même train de vie, et d'y demeurer jusqu'à ce que mon cousin m'en retire pour quelque meilleure espérance. Je gagnerai cela du moins que j'étudierai davantage, et que j'apprendrai à me contraindre, ce que je ne savois point du tout. Je vous prie de communiquer à mon cousin cette nouvelle, qui est certaine, et que M. l'archevêque d'Arles[1] a mandée aujourd'hui à M. d'Uzès[2]; car ce sont eux deux qui ont fait ce beau dessein sans en parler à personne. Enfin, comme je mandois à M. Vitart, il semble que je gâte toutes les affaires où je suis intéressé. Je ne sais si mon malheur nuira encore à la négociation que mon cousin entreprend pour Onchie. Quoi qu'il en soit, croyez que, s'il en vient à bout, *urbem quam statuo, vestra est*[3]. Je pourrois être le seul titulaire : mais nous serons bien quatre bénéficiers.

[1] François Adhémar de Monteil de Grignan.

[2] Jacques Adhémar de Monteil de Grignan, frère de l'archevêque d'Arles. Ils étaient oncles de ce comte de Grignan qui devint, en 1669, le gendre de madame de Sévigné. (G. G.)

[3] La ville que je bâtis est à vous. » (VIRG., *Æneid.*, lib. I, v. 573.)

Vous n'y serez point M. Thomas[1], mais vous serez M. l'abbé ou M. le prieur ; car je crois que M. Vitart et M. Poignant[2] vous en céderont bien facilement l'autorité. Écrivez-moi tout, je vous prie ; et, fût-ce pour me blâmer, ne soyez point du tout réservé. Conservez-moi quelque petite part dans les bonnes graces de mademoiselle Lucrèce. Entretenez-moi auprès de M. l'Avocat, et soyez toujours le même à mon égard. L'été est fort avancé ici. Les roses sont tantôt passées, et les rossignols aussi. La moisson avance, et les grandes chaleurs se font sentir.

LETTRE XXVII.

RACINE A MADEMOISELLE VITART, A PARIS.

A Uzès, le 15 mai 1662.

Encore n'avez-vous pas oublié mon nom ; j'en avois bien peur pourtant, et je croyois être tout à

[1] En 1662, M. Thomas était sous-prieur d'Oulchy-le-Château ; ce fait suffit à prouver que Germain Garnier s'est trompé dans la note de la page 410. — Le prieuré de l'Anjou était celui de l'Épinay.

[2] Ancien capitaine de dragons, fils de Jeanne Chéron, tante maternelle de la mère de Racine, celui même avec qui La Fontaine voulut un jour se battre en duel.

fait disgracié auprès de vous, vu que, depuis plus de trois mois, vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connussiez seulement. Mais enfin Dieu a voulu que vous ayez écrit un dessus de lettre, et cela m'a un peu remis. Jugez quelle reconnoissance j'aurois pour une lettre toute entière! Je ne sais pas ce qui me prive d'un si grand bien, et pour quelle raison votre bonne volonté s'est sitôt éteinte. Je fondois ma plus grande consolation sur les lettres que je pourrois quelquefois recevoir de vous, et une seule par mois auroit suffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde; et dans cette belle humeur, je vous aurois écrit mille belles choses. Les vers ne m'auroient rien coûté du tout, et vos lettres m'auroient inspiré un génie tout extraordinaire. C'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même; et croyez que je ne suis paresseux que parce que vous l'êtes toute la première : j'entends lorsqu'il s'agit d'écrire; car en d'autres choses vous ne l'êtes pas, Dieu merci. Vous faites assez d'ouvrage, vous deux M. Vitart, et j'avois bien prédit que madame Vitart treuveroit de l'occupation à son retour de Chevreuse[1]. On m'a mandé que vous ne laisseriez pas pour cela de faire un tour à la Ferté, et que ce voyage qu'on médite depuis si longtemps s'accompliroit à la Pentecôte[2]. J'enrage de n'y être pas,

[1] Voyez, ci-dessus, la note 2, page 393, lettre XXI.
[2] Le 28 mai 1662.

et vous n'en doutez pas, comme je crois, quoique vous ne vous en mettiez guère en peine, et peut-être ne songerez-vous pas une seule fois à la triste vie que je mène ici, pendant que toute votre compagnie se divertira fort à son aise. Il ne faut pas demander si M. l'Abbé fait l'entendu à présent. Nous mènerons, dit-il, mademoiselle Vitart à la campagne avec M. et mademoiselle le Mazier. On voit bien que cela lui relève bien le cœur, et qu'il se prépare à passer les fêtes bien doucement. Je ne m'attends pas de les passer si à mon aise.

> J'irai parmi les oliviers,
> Les chênes verts et les figuiers,
> Chercher quelque remède à mon inquiétude :
> Je chercherai la solitude,
> Et, ne pouvant être avec vous,
> Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

Excusez si je ne vous écris pas davantage, car en l'état où je suis, je ne vous saurois écrire que pour me plaindre de vous, et c'est un sujet qui ne vous plairoit pas peut-être. Donnez-moi lieu de vous remercier, et je m'étendrai plus volontiers sur cette matière. Aussi bien je ne vous demande pas des choses trop déraisonnables, ce me semble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité. Vous écrivez si bien et si facilement quand vous voulez. Il n'y a donc que la volonté qui vous manque, et tout iroit bien pour moi, si vous me vouliez autant

de bien que vous m'en pourriez faire : comme au contraire je ne puis pas vous témoigner le respect que j'ai pour vous autant que je le voudrois bien.

LETTRE XXVIII.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, le 16 mai 1662.

Vous aurez sans doute reçu mes lettres, qui étoient du même jour que votre dernière. Je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise de m'envoyer un démissoire. Je ne l'aurois jamais eu, si je ne l'eusse reçu que de D. Cosme. Il y a deux mois qu'il ne nous a point écrit ni à mon oncle ni à moi. Nous n'en savons pas le sujet, et nous ignorons tout de même à quoi en est le bénéfice d'Anjou[1]. Mon oncle est tout prêt de vous l'abandonner, puisque aussi bien il n'en espère plus rien. Mais j'ai bien peur que D. Cosme ne veuille point lâcher les papiers qu'il a en main. Il n'y a que Blandin, le procureur, dont on puisse savoir l'état de l'affaire, et puis il ne faut qu'une lettre pitoyable de D. Cosme pour faire pitié à

[1] Le prieuré de l'Épinay, celui que Racine obtint plus tard.

mon oncle, qui laissera perdre cette affaire entre ses mains. Comme, la dernière fois qu'il m'écrivit, il me mandoit que son ame ne tenoit plus qu'à un filet, tant il avoit pris de peine; jugez si cela ne toucheroit pas son frère[1]. Au reste, je vous prie très-humblement de m'acquitter d'un grand merci envers M. le prieur de la Ferté et M. du Chesne[2]. Je reconnois beaucoup la bonne volonté qu'ils ont tous deux témoignée pour moi. Si je savois où demeure M. du Chesne le fils[3], je lui écrirois; car je serois honteux de vous charger de tant de lettres. Je souhaite que votre second voyage de la Ferté vous soit aussi agréable que le premier, et qu'il me soit aussi utile, s'il ne peut pas l'être davantage. Je ne vous renouvelle point mes protestations d'être honnéte homme, et d'être reconnoissant : vous avez assez de bonté pour n'en douter plus. J'écris à M. Piolin, et je l'assure que sa dette lui est infaillible, mais qu'il me donne quelque temps pour le satisfaire; je l'entends néanmoins à raison d'une pistole par mois. Voici le mémoire de mes livres, que vous avez eu la bonté de me demander. J'ai reçu avant-hier une lettre de M. l'Abbé, et je lui écrirai aujourd'hui. Il m'a mandé que mademoiselle

[1] Le Père Sconin, chez lequel Racine était alors, était frère de don Cosme. Voyez, ci-dessus, la note 2, p. 364.

[2] Antoine du Chesne, oncle de Racine.

[3] Cousin germain de Racine, fils d'Antoine du Chesne et d'Anne Sconin, sœur de la mère de Racine.

Vitart étoit disposée d'aller à la Ferté, quelque empêchement que vous y ayez voulu mettre. Vous vous doutez bien quel est cet empêchement-là, et je m'en réjouis autant que du voyage même. Je tâcherai d'écrire cette après-dînée à ma tante Vitart et à ma tante la religieuse[1], puisque vous vous en plaignez. Vous devez pourtant m'excuser si je ne l'ai pas fait, et elles aussi; car que puis-je leur mander? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore à Paris par lettres; car j'appelle hypocrisie d'écrire des lettres où il ne faut parler que de dévotion, et ne faire autre chose que se recommander aux prières. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin; mais je voudrois qu'on en fît pour moi sans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je sois prieur, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

Monsieur notre évêque est allé faire sa visite, et il attend bientôt M. l'archevêque d'Arles, qui a mandé qu'on ne lui écrivît plus à Paris. Cela différera peut-être l'entière conclusion de leur accommodement; mais c'est tout un, puisque la chose est faite, aux signatures près. Monsieur d'Uzès trouvera plus d'obstacles qu'il ne pense. Il s'attend que le Prévôt et tout le monde signera son concordat, et il est fort trompé. Imaginez-vous si le Prévôt, qui a la collation de douze chanoinies de deux ou

[1] La Mère Agnès de Sainte-Thècle Racine, qui fut abbesse de Port-Royal en 1689. (G. G.)

trois mille francs chacune, renoncera à ce droit-là pour complaire à M. l'Évêque, dont il ne se soucie point du tout, à ce qu'on dit. Mais il ne reviendra de tout cela que des procès, et les réformés[1] feront rage.

On me vient voir ici fort souvent, et on tâche de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique j'aie la conscience fort tendre de ce côté-là, et que je n'aime pas à refuser, je me tiens pourtant sur la négative, et je ne sors point. Mon oncle m'en sait fort bon gré, et je m'en console avec mes livres. Comme on sait que je m'y plais, il y a bien des gens dans la ville qui m'en apportent tous les jours. Les uns m'en donnent de grecs, les autres d'espagnols et de toutes les langues. Pour la composition, je ne puis m'y mettre. *Sic enim sum complexus otium, ut ab eo divelli non queam. Itaque aut libris me delecto, quorum habeo festivam copiam, aut te cogito. A scribendo prorsus abhorret animus*[2]. Cicéron mandoit cela à Atticus; mais j'ai une raison particulière de ne point composer, qui est que je

[1] Ceux des chanoines réguliers qui avoient embrassé la réforme établie dans cette congrégation par les soins du Père Faure, qui en fut le premier supérieur général. (G. G.)

[2] « Je me suis si bien livré à l'oisiveté, que je ne puis plus m'en arracher. Ainsi, tantôt je m'amuse avec mes livres, dont j'ai une assez jolie provision, tantôt je pense à vous ; mais il m'est impossible de me mettre à écrire. » (CICÉRON, *Lettres à Atticus*, liv. II, lettre 6.)

suis trop embarrassé du mauvais succès de mes affaires, et cette inquiétude sèche toutes les pensées de vers ou de galanterie que je pourrois avoir. Je ne sais même où j'en serois, n'étoit la confiance que j'ai en vous, puisque vous voulez bien que je l'aie. Je me réjouis que mademoiselle Manon[1] soit si gaillarde, et je la voudrois bien voir en cet état. Je voudrois aussi voir ce beau garçon[2] que vous avez fait depuis peu, aussi avancé qu'elle.

J'espérois bientôt pouvoir écrire à ma tante Vitart; mais on m'a malheureusement détourné cette après-dînée, et je suis obligé de remettre cela au premier voyage. Je ne vous prie pas de vous souvenir de moi quand vous serez à Ouchie; vous y êtes assez porté : car vous serez toujours le plus généreux homme du monde, et je tâcherai de mon côté d'être parfaitement reconnoissant. Je salue très-humblement toute votre famille et celle de M. Le Mazier. Je ne puis non plus écrire à ma mère[3], et je remets cela au premier voyage.

[1] L'aînée des filles de M. Vitart. Voyez les vers qui terminent la lettre XXX, page 428.

[2] Ce beau garçon en espérance ne vint au monde qu'au mois d'octobre suivant.

[3] Sa grand'mère, madame Racine (*Marie des Moulins*).

LETTRE XXIX.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 16 mai 1662.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire[1], et ainsi ne faites pas tant valoir l'obligation que je vous ai de ce que vous m'avez écrit deux fois de suite; car, Dieu merci, aucune de vos lettres n'est demeurée sans réponse; et, quand cela seroit arrivé cette fois-ci, je crois que je ne vous en devrois pas beaucoup de ce côté-là : vos lettres n'ont pas toujours suivi les miennes de si près. Après tout, je vous suis tout à fait obligé de toutes les nouvelles que vous m'avez mandées de la province qui est vers la Marne[2]. Ce n'est pas que je sois si sot que de croire tout ce que vous dites à mon avantage. Vous me mettez sans doute en meilleure posture que je ne suis dans les esprits de ce pays-là. Quand je dis cela, je n'entends pas parler de M. Poignant; car, après les marques qu'il m'a données de l'affection

[1] C'est-à-dire le 8 mai. Cette lettre est restée inconnue usqu'à ce jour.

[2] Château-Thierry. — M. Poignant, dont il est parlé ci-dessus, lettre XXVI, p. 412, habitait Château-Thierry.

qu il avoit pour moi[1], il ne me siéroit pas bien d'en douter. Vous m'en avez mandé des particularités trop assurées, et vous ne sauriez croire *con quanto contentamiento acabe de leer esta carta, y quantas vezes en aquella hora misma la bolvi a leer*[2]. Je puis dire que ce témoignage de son amitié m'a touché plus que toutes les choses du monde. Vous croyez bien que ce n'étoit pas quelque intérêt bas qui me dominoit : mais cela m'a fait reconnoître qu'une belle amitié étoit en effet ce qu'il y avoit au monde de plus doux; et il me semble que cette connoissance, que je suis aimé d'une personne, me consoleroit dans toutes les plus cruelles disgraces. Ce n'est pas que je souhaite le moins du monde qu'on en vienne à de si tristes effets, et je me flatte que l'amitié que vous et M. Vitart avez pour moi n'est pas moins forte que celle de M. Poignant. parce que je sens bien en moi-même que je vous suis très-fortement attaché, et le quolibet m'assure de ce côté-là : *Si vis amari, ama*[3]. Je suis ravi de

[1] Poignant aimoit beaucoup Racine, et disoit sans cesse qu'il lui laisseroit tout son bien. Il le fit en effet son héritier; mais, à sa mort, tout le bien se trouva mangé : Racine, par reconnoissance, acquitta les frais de sa maladie et ceux de l'enterrement. (G. G.)

[2] « Avec quel contentement j'achevai de lire cette lettre, et combien de fois, dans cette même heure, je recommençai à la lire ! »

[3] « Aimez, si vous voulez être aimé. »

ce que vous ayez fait une si belle connoissance avec lui, parce qu'il est bon que vous vous connoissiez l'un l'autre; et il n'en est pas des amis comme des maîtresses; car bien loin d'avoir la moindre jalousie, au contraire, ce m'est bien de la joie que vous soyez aussi bons amis l'un avec l'autre, comme je crois l'être avec vous deux.

Quoique je me plaise beaucoup de causer avec vous, je ne le puis pas faire néanmoins fort au long; car j'ai eu cette après-dînée une visite qui m'a fait perdre tout le temps que j'avois envie de vous donner. C'étoit un jeune homme de cette ville, fort bien fait, mais passionnément amoureux. Vous saurez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amours médiocres: toutes les passions y sont démesurées, et les esprits de cette ville, qui sont assez légers en d'autres choses, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre personnes qui sont belles assurément, on n'y voit presque que des beautés fort communes. La sienne est des premières; et il me l'a montrée tantôt à une fenêtre, comme nous revenions de la procession[1], car elle est huguenote, et nous n'avons point de belle catholique. Il m'en est donc venu parler fort au long, et m'a montré des lettres, des discours, et même des vers, sans quoi ils croient que l'amour ne sauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne prose que de le faire

[1] La procession des Rogations.

en méchants vers; mais ils ne peuvent s'y résoudre, et ils veulent être poëtes à quelque prix que ce soit. Pour mon malheur, ils croient que j'en suis un, et ils me font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à souffrir; car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaises choses, et d'être obligé de dire qu'elles sont bonnes! Encore je suis si heureux que j'ai un peu appris à me contraindre et à faire beaucoup de révérences et de compliments à la mode de ce pays-ci. Voilà donc à quoi mon après-dînée s'est passée. Il m'a mené à une de ses métairies proche d'ici; il m'y a fait goûter des premières cerises de cette année; car, quoique nous en ayons depuis huit jours, je n'y avois pourtant pas songé encore; car c'est de bonne heure, comme vous voyez. Mais tout est étrangement avancé en ce pays, et on fera la moisson devant un mois. Pour revenir à mon aventure, j'étois en danger de revenir plus tard; mais le ciel s'est heureusement couvert, et nous avons ouï des coups de tonnerre qui nous ont fait songer à éviter la pluie, et à revenir chez nous. Je n'ai eu le temps, depuis cela, que de vous faire cette lettre, et d'écrire deux mots à mademoiselle Vitart. Adieu donc; faites votre voyage de la Pentecôte aussi heureusement que celui de Pâques, et gardez-moi la même fidélité à m'en faire le récit. Je salue M. l'Avocat, et je vous prie d'assurer de mes respects mademoiselle Lucrèce, dont je trouve fort étrange que vous ne me parliez plus du tout, comme

si je ne méritois pas d'en ouïr parler. Croyez que je la révère infiniment, et ménagez-moi toujours quelque petite place dans son souvenir. Soyez-moi encore fidèle de ce côté-là, et je vous garderai fidélité entière dans toutes les occasions qui pourroient jamais arriver, et, comme dit l'espagnol, *antes muerto que mudado*[1].

LETTRE XXX.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, 30 mai 1662.

Je crois que cette lettre vous trouvera de retour, si vous avez été à la Ferté. Je ne la ferai pas bien longue, parce que je n'ai qu'un moment de loisir. Nous nous préparons à traiter Monsieur d'Uzès[2] après-demain au matin, parce qu'il doit faire sa visite à un bénéfice qui dépend de la sacristie, et qui appartient par conséquent à mon oncle. C'est là où il a bâti un fort beau logis assurément, et il veut traiter son évêque avec grand appareil. Il est allé cette après-dînée à Avignon pour acheter ce

[1] « Plutôt mort que changé. »

[2] Jacques Adhémar de Grignan, frère de madame de Sévigné.

qu'on ne pourroit treuver ici, et il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, en ce pays-ci, et je sais quelque chose de plus que manger ma soupe, puisque je la sais bien faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au second et au troisième service, les entremets qu'il y faut mêler, et encore quelque chose de plus; car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses-là, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'est une matière trop creuse sur le papier, outre que, n'étant pas tout à fait bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelque pas de clerc, si j'en parlois encore longtemps.

Je ne vous prie plus de m'envoyer des *Lettres provinciales :* on nous les a prêtées ici; elles étoient entre les mains d'un officier de cette ville, qui est de la religion. Elles sont peu connues, mais beaucoup estimées de ceux qui les connoissent. Tous les autres écrits de cette nature sont venus pour la plupart en ce pays, jusques aux *Nouvelles méthodes* [1]. Tout le monde a les *Plaidoyers de M. Le Maistre.* Enfin on est plus curieux que je ne croyois pas. Ce ne sont pourtant que des huguenots; car, pour les catholiques, ôtez un ou deux de ma connoissance,

[1] Ouvrages d'éducation de Lancelot, solitaire de Port-Royal; voyez ci-après lettre XXXIII, page 439, à la note.

ils sont dominés par les Jésuites. Nos moines sont plus sots que pas un, et, qui plus est, de sots ignorants; car ils n'étudient point du tout. Aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines, que je ne pourrois pas bien dissimuler dans les rencontres.

Pour le Père Sconin, il est, sans mentir, fort sage et fort habile homme, peu moine et grand théologien. Nous avons ici le Père Meynier, jésuite, qui passe pour un fort grand homme. On parle de lui dans la *Seizième lettre au provincial* [1]. Il n'a pas mieux réussi à écrire contre les huguenots, que contre M. Arnauld. Il y avoit ici un ministre assez habile, qui le traita fort mal. M. le prince de Conti [2] se fie à lui, à ce qu'on dit, et lui a donné charge d'examiner tous les prêches qui seroient depuis l'édit de Nantes, afin qu'on les démolît. Le Père Meynier a fait donner indiscrètement assignation à trois prêches de ce quartier; et on nous dit hier que les commissaires avoient été obligés de donner arrêt de confirmation en faveur de ces prêches. Cela fait grand tort au Père Meynier et aux commissaires. Je vous conte tout cela, parce qu'on ne parle d'au-

[1] Pascal y traite d'infâme le livre que le Père Meynier publia en 1656 sous ce titre : *Port-Royal et Genève d'intelligence contre le très-saint Sacrement de l'autel.*

[2] Armand de Bourbon, prince de Conti, frère du grand Condé et de la duchesse de Longueville. Il avoit obtenu, depuis un an, le gouvernement de Languedoc. (G. G.)

tre chose en cette ville. Il y a un évêque de cette province, que les Jésuites ne peuvent souffrir; c'est Monsieur d'Aleth[1], que vous connoissez assez de réputation. Il est adoré dans le Languedoc, et M. le Prince va faire toutes ses Pâques chez lui.

Je vous dirai une autre petite histoire qui n'est pas si importante; mais elle est assez étrange. Une jeune fille d'Uzès, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même et prit une grosse poignée d'arsenic, pour se venger de son père qui l'avoit querellée fort rudement. Elle eut le temps de se confesser, et ne mourut que deux heures après. On croyoit qu'elle étoit grosse, et que la honte l'avoit portée à cette furieuse résolution. Mais on l'ouvrit toute entière, et jamais fille ne fut plus fille. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci, et ils portent les passions au dernier excès.

Je crois que vous aurez la bonté de me mander quelque chose de votre voyage, qui se sera sans doute passé encore plus doucement que le premier, puisque la compagnie devoit être si belle. Je ne sais si vous y aurez vu M. Sconin[2]; il nous écrivit avant-hier de Paris. Dans sa lettre, il se plaignoit

[1] Nicolas Pavillon, mort le 8 décembre 1677. Il étai oncle d'Étienne Pavillon, de l'Académie française.—Voyez aux pages 439 et 440 de notre tome V, ce que Racine dit de ce prélat dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

[2] C'est son oncle le Bénédictin, qu'il appelle tantôt M. Sconin, tantôt dom Cosme. (G. G.)

fort de vous et de M. du Chesne. Je dissimule tout cela à cause de son frère ; mais, s'il continue davantage sur cette matière, je ne pourrai pas toujours me tenir, et j'éclaterai. Ne lui en témoignez pourtant rien, je vous prie ; cela est infiniment au-dessous de vous. Je salue très-humblement mademoiselle Vitart. J'écrirai, un autre voyage, à M. l'Abbé : je suis trop occupé aujourd'hui.

Je suis fort serviteur de la belle Manon
Et de la petite Nanon,
Car je crois que c'est là le nom
Dont on nomma votre seconde ;
Et je salue aussi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde [1].

LETTRE XXXI.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, le 6 juin 1662.

Quoique je vous aie écrit par le dernier ordinaire, toutes vos lettres me sont trop précieuses pour en laisser une seule sans réponse. Croyez que c'est le plus grand soulagement que je reçoive en ce pays-ci parmi tous les sujets de chagrin que j'y ai. Mon oncle est encore malade, et cela me touche

[1] Voyez ci-dessus la lettre XXVIII, note 2 de la page 419.

sensiblement; car je vois que ses maladies ne viennent que d'inquiétude et d'accablement : il a mille affaires, toutes embarrassantes; il a payé plus de trente mille livres de dettes depuis que je suis ici, et il s'en découvre tous les jours de nouvelles : vous diriez que nos moines avoient pris plaisir à se ruiner, tant ils se sont endettés. Cependant, quoique mon oncle se tue pour eux, il reconnoît de plus en plus la mauvaise volonté qu'ils ont pour lui : il en reçoit tous les jours des avis, et avec cela il faut qu'il dissimule tout. Il traita splendidement Monsieur d'Uzès la semaine passée, et Monsieur d'Uzès témoigne toute sorte de confiance en lui; mais il n'en attend rien. Il [1] a des gens affamés à qui il donne tout. Mon oncle est si lassé de tout cet embarras-là, qu'il me pressa beaucoup avant-hier de recevoir son bénéfice par résignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où sont les affaires, et je sus si bien lui représenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, et au bout du compte demeurer moine sans titre et sans liberté, que lui-même est tout le premier à m'en détourner, outre que je n'ai pas l'âge, parce qu'il faut être prêtre; car, quoiqu'une dispense soit aisée, ce seroit nouvelle matière de procès; et je serois traité de Turc à More par les réformés. Enfin il en vint jusque-là qu'il voudroit treuver un bénéficier séculier qui voulût de son bénéfice, à condition de me résigner

[1] L'évêque d'Uzès.

celui qu'il auroit; mais il est difficile qu'on en trouve. Vous voyez par là si je l'ai gagné, et s'il a de la bonne volonté pour moi. Il est résolu de me mener un de ces jours à Nîmes ou à Avignon, pour me faire tonsurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque chapelle, il la puisse impétrer, car, dès que les réformés seront rétablis, vous êtes assuré qu'ils ne me verront pas volontiers avec lui; et son bénéfice se treuve malheureusement engagé pour trois ans, si bien qu'il n'en peut jouir, car il l'a engagé lui-même pour donner l'exemple aux autres. S'il venoit à vaquer quelque petite chose dans votre détroit [1], souvenez-vous de moi, sauf les droits de M. l'Abbé, que je consens de bon cœur que vous préfériez aux miens. Je crois qu'on n'en murmureroit pas à Port-Royal, puisqu'on voit bien que je suis ici dévoué à l'Église. Mon oncle est résolu d'écrire à son frère qu'il remette entre vos mains l'affaire d'Anjou; mais j'y prévois bien de la répugnance de la part de D. Cosme. Je voudrois savoir auparavant votre sentiment là-dessus. Il vous aura peut-être dépeint l'affaire plus difficile qu'elle n'est. Cependant croyez que l'aumônier de Monsieur d'Uzès l'a consultée à Paris, et que M. Couturier lui a dit que c'étoit une bagatelle. Les provisions de mon oncle sont onze ou douze jours en date devant celles que sa partie a eues en cour de Rome. L'affaire étoit

[1] Détroit, au dix-septième siècle, s'employait pour *district, juridiction*.

incontestable, et on ne l'a disputée que sur ce que, dans la copie des provisions, on avoit mis simplement *testibus nominatis*[1], sans y ajouter *signatis*[2]. Cependant il est dans l'original, et j'en ai envoyé moi-même une autre copie collationnée par-devant notaire; et M. Couturier même prétendoit que, quand cela auroit été oublié, il suffit que le collateur ait signé lui-même. Ce que M. Sconin nous oppose, c'est qu'il dit que toute la famille de Bernay[3] sollicite contre nous. Je n'en sais rien; mais, en tout cas, vous connoissez ces Messieurs-là. Et par un admirable raisonnement, il me mandoit, il y a huit jours, que les blés sont gâtés en Anjou pour trois ans, et qu'il valoit mieux qu'il tirât son argent, et qu'il laissât le bénéfice. Au contraire, il me semble que les autres seront bien plus aises de s'accommoder, puisqu'ils n'ont rien à prendre de trois ans, et ils avoient déja fait l'an passé porter parole qu'on les remboursât des frais, et qu'ils se désisteroient. Mais D. Cosme, à ce qu'il dit, fut bien fin, car il leur dit : « Remboursez-moi, et je vous laisse le titre. » Son frère est assez scandalisé de cette conduite. Excusez si je vous importune; mais vous y êtes accoutumé.

Je ne saurois écrire à personne aujourd'hui, j'ai

[1] « Les témoins ayant été nommés. » (G.)

[2] « Ayant signé. » (G.)

[3] Huault de Bernay, famille très-ancienne dans la magistrature de Paris, et actuellement éteinte. (G. G.)

l'esprit trop embarrassé, et je suis en état de ne parler que de procès. Cela scandaliseroit peut-être ceux à qui j'ai accoutumé d'écrire. Tout le monde n'a pas la patience que vous avez pour souffrir mes folies; outre que mon oncle est au lit, et je lui suis fort assidu. Il vous baise les mains de tout son cœur, et vous remettroit tous ses intérêts plus sûrement et plus volontiers qu'entre les mains de son frère. Il est tout à fait bon, je vous assure, et je crois que c'est le seul de sa famille qui a l'ame tendre et généreuse; car ce sont tous de francs rustres; ôtez le père, qui en tient pourtant sa part. Je n'en dirois pas taut, n'étoit la colère où je suis du vilain tour qu'ils vous ont joué. Je n'en ai encore osé parler à mon oncle : cela viendra dans son temps. Acquittez-moi envers mademoiselle Vitart et toute votre famille et la sienne. Je lui écrirai, et à M. l'Abbé, lorsque j'aurai quelque intervalle un peu plus enjoué. J'écrirai en même temps à ma mère[1], je vois bien qu'elle est tout à fait inquiétée de la pièce qu'on vous a faite à mon sujet; j'en suis au désespoir sitôt que j'y songe, et je vous puis protester que je ne suis pas ardent pour les bénéfices, mais que je n'en souhaite que pour payer au moins quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes; et je salue M. d'Houy de tout mon cœur.

[1] Marie des Moulins, sa grand'mère.

LETTRE XXXII.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, le 13 juin 1662.

J'attends avec empressement des nouvelles de votre voyage, et votre absence de Paris m'ennuie déja autant que si j'étois à Paris même; à cause que je n'ai point reçu de vos lettres depuis que vous en êtes sorti. J'écrivis la semaine passée à D. Cosme, pour le disposer à vous abandonner le bénéfice, ou à quelqu'un de vos amis qui lui fût moins suspect, puisqu'il a pour vous des sentiments si injustes; et mon oncle approuva ma lettre par une apostille; car il a tout de bon envie de me le donner, et m'a dit de traiter avec l'aumônier de Monsieur d'Uzès, qui a grande envie sur ce bénéfice, pour voir s'il me voudroit donner en échange un prieuré simple de cent écus qu'il a en ce pays. Je ne lui en ai point parlé, et j'attends de vos nouvelles. Il seroit fort disposé à cet échange, pourvu que le bénéfice lui fût assuré; car il ira l'hiver prochain à Paris avec son maître, et ce bénéfice seroit fort à sa bienséance, parce que le fermier est le même à qui son maître a arrenté Saint-Georges[1]. Mais il seroit du

[1] Saint-Georges-sur-Loire, diocèse d'Angers.

moins autant à ma bienséance qu'à la sienne, si vous pouviez être assuré du succès de l'affaire; car je n'aurois pas grande inclination de faire séjour en ce pays-ci. Conseillez-moi donc, et je verrai après en quelle disposition il sera. Il me parle toujours du bénéfice de mon oncle, et il enrage de l'avoir. Mais la méchante condition que d'avoir affaire à D. Cosme ! Je crois que cet homme-là est né pour ruiner toutes mes affaires.

Je souhaite que vous ayez une aussi belle récolte à vos deux fermes que nous en avons en ce pays-ci. La moisson est déja fort avancée, et elle se fait plaisamment ici au prix de la coutume de France; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe; on ne laisse point sécher le blé sur la terre, car il n'est déja que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié, et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons; et, quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *Miserere*[1], et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de nos fenêtres; car je ne pourrois pas être un moment dehors sans mourir : l'air est à peu près aussi chaud qu'un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour; enfin il faudroit se résoudre à fondre comme du beurre, n'étoit un petit vent frais qui a la charité

[1] Quelques minutes : le temps de dire une courte prière.

de souffler de temps en temps; et pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité sur elles qu'en avoit le bon saint François, je ne leur dirois pas, comme il faisoit: *Chantez, ma sœur la cigale;* mais je les prierois bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à la Ferté, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.

Monsieur notre évêque ne se découvre encore à personne sur le beau projet de réforme qu'il a fait faire à Paris, et pour vous dire ce qu'on en pense ici, il est plus irrésolu que jamais. Il appréhende furieusement d'aliéner tous les esprits de cette province. Sur le simple bruit qui courut que l'affaire étoit conclue, il se voit déja désert, à ce qu'on dit, et cela le fâche; car il ne hait pas de voir du monde chez lui; mais il reconnoît bien déja qu'on ne fait la cour, en ce pays-ci, qu'à ceux dont on attend du bien. Il en a témoigné son étonnement il y a quelques jours, et ce n'est rien encore pourtant; car, s'il établit une fois la réforme, on dit qu'il sera abandonné même de ses valets. Chacun avoit de belles prétentions sur ce chapitre. Le mal est qu'on lui impute d'aimer beaucoup à dominer, et qu'il aime mieux avoir dans son Église des moines dont il prétend disposer, quoique peut-être il se trompe, que non pas des chanoines séculiers, qui le portent un peu plus haut. Cependant ceux qui font les

politiques en ces sortes d'affaires disent que les particuliers sont plus maniables qu'une communauté, et les moines n'ont pas toute sorte de déférence pour les évêques. Avant-hier il arriva une chose par où il montra bien qu'il avoit envie d'être le maître. Nous avons un religieux qu'on dit être un janséniste couvert. Je connois le bonhomme, et je puis dire, sans le flatter, qu'il ne sait pas encore seulement l'état de la question. Son sous-prieur le déféra à Monsieur l'Evêque, lequel appela mon oncle, et lui dit avec beaucoup d'empressement qu'il vouloit l'interroger et en être le juge seul, sans que le Prévôt ni le chapitre s'en mêlât. Mon oncle lui dit froidement qu'il l'interrogeât; mais que ce bon religieux ne savoit pas seulement, comme je vous ai dit, ce que c'étoit du jansénisme. Voilà toutes les nouvelles que je vous puis mander : il ne se passe rien de plus mémorable en ce pays-ci. Le blé est enchéri, quelque belle que soit la récolte, à cause qu'on en transporte en vos quartiers. Le beau blé, qui ne valoit que quinze livres, en vaut vingt et une la salmée. On l'appelle ainsi, et cette mesure contient environ dix minots ou dix pichets[1] ou un peu plus.

[1] Racine écrit ainsi ce mot, qui, dans quelques parties de la France, se prononce *bichet*. C'est une mesure qui contient environ trente livres de froment. — La salmée, qui est de douze hémies, est égale à un setier et un quart de setier de Paris. Les vingt et une livres d'alors contenaient autant d'argent qu'en renferment 39 fr. 50 c. de notre monnaie actuelle.

Pour le vin, on ne saura du tout qu'en faire. Le meilleur, c'est-à-dire le meilleur du royaume, se vend deux *carolus* le pot[1], mesure de Saint-Denis. J'aurai de quoi boire à votre santé à bon marché; mais j'aimerois mieux l'aller boire là-bas, avec du vin de la montagne de Reims.

Je baise très-humblement les mains à mademoiselle Vitart, à vos deux mignonnes, et universellement à toute la famille. Je m'avise toujours un peu tard d'écrire; cela est cause que je ne saurois presque écrire qu'à vous. J'ai pourtant écrit à ma mère, et je remets M. l'Abbé à jeudi prochain; il lui en coûtera un port de letre de ce retardement, car je ne pourrai pas vous l'adresser comme les autres fois. Je voudrois qu'il m'en fit coûter plus souvent qu'il ne fait pas; il est grand ménager de ses lettres et de la bourse de mon oncle. Je suis tout à lui, et uniquement à vous.

[1] Le pot de vin de Languedoc pèse une livre et demie, poids de marc. Le *carolus*, qui est une monnaie de compte en usage parmi le peuple, vaut deux blancs ou dix deniers tournois. Ainsi trois carolus sont la même valeur que six blancs ou trente deniers; ou de notre monnaie actuelle, douze centimes et demi. (G. G.)

LETTRE XXXIII.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A PARIS.

A Uzès, le 4 juillet 1662.

Que vous tenez bien votre gravité espagnole! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas comptés, et vous écrivez une lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches, quoique j'eusse bien résolu ce matin de vous en accabler. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude et de plus injurieux dans les cinq langues que vous me donnez; mais votre lettre est arrivée à midi, qui m'a fait perdre la moitié de ma colère. N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepin[1] et encore des lettres galantes. Je vous trouve, sans mentir, de fort belle humeur. Il y a assez de pédants au monde, sans que j'en augmente le nombre. Si mademoiselle Lucrèce a besoin de maître en ces cinq langues, j'en ai vu souvent trois ou quatre autour de vous. Donnez-lui celui-là qui avoit tant à

[1] Des dictionnaires en plusieurs langues; du nom d'Ambroise Calepin, qui a laissé un dictionnaire en onze langues.

démêler avec M. Lancelot[1]; c'étoit une assez bonne figure. Aussi bien, ne croyez pas que ma bibliothèque soit fort grosse en ce pays-ci : le nombre de mes livre est fort borné; encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des Sommes de théologies latines, Méditations espagnoles, Histoires italiennes, Pères grecs, et pas un françois. Voyez où je pourrois trouver quelque chose de revenant à mademoiselle Lucrèce. Tout ce que je pourrai faire sera de lui donner de mon françois tel qu'il pourra être. Aussi bien il y a longtemps que j'avois envie de lui écrire; mais vous me mandiez toujours qu'elle étoit à la campagne, et je croyois que cela vouloit dire que vous n'aviez rien de bon à me dire de sa part et qu'elle me donnoit mon congé. Je n'avois pas envie de le prendre pour cela, et j'étois trop attaché à l'idée que j'ai toujours d'elle; pour n'y plus songer. Croyez que vous m'avez mis bien au large par cette proposition que vous me faites, et que, si Dieu m'assiste, je lui ferai de belles et grandes lettres. Ce ne sera pas encore d'aujourd'hui, car j'ai reçu votre lettre trop tard. Cependant entretenez-la bien dans cette humeur de souffrir de mes lettres : car j'ai bien

[1] Dom Claude Lancelot, auteur des excellentes méthodes grecque, latine, italienne et espagnole, sorties de Port-Royal, de 1655 à 1660. Il avoit été le maître de Racine et de l'abbé Le Vasseur dans les écoles qui se tenoient aux Granges, près de la maison de Port-Royal des Champs. (G. G.) Voyez la note tome V, p. 353.

peur qu'elle ne retourne à la campagne, c'est-à-dire qu'elle ne me laisse là sitôt qu'elle en aura vu une. *Porque mis razones no deven ser manjar para tan subtil entendimiento como el suyo*[1]. Donnez-lui toujours ce passage en attendant, et assurez-la de tous mes respects.

Je savois déja depuis longtemps que M. Poignant n'aimoit pas à écrire beaucoup; et lorsque je lui ai écrit, c'étoit sans espérance de réponse; et c'est dans cette pensée que je lui écrirai toujours, quand j'aurai quelque chose de bon à lui mander.

M. de La Fontaine m'a écrit et me mande force nouvelles de poésies, et surtout de pièces de théâtre. Je m'étonne que vous ne m'en disiez pas un mot. N'est-ce point que ce charme étrange qui vous empêchoit d'écrire vous empêchoit aussi d'aller à la comédie? Quoi qu'il en soit, il me portoit à faire des vers. Je lui récris aujourd'hui, et j'envoie sa lettre décachetée à M. Vitart[2]. S'il en fait retirer copie, ayez soin, je vous prie, que la lettre ne soit point souillonnée, et qu'on ne la retienne pas longtemps. Mandez-moi surtout ce qui vous en semble, et ne me payez pas d'exclamations; autrement je ne vous envoyerai jamais rien. Je ne suis pas content

[1] « Parce que mes raisonnements ne peuvent être un aliment assez délicat et subtil pour un esprit aussi pénétrant que le sien. »

[2] Voyez ci-après, p. 473, la lettre du 4 juillet 1662 à La Fontaine.

de ce que vous avez ainsi traité mes *Bains de Vénus*. Croyez-vous que je les envoyasse seulement pour vous divertir un quart d'heure ? Je prétends que vous me payiez en raisons. Vous en avez tant de bonnes pour vous justifier d'un silence de trois mois ! Faites des vers un peu pour voir, et vous verrez si je ne vous en manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Au moins ayez la bonté de donner ces *Bains* à quelqu'un pour les copier, afin que mon cousin les envoie à M. de La Fontaine.

Il ne se passe rien de nouveau en ce pays, et je ne vois pas que mes affaires s'y avancent beaucoup. Cela me fait désespérer. Je ne sais si M. Vitart ne songe plus du côté d'Ouchie.

Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serois assez disposé à y travailler ; mais j'ai trop de sujet d'être mélancolique en ce pays-ci, et il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai pas. Aussi bien ce me seroit une gêne de n'avoir pas ici une personne comme vous, à qui je pusse tout montrer à mesure que j'aurois fait quelque chose. Et, s'il vous faut un passage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en saurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc scito tam deesse quam hominem eum quicum omnia quæ me cura aliqua afficiunt una communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem, nihil obtegam. Non homo, sed littus, atque aer et solitudo mera. Tu autem qui sæpissime curam et angorem animi mei sermone et consilio levasti tuo,*

qui mihi in rebus omnibus conscius[1] *et omnium meorum sermonum et consiliorum particeps esse solebas, ubinam es*[2]? Quand Cicéron eût été à Uzès, comme j'y suis, et que vous eussiez été en la place d'Atticus, son ami, eût-il pu parler autrement?

Mais adieu; en voilà assez pour aujourd'hui. Écrivez-moi plus souvent, et ne me parlez plus de charme ni d'autres empêchements; mais souvenez-vous toujours de moi, et m'en donnez quelques marques. L'exemple de M. Poignant n'est pas bon pour tout le monde, et surtout pour ceux qui écrivent si facilement que vous.

Je salue M. l'Avocat de tout mon cœur.

[1] Il y a dans le texte : « Qui mihi et in publica re so- « cius, et in privatis omnibus conscius, etc. » (G.)

[2] « Sachez que, dans ce moment, ce qui me manque le plus, c'est un homme à qui je puisse confier toutes mes inquiétudes, un homme qui m'aime, qui pense sagement, à qui je puisse ouvrir mon cœur sans réserve, sans déguisement, et sans feinte... » Le texte ne se suit pas ici : il y a, dans Cicéron, immédiatement après *obtegam :* « Abest enim frater ἀφελίστατος et amantissimus : Metellus non homo, etc. ; » et en françois : « Je n'ai plus mon frère, dont le caractère est si franc, et qui m'aime avec tant de tendresse ; car Métellus n'est pas un homme avec qui l'on puisse s'entretenir : c'est une solitude, où l'on n'a pour compagnon que le ciel et les rochers. Mais où êtes-vous à présent, vous qui avez guéri si souvent par vos discours et vos conseils les douleurs et les amertumes de mon ame, vous qui avez coutume d'être le confident de tous mes desseins, de tous mes secrets, et de prendre part à toutes mes affaires ? » (Cicér., *Lett. à Atticus*, liv. I, let. 18.)

LETTRE XXXIV.

RACINE A M. VITART, A PARIS.

A Uzès, le 25 juillet 1662.

Depuis vous avoir adressé la lettre que j'écrivois à M. de La Fontaine, j'en ai reçu deux des vôtres, dont la dernière m'a extrêmement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Cosme. Nous n'avons point encore reçu de ses nouvelles, au moins mon oncle; car pour moi, je n'en attends plus de lui, étant bien résolu de ne plus lui écrire de ma vie. Son silence étonne son frère, qui attendoit de merveilleux effets de sa conduite pour l'affaire d'Ouchie. Je lui montrai une partie de votre lettre, et il fut assez surpris de voir que M. Sconin eût tant fait de bruit pour rien. Néanmoins je n'ai pas encore osé lui reparler d'une résignation, parce que j'ai peur qu'il ne me croie intéressé. Cependant il devroit bien s'imaginer que je ne suis pas venu de si loin pour ne rien gaigner; mais je lui ai tant témoigné jusqu'ici de soumission et d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre longtemps avec lui de la sorte sans avoir aucune intention sur son

bénéfice[1], et je voudrois bien qu'il eût toujours cette opinion-là de moi. J'épie tous les jours les occasions de lui faire faire quelque chose en ma faveur. Pour Monsieur l'Evêque, il n'y a rien à faire auprès de lui : il donne à ses gens le peu de bénéfices qui vaquent ici, et mon oncle auroit de la peine à lui en demander le moindre. Depuis quelques semaines le bruit avoit couru en ce pays que Monsieur d'Uzès seroit archevêque de Paris, et j'ai vu une de ses lettres, où il mandoit lui-même à mon oncle que le Roi avoit jeté la vue sur lui, et en avoit parlé en des termes fort obligeants ; mais nous avons su que c'étoit M. de Rhodez[2]. On dit que le jansénisme est étrangement menacé.

Je suis fort alarmé de votre refroidissement avec M. l'Abbé[3]. Quoiqu'il ne m'en eût rien mandé dans ses lettres, j'avois pourtant bien reconnu quelque changement. Cela m'affligeroit au dernier point, si je ne savois bien que votre amitié est trop forte pour demeurer longtemps refroidie, et que vous êtes trop généreux l'un et l'autre pour ne pas passer par-dessus de petites choses qui pourroient avoir causé cette mésintelligence. Je souhaite ardemment

[1] Il avoue ingénument ses sentiments : il avoit grande envie du bénéfice ; la nécessité de se faire régulier l'effrayoit. Cependant une plus grande nécessité l'eût fait consentir à tout ; mais l'oncle étoit irrésolu. (L. R.)

[2] Hardouin de Beaumont de Péréfixe.

[3] M. Le Vasseur.

que cet accord se fasse au plus tôt. Ayez la bonté de m'en mander la nouvelle dès que vous le pourrez faire; car je mourrois de déplaisir si vous rompiez tout à fait, et je pourrois bien dire comme Chimène :

> La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau [1].

Mais vous n'en viendrez pas jusqu'à cette extrémité; vous êtes trop pacifiques tous deux.

Il m'a témoigné qu'il souhaitoit que j'écrivisse à mademoiselle Lucrèce, et qu'elle-même m'en sauroit quelque gré. D'abord, j'ai eu peur que vous ou mademoiselle Vitart ne m'en voulussiez mal dans ce méchant contre-temps; mais, comme je ne crois pas votre querelle de longue durée, je le satisferai au premier voyage. D'ailleurs, j'ai bien de la peine à croire que mademoiselle Vitart ait la moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné depuis plus de six mois. Vous savez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés, s'il leur falloit toujours écrire sans recevoir de réponse; car, à la fin, on manque de sujet.

Je vous aurois écrit ces deux derniers voyages; mais j'ai toujours accompagné mon oncle, qui alloit voir faire la moisson dans toutes leurs terres.

[1] *Le Cid*, acte III, sc. III.

Je me réjouis beaucoup que vous en ayez une si belle à Moloy[1]; mais je m'attriste déja de ce que vous y allez, dans l'appréhension où je suis de ne recevoir que bien rarement de vos nouvelles; car, si je n'en recevois point, je languirois étrangement ici. Vos lettres me donnent courage, et m'aident à pousser le temps par l'épaule, comme on dit en ce pays. La moisson a été belle, mais pas tant qu'on s'étoit imaginé. Le blé sera cher, c'est-à-dire qu'il vaudra environ trente-quatre ou trente-cinq sous le pichet[2]. Nous en mangeons déja du nouveau. Les raisins commencent à être mûrs, et on fera la vendange sur la fin du mois prochain. Les chaleurs sont grandes et difficiles à passer.

M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville et se fait furieusement craindre dans la province. Il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre. Il a fait emprisonner bon nombre de gentilshommes, et en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étoit venue établir dans une petite ville proche d'ici : il les a chassés, et ils ont passé le Rhône pour se retirer en Provence. On dit qu'il n'y a que des missionnaires et des archers à sa queue. Les gens de Languedoc ne

[1] Moloy, nom d'une ferme de la paroisse de Saint-Vaast de la Ferté-Milon.

[2] Le pichet ou bichet contient environ trente livres de froment poids de marc. Trente-cinq sols d'alors représentaient 3 fr. 30 de notre monnaie actuelle.

sont pas accoutumés à telle réforme; mais il faut pourtant plier.

Je n'ai pas vu M. Arnauld[1], et son maître n'est pas venu à Uzès. Monsieur d'Uzès l'a été recevoir à Grignan, où ils passeront l'été : ainsi je ne crois pas voir M. Arnauld de longtemps. Mais je n'espère plus rien des affaires du chapitre : je crois seulement qu'elles tireront en longueur, et au bout du compte, la réforme subsistera.

Tâchez de m'écrire de Moloy, je vous en prie, ou faites-moi écrire par quelqu'un. Souvenez-vous de me mettre en bonne posture dans l'esprit de mon oncle d'Ouchie. Je baise très-humblement les mains à mademoiselle Vitart, à vos petites, à M. Le Mazier, et à tout le monde.

[1] Les persécutions suscitées contre Arnauld l'avoient forcé de s'éloigner de Paris, et il fut alors attaché pendant quelque temps à l'archevêque d'Arles, frère de Louis Gaucher, comte de Grignan. (G. G.) — Nous conservons cette note de Germain Garnier, quoiqu'elle nous paraisse inexacte. Tout ce qu'on sait de la vie retirée de l'illustre proscrit, dit que le personnage ici nommé ne peut être Antoine Arnauld.

et il n'y a pas d'apparence qu'elle en revienne. Je ne vous saurois dire combien j'en suis affligé, et il faudroit que je fusse le plus ingrat du monde, si je n'aimois une mère qui m'a été si bonne, et qui a eu plus de soin de moi que de ses propres enfants. Elle n'a pas eu moins d'amitié pour vous, quoiqu'elle n'ait pas eu l'occasion de vous le témoigner.

On vous aura dit peut-être que le Roi m'a fait promettre une pension, mais je voudrois bien qu'on n'en eût point parlé jusqu'à ce que je l'aie touchée. Je vous en manderai des nouvelles. Et cependant n'en parlez à personne. Ces choses-là ne sont bonnes à dire que quand elles sont toutes faites. Écrivez-moi, je vous prie, car vos lettres me sont les plus agréables du monde. Ma tante Vitart est bien aise aussi quand vous lui écrivez. Témoignez-lui que la maladie de ma mère vous met en peine, car je ne doute pas qu'elle ne vous en fasse en effet, et elle le lui dira. Adieu, ma chère sœur. Je vous ai envoyé ce que vous m'aviez demandé par mon cousin Fournier [1] et à mon cousin du Chesne aussi.

RACINE.

(*Suscription* : A Madame Marie Racine, chez M. le commissaire, à la Ferté-Milon.)

[1] Jacques Fournier, fils d'Élisabeth Sconin, tante de Racine, et de Jacques Fournier, notaire à la Ferté-Milon.

LETTRE XXXVI.

RACINE A MARIE RACINE.

A Paris, le 13 d'août 1663.

Ma très-chère sœur,

Tout affligé que je suis, je crois être obligé de vous mander la perte que vous avez faite avec moi de notre bonne mère[1]. Je ne doute point que vous n'en receviez beaucoup d'affliction, quoique vous ne l'eussiez vue depuis longtemps; car je vous assure qu'elle vous aimoit tendrement, et qu'elle vous auroit traitée comme ses propres enfants, si elle avoit pu faire quelque chose pour vous. Je vous prie de la recommander aux prières de mon grand-père[2]. Nous n'avons plus que lui maintenant, et il nous tient lieu de père et de mère tout ensemble. Nous devons bien prier Dieu qu'il nous le conserve. Je vous supplie de lui dire que je mets toute ma confiance et tout mon recours à lui, et que j'aurai pour lui toute l'obéissance et l'affection

[1] Marie des Moulins. Voyez, page 448, la note 3 de la lettre XXXV.

[2] Pierre Sconin, commissaire-enquêteur, grand-père maternel de Racine.

que j'aurois pu avoir pour mon propre père. Je crois que vous savez bien qu'il vous faut faire habiller de deuil. Je suis bien marri de n'avoir point reçu encore l'argent qu'on m'avoit promis. J'aurois de tout mon cœur contribué à la dépense qu'il vous faudra faire. Je demanderai demain à ma tante Vitart[1] ce qu'elle jugera à propos que vous fassiez. Mandez-moi vous-même toutes vos pensées là-dessus, et si vous vous adresserez à mon père[2] pour cela. Adieu, ma chère sœur, j'ai trop de douleur pour songer à autre chose qu'à l'extrême perte que j'ai faite. Mon oncle Racine[3] ne manquera pas sans doute de faire tout ce qu'il faudra pour le service de ma mère. Adieu donc : la mort de ma mère nous doit porter à nous aimer encore davantage, puisque nous n'avons plus tantôt personne. Vous devez espérer beaucoup d'assistance en la personne de ma chère tante Vitart : elle vous aime beaucoup, et elle nous servira de mère à l'un et à l'autre.

RACINE.

(Suscription : *A Madame, Madame Marie Racine, chez M. le commissaire, à la Ferté-Milon.*)

[1] Claude des Moulins. Elle était grand'tante de Racine et sœur de Marie des Moulins.

[2] Comme toujours, Racine parle ici de son grand-père Sconin.

[3] Claude Racine, fils de Marie des Moulins.

LETTRE XXXVII.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR.

A Paris, novembre 1663.

Si M. Vitart étoit ici tandis que votre laquais y est, je lui ferois donner absolument ce bail que vous demandez; car il ne me l'a point encore donné, et il s'obstine à le vouloir faire transcrire pour en donner la copie à M. de Villers. Je vous proteste que je l'en ai horriblement persécuté, et que je ferai tout mon possible pour faire donner demain au matin ce papier à votre laquais avant qu'il parte. Je n'aime pas à manquer de parole quand j'ai promis de m'employer pour quelqu'un : c'est ce qui fait que j'ai de grands reproches à vous faire pour cette sauvegarde[1] que j'avois promis de faire obtenir par votre moyen, et je ne vais à l'hôtel de Liancourt qu'en enrageant, quoique je sois obligé d'y aller presque tous les jours, parce que c'est là où sont mes plus grandes affaires. C'est pourquoi je vous conjure de faire tout votre possible pour mettre ma conscience en repos de ce côté-là, et de

[1] Nom donné aux lettres d'exemption de logement des gens de guerre.

donner des ordres, du lieu où vous êtes, aux gens que vous avez promis d'employer auprès de M. le Comte ; car je peste tous les jours contre vous, et je serois bien aise, quand je songe à vous, de n'y point songer avec ces sortes de scrupules.

Pour ce qui regarde *les Frères*[1], ils ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire. Le quatrième acte étoit fait dès samedi ; mais malheureusement je ne goûtois point, ni les autres non plus, toutes ces épées tirées. Ainsi il a fallu les faire rengaîner, et pour cela ôter plus de deux cents vers, ce qui est malaisé.

La Renommée[2] a été assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan[3] l'a trouvée fort belle ; il a demandé mes autres ouvrages, et m'a demandé moi-même. Je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lever du Roi. Mais j'y ai trouvé Molière, à qui le Roi a donné assez de louanges, et j'en ai été bien aise pour lui : il a été bien aise aussi que j'y fusse présent.

Pour mon affaire de chez M. de Bourzeis[4], elle

[1] La tragédie de *la Thébaïde*, ou *les Frères ennemis*, à laquelle il travailloit alors, et qui fut représentée en juin 1664.

[2] C'est son Ode intitulée *la Renommée aux Muses*. Voyez cette pièce, tome IV, page 236.

[3] François de Beauvilliers. Il n'étoit encore que comte de Saint-Aignan, car ce ne fut que le 15 décembre suivant (1663) que ce comté fut érigé en duché-pairie. Il venoit d'être reçu de l'Académie françoise. (G. G.)

[4] A cette époque, l'abbé de Bourzeis étoit chargé par

est fort honnête et bien avancée; mais on m'a surtout recommandé le secret, et je vous le recommande.

M. de Bellefonds[1] est premier maître d'hôtel depuis aujourd'hui. Le Roi a été à Versailles. Les Suisses iront dimanche à Notre-Dame[2], et le Roi a demandé la comédie pour eux à Molière. Sur quoi M. le Duc[3] a dit qu'il suffisoit de leur donner *Gros-René* bien enfariné[4], parce qu'ils n'entendoient point le françois.

Adieu. Vous voyez que je suis à demi courtisan; mais c'est à mon gré un métier assez ennuyant.

Colbert de rechercher les gens de lettres propres à entrer dans la *Petite Académie*, qui se tenoit chez ce ministre, et qui depuis devint l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*. (G. G.) — Il est probable qu'il s'agit ici de l'admission de Racine dans cette *Petite Académie*.

[1] Bernardin Gigault, marquis de Bellefonds, qui fut depuis (en 1668) maréchal de France. (G. G.)

[2] Le dimanche 18 novembre 1663, on fit à Notre-Dame la cérémonie du renouvellement de l'alliance avec les Suisses. Il y eut une médaille frappée à cette occasion. (G. G.) — La date que nous avons assignée à cette lettre ressort de ce fait.

[3] Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. Il étoit alors (1663) âgé de vingt ans. (G. G.)

[4] De leur faire voir le comédien du Parc, connu au théâtre sous le nom de *Gros-René*.

LETTRE XXXVIII.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A CROSNE.

A Paris [novembre ou décembre 1663?]

Le mauvais temps m'a empêché de sortir depuis quatre jours; c'est ce qui fait que je n'ai point été chez mademoiselle de La Croix[1] pour y porter des lettres pour vous, et que je n'ai point été ailleurs non plus. Ainsi ne vous attendez pas d'apprendre de moi aucune nouvelle, sinon de ce qui s'est passé dans l'étendue de l'hôtel de Luynes; car, quoique j'aie vu tout ce qui s'est passé à Notre-Dame avec Messieurs les Suisses, je n'ose pas usurper sur le gazetier l'honneur de vous en faire le récit. Je crois que M. Vitart vous envoie le bail que vous attendiez. Je n'ai pas encore été à l'hôtel de Liancourt pour ôter à mon homme l'espérance que je lui avois donnée de sa sauvegarde, et je suis assez embarrassé comment je m'y prendrai.

Je n'ai point vu *l'Impromptu*[2] ni son auteur de-

[1] L'abbé Le Vasseur demeurait à Paris, chez cette dame.

[2] *L'Impromptu de Versailles*, de Molière, représenté à la cour le 14 octobre 1663, et sur le théâtre du Palais-Royal le 4 novembre suivant. (G. G.)

puis huit jours; j'irai tantôt. J'ai tantôt achevé ce que vous savez[1], et j'espère que j'aurai fait dimanche ou lundi. J'y ai mis des stances qui me satisfont assez. En voici la première; car je n'ai guère de meilleure chose à vous écrire :

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice :
Que tu causes d'égarements !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants!
Que leurs chutes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux !
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux !

C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet: mais ne le montrez à personne, je vous en prie, parce que si on l'avoit vu, on s'en pourroit souvenir, et on seroit moins surpris quand on le récitera.

La déhanchée fait la jeune princesse. Vous savez bien, je crois, et qui est cette déhanchée, et qui sera cette princesse[2]. Adieu. Je suis marri d'avoir si peu de bonnes choses à vous mander. Je souhaite que ma stance vous tienne lieu d'une bonne lettre.

[1] *La Thébaïde*, ou *les Frères ennemis*.

[2] La demoiselle Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne, qui devoit jouer le rôle d'Antigone dans *la Thébaïde*. (G. G.)

/

Le Bailli[1] a été tous ces jours passés ici avec sa femme; ils s'en vont à l'heure que je vous parle, et je ne leur dis point adieu.

Montfleury[2] a fait une enquête contre Molière, et l'a donnée au Roi. Il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère[3]. Mais Montfleury n'est point écouté à la cour. Adieu. Ne laissez point, s'il vous plaît, revenir votre laquais sans m'écrire; vous avez plus de temps que moi.

LETTRE XXXIX.

RACINE A L'ABBÉ LE VASSEUR, A CROSNE.

A Paris, décembre 1663.

Nous étions prêts à partir, lorsque M. Vitart s'aperçut qu'il n'avoit point de bottes, et qu'il les avoit

[1] Pierre Sellyer, nommé ci-dessus, lettre XI, p. 360, note 2.

[2] Acteur et auteur de l'hôtel de Bourgogne.

[3] Ici Louis Racine, pour adoucir l'expression, a bien aggravé l'accusation. Au véritable texte de la lettre de son père il a jugé à propos de substituer celui-ci : *Il l'accuse d'avoir épousé sa propre fille.* Au reste, cette basse démarche, dictée à Montfleury par l'animosité et la jalousie, fut accueillie comme elle devoit l'être. (G. G,)

prêtées. Cela fut d'abord capable d'ébranler sa résolution, et mademoiselle Vitart acheva ensuite de l'en détourner, en lui représentant qu'il auroit huit lieues de chemin à faire cette journée-là; qu'il seroit obligé de revenir fort tard, et qu'il étoit malheureux. Il demeura donc, et il fallut que je demeurasse avec lui, mais dans le dessein de m'en aller moi seul dans quatre ou cinq jours, si vous êtes encore à la campagne tant que cela. Je n'ai pas de grandes nouvelles à vous mander. Je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquième acte, et il n'est tout achevé que d'hier. J'en ai changé toutes les stances avec quelque regret. Ceux qui me les avoient demandées s'avisèrent ensuite de me proposer quelque difficulté sur l'état où étoit ma princesse, peu convenable à s'étendre sur des lieux communs. J'ai donc tout réduit à trois stances, et ôté celle de l'*Ambition*, qui me servira peut-être ailleurs. On promet depuis hier *la Thébaïde* à l'Hôtel [1]; mais ils ne la promettent qu'après trois autres pièces.

Je n'ai pas été depuis longtemps à l'hôtel de Liancourt. On m'a envoyé redemander depuis quatre jours le papier qu'on m'avoit donné pour faire si-

[1] L'hôtel de Bourgogne. On voit que Racine avoit d'abord l'intention de donner *la Thébaïde* à ce théâtre. Celui du Palais-Royal, dont Molière étoit le directeur, n'avoit encore joué jusqu'alors que des comédies, et *la Thébaïde* est la première tragédie qui y ait été donnée. (G. G.)

gner, et que je vous ai donné aussi. Tâchez de vous souvenir où il est.

Je viens de parcourir votre belle et grande lettre, où j'ai trouvé assez de difficultés qui m'ont arrêté, et d'autres sur lesquelles il seroit aisé de vous regagner. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques[1], et je l'estime infiniment. Je ne sais s'il ne me sera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, Monsieur. Votre laquais attend, et il est cause que je ne lis pas plus posément votre lettre, et que je n'y réponds pas plus au long dans celle-ci.

LETTRE XL.

RACINE A MARIE RACINE.

A Paris, le 9 janvier [1664].

Ma très-chère sœur,

J'étois à la campagne lorsque votre dernière lettre est venue, et ce voyage a été cause que j'ai

[1] Cet endroit est remarquable : il parle des critiques sur son *Ode* de *la Renommée*, faites par Boileau, à qui M. Le Vasseur avoit montré cette ode. Ces critiques lui inspirèrent de l'estime pour Boileau, et une grande envie de le connoître. M. Le Vasseur le mena chez Boileau : et dans cette première visite commença leur fameuse et constante amitié. (L. R.)

été un peu longtemps sans vous écrire. Vous pouvez croire que je n'ai pas laissé de penser à vous durant tout ce temps-là. Je voudrois pouvoir vous le témoigner bien autrement que je ne le fais, et ne pas vous envoyer pour si peu de chose; mais il faut un peu attendre que mes affaires se fassent, comme j'espère qu'elles se feront tôt ou tard; et je n'aurai jamais de bonne fortune que vous ne vous en ressentiez, si je puis, aussi bien que moi. Je ne m'étonne pas que mon oncle ne vous ait rien dit de moi. Il s'en est allé fort en colère : non pas que je lui en aie donné du sujet, car je l'ai traité avec tout le respect possible; mais je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'affection pour moi. Il me voulut reprocher que j'avois mangé tout son bien; je ne lui répondis rien, mais mon cousin le querella de belle manière, et le fit bien repentir de ce beau langage. J'en étois assez honteux pour lui. Et le lendemain il s'en alla sans nous dire adieu. Ne dites pas un mot de tout cela à personne, car cela est un peu de conséquence. Mon cousin lui remontra encore combien il s'abusoit pour notre compte [1]. Je crois qu'on le terminera bientôt, et j'y ferai tout mon possible, quoiqu'il ne nous importe guère qu'il se termine sitôt. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de ma cousine Hennequin [2]; j'en suis fort en peine.

[1] Le compte de partage de la succession de Marie des Moulins, mère de Claude Racine, et grand'mère du poëte.

[2] Françoise Sconin, fille de Pierre Sconin, oncle ma-

Faites aussi mes baisemains à ma cousine sa sœur[1]. Mademoiselle Vitart vous baise les mains. J'écrirai demain au P. Adrien[2], qui m'a écrit une fort belle lettre et bien obligeante. Adieu, ma chère sœur, je ne vous dis point que vous me demandiez les choses dont vous aurez besoin, car je vous l'ai dit déja plusieurs fois, et je crois que vous n'y manquerez pas. Écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez.

Assurez, je vous prie, M. le Procureur[3] de mes très-humbles respects.

(Suscription : *A Madame Marie Racine, chez M. le commissaire*[4].)

ternel de Racine; elle avoit épousé, le 12 février 1652, Adam-Nicolas Hennequin.

[1] Catherine Sconin.

[2] Adrien Sconin, jésuite.

[3] Jean Sconin, l'un des frères de la mère de Racine.

[4] Marie Racine, depuis la mort de son père (7 février 1643), demeurait chez son aïeul maternel, Pierre Sconin, auquel un grand nombre de documents authentiques du temps donnent la qualification de *commissaire-enquêteur et conseiller examinateur au bailliage et châtellenie de la Ferté-Milon.*

LETTRE XLI.

RACINE A MARIE RACINE.

Paris, ce mercredi 19 août [1665].

Ma très-chère sœur,

J'ai vu ma cousine de Sacy, par qui j'ai appris de vos nouvelles; car il n'y a pas moyen d'en apprendre autrement. Je ne sais pas ce que je vous ai fait pour vous dépiter de telle sorte contre moi. J'ai vu le temps que les lettres ne vous coûtoient pas si cher. Il ne vous coûteroit pas beaucoup de m'en écrire au moins une en trois mois; cependant il y a bien cela que je n'en ai reçu aucune de vous. Mandez-moi pourquoi vous êtes fâchée contre moi, et je tâcherai de vous apaiser; car vous êtes assez souvent d'humeur à croire les choses autrement qu'elles ne sont. Quoi que c'en soit, mandez-moi ce que vous avez contre moi.

J'ai quelques petites choses à vous envoyer. Mais j'attendrai que ma cousine du Chesne ou ma cousine de Sacy s'en aille. J'ai rendu au marchand la dentelle qu'elle vous avoit achetée, et elle vous en doit acheter d'autre. Si vous voulez la moindre chose, vous n'avez qu'à me le mander, sans faire de

façons. Je n'ai pas si peu de crédit que je ne vous puisse contenter, quelque opinion que vous ayez de moi. Surtout écrivez-moi, je vous prie, et je vous en écrirai moi-même plus souvent. J'ai su toutes les brouilleries de Logeois et de Me Nanon, et celles de M. de Sacy et de M. le Procureur. Faites-moi savoir de vos nouvelles et aimez-moi toujours.

RACINE [1].

(Suscription : *A Madame, Madame Racine, à la Ferté-Milon.*)

[1] Cette lettre, dont l'autographe se trouve à Soissons, est du petit nombre de celles que Racine a signées ; elle n'a point d'autre date que ces mots : *Ce mercredi 19 août.* M. l'abbé de La Roque a proposé les dates de 1658 ou 1659 ; mais elles ne peuvent être admises : en 1658, le 19 août étoit un lundi ; en 1659, un mardi. Il faut arriver à 1665 pour que le 19 août soit un mercredi.

LETTRE XLII.

RACINE A M. L'ABBÉ LE VASSEUR, A BOURBON [1].

(FRAGMENT.)

. . . .
. . . . qu'elle ne peut pas faire faire la débauche à des paysans, fussent-ils de l'âge d'or ou de Normandie.

> Le plus bel esprit du hameau
> Doute si le Duc est un homme.

Les pyrrhoniens ont fait autrefois ce doute; et c'étoit leur force d'esprit qui le leur faisoit faire; mais d'en douter par bêtise, je ne crois pas qu'un homme le puisse jamais faire, si brute qu'il puisse être. Les deux derniers vers font passer ce prêtre plutôt pour un athée qui se pique d'esprit fort que pour un ignorant. Voilà de la matière, si vous voulez exercer votre bel esprit; car je crois qu'il y a bien à dire que mes sentiments ne soient les vôtres; et je

[1] Ce fragment d'une lettre adressée à Bourbon est sans doute de l'année 1661, mais l'autographe conservé à la Bibliothèque impériale étant sans date, nous n'avons pas cru pouvoir lui en assigner une, en le plaçant après la lettre X, du 3 juin 1661.

ne les prends aussi que pour des sentiments erronés, que vous détruirez au moindre souffle dont vous les voudrez attaquer.

J'avois vu l'épitaphe de la *bella Monbazon* dans le *Recueil des Poésies choisies* [1], et je vous l'avois même dit par cœur il y a longtemps, non pas en italien, mais en françois. Et pour le distique du statuaire (il y a le mot de *pictor* dans le latin), il mériteroit assurément une bonne place dans le *Recueil des Épigrammes*, si on n'y avoit eu plus d'égard aux pointes qu'aux beaux sentiments. Voilà un billet d'une assez belle longueur, ce me semble. Si M. L'Avocat le voyoit, il ne pourroit jamais s'empêcher de se pendre, et la rage qu'il auroit de voir tant de *creux* le porteroit sans doute à quelque résolution violente. C'est pourquoi je lui veux épargner cette peine, en lui épargnant celle de vous envoyer ma lettre. Aussi bien est-il chez M. de Villers.

[1] Voici cette pièce telle qu'on la lit page 95 de la quatrième partie du recueil de Charles Sercy, publié en 1658 :

ÉPITAPHE DE MADAME LA DUCHESSE DE MONTBAZON.

Sotto quel' duro marmo
Dal' velo mortal' sciolta,
La bella Monbazon giace sepolta.
Le donne festeggin', piangono gli Amori,
E liberi hogghi mai vadano i cuori.
Abbé Butti.

FIN DES LETTRES DE RACINE ÉCRITES DANS SA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE

ENTRE

RACINE ET LA FONTAINE.

LETTRE PREMIÈRE [1].

RACINE A LA FONTAINE.

A Uzès, le 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays, et j'ai bien voyagé,
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous que je faisois lorsque nous nous voyions tous les jours,

Avant qu'une fièvre importune
Nous fit courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement; mais je vous assure que je n'ai point

[1] Cette lettre a été imprimée pour la première fois dans les *OEuvres diverses de La Fontaine*, tome III, p. 322, 3 volumes in-8°. *Paris*, Claude Robustel, 1729.

fait encore tant de vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout à fait oublié le métier. Seroit-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays que sur les rives de la Seine? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie étoit gaie et assez plaisante : il y avoit trois huguenots, un Anglois, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du Roi, et deux de ses mousquetaires; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit; car j'avois fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi j'ai toujours été bien couché; et, quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avois été à celui de la rue Galande[1].

A Lyon, je ne suis resté que deux jours, avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étoient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un vaisseau tout

[1] En 1661, Racine demeurait près de Sainte-Geneviève, *à l'Image saint Louis* (voir ci-dessus la lettre XII, p. 363), et allait souvent rue Galande, chez mademoiselle de La Croix, où demeurait l'abbé Le Vasseur, et vraisemblablement aussi mademoiselle Lucrèce.

neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes. Néanmoins, comme il n'a point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
Voir ses naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchoient des places inconnues.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et

d'italien; et, comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perds toutes mes mesures; comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes : il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. Cela iroit à l'infini si je voulois dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi.

Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, et l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire

sert ici de beurre, et j'apprehendois bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous me pourrez reprocher, plus justement qu'on ne faisoit à un ancien orateur[1], que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne vous pas ennuyer. Je ne me saurois empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris; mais sans mentir on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre, et pour leur excellence. Il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouilloux et les Menneville[2]. Si le pays de soi avoit un peu plus de délicatesse, et que les rochers y fusssent un peu moins fréquents, on le prendroit pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus na-

[1] Reproche de l'orateur Pythéas à Démosthène.

[2] Bénigne de Meaux de Fouilloux, qui fut marquise d'Alluye, et Élisabeth de Menneville, de la maison de Roncherolles, étoient filles d'honneur de la Reine. Elles figurèrent toutes deux dans le *Ballet des Saisons*, dansé à Fontainebleau en 1661. — Leurs noms figurent aussi dans le célèbre cantique qui fit mettre en 1665 Bussy-Rabutin à la Bastille.

turelle du monde; et pour ce qui est de leur personne,

« Color verus, corpus solidum et succi plenum [1]. »

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage : aussi bien ce seroit profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea, domus orationis* [2]. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : « Soyez aveugle. » Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet; car, voyez-vous? il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. *Adiousias.*

RACINE.

[1] « Un coloris vrai, un corps ferme, la fleur de l'embonpoint et de la santé. » (TERENT., *Eunuch.*, act. II, sc. IV.) (G.)

[2] « Ma maison est une maison de prière. » (ISAÏE, ch. LVI, v. 7. — SAINT LUC, ch. XIX, v. 46.)

LETTRE II[1].

RACINE A LA FONTAINE.

A Uzès, le 4 juillet 1662.

Votre lettre m'a fait grand bien, et je passerois assez doucement mon temps, si j'en recevois souvent de pareilles. Je ne sache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris : je m'imagine même être au milieu du Parnasse, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y passe de plus mémorable; mais je m'en trouve fort éloigné; et c'est se moquer de moi que de me porter, comme vous faites, à y retourner. Je n'y ai pas fait assez de voyages pour en retenir le chemin; et ne m'en souvenant plus, qui pourroit m'y remettre en ce pays-ci? J'aurois beau invoquer les Muses, elles sont trop loin pour m'entendre; elles sont toujours occupées auprès de vous autres Messieurs de Paris. Il arrive rarement qu'elles viennent dans les provinces : on dit même qu'elles ont fait serment de

[1] Cette lettre est celle annoncée à M. l'abbé Le Vasseur, ci-dessus, lettre XXXIII, p. 440, et que Racine fit parvenir à La Fontaine sous le couvert de M. Vitart.

n'y plus revenir, depuis la violence que leur voulut faire Pirénée. Je ne sais si vous vous souvenez de cette histoire :

C'étoit un fameux homicide;
Il avoit conquis la Phocide,
Et faisoit des courses, dit-on,
Jusques au pied de l'Hélicon.

Un jour, les neuf savantes Sœurs,
Qu'on adore en cette montagne,
S'amusant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le ciel se couvrit;
Un épais nuage s'ouvrit :
Il plut à grands flots, et l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de là
Avoit établi sa demeure;
Il les vit, et les appela.
[Elles y vinrent tout à l'heure[1].

[1] Les quarante-trois vers entre crochets [.....] qui suivent ont été imprimés pour la première fois par les soins de M. Paul Mesnard, d'après une copie authentique de cette lettre, communiquée par M. Auguste Naurois, descendant de Racine. — Jusqu'au jour de cette rectification, tous les éditeurs ont reproduit les lignes suivantes de prose que Louis Racine avait substituées aux vers de son père : « Vous savez la suite; vous savez que ce malheureux Pirénée voulut faire violence aux Muses, et que pour les en garantir, les Dieux leur donnèrent des ailes; et elles revolèrent aussitôt vers le Parnasse. »

Sitôt qu'elles furent dedans,
Il ferma la porte sur elles,
Et sans dissimuler longtemps,
« Je vous tiens, leur dit-il, mes belles. »

Il est à croire que les Muses
Eurent sujet d'être confuses.
Un si farouche compliment
Les étourdit étrangement.

« Hélas! disoient-elles entre elles,
Nous ne serons donc plus pucelles! »
Elles essayèrent d'abord
De lui donner horreur d'une action si noire,
Lui promettant que sa mémoire
Vivroit longtemps après sa mort.

« Je me moque de vos leçons,
Leur dit-il, et de vos chansons :
Je ne prétends pas avoir place
Dans les registres du Parnasse. »

Les Muses, qui jugeoient bien
Qu'elles n'obtiendroient jamais rien
Sur une ame si mal instruite,
Gagnèrent toutes au plus vite
Jusques au faîte du balcon,
D'où l'on découvroit l'Hélicon ;

Et choisissant plutôt un glorieux trépas
Que de se voir déshonorées,
Les pauvres Muses éplorées
S'alloient précipiter en bas.

Mais les Dieux, qui ne dormoient point,
Leur envoyèrent bien à point
A chacune une paire d'ailes,
Qui d'un si grand péril garantirent ces belles.

Léur persécuteur aveuglé
Prétendoit voler sur leurs traces :
Mais son dos n'étant point ailé,
Sa chute punit son audace :
Les Muses cependant voloient sur le Parnasse.

Le mauvais temps étoit passé,
Et ce fut un bonheur pour elles ;
Car si l'orage n'eût cessé,
La pluie auroit gagné leurs ailes,
Et c'étoit fait des neuf Pucelles.]

Lorsqu'elles furent de retour,
Considérant le mauvais tour
Que leur avoit joué cet infidèle prince,
Elles firent serment que jamais en province
Elles ne feroient leur séjour.

En effet, se trouvant des ailes sur le dos,
Elles jugèrent à propos
De s'en aller, à la même heure,
Dans la ville où Pallas [avoit fait [1]] sa demeure.

[1] Le manuscrit porte *faisoit*, c'est sans doute une erreur de copiste. M. Paul Mesnard a rendu le vers régulier en imprimant *avoit fait*; nous adoptons sa leçon, et aussi la conjecture que Racine avait eu l'intention d'écrire « *faisoit lors* ».

Elles y restèrent longtemps;
Mais lorsque les Romains devinrent éclatants,
Et qu'ils eurent conquis Athènes,
Les Muses se firent Romaines.

Enfin, lorsqu'il plut au Destin
Que Rome allât en décadence,
Les Muses au pays latin
Ne firent plus leur résidence.

Paris, le siége des Amours,
Devint aussi celui des filles de Mémoire;
Et l'on a grand sujet de croire
Qu'elles y logeront toujours.

Quand je parle de Paris, j'y comprends tout le beau pays d'alentour; car, quelque serment qu'elles aient fait de ne s'éloigner jamais des bonnes villes, cela n'empêche pas qu'elles n'en sortent de temps en temps pour prendre l'air de la campagne :

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ses belles cascades;
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ses palissades.

Elles vont souvent sur les eaux
Ou de la Marne ou de la Seine;
Elles étoient toujours à Vaux [1],
Et ne l'ont pas quitté sans peine.

[1] Vaux-le-Vicomte, bien plus connu par les vers de La Fontaine que par toutes les magnificences de Fouquet. Racine passe ici en revue les lieux que La Fontaine fréquentoit le plus habituellement. (G. G.)

Ne croyez pas pour cela que les provinces manquent de poëtes; elles en ont en abondance : mais que ces Muses sont différentes des autres! Il est vrai qu'elles leur sont égales en nombre, et elles se vantent même d'être presque aussi anciennes : au moins sont-elles depuis longtemps en possession des provinces. Vous êtes peut-être en peine de savoir qui elles sont. Vous n'avez qu'à vous souvenir des neuf filles de Piérus : leur histoire est connue au Parnasse, d'autant que les Muses prirent leurs noms après les avoir vaincues, comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis :

[Ces filles étoient savantes,
Coquettes et bien disantes,
Au reste fort suffisantes [1].

Elles furent si hautaines
Que de disputer le prix
Aux Muses qui sont les reines
Des arts et des beaux esprits.

Mais il leur coûta bien cher
D'avoir été si hardies :
Les filles de Jupiter
Les firent devenir pies.

[1] Ce couplet et les cinq suivants, enfermés entre crochets [.....], ont été restitués par M. Paul Mesnard, d'après la copie donnée par M. de Naurois. Dans toutes les éditions antérieures à 1869, ils sont remplacés par cette phrase : « Les filles de Piérus furent changées en pies. »

Être agaces leur parut
Une fort vilaine chose,
Et pas une ne se plut
A cette métamorphose.

Toutefois cette figure
Avoit grande liaison
Avec leur démangeaison
De parler outre mesure.

Elles partirent de là,
Battant les ailes de rage,
Et craignant outre celà
Qu'on ne les retînt en cage.]

Ces oiseaux, plus importuns
Mille fois que les chouettes,
Sont cause que les poëtes
Se sont rendus si communs.

[Dessus les bords des étangs[1]
Moins de grenouilles s'amassent,
Et moins de corbeaux croassent
Présageant le mauvais temps.

Tous ces petits avortons
Jasent comme leurs maîtresses;
Et la plupart sont larrons
Comme elles sont larronnesses.]

Vous savez que toutes pies
Dérobent fort volontiers ;

[1] Ce couplet et le suivant ont été restitués par M. Paul Mesnard.

Celles-ci, comme harpies,
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fausses Muses font rage,
Et force menus esprits
Se font à leur badinage.

Pour réprimer leur audace,
Les Muses ont des chasseurs
Qui, sous le nom de censeurs,
Leur donnent souvent la chasse.

Lorsqu'elles sont attrapées,
Les ailes leur sont coupées,
Et leurs larcins confisqués;

Et, pour finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relégués
Delà les rives de Loire.

C'est où Furetière relègue leur général Galimatias[1], et il est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie. Mais je ne songe pas que vous me condamnerez peut-être moi-même à cette peine et à y demeurer comme elles, puisque je m'y suis transporté. En effet, j'ai bien peur que ceci n'approche fort de leur style, et que vous n'y reconnoissiez plutôt le caquet importun des pies, que l'agréable facilité des Muses. Je vous prie de me renvoyer cette bagatelle des *Bains de Vénus;* ayez la bonté de me mander ce qu'il

[1] Voyez ci-dessus, lettre XXIII, page 400

vous en semble ; jusque-là je suspends mon jugement : je n'ose rien croire bon ou mauvais que vous n'y ayez pensé auparavant. Je fais la même prière à votre Académie de Château-Thierry, surtout à mademoiselle de La Fontaine [1]. Je ne lui demande aucune grace pour mes ouvrages ; qu'elle les traite rigoureusement, mais qu'elle me fasse du moins celle d'agréer mes respects et mes soumissions.

LETTRE III.

LA FONTAINE A RACINE.

De Château-Thierry, le 6 juin 1686.

Poignant, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part ; d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir

[1] Marie Héricart, fille du lieutenant du bailliage de la Ferté-Milon. Elle avoit du goût pour les vers, et son mari lui adressa, l'année suivante, *le Voyage de Paris en Limousin*. (G. G.)

qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans : j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR DE *Joconde*.

Quand je veux faire une chanson
Au parfait La Fontaine,
Je ne puis tirer rien de bon
De ma timide veine.
Elle est tremblante à ce moment,
Je n'en suis pas surprise.
Devant lui mon foible talent
Ne peut être de mise.

« Je crois, en vérité, que je ne serois jamais par-
« venue à faire une chanson pour vous, Monsieur,
« si je n'avois en vue de m'en attirer une des vôtres.
« Vous me l'avez promise, et vous avez affaire à une
« personne qui est vive sur ses intérêts. Songez que
« je vous assassinerai jusqu'à ce que vous m'ayez
« tenu votre parole. De grace, Monsieur, ne négligez
« point une petite Muse qui pourroit parvenir si vous
« lui jetiez un regard favorable. »

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est

qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants. Ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes;
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une Muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connoître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close:
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant, dans vos chansons,
A des graces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ces vers
Le cœur est nécessaire.
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, Monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que

je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au prince de Conti[1]; elle est à présent sur le métier : les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme :
Je le fuirois jusques à Rome ;
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'érudition ne se pouvoient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer ;
Très-sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire :
On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'est pas l'affaire :
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savoit rien : comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usoit plus fréquemment.
Sous lui la cour n'osoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous

[1] François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, devenu prince de Conti par la mort de son frère aîné, Louis-Armand de Bourbon (9 novembre 1665).

en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne; car madame de La Sablière ne les a pas encore vus.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1662.

ANNÉE 1663.

Pages.

FIN DE LA TABLE.










BIBLIOTECA